This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

TRINIDAD

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN

DES ANTILLES ANGLAISES

SA GRANDEUR Mgr P. V. FLOOD

ARCHEVÊQUE DE PORT-D'ESPAGNE

TRINIDAD

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN

DES ANTILLES ANGLAISES

R. P. M. BERTRAND COTHONAY, O. P.

TRINIDAD

JOURNAL

D'UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN

DES ANTILLES ANGLAISES

AVEC PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

LE R. P. CH.-ANATOLE JOYAU

DU MÊME ORDRE

PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

F2121
C84

APPROBATION

Chargés d'examiner l'ouvrage du R. P. Fr. M. Bertrand Cothonay, des Frères Prêcheurs, *Journal d'un Missionnaire dominicain*, édité par le R. P. Fr. Ch. Anatole Joyau, nous croyons qu'il peut intéresser et édifier ses lecteurs, en leur faisant connaître cette terre lointaine de Trinidad, appelée à bon droit la Perle des Petites Antilles, et l'importante mission confiée à l'Ordre de Saint-Dominique dans l'archidiocèse de Port-d'Espagne. Nous donnons donc volontiers à cet ouvrage notre approbation.

Lyon, ce 2 juillet 1892, fête de la Visitation
de la B. V. M.

Fr. MARIE-JOSEPH BELON, des Fr. Prêch.,
Maître en Théologie.

Fr. FRANÇOIS BALME, des Fr. Prêch.,
Lecteur en Théologie.

Imprimatur.

Fr. Jph AMB. LABORÉ,
Prov. des Fr. Prêch.

LE COUVENT DE RIJCKHOLT

PRÉFACE

A tout livre il faut une préface, et une préface courte, si l'on veut qu'elle soit lue.

Celle que nous écrivons, dans le but de jeter un plus grand jour sur les récits qui vont suivre, manquera pourtant à cette qualité, la brièveté. Afin de nous le faire pardonner et de soutenir l'attention du lecteur, — car il nous semble vraiment utile qu'il prenne connaissance de cette préface, — nous la diviserons en six paragraphes.

DÉCOUVERTE DE TRINIDAD
SON HISTOIRE DEPUIS QUATRE SIÈCLES

L'an 1498, Christophe Colomb entreprenait son troisième voyage à travers l'océan Atlantique, et en partant, faisait vœu de donner le nom de la sainte Trinité à la première nouvelle terre qu'il rencontrerait.

Après une navigation pénible, le matin du 31 juillet, il aperçut à l'horizon trois pics s'élançant d'une base commune, et offrant l'emblème du mystère chrétien sous la protection duquel il s'était embarqué. Ravi de ce qui lui parut être une manifestation céleste, Colomb fit mettre à l'instant le cap sur cette plage inconnue, et bientôt y posant le pied, il la nomma la TRINIDAD, en français la Trinité.

C'était une terre habitée par des tribus sauvages et portant un nom indien qui signifiait *Terre des colibris*.

Toutefois il s'écoula près d'un siècle avant que les Espagnols devinssent maîtres incontestés de cette colonie.

En 1780, un gentilhomme français, M. de Saint-Laurent, établi dans l'île de la Grenade, s'avisa de visiter la Trinidad, et charmé de la fertilité de son sol, résolut de s'y fixer. Il passa avec le gouvernement un traité, dont le résultat fut une immigration considérable de colons, français pour la plupart, lesquels, par de savantes exploitations, transformèrent bientôt une partie de l'île et assurèrent sa prospérité.

L'année 1797 vit s'opérer une révolution inattendue.

L'Angleterre, en lutte avec l'Espagne, équipa une flotte pour capturer Trinidad. Trop faible pour résister, le gouverneur, don Chacon, se rendit sous certaines conditions, et la colonie espagnole devint possession britannique, ce qu'elle est encore aujourd'hui.

SOL, PRODUCTIONS, CLIMAT

L'île de la Trinidad, la plus méridionale des petites Antilles, et la plus rapprochée de l'Amérique du Sud, est située en face du Vénézuéla, une des républiques du continent américain.

Sa superficie est d'environ 2 820 kilomètres carrés. Le sol, d'une merveilleuse richesse, produit en abondance la canne à sucre, le cacao, le café, le tabac, le maïs. Des arbres gigantesques peuplent les forêts vierges; plusieurs d'entre eux, à la senteur exquise, à la dureté du fer, seraient fort appréciés en Europe et recherchés pour la confection des meubles de luxe, sans les frais énormes qu'exigerait leur transport. On trouve encore le palmier, le cocotier, l'arbre à pain et quantité d'autres donnant

toute l'année des fruits savoureux inconnus à nos climats.

A dix degrés seulement de l'équateur, on ne peut s'attendre qu'à une chaleur torride; fort heureusement la brise de mer vient en modérer les ardeurs. Une température presque égale règne toute l'année: le thermomètre se maintient à peu près entre 22 et 33 degrés centigrades.

La Trinidad ne connaît que deux saisons: l'une, sèche, qui occupe les premiers mois de l'année civile; l'autre, humide, commençant régulièrement en mai, féconde en pluies subites et torrentielles, mais ordinairement de courte durée.

Placée en dehors de la zone des cyclones, cette île échappe aux catastrophes terribles qui ruinent nos malheureuses colonies de la Martinique et de la Guadeloupe. On ne cite pas de tremblements de terre qui aient amené des conséquences désastreuses; la fièvre jaune ne sévit qu'à de rares intervalles; les cas mortels d'insolation sont absolument inconnus.

VILLES, POPULATION, RELIGION

La capitale de la Trinidad est Port-d'Espagne, ville assise au fond du golfe de Paria, dans une plaine légèrement inclinée qui s'étend du nord au midi, entre la mer et un groupe de collines verdoyantes étagées jusqu'à une hauteur de mille mètres. Son port, un des plus grands et des plus sûrs que l'on connaisse, est fréquenté par des vaisseaux venant de toutes les régions du globe. Quant à la ville elle-même, reconstruite après un incendie qui, vers le commencement du siècle, dévora les trois quarts des anciennes maisons, elle est, au dire des voyageurs, une des plus riantes des Indes occidentales. On y remarque des rues bien alignées, de gracieux *squares,* des monu-

ments publics qui, sans atteindre la hauteur de nos édifices européens, ne manquent pas d'élégance; une vaste cathédrale, placée sous le vocable de l'Immaculée-Conception, et dominant la mer du fond d'une allée d'arbres à la végétation tropicale.

Les inventions du progrès moderne y favorisent le bien-être et le commerce. Port-d'Espagne est relié par un chemin de fer avec les principaux centres de population ou d'exploitation, Arima, Saint-Joseph, San-Fernando et Princes'-town. De petits *steamers* desservent le littoral. Les communications avec l'Europe se font directement au moyen de paquebots *transatlantiques* partant chaque semaine, et aboutissant, trois en France, les autres en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, après une traversée de dix-sept ou dix-huit jours. Un câble sous-marin transmet les dépêches à l'Amérique du Nord, et de là, par la voie anglaise, à l'Europe elle-même.

La Trinidad apparaît comme le rendez-vous de toutes les races humaines, sauf peut-être celles de l'Océanie. On y rencontre en effet des Européens de toute nation, Anglais, Français, Espagnols, Italiens, Allemands; des Africains descendant des anciens esclaves de la colonie, et pour la plupart originaires du Congo; des Asiatiques, Hindous et Chinois, transportés là pour la culture de la canne à sucre et du cacao; enfin des indigènes ou créoles, de toutes les parties de l'Amérique. La population totale est d'environ 200 000 habitants, dont 60 à 65 000 Hindous et Chinois, surnommés communément *Coolies*. La ville de Port-d'Espagne, à elle seule, compte 50 000 âmes, blancs, noirs, gens de couleur.

On conçoit que cette réunion d'hommes de toutes races

doit amener aussi le mélange de toutes les religions. Les catholiques, il est vrai, sont les plus nombreux; mais il y a aussi un grand nombre de protestants de diverses sectes, des disciples de Confucius, des bouddhistes et des mahométans.

Sous le rapport de la hiérarchie catholique, Port-d'Espagne est le centre d'un archidiocèse comprenant toute l'île de la Trinidad et quatre autres petites îles anglaises, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade et Tabago. L'archevêque est un dominicain, sujet de Sa Majesté Britannique. Il a pour principaux collaborateurs une vingtaine de religieux dominicains de la province de Lyon. En outre, la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie compte sept ou huit prêtres, dirigeant à Port-d'Espagne un florissant collège, et une ou deux missions dans le diocèse; enfin une vingtaine de prêtres séculiers, recrutés un peu partout, desservent les autres centres catholiques. Pour le clergé indigène, il manque à peu près jusqu'à ce jour.

Ainsi donc, *cinquante* prêtres au plus!... pour une population de 200 000 âmes qu'il faut ou maintenir dans la pratique religieuse, ou amener à la vraie foi! Cinquante prêtres que déciment assez rapidement le surcroît de fatigues et le climat! La pensée ne se reporte-t-elle pas à ce texte de l'Évangile: *La moisson est abondante, les ouvriers seuls font défaut; priez le Maître du champ d'envoyer des ouvriers dans sa moisson!*

En effet, cette population si mélangée est sympathique à la religion. Les catholiques fréquentent généralement les sacrements; le protestantisme même n'est parvenu à s'implanter sur divers points de Trinidad et des îles adja-

centes, qu'après la disparition du vrai ministre de Jésus-Christ. Le gouvernement anglais laisse le catholicisme se déployer en liberté; il sait à l'occasion subventionner nos écoles et nos hôpitaux.

Les Dominicains de la mission se dépensent au delà du possible. Confessions, prédications, catéchismes à différentes catégories de personnes, haute direction des écoles, service religieux des hôpitaux, des prisons, des orphelinats et des communautés : telles sont, avec les exercices ordinaires du ministère paroissial, leurs occupations de tous les instants. Chargés de desservir la cathédrale, qui forme la paroisse principale de Port-d'Espagne, ils ont su, par leur industrie et leur zèle, en moins de vingt années, enrichir la ville de deux nouvelles églises, Notre-Dame du Rosaire et le Sacré-Cœur, sans compter quatre chapelles dans les faubourgs. Trinidad possède encore un pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny [1], situé à Port-d'Espagne même, et quatre couvents de Dominicaines, dont un cloître. L'un d'eux est spécialement voué au service d'une léproserie, à Cocorite, à cinq kilomètres de la capitale.

LE JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN

Mais hâtons-nous d'arriver à l'ouvrage qui fait l'objet de cette préface, et commençons par faire connaître l'auteur.

En 1882, un jeune religieux dominicain, parvenu au terme de ses études théologiques, et honoré du sacerdoce, quittait sa patrie pour aller travailler à l'évangélisation de Trinidad.

1. Les Sœurs de Saint-Joseph sont établies à San Fernando, à Saint-Joseph, à Arima, à Diego-Martin, à Tumpuna, etc. Elles sont environ quatre-vingts dans l'île.

Nous avons nommé le R. P. Marie-Bertrand Cothonay. Ses débuts furent si heureux qu'au bout de trois ans la volonté des supérieurs l'appelait à diriger lui-même la mission. Son ardeur trouva dès lors un plus vaste champ à exploiter. Gémissant de la pénurie des ouvriers évangéliques, il conçut la pensée d'écrire au jour le jour la relation de ses courses apostoliques, dans l'espoir d'intéresser à sa chère mission de jeunes âmes sacerdotales, éprises comme lui de dévouement. Son *Journal*, rédigé sous forme de *lettres*, s'adressait exclusivement à d'anciens condisciples, novices de la Province dominicaine de Lyon.

Au récit de ses explorations personnelles, l'auteur ajoute des données historiques, géographiques, scientifiques même, capables de faire mieux connaître l'île de Trinidad. Parfois s'y mêlent des réminiscences classiques, heureusement amenées; parfois aussi, sentant se réveiller sa verve poétique, le R. P. Bertrand Cothonay jette sur son manuscrit de petites pièces fugitives que lui inspire, tout en chevauchant à travers les forêts vierges, les vallées profondes ou les herbes de la *Grande Savane*, le spectacle des merveilles de Dieu.

Mais revenons à notre sujet.

SUCCÈS DU JOURNAL

Les lettres du missionnaire des Antilles obtinrent grand succès auprès de ceux à qui elles s'adressaient. Quand le courrier apportait chaque mois ces précieuses feuilles, les novices empressés formaient cercle autour du lecteur, et l'oreille tendue, retenant leur souffle, écoutaient avec une sorte de religion ces pieux récits. A leur tour, les Pères

du couvent se passaient les intéressantes pages, afin de les savourer à loisir. Un ami du missionnaire, lui écrivant pour le remercier, en rendait témoignage et ajoutait :

« Il n'est personne ici qui ne conserve gravés dans la mémoire les principaux épisodes de votre odyssée, depuis votre départ jusqu'à ce jour. Continuez, mon très cher Père, de nous envoyer ainsi le journal de vos faits et de vos impressions, de vos consolations et de vos peines. Non seulement, en effet, vous entretenez par ces récits une affection, un intérêt auxquels vous voulez bien tenir, mais vous suscitez encore et vous soutenez dans plusieurs d'entre nous le désir d'être un jour vos collaborateurs [1]. »

De son côté, le T. R. Père provincial de Lyon écrivait, avec l'autorité de sa haute expérience :

« Très cher Père, les cent pages de votre journal m'ont paru courtes, à cause du charme que j'y ai trouvé. Par ces récits, vous faites plus pour exciter chez les religieux de Rijckholt [2] l'amour de la mission de Trinidad, que je ne pourrais faire moi-même par mes paroles. Un des frères me disait aujourd'hui : « Jusqu'ici, nous ne savions à peu près rien qui pût nous affectionner à la Trinidad, mais maintenant!... » Et même pour moi, qui en sais un peu plus long que d'autres, ce que vous avez écrit a été fort utile et a puissamment contribué à aplanir certaines difficultés administratives concernant votre chère mission. Heureux êtes-vous de travailler, non sans fatigues, mais non sans joies, au salut éternel de tant d'âmes apparte-

1. Le Père qui écrivait ces lignes est en effet actuellement missionnaire à la Trinidad.

2. Près Maëstricht (Hollande). C'est là que réside le noviciat de Lyon depuis l'expulsion de 1880.

nant à presque toutes les nations de la terre, Asiatiques, Africains, Européens, Américains, réunis à Trinidad par des vicissitudes singulières et vraiment providentielles! Combien tout cela est-il mille fois plus intéressant et plus vivant que tant d'autres missions plus laborieuses et plus difficiles, qui sont loin de donner les mêmes résultats!... »

RAISONS DE LA PUBLICATION DE L'OUVRAGE

Les témoignages précédents dispensent de plus amples détails sur l'ouvrage lui-même, mais ils justifient l'intention qu'on a eue de l'éditer. On a pensé que ces pieux récits opéreraient un bien réel, et l'on ne s'est pas trompé. Ils charmeront une jeunesse avide de relations de voyages et d'explorations lointaines; ils intéresseront à l'œuvre des missions les familles chrétiennes et les abonnés des bibliothèques de bons livres. Peut-être inspireront-ils à de vertueux colons la pensée d'aller exploiter quelques coins de ce sol plantureux, non sans y porter le trésor de leur salutaire influence. Mieux encore, peut-être ces récits feront-ils germer dans le cœur de jeunes ecclésiastiques le généreux dessein de se consacrer à l'évangélisation des insulaires trinidadiens.

Il faut bien en convenir : aux Antilles, l'apostolat ne présente pas le même caractère que dans l'extrême Orient. Mais, pour être plus modeste, pour n'avoir pas en perspective comme récompense la palme du martyre, il n'est pas moins fécond en labeurs et en sacrifices. A Dieu seul d'ailleurs de peser les mérites!... Il existe aussi des compensations qui peuvent entrer en ligne de compte.

Et d'abord, à la Trinidad, le missionnaire ne voit pas son zèle condamné, comme en Chine, à une stérilité de

deux, trois années, nécessaires à l'étude d'une langue qui diffère du tout au tout de nos idiomes européens. Dès le soir de son débarquement, il peut confesser, prêcher, faire le catéchisme.

En second lieu, il a peu à souffrir du péril si redoutable de l'isolement. Quel que soit le poste confié à sa sollicitude, quelques heures lui suffisent pour rencontrer la résidence d'un confrère, pour aller à Port-d'Espagne se retremper auprès des religieux de la communauté dominicaine, où l'attend toujours le plus cordial accueil, où il trouvera même un secours opportun pour des circonstances extraordinaires, confessions pascales, préparation à la première communion, missions, etc...

Enfin, ne l'oublions pas, il est en face de populations sympathiques, avides de la parole divine et joyeuses de saluer dans le prêtre un messager céleste, envoyé pour leur salut.

On le voit, « la moisson est abondante, les ouvriers seuls font défaut!... »

Puissent ces lignes disposer les lecteurs à goûter le *Journal d'un missionnaire dominicain*, et puisse le *Journal* décider quelques âmes sacerdotales à franchir l'Océan pour aller faire connaître Dieu, en suivant la trace du grand homme, géant de foi, qui le premier porta le Christ, au travers de l'Atlantique, à des peuples plongés dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort!

FR. A. JOYAU,
des Fr. Prêcheurs.

12 octobre 1892,
quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

TRINIDAD

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN

DES ANTILLES ANGLAISES

PREMIÈRE PARTIE

OCTOBRE 1882—JANVIER 1884

I

Adieu, beau pays de France! — La sainte messe sur l'Océan. — Effroyable tempête. — Débarquement.

Port-d'Espagne (île de la Trinidad), le 25 octobre 1882.

MES TRÈS RÉVÉRENDS PÈRES, MES BIEN CHERS FRÈRES,

Gloire à Dieu et à la Vierge immaculée! je viens de débarquer sain et sauf dans l'île de la Trinidad, ma nouvelle patrie, la terre bénie qui m'est échue en partage, et que je vais tâcher d'aimer beaucoup, afin d'y travailler le plus possible à la gloire du divin Maître.

Avant de m'embrasser, pour la dernière fois peut-être, sur la terre de Suisse, vous m'avez fait promettre de vous écrire souvent, de vous parler de ce Nouveau Monde où j'allais être jeté, et de ces populations si étranges auxquelles Dieu m'envoyait. Je tiens ma parole, et, dès le lendemain de mon arrivée, je commence à écrire ce que j'appellerai *mon journal*. Je m'entretiendrai avec vous, au jour le jour, des petits événements de ma vie de missionnaire. Puissé-je vous procurer de temps en temps une agréable distraction, et vous faire plaisir! Je serai bien récompensé si, en retour, vous m'aidez

par vos prières à produire quelque bien dans les âmes.

Sans un malheur qui m'est arrivé, je n'aurais pas à vous raconter aujourd'hui mon voyage. J'avais écrit à bord une longue lettre que j'avais confiée à un petit sac en peau, suspendu dans ma cabine. Un des derniers jours de la navigation, entre la Martinique et Sainte-Lucie, un voleur, croyant sans doute trouver là toute une fortune, eut la cruauté de me ravir ce sac. Heureusement il ne contenait aucune valeur, mais il renfermait des papiers précieux, entre autres, le premier numéro de mon journal. Quel dommage! Vous y auriez lu, toutes fraîches, les impressions de mon premier grand voyage sur mer, impressions qu'il m'est difficile maintenant de ressaisir. Ce qui est écrit demeure : *Scripta manent ;* mais les impressions ? *volant !* elles s'envolent !

Nous avons fait la traversée sur le *Lafayette*, magnifique vapeur de la Compagnie transatlantique, qui a bravement résisté aux fureurs de l'Océan. Il en fut besoin, je vous le dirai bientôt ! Mais comment vous décrire tout ce qui s'agitait dans mon cœur, à ce moment solennel du départ? Vous vous rappelez sans doute les strophes touchantes qu'en pareille circonstance composa notre si regretté Père Marie-François Ribon. Je ne saurais mieux rendre mes propres sentiments. Écoutez ce qu'il écrivait :

Adieu, beau pays de France,
Adieu donc sans retour,
Je laisse l'espérance
De te revoir un jour :
Je fais ce sacrifice
Pour l'amour de mon Dieu;
Ah! quel amer calice!...
Adieu, ma France, adieu!

Adieu, saint monastère,
Mon bonheur, mon trésor!
Vers l'autel du Rosaire
Mon cœur s'envole encor;
Pour dire à la Madone
D'écarter les dangers,
Et que la mer soit bonne
A tous les passagers.

Adieu, ma bonne mère,
Je comprends ta douleur,
A la douleur amère
Qui déchire mon cœur.
Offrons à Dieu nos larmes,
Afin qu'un jour au ciel,
Nous savourions les charmes
D'un bonheur éternel.

Adieu, compagnons d'armes
De mes premiers combats,
Souvenirs pleins de charmes
Pour le cœur des soldats!
Aux rives étrangères
Nous penserons à vous;
Adieu, bien-aimés frères,
Priez, priez pour nous!

Durant les premiers jours de la traversée, le R. P. Elzéar Britton souffrit beaucoup du mal de mer; cette rude pénitence, le bon Père l'accepta avec courage et l'endura patiemment. Le R. P. Hyacinthe Bariou, comme un vrai marin, ne semblait pas plus incommodé que sur terre. Il a pu célébrer la sainte messe tous les matins. J'ai eu ce même bonheur : preuve que le mal de mer n'a pas été bien terrible pour moi.

Quelle belle et grande chose que la sainte messe célébrée au milieu de l'Océan! Nous logions tous les trois

dans la même cabine. Chaque matin, après notre facile toilette, nous dressions l'autel du sacrifice, et le Seigneur Jésus devenait pour quelques instants le compagnon de notre voyage. Suspendus, sur une planche fragile, entre l'abîme des cieux au-dessus de nos têtes, et l'abîme des mers sous nos pieds, nous pouvions tenir dans nos pauvres mains, tout en voguant vers d'autres climats, Celui qui a fait toutes choses et qui est plus grand que tous les abîmes. C'était chaque fois le sujet des plus douces émotions. Pour moi, le souvenir de ces seize messes célébrées sur le chemin d'Europe à Trinidad, ne s'effacera pas de sitôt de ma mémoire. Elles ont marqué ma route comme d'un sillon lumineux, vers lequel j'aime à reporter mes pensées. Pendant ma dernière messe à bord, le *steamer* franchissait les *Bouches du Dragon*[1], entrant ainsi dans le golfe de Paria, au fond duquel se trouve la ville de Port-d'Espagne. Par la petite lucarne de la cabine, j'apercevais la verdure des îlots, et il me tardait d'arriver pour jouir pleinement du spectacle de la nature tropicale. Elles m'apparaissaient si fraîches et si belles, ces îles, émergeant des eaux tranquilles comme un lac, dans la lumière mystérieuse du soleil levant !

J'allai continuer mon action de grâces sur le pont, et je vous assure qu'elle monta bien librement de mon cœur vers Dieu. Le plus magnifique panorama se déroulait alors sous nos yeux. A droite, quantité d'îlots verdoyants

1. Christophe Colomb appela de ce nom les passages situés entre plusieurs îlots qui, échelonnés de distance en distance, relient le nord de la Trinidad au continent sud-américain, dont l'île a certainement fait partie autrefois. Au sud de la Trinidad, le passage par lequel Christophe Colomb pénétra dans le golfe de Paria reçut alors du grand navigateur le nom de *Bouche du Serpent*, qu'il a conservé.

se reflétant sur la surface des eaux; à gauche, la petite chaîne de montagnes du nord de la Trinidad, derrière laquelle le soleil se levait; enfin, devant nous, le beau golfe de Paria, limpide comme une glace. Au fond des baies ravissantes qui nous entouraient, nous distinguions de petites maisons, quelques-unes assez coquettes, ombragées de beaux cocotiers. Semblables à de gigantesques parasols, ces arbres paraissaient les abriter contre les rayons du soleil.

Nous touchions donc au port, et notre joie était d'autant plus grande que, tous, nous avions cru ne jamais l'atteindre. En effet, au milieu de l'Océan, le *Lafayette* avait essuyé un véritable cyclone. C'était le 14 octobre. La tempête commença vers huit heures du matin ; à onze heures, les marins même les plus expérimentés se demandaient en tremblant si le navire n'allait pas descendre au fond de l'abîme. Impossible de vous dépeindre la consternation de cette foule de passagers, si gais quelques heures auparavant. Le navire, qui mesure environ trois cent trente pieds de long, ressemblait à une coque de noix sur les vagues, soulevées comme des montagnes. Des *paquets* de mer balayaient le pont et se répandaient dans les salons et les cabines, au grand effroi des passagers. A peu près tout ce qui se trouvait sur le pont fut emporté à la mer, et, le lendemain, on pouvait voir la trace de l'écume au sommet des hautes cheminées rouges du vapeur. Il n'y eut pas de morts, mais plusieurs hommes de l'équipage eurent des jambes ou des bras cassés. Une souscription fut ouverte pour ces pauvres matelots. Le P. Elzéar faillit être écrasé : le piano du salon, détaché violemment de sa place, fut projeté à une

dizaine de pas, vers l'endroit où le Père était assis. Heureusement, un coin de la table l'empêcha de faire trop de mal. Quant à moi, il ne m'arriva de fâcheux que d'être lancé d'un côté du salon à l'autre. J'aurais pu facilement me casser la tête ; j'en fus quitte pour des contusions insignifiantes.

A bord, nous avions plusieurs incrédules ou esprits forts. Je puis vous l'affirmer, ils n'ont pas été forts en face de la tempête ; le désespoir et la plus indicible terreur se peignaient sur leurs visages. En particulier, quelques jeunes Vénézuéliens, qui revenaient des universités de France ou d'Allemagne, s'étaient moqués de nous pendant toute la traversée, et nous avaient solennellement déclaré qu'ils ne croyaient pas en Dieu. Or, à l'heure du danger, ils se groupaient autour de nous, faisaient de grands signes de croix, récitant tout haut des actes de contrition, et ajoutaient de temps à autre : *O Maria santissima !* Ils nous suppliaient de ne pas nous éloigner, afin de leur donner l'absolution, *lorsque tout espoir serait perdu.*

Décidément la tempête est une excellente pierre de touche pour mettre à l'épreuve tous ces prétendus incrédules et ces esprits forts.

Vous me demandez sans doute quelles étaient mes propres émotions à ce terrible moment. Lorsque je vis la mer s'enfler et se démonter, je n'éprouvai pas d'abord un vif chagrin d'avoir un spécimen de tempête. Connaissant la puissance du navire qui nous portait, je fus bien, je le crois, l'un des derniers à voir le danger. Mais je me trouvais à côté d'un vieux capitaine de vaisseau qui avait affronté la fureur des flots durant quarante ans. A un moment, il

tous les autres religieux nous reçurent à bras ouverts, comme des frères impatiemment attendus.

Vous me permettrez d'arrêter ici cette lettre déjà bien longue. La prochaine fois, je vous parlerai de la Trinidad, que je n'ai pas encore assez vue.

II

Les moustiques; curieuse histoire. — Premières confessions et premier mariage. — Notre-Dame de Laventille.

Port-d'Espagne, le 30 octobre 1882.

Mes révérends Pères, et très chers Frères,

Voici déjà près d'une semaine passée à Trinidad. Pendant ce temps, j'ai visité la ville de Port-d'Espagne et ses environs, et admiré quantité de choses toutes nouvelles pour moi. J'ai fait connaissance avec bon nombre de personnes de toutes nations et de toutes couleurs, auprès desquelles j'ai trouvé le meilleur accueil. On n'eût pas dit que j'étais un étranger, mais plutôt que je revenais dans mon pays après une longue absence.

La chaleur ne me paraît pas intolérable; je n'ai pas vu jusqu'ici plus de 32° à l'ombre, et l'on m'assure que le thermomètre ne monte guère au-dessus, comme il ne descend guère au-dessous de 24°, même la nuit. A Carpentras ou à Lyon, vous avez eu souvent jusqu'à 36 ou 38 degrés. C'est, dit-on, chose inouïe à Trinidad, à cause des vents frais qui soufflent de l'est une partie de l'année.

L'un de vous me disait, le jour du départ, de prendre mes précautions contre les moustiques de Trinidad, dont la réputation est allée jusqu'en Europe. Pauvres moustiques, quelle réputation imméritée on leur a faite! Il n'est pas nécessaire de venir à Trinidad pour souffrir de leurs morsures. Ne vous souvient-il pas qu'à Chalais, et surtout à Carpentras, ils faisaient le désespoir de tel et tel, qui passaient parfois une partie de la nuit à s'en défendre? Pour rester dans le vrai, je dois avouer que, s'ils ne m'ont

pas forcé à me lever la nuit, ils m'ont déjà fait sentir leurs piqûres, *en dépit même d'une moustiquaire*. Mais, paraît-il, les cruels sont plus friands de sang européen fraîchement arrivé, et, dans quelques semaines, dit-on encore, je ne serai pas plus incommodé que les vétérans. Plusieurs de ceux-ci sont aujourd'hui si cuirassés qu'ils dorment sans moustiquaire. A propos de moustiques, vous raconterai-je, avec le R. P. Bion, ancien missionnaire à Trinidad, une histoire qui a presque tourné au tragique? Elle remonte aux premières années de l'occupation anglaise. Voici l'histoire; je la copie textuellement dans l'*Année dominicaine* de 1865.

« Vous savez, écrivait le R. P. Bion, qu'il y a en Angleterre, ou plutôt en Écosse, quelques régiments dont le costume peu britannique rappelle, dans sa partie inférieure, la trop simple ceinture de nos coolies, à part cette différence que nos coolies vont pieds nus, tandis que les *highlanders* (c'est le régiment en question) ont au moins des chaussures à leurs pieds. Quand l'Angleterre entra en possession de l'île de Trinidad, on crut, à tort ou à raison, que les *highlanders* se trouvaient précisément, par la légèreté de leur costume, appropriés au climat de la colonie nouvelle, et on se hâta d'en envoyer un régiment à Saint-Joseph, qui demeurait encore la capitale de l'île. Mais, hélas! on avait compté sans les moustiques. Soit que le sang écossais eût une saveur spéciale, inconnue jusque-là, soit que la fureur des moustiques s'allumât en raison du vaste champ de bataille qui leur était livré, on eût dit qu'ils arrivaient des quatre coins de l'île, et qu'ils étaient conviés à un festin royal. En peu de temps, le régiment était en déroute complète; manœuvre, exercice,

tout était devenu impossible. Il fallut ramener les *highlanders* à leurs montagnes pacifiques de l'Écosse, et confier la garde de l'île à des soldats mieux..., disons, mieux cuirassés, pour écarter une expression plus juste, dont on pourrait s'effaroucher par ici. Mais enfin, vous comprenez que là encore, s'il y a quelque danger, ce danger ne saurait nous atteindre [1]. »

Plus encore que par les moustiques, j'ai été dérangé toute la nuit par les chiens et les coqs. Il y en a une armée innombrable à Port-d'Espagne. Quand les gens cessent de circuler dans les rues, les chiens se disent : « A nous, maintenant, » et il en sort de tous les côtés. Alors s'engagent de véritables batailles, et tous les échos d'alentour multiplient leur infernal concert, auquel s'empressent de prendre part, sous nos fenêtres mêmes, une multitude de grenouilles. Au point du jour, les coqs se mettent de la partie, et comme, sous les tropiques, le calme de la nuit est des plus profonds, leur voix retentit comme un tonnerre. Est-ce tout ? Pas le moins du monde. A deux cents mètres du couvent, les locomotives ne se gênent pas pour jeter leurs cris stridents durant une partie de la nuit.

Par cet échantillon, il vous est facile de voir que pour dormir à Port-d'Espagne, il faut y être accoutumé. J'ai oublié les chèvres, les boucs et les chevreaux, qui, dans une ville civilisée comme Port-d'Espagne, ont toute liberté de courir jour et nuit dans les rues, et je vous assure qu'ils profitent de la permission. Quand on n'entend pas *goumer* les chiens, ce sont les boucs et les chèvres qui

1. Lettre du R. P. Albert Bion, des Frères Prêcheurs (*Année dominicaine*, 1865, p. 76).

prennent leur place. *Goumer* est un mot créole qui signifie : *se disputer*, *batailler*, etc.

A Trinidad, naturellement, on parle anglais, puisque c'est une colonie anglaise. Cependant, beaucoup de gens du peuple parlent la langue créole. C'est tout simplement du français mélangé de quelques mots d'origine anglaise ou espagnole, estropié d'après certaines règles, et auquel un Français s'habitue assez vite.

A peine étions-nous arrivés, les missionnaires de Trinidad sont entrés en retraite; et j'ai dû aussitôt prêcher, confesser, baptiser, marier et enterrer, comme si je n'avais fait autre chose toute ma vie. Peut-être serez-vous heureux d'apprendre que ma première pénitente a été une jeune fille de cent vingt ans. En effet, le surlendemain du débarquement, je fus désigné pour confesser les vieux et les vieilles de l'hospice Spaccapietra, fondé jadis par le saint archevêque Spaccapietra, mort depuis archevêque de Smyrne. Je commençai par la plus antique dans la collection, et la directrice de ce grand établissement m'a assuré qu'elle devait avoir cent vingt ans. Ce que j'ose affirmer, c'est que la bonne négresse paraît plus vieille que tout ce que j'ai jamais vu. Elle a l'air d'une momie d'Égypte, aussi ratatinée que possible. Sur son visage, semblable à un parchemin froissé et noirci, on voit de grandes entailles qui, partant de la bouche, aboutissent de chaque côté aux oreilles, au menton et au front. J'ai demandé l'explication de cette curiosité, et l'on m'a répondu : « Cette négresse, comme beaucoup d'autres à la Trinidad, est née en Afrique, où l'on marque ainsi au visage les jeunes esclaves. Quelquefois cependant, c'est un simple signe de nationalité. Telle tribu porte telles cica-

trices, et dans telle autre on s'abîme le visage d'une autre manière. »

Un mot encore du premier mariage que j'ai bénit. Il

Mgr V. SPACCAPIETRA
Ancien archevêque de Port-d'Espagne, mort archevêque de Smyrne.

s'agissait d'un vieux nègre d'au moins cinquante ans, épousant une beauté noire qui semblait compter quelques années de plus que lui. Au moment où le fiancé passait l'anneau nuptial au doigt de sa future, je me vis sur le point de perdre mon sérieux. D'abord, il fallut du

temps pour enlever le gant blanc dans lequel la main était emprisonnée, contre son habitude; puis on se trompa de doigt. Une commère expérimentée étant intervenue, le bon doigt fut enfin découvert; mais à peine l'anneau était-il entré jusqu'à la première phalange, que la femme retirait la main et tentait d'introduire elle-même l'anneau jusqu'au fond. Notre noir ne l'entendait pas ainsi; prestement il ressaisit la main qui lui échappe, et insiste avec énergie pour accompagner l'anneau jusqu'à sa place définitive, en dépit des résistances de madame. Je venais d'assister à un acte de superstition créole. Les gens du pays croient, paraît-il, que plus l'homme fait pénétrer profondément l'anneau dans le doigt de sa fiancée, au moment du mariage, plus dans la suite il a d'autorité sur elle. Dans cette persuasion, les femmes résistent, et il n'est pas rare de voir se produire des scènes comiques du genre de celle que je viens de vous décrire.

Avant de clore cette lettre, laissez-moi vous dire encore que j'allai hier célébrer la sainte messe dans la chapelle de Notre-Dame de Laventille, le Fourvières de Port-d'Espagne. Cette chapelle, dont je vous reparlerai, est à peu près à la même distance de notre ville que Fourvières l'est du centre de Lyon, et elle domine Port-d'Espagne comme Fourvières la ville de saint Pothin.

Aux pieds de Notre-Dame de Laventille, j'ai prié avec ferveur pour mes chers maîtres et mes Frères du noviciat, laissés par moi dans le haut Valais, près des rives du jeune Rhône, sur la terre de l'exil.

Vous ne m'en voudrez pas si je vous confie qu'à Trinidad je me vois moins exilé qu'en Suisse. Tout en aimant plus que jamais notre chère France, comme notre

patrie naturelle, je suis, à Trinidad, je le sens, dans une vraie patrie que la grâce m'a donnée, et je n'ai pas la moindre disposition à m'y considérer comme un étranger. Longtemps donc je restai dans ce modeste sanctuaire, et je me promis d'y revenir souvent. Il faisait si bon y rendre grâces à la divine Vierge et à son fils Jésus, de m'avoir protégé contre les dangers de la mer, et d'avoir comblé mes vœux en me conduisant enfin dans cette mission. Il ne vous est pas difficile de deviner la joie intime que l'on éprouve en atteignant le but poursuivi durant des années, le but qui a été la passion de toute sa jeunesse, et pour l'acquisition duquel on a tout sacrifié! Je crois l'avoir dit à quelques-uns d'entre vous : je n'ai jamais eu qu'une ambition, celle d'être missionnaire! Mais cette ambition, avant de me procurer la joie que je commence à goûter, a été le tourment de ma vie, à cause des obstacles qui se sont dressés devant moi. Jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, j'étais bien résolu d'aller au séminaire des Missions étrangères, aussitôt mes études littéraires achevées. Si, abandonnant ce plan, j'entrai dans l'Ordre de Saint-Dominique, ce fut uniquement pour éviter un danger qui m'effrayait, celui de l'isolement. Le prêtre des Missions étrangères, dans les plaines de l'Inde ou les montagnes de la Chine et du Thibet, séparé souvent du confrère le plus proche par une centaine de lieues, a une belle vocation assurément, il porte le flambeau de l'Évangile en pleines ténèbres, il doit avoir une grâce d'état puissante; parfois sur son passage il rencontrera la grâce du martyre; néanmoins, sa vocation me parut difficile et remplie de périls. Connaissant ma faiblesse, je voulus tourner la difficulté, et l'Ordre de Saint-Dominique, en même temps

qu'il répondait à mes plus intimes aspirations, me sembla, comme il me semble encore, convenir à mon but. D'abord, il m'a donné une plus longue et entière formation, ce dont j'avais spécialement besoin; puis, tout en m'invitant à être missionnaire, il me fera travailler sous les yeux de mes Frères : *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma;* « Le frère soutenu par son frère ressemble à une cité forte. » Ici, à Trinidad, nous sommes vraiment privilégiés sous ce rapport. Nous vivons une dizaine de Pères ensemble, ce qui nous permet à la fois d'avoir les exercices de la vie régulière, l'office en commun, la méditation, etc., et de nous livrer aux travaux de l'apostolat. Ces travaux sont aussi variés et peuvent être aussi fructueux à la Trinidad qu'en n'importe quel pays du monde.

Mais pardon, Révérends Pères et très chers Frères; ma plume, je le vois, m'a égaré je ne sais où, et trahi, si bien que j'hésite à vous envoyer cette lettre.

Votre humble Frère en Notre-Seigneur Jésus et en saint Dominique.

III

Saint-Joseph d'Oruña. — Baptême d'un coolie mourant. — Première communion d'un pauvre lépreux.

Saint-Joseph d'Oruña, le 20 janvier 1883.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Je vous écris, cette fois, de l'ancienne capitale de l'île, dont je suis devenu le curé intérimaire. Depuis un siècle à peu près, Port-d'Espagne l'a supplantée, et le pauvre *San-José* n'est plus qu'un village d'un millier d'habitants. Avec les districts qui en dépendent, la paroisse peut avoir de 3 000 à 3 500 catholiques. Port-d'Espagne, étant un port de mer, jouit de toutes sortes d'avantages au point de vue commercial; mais Saint-Joseph, sous le rapport de la beauté du site, de la salubrité et de la fraîcheur, l'emporte certainement. Cette ancienne capitale de la colonie n'est éloignée que d'une dizaine de kilomètres de Port-d'Espagne. En hommes qui s'y entendaient, les Espagnols avaient admirablement choisi l'endroit. Du presbytère, on domine l'immense plaine qui se termine d'un côté au mont Tamana, et de l'autre s'enfuit jusqu'à Chaguanas et au-delà. Derrière le village s'ouvre la belle vallée de Maracas, qui pénètre à une dizaine de kilomètres dans la chaîne de montagnes du nord de l'île. La rivière qui la parcourt, limpide comme le cristal, tombe d'abord en formant une cascade dont la Suisse même serait fière, et s'écoule doucement ensuite sous un berceau de bambous que les rayons du soleil ne sauraient traverser.

La tentation me vient de vous transcrire quelque chose

qui ressemble plus ou moins à un sonnet, et que je crayonnai l'autre jour, près de cette cascade.

Enfin je t'aperçois, cascade merveilleuse,
Qui répands sur ces rocs, depuis des temps sans fin,
Ton murmure si doux qu'on le dirait divin :
Si suave est ta voix et si mélodieuse!

Ton onde en s'écoulant rebondit écumeuse
Et n'apparaît bientôt, à moitié du chemin,
Que comme une vapeur, ou l'étoffe de lin
Qu'irise le soleil, la rendant lumineuse.

Ce murmure est un chant, un hymne au Créateur.
Pour de telles beautés, louange à Toi, Seigneur,
Et gloire à ton saint Nom que chante la nature!

Dans ce bel univers de merveilles rempli,
Une note est l'écho de chaque créature
Et forme d'elle-même un concert accompli.

Il y a près d'un mois que j'administre la paroisse de Saint-Joseph, dont le vénérable curé, Mgr Orsini, vient de mourir. Il était protonotaire apostolique et tertiaire de notre Ordre, conséquemment un de nos meilleurs amis. Son peuple l'aimait beaucoup, et l'a pleuré comme un père. Il était Corse de naissance, et depuis dix-huit ans curé de Saint-Joseph, où il a fait beaucoup de bien. En particulier, il bâtit presque entièrement à ses frais un couvent pour les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui tiennent ici un pensionnat, et une très nombreuse école pour les enfants du peuple. Ces religieuses sont Irlandaises pour la plupart.

Il y a quelques années, elles avaient à leur tête une supérieure qui désirait ardemment trouver des recrues parmi les jeunes filles créoles du district. Elle se mit à importuner saint Joseph, patron de leur Congrégation et

de la paroisse, lui rappelant que sainte Thérèse avait engagé son honneur, en écrivant qu'on ne lui demandait jamais rien sans l'obtenir; enfin, elle disait au grand Patriarche : « Pour compenser les nombreux sacrifices que nous a coûtés l'établissement en ce lieu de notre petite communauté, nous demandons très sérieusement sept bonnes vocations prises parmi les jeunes filles créoles de cette paroisse, dont vous êtes le patron. » Que pensez-vous que fit le bon saint Joseph?... Il s'exécuta généreusement. En moins de deux ans, sept jeunes filles de la paroisse, ni plus ni moins, entrèrent dans la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph. Une seule famille en donna trois. Avis aux couvents qui manquent de vocations religieuses!

Hier, en revenant d'administrer un malade, je vis, étendu dans un fossé de la route, un pauvre Hindou qui me parut bien malade. On passait près de lui, sans daigner faire attention à sa misère. Voulant imiter le bon Samaritain, je m'approchai de ce malheureux. C'était un mendiant presque nu, n'ayant qu'une besace vide auprès de lui; il me semblait déjà agonisant. J'envoyai quérir un *policeman*, et lui demandai de faire transporter cet homme à l'hôpital. Il ne pouvait me refuser sans se mettre en contravention; mais il consentit de fort mauvaise grâce. L'hôpital était loin, et il se faisait tard; on résolut d'installer le coolie à la station de police. Ce matin, je suis allé voir ce qu'il devenait. Le chef de la police me dit aussitôt: « Révérend, ce coolie ne peut être porté à l'hôpital, il mourrait avant d'y entrer. » Ce fut aussi mon avis. Alors je demandai à mon Hindou s'il ne voudrait pas être chrétien, l'assurant que pour sauver son âme il est néces-

saire de croire en un seul Dieu, Créateur, Rédempteur, etc., à l'éternité des peines pour les méchants et des récompenses pour les justes, lui promettant que, s'il voulait croire tout ce que je croyais moi-même, et être baptisé, son âme serait lavée de ses péchés, et que Dieu le rendrait heureux après sa mort. Le cher coolie me répondit qu'il croyait et qu'il désirait recevoir le saint baptême. Après une instruction sommaire, comme bien vous pensez, je l'ai baptisé et lui ai donné le nom de saint Avit, patron de mon pays natal. Quelques heures après il était mort. *R. I. P.*

Je prépare en ce moment un nègre lépreux à sa première communion. La lèpre est une vraie calamité à la Trinidad. J'ai visité l'hôpital des lépreux ; près de cent quatre-vingts malades sont soignés, pansés et servis par les héroïques filles de saint Dominique. Mais tous ne sont pas dans cet hôpital ; on estime qu'il y en a plus de cinq cents dans l'île. Ceux qui en ont le moyen se font soigner chez eux, c'est le cas de celui dont je parle. Certes ses ressources sont bien restreintes : il a pour toute fortune un lopin de terre sur lequel s'élève une misérable cabane de dix mètres carrés d'étendue environ, sur trois mètres de hauteur, et couverte en feuilles de carates. Pour tous meubles, deux planches mal jointes qui servent de lit, un petit banc, une calebasse, où la charité des voisins dépose la nourriture du lépreux, une cruche et quelques haillons. Une personne dévouée s'est intéressée à ce malheureux, et l'instruit depuis assez longtemps, dans l'espérance qu'il pourra faire sa première communion. Pierre (c'est le nom du lépreux) désire beaucoup réparer la négligence de sa jeunesse, et recevoir son Dieu.

RELIGIEUSES DOMINICAINES SOIGNANT LES LÉPREUX

C'est un grand noir d'une trentaine d'années, atteint depuis cinq ou six ans de la terrible maladie. Jusqu'à l'année passée, il pouvait encore sortir, mais maintenant il est confiné dans sa case, et ne la quittera plus que pour aller au cimetière. Essayerai-je de vous dépeindre son état? Les phalanges des doigts, aux mains et aux pieds, sont à peu près toutes tombées, et la lèpre continue à ronger les moignons. La figure est tellement couverte de plaies qu'il serait impossible de poser la tête d'une épingle sur une partie saine. Ces plaies, qui se sont étendues aux oreilles et au cou tout entier, sont purulentes, saignantes, et répandent une odeur si infecte que, pour rester près de ce malheureux, je vous l'assure, on a besoin de se rappeler les pensées de la foi. La nature frémit d'horreur et se révolte; si la grâce n'était là pour la soutenir, elle déserterait lâchement. Je ne connais rien de plus repoussant, de plus épouvantable, qu'un lépreux arrivé à cet état avancé de la maladie.

Et cependant ce pauvre Pierre est tout à fait résigné. Je lui demandais s'il souffrait beaucoup.

« Oui, Père, me répondit-il, je souffre, mais la mort ne peut tarder à venir me soulager.

— Mon pauvre ami, vous offrez bien vos souffrances au bon Dieu, n'est-ce pas, en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour vous ?

— Oh ! oui, Père, j'ai bien offensé Dieu, mais je suis content de souffrir quelque chose pour l'expiation de mes péchés.

— Désirez-vous beaucoup faire votre première communion ?

— Oh ! Père, je ne pense plus qu'à cela, et le jour et la nuit. Quand est-ce que j'aurai ce bonheur ? »

Voilà quelques-unes des paroles que j'ai saisies sur les lèvres de mon Pierre. Pauvre garçon! il est si malheureux que je me suis attaché à lui, et je lutte avec moi-même pour aller le voir aussi souvent que possible, afin d'achever son instruction et de l'admettre bientôt à sa première communion. Et penser que le péché nous rend plus laids qu'un lépreux, et que le Fils de Dieu a voulu être comparé à un lépreux!

Dix heures du soir venant de sonner, je vous demande la permission de vous laisser là pour cette fois, et d'aller dormir un peu, en me disant

Votre toujours dévoué et affectionné Frère en saint Dominique.

IV

Les églises de la Trinidad. — Révolte des noirs à Saint-Joseph, en 1837. — Un manicou pris en flagrant délit de vol.

Saint-Joseph, le 15 avril 1883.

MES RÉVÉRENDS PÈRES ET MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Vous désirez savoir, dites-vous, comment sont bâties nos églises, à Trinidad. Au fond des bois ou des campagnes éloignées, les chapelles ressemblent plutôt à des huttes de sauvages qu'à des églises, mais dans les petites villes et dans les villages, il y a quelques églises assez convenables. Le plus souvent elles sont en bois, et bien moins riches que les vôtres. Elles n'ont point de voûte, comme en France, pour la double raison sans doute que c'est trop cher, et que les tremblements de terre, assez fréquents par ici, les feraient tomber sur la tête des fidèles. Dans le nord de l'île, quelques-unes sont en pierre. Telle est la vénérable église de Saint-Joseph, que j'ai l'honneur de desservir provisoirement.

Cette église en effet est fort vénérable. C'est une des plus anciennes, peut-être la plus ancienne de toute l'île. En 1815, elle a été rebâtie entièrement, et, dit la tradition, sur l'emplacement de la première. Elle possède de véritables reliques. Là furent ensevelis les trois martyrs franciscains trouvés intacts dans les bois de *San-Francisco de los Arenales,* seize mois après leur massacre par les Indiens en l'année 1699. Dans l'église de Saint-Joseph reposent aussi les dépouilles mortelles d'un évêque français et de deux missionnaires, ses compagnons, massacrés tous trois par les Indiens des bords de l'Orénoque. Mgr Farfan,

né à Saint-Joseph, d'une des plus honorables familles de l'île, et, pendant quarante ans, curé de cette paroisse, est enseveli du côté de l'évangile. Enfin, il y a quelques mois à peine, en face de lui, du côté de l'épître, nous avons déposé le corps de Mgr Orsini, tertiaire de notre Ordre, et protonotaire apostolique comme son prédécesseur.

Saint-Joseph, longtemps capitale, a eu plus d'une illustration, comme aussi ses jours de gloire, ses épreuves et ses luttes. Incendié par l'aventurier Raleigh, au seizième siècle, il dut plusieurs fois se défendre dans la suite contre les Anglais et les Hollandais. Plusieurs insurrections d'Indiens ou de nègres le mirent à deux doigts d'une ruine complète. La dernière de ces insurrections ne remonte pas encore à cinquante ans, et bien des personnes s'en souviennent à Saint-Joseph. D'après une histoire de Trinidad, qui raconte tout au long cet événement, les autorités militaire et civile de l'île manquèrent de prévoyance et de perspicacité. La principale faute fut commise par le gouvernement anglais, qui, à cette époque, s'imagina de transformer en soldats de sauvages Africains. La déception fut si grande qu'il y renonça pour toujours.

Cette tragédie de 1837 — car ce fut une vraie tragédie — est si curieuse, elle fait si bien connaître le caractère du nègre et les conséquences de la traite des esclaves, que je vais vous la raconter, en tâchant de l'abréger.

Le chef de l'insurrection se nommait Dâaga ; il avait été adopté, en Afrique, par un chef nègre sans enfants, auquel, plus tard, il devait succéder. La tribu de ce chef s'appelait les *Paupaus*, et son territoire touchait à celui des *Yérabas*, avec lesquels la guerre était en permanence. En attendant le jour de régner, Dâaga bataillait sans cesse,

à droite et à gauche, c'est-à-dire capturait le plus d'esclaves possible pour les vendre aux Portugais.

Dâaga, paraît-il, était un colosse de six pieds six pouces, et gros en proportion. De sa tête énorme, et quelque peu difforme, s'échappait un regard tellement farouche que sa vue inspirait une véritable terreur. Mais plus étrange encore était sa voix; dans les accès de colère, elle devenait si peu humaine, si sauvage, si terrible, qu'on eût dit le sourd rugissement du lion, ou mieux *les notes d'une gigantesque trompette d'airain*, suivant l'expression de l'historien.

Interrogé sur sa religion, ce Dâaga sembla faire comprendre qu'il croyait à l'existence d'une vie future, à un être supérieur appelé Holloloo. Mais sa religion consistait surtout dans des sorcelleries de toute sorte. Elles lui avaient appris, dit-il au moment d'être mis à mort, que, par ordre d'Holloloo, lui, Dâaga, viendrait dans le pays des blancs, où il serait fusillé.

Un jour donc que Dâaga avait fait une fructueuse expédition chez les Yérabas, il amena à la côte une nombreuse bande de prisonniers qui furent vendus aux Portugais. Une fois le marché conclu et les captifs embarqués, les Portugais traitèrent très bien Dâaga et sa suite; ils les firent boire abondamment et les invitèrent à compléter la fête sur le vaisseau. Dâaga s'y rendit avec ses Paupaus; mais tous furent aussitôt saisis et enchaînés à côté des Yérabas, pendant que le négrier, mettant à la voile, voguait sur le *grand lac salé*.

Cette trahison remplit l'âme de Dâaga d'une haine sauvage contre tous les blancs, d'une haine si intense qu'on l'entendait dire souvent : « Je mangerai le premier blanc

que je tuerai. » En route, le vaisseau qui portait Dâaga et ses compagnons fut capturé par les Anglais, qui rendirent les nègres à la liberté, mais dans leur colonie de la Trinidad. C'était à l'époque de l'émancipation des noirs, dont les Anglais se montraient les plus ardents champions.

A bord, Dâaga reçut les plus sanglantes injures de la part de ses compagnons de captivité, qui, tout en se réjouissant de le voir pris dans ses propres filets, l'accusaient, avec raison, d'être la cause de leur malheur. Pour les apaiser il jura qu'une fois débarqué sur la terre des blancs, il ferait expier à ces derniers leur perfidie en les attaquant durant la nuit. « Et si les Paupaus et les Yérabas veulent me suivre, leur dit-il, je me fais fort de les ramener tous en Afrique. » Telles furent, en effet, les raisons qui poussèrent les noirs à la révolte : se venger et regagner leur pays.

A cette époque, on avait établi, au nord de Saint-Joseph, une caserne de noirs; elle était située sur le plateau que la maison des Sœurs occupe maintenant. Aux sauvages enfants de l'Afrique on fit jurer fidélité au roi, la main sur l'Évangile, et ils devinrent soldats anglais.

Or, dans la nuit du 17 juin 1837, les habitants de Saint-Joseph furent éveillés par les cris guerriers ou plutôt les hurlements des soldats noirs. Vers trois heures du matin, ceux-ci mirent le feu aux huttes qui leur servaient de caserne et à la case d'une pauvre femme appelée Darlymple; puis, armés de fusils et de sabres, les révoltés coururent attaquer le quartier des officiers et des soldats blancs. Ogston, un Yéraba, renverse d'un coup de sabre un soldat noir qui tentait d'arrêter l'insurrection, et Dâaga l'achève d'un coup de pistolet. Les insurgés, au nombre de deux cents, tirent

alors des coups de feu contre le bâtiment où dormaient les officiers. Ceux-ci veulent calmer l'émeute, on ne leur répond que par des coups de fusil. Quelques-uns furent légèrement blessés, mais tous purent s'échapper, car jamais révolte, jamais attaque ne fut plus mal combinée. Beaucoup des cartouches volées par les noirs étaient sans balle, et, de plus, au lieu de cerner le corps d'officiers, les noirs s'amusèrent longtemps à pousser des hurlements et à tirer à blanc devant la caserne. Un adjudant eut le temps de seller un cheval, et d'aller chercher du renfort aux casernes de Saint-James; mais, à cause des onze milles à parcourir, le secours arriva lorsque tout était fini.

Le colonel Bushe ne perdit pas un instant; ayant gagné la station de police, il y trouva des fusils et quelques cartouches, et avec deux *policemen* il fit feu sur les révoltés, d'une embuscade où il s'était caché. Quelques coups de fusil les mirent en fuite, bien qu'ils fussent vingt-cinq fois plus nombreux que sa petite troupe. Un parti d'insurgés se dirigea alors sur la route de Maracas, où le colonel les reçut à coups de fusil, et les fit battre en retraite. Mais dès le commencement de l'insurrection, la milice de Saint-Joseph était accourue de son côté. Au nombre de quarante, avec les officiers échappés de la caserne, ils s'armèrent à la hâte, et préservèrent la ville et l'arsenal. On se battit longtemps sur divers points, à la lueur de l'incendie et au milieu d'une confusion indescriptible.

A un moment, Dâaga, suivi de six hommes, apparut en face des miliciens, sur lesquels ils firent feu sans résultat. Deux hommes seulement de la milice leur répondirent;

puis on se regarda un instant, et tous les compagnons de Dâaga s'enfuirent; le terrible Paupau seul ne bougea pas: il rechargeait son fusil. Un milicien, Edmond Luce, sauta alors par derrière sur le nègre géant. Mais il allait être mis en pièces, quand l'adjudant Rousseau lui sauva la vie en posant la pointe de son sabre sur la poitrine de Dâaga. En même temps, le docteur Tardy et quelques autres bondirent sur le nègre et s'en emparèrent. C'est alors qu'on l'entendit répéter : « Quand donc attraperai-je un blanc pour le dévorer ? »

En apprenant la capture de Dâaga, le chef yéraba, Ogston, à la tête d'une soixantaine de révoltés, prit la route de Guinée, et se dirigea vers Arima, située à quelques milles plus loin. Près de cette localité, la milice prévenue les arrêtant, ils parlementèrent, et finirent par se battre. Quatorze insurgés furent tués ou blessés, vingt-huit restèrent prisonniers, parmi lesquels le chef Ogston. Les autres s'enfuirent dans les bois, où six d'entre eux se pendirent aux arbres de la forêt. Quelques jours après, tous les autres étaient pris.

Dans la matinée de l'insurrection, on amena en présence du colonel Bushe un jeune prisonnier appelé Torrens, à l'air doux et tranquille. Le colonel désira lui parler, et commanda à ses gardiens de le lâcher. Le jeune nègre, passant aussitôt la main dans sa poche, y saisit un rasoir, se précipita sur le colonel et faillit le blesser grièvement. Frustré dans son dessein, il se mit à brandir son arme, s'ouvrit de force un passage au milieu des spectateurs terrifiés, et s'échappa sain et sauf, malgré les coups de fusil qu'on lui tira. Plus tard, il fut repris et jugé, mais je n'ai pu savoir à quelle peine on le condamna.

Bon nombre d'insurgés furent exilés ou jetés en prison. Un conseil de guerre jugea Dâaga, Ogston et un certain Coffin, et les condamna tous trois à être fusillés.

Le jour fixé pour l'exécution (16 août 1837), rien ne fut négligé pour la rendre aussi solennelle et émouvante que possible. Le 89e régiment et les volontaires se rangèrent dans la savane de Saint-Joseph, entourés d'une populace nombreuse accourue d'un peu partout. A sept heures et demie du matin, les trois prisonniers demandèrent à faire un bon repas, disant que telle était en pareil cas l'habitude de leur pays. On le leur accorda sans peine, et ces infortunés mangèrent avec voracité jusqu'au moment où on les tira de la prison. Ils furent conduits au lieu fatal, vêtus des pieds à la tête d'habillements blancs bordés de noir. Ils ne paraissaient pas trop abattus et suivaient même sans broncher la marche funèbre qu'on leur jouait. Trois cercueils vides étaient portés devant eux. Un morne silence planait sur cette multitude profondément impressionnée. On raconte que deux soldats anglais s'évanouirent de frayeur.

Les trois condamnés marchaient de front. Dâaga, avec sa haute stature et son regard sauvage, avait un air terrifiant. Celui d'Ogston était sombre, mais calme. La résignation dominait chez Coffin. A huit heures, on arrive au pied d'un petit monticule où trois fosses sont creusées. On y dépose les cercueils vides, et les trois victimes sont placées en face des trois pelotons qui doivent les exécuter simultanément. Après que la sentence eut été lue, et que le ministre protestant leur eut touché la main, on abaissa leur calotte pour leur couvrir les yeux. Coffin se laissa faire, mais les deux autres secouèrent leur calotte

avec indignation, Ogston sans parler, mais Dâaga, en s'écriant : « Que Holloloo écrase les blancs sous sa malédiction! Croient-ils par hasard que Dâaga craint de regarder la mort en face ? » Lorsque les soldats mirent en joue, Ogston et Coffin demeurèrent immobiles ; Dâaga bondit comme une bête féroce en tournant sur lui-même, de sorte que les balles l'atteignirent dans le dos. Tous trois furent tués sur le coup : justice était faite et un exemple terrible donné aux nègres.

Après vous avoir raconté ces tragiques événements de l'histoire de Saint-Joseph, laissez-moi vous dire que cette nuit j'ai été réveillé par des cris et un tumulte effroyables, si bien que je croyais à une révolution. C'en était une en effet. Un *manicou (Didelphys Cayopolis)* réactionnaire avait quitté le bois voisin, et essayait une émeute parmi les poules qui dormaient sur les *cashimans* plantés devant la maison. Le manicou est un animal qui ressemble un peu au porc; il tient du renard, en tant qu'il aime les poules, et du singe en tant qu'il grimpe et se suspend par la queue. C'est un animal nocturne, enfant des ténèbres, qui est perdu si on parvient à lui mettre une lumière sous le nez pendant qu'il se livre à ses opérations : la lumière l'éblouit, il ne peut plus se sauver. C'est ce qui est arrivé à mon aventurier d'hier soir. Il n'était que dix heures quand il fit son apparition au milieu des poules. L'une d'elles, sentant l'ennemi approcher, se mit à crier pour demander secours. Henri, le domestique, n'était pas encore couché; il se précipite avec une lanterne et un coutelas. A son appel, plusieurs personnes répondent, et l'on cerne le pauvre diable de manicou sur le théâtre de ses exploits. Les poules s'envolaient dans toutes les

directions, et le larron découvert avait hâte de s'échapper, mais la lumière l'éblouissait. Au moment où il descendait par une branche au lieu de suivre le tronc, il reçut un violent coup accompagné des hourrahs de quatre ou cinq nègres. On crut que justice était faite ; erreur! l'animal, plus heureux que Dâaga, s'échappa dans le bois. Henri l'a retrouvé ce matin, grièvement blessé, et, après le coup de grâce, l'a rapporté en triomphe. La cuisinière en a fait un plat dont j'ai voulu goûter pour me rendre compte ; on me dissuadait : « car, me disait une dame voisine, *les gens comme il faut* ne mangent pas de cet animal infect ». J'ai tenu à montrer que je n'avais pas de préjugés, et j'ai trouvé le manicou un peu fade, il est vrai, mais assez bon et sans mauvaise odeur. Henri, en se léchant les doigts, me disait : « Quelle chance, si j'en avais comme ça tous les jours ! » Je me suis informé. Cet animal sent réellement mauvais, et n'est guère mangeable si l'on ne prend une précaution essentielle après l'avoir tué. Les nègres, eux, savent ce qu'il a de trop, et ils n'ont rien de plus pressé que de le lui enlever, dès qu'il a rendu le dernier soupir. Quelle est cette précaution nécessaire pour rendre le manicou mangeable ? Pour diverses raisons je me dispense de vous le dire : vous n'avez du reste probablement pas besoin de le savoir.

Votre, etc., etc.

V

Conversion et baptême d'un prêtre de Bouddha atteint de la lèpre. — Intervention de la sainte Vierge dans la guérison d'un enfant, etc.

Saint-Joseph, le 28 avril 1883.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET TRÈS CHERS FRÈRES,

Je ne sais comment vous remercier de vos aimables, intéressantes et longues lettres, qui, parties des bords du Rhône helvétique, ont rapidement traversé la France, puis l'immense Océan, et que je viens de lire et de savourer sur les bords du golfe de Paria. Elles sont bien de nature à encourager ma correspondance avec vous.

Je suis sur le point de quitter cette paroisse de Saint-Joseph que j'ai administrée pendant cinq mois, et où j'ai trouvé, avec des peines, bien des consolations et des encouragements pour l'avenir. Il est manifeste qu'il y a beaucoup de bien à faire au milieu de nos populations si mélangées de la Trinidad, et que ce bien y est relativement facile. Le prêtre qui a du zèle acquiert ici un ascendant considérable sur le peuple, et peut en faire en quelque sorte ce qu'il veut.

Dans cette paroisse de Saint-Joseph, il n'y a que quelques familles blanches, d'origine diverse ; elles sont bonnes et dévouées au prêtre. Les noirs forment la grande majorité de la population ; parmi eux on trouve beaucoup de misères, mais il existe aussi bon nombre de vrais chrétiens et d'excellentes âmes. Une classe intermédiaire est celle des personnes de couleur, ayant un mélange de sang européen, noir ou indien dans les veines. Elle est

de beaucoup plus nombreuse que la classe blanche, mais beaucoup moins que la classe noire.

Tout ce monde en général m'a témoigné une sympathie extraordinaire, dont j'ai été très touché. Les cadeaux succédaient aux cadeaux. Celui-ci m'apportait des œufs, des fruits, etc. ; celle-là des poules, des confitures, etc. Chacun voulait me prouver sa reconnaissance de quelque manière. J'ai pu réhabiliter un bon nombre d'unions clandestines ; j'ai baptisé pendant ces quelques mois une quinzaine de protestants et plusieurs païens adultes, que des catholiques m'avaient aidé à instruire.

Impossible de vous faire l'histoire de tous ces néophytes, elle serait trop longue. Laissez-moi cependant vous raconter brièvement la conversion d'un docteur bouddhiste, que je viens de baptiser et que j'ai appelé du nom de mon père : *Jean-Charles*. C'est un Hindou de Calcutta, d'une quarantaine d'années, appartenant à une caste supérieure (il est *passin*, prêtre), c'est-à-dire à une caste dont les membres ne se convertissent à peu près jamais au catholicisme, soit dans les Indes, soit dans nos colonies. Comment a-t-il ouvert les yeux à la vérité ? Ah ! le malheur s'est appesanti sur lui ! Il est devenu lépreux, et, en conséquence, il se vit déchu de sa caste et abandonné de tous ceux qui jadis l'entouraient.

Les 50 000 ou 60 000 Hindous importés par les Anglais dans la colonie pour la culture de la canne à sucre, sont pour la plupart des *parias* sans éducation, et, s'ils paraissent rusés, ils ne semblent guère intelligents. Mon Jean-Charles est manifestement une exception ; doué d'une intelligence remarquable, il a beaucoup étudié et beaucoup réfléchi : c'est un vrai philosophe. Il a une modeste

boutique à lui, mais il ne vend presque plus rien, depuis que sa lèpre a tant augmenté. J'allais souvent le voir dans sa petite case, et lui parler de la religion chrétienne. Les premières fois, il m'écouta avec dédain. Comme je mentionnais notre révélation, il posa fièrement sa main rongée de la lèpre sur un beau volume écrit en *nagri* par lui-même : « Voici, dit-il, la révélation de Dieu aux hommes ; c'est à celle-ci que je crois, et je ne puis croire à une autre. » Avec de la patience et de la bonté, je l'amenai à douter de sa prétendue révélation, en lui montrant les contradictions et les choses indignes de la Divinité, qu'elle contenait. C'était un plaisir pour moi de voir avec quelle facilité il saisissait mes raisonnements, et aussi le chemin que faisait son esprit vers la vérité. Une fois qu'elle lui fut apparue, il en devint insatiable. Vous seriez étonnés de toutes les questions qu'il me posa sur Dieu, sur sa nature, sur les raisons qui l'avaient porté à créer le monde, à s'incarner et à mourir, sur l'existence du mal dans le monde, etc. Bref, il passa bientôt de l'admiration à la reconnaissance ; mais lorsque je lui dis que nous devions *aimer Dieu*, il me parut tout étonné. Il réfléchit un grand moment, puis me dit : « Mais croyez-vous qu'il me soit permis d'aimer Dieu ? » Sur ma réponse affirmative, il reprit : « Eh bien ! en l'adorant je l'aimerai.... »

Me trouvant sur le point de quitter Saint-Joseph, j'ai baptisé ce pauvre lépreux, qui ne peut vivre bien longtemps. Il savait du reste l'essentiel, et une bonne personne m'a promis de compléter son instruction. Je lui ai, naturellement, expliqué le baptême et ses effets. Après l'avoir reçu, il était tout joyeux et ne savait com-

ment me témoigner sa reconnaissance. J'espère qu'avec la grâce de Dieu il persévérera; il m'en a donné la garantie dans un acte qui fut, je crois, héroïque de sa part. Après son baptême, je lui demandai de me remettre sa théologie bouddhiste ; il me remit immédiatement le beau volume qu'il m'avait refusé plusieurs fois auparavant, et auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux; il m'affirma le savoir par cœur. Cette parole me confondit, car, hélas ! je suis loin de savoir ma Bible par cœur.

Il y a une quinzaine de jours, un catholique de Saint-Joseph vint me demander si je ne voudrais pas aller voir et consoler une pauvre famille protestante qui avait déjà perdu trois enfants, et dont le dernier était bien malade. J'y allai tout de suite. La maison regorgeait de monde entourant le lit où l'enfant agonisait. Le médecin venait de sortir, le déclarant perdu, et lui donnant tout au plus quelques heures à vivre. Le père et la mère, debout près de leur fils, pleuraient et se lamentaient. Je m'informai si cet enfant, qui me paraissait âgé de six ou huit mois, avait reçu le baptême. On me répondit qu'ayant presque toujours été malade, il n'avait pu être porté au temple. Je demandai la permission de le baptiser; le père y consentit volontiers, et l'eau sainte coula aussitôt sur le front du pauvre petit.

Les parents n'étaient pas même mariés : je les grondai doucement, leur rappelant que la mort des enfants est parfois voulue de Dieu pour punir les péchés des pères et des mères. Je les consolai surtout, tâchant de faire entrer quelque espérance dans ces âmes livrées au désespoir.

Presque toutes les personnes présentes étaient des catholiques ; je les invitai à prier pour le petit moribond ;

je parlai aux parents de la puissance et de la bonté de la très sainte Vierge, qui, si elle était invoquée avec ferveur, pourrait bien rendre leur enfant à la santé. « Voulez-vous faire ce que je vous propose ? leur dis-je. Nous allons tous ensemble prier avec ferveur Dieu et la sainte Vierge : promettez, si votre enfant vous est rendu, de voir là un signe divin que l'Église catholique est la seule véritable. Promettez sérieusement de devenir ses membres, de faire légitimer par elle votre union, et j'ai la ferme espérance que ce cher petit vous sera conservé, bien que le docteur l'ait déjà condamné. » Pour exciter leur confiance, je leur racontai plusieurs exemples de guérisons extraordinaires, opérées par la bonté de la très sainte Vierge.

L'espérance sembla passer sur le front des parents, qui m'avaient écouté avec une grande attention. Ils me promirent tout, si l'enfant vivait, à la grande joie des catholiques présents. Nous récitâmes ensemble une dizaine du saint rosaire, les litanies de la très sainte Vierge, etc....; et les voisins s'engagèrent à venir dire ces mêmes prières pendant neuf jours avec les parents. J'avais apporté un peu d'eau de la Salette ; j'en humectai les lèvres du petit malade, en suppliant la bonne Mère de le guérir. Je confiai un peu de cette eau à une catholique, qui accepta de venir plusieurs fois par jour en verser quelques gouttes sur les lèvres de l'enfant. Ensuite je me retirai et allai droit à la maison des Sœurs, raconter aux maîtresses et aux élèves ce qui s'était passé, en réclamant des prières pour la guérison du malade et la conversion des parents. On récita le rosaire entier, ce soir-là même.

Le lendemain, l'enfant vivait encore, au grand étonnement du médecin, qui, la veille, ne lui avait donné que

trois ou quatre heures de vie. On continua à verser sur ses lèvres quelques gouttes d'eau de la Salette, et à faire la neuvaine. J'allai le voir de nouveau, et le père, radieux, m'annonça que d'après le docteur son fils était hors de danger. « Eh bien ! vous n'oubliez pas votre promesse ? lui dis-je. — Certainement non, Révérend, » me répondit-il. Le troisième jour, l'enfant était parfaitement bien. J'étais ravi, et je bénissais la très sainte Vierge de toute mon âme.

Maintenant, vous attendez sans doute le récit de la guérison complète de l'enfant et de la conversion des parents. Hélas ! non. Le manque de foi qui faillit faire descendre saint Pierre au fond de la mer, perdit aussi ces pauvres gens. Ce qui n'infirme en rien l'intervention de la très sainte Vierge, manifeste pour moi.

Le quatrième jour, je vis encore le père, et le félicitai en faisant allusion à sa promesse. « Sans doute, Révérend, me dit-il, mais cette promesse, je l'ai faite un peu à la légère. Je n'ai pas réfléchi que je suis au service d'un protestant, qui me congédiera certainement si je change de religion. Je suis bien reconnaissant, mais je serai obligé de renvoyer à plus tard. » Je me retirai fort triste, en avertissant ce malheureux qu'on ne se moquait jamais en vain du bon Dieu. Ce qui m'attrista davantage encore, ce fut d'apprendre le soir même que le père de l'enfant ayant parlé de sa conversion à son maître, celui-ci l'avait menacé de lui donner congé immédiatement s'il se faisait catholique.

Ma peine enfin fut au comble, lorsque, le cinquième jour au matin, on vint me dire que l'enfant était mort subitement pendant la nuit. Un ange de plus au ciel ; mais aussi n'était-ce pas un châtiment pour les parents ? — Votre, etc.

VI

Un pique-nique dans la vallée de Maracas. — Le jardin du presbytère à Port-d'Espagne.

Port-d'Espagne, le 10 mai 1883.

Mes révérends Pères, et très chers Frères,

Je viens d'être réinstallé à Port-d'Espagne, et je prêche le mois de Marie à la cathédrale. Mais je crois bien avoir laissé une partie de mon cœur à Saint-Joseph. On m'y a témoigné tant d'affection! A mon départ, j'ai été l'objet d'une véritable ovation de la part de ce bon peuple, auquel il m'a été donné de faire un peu de bien. Une compensation pour moi, c'est de n'être plus seul. Je retrouve ici les exercices de la vie régulière et la société des Frères : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Notre grand jardin de Port-d'Espagne, tout entier conquis sur la mer, est maintenant planté de très beaux arbres. Il fait mes délices; c'est dans ses allées ombragées que je médite et compose mes sermons.

Aujourd'hui, rien de bien saillant à vous raconter; pourtant, avec votre permission, je vous parlerai d'un *pique-nique*, ou fête champêtre, donné aux enfants des Sœurs de Saint-Joseph, la veille de mon départ. La vallée de Maracas avait été choisie pour lieu de rendez-vous. Les deux cents et quelques *marmots* des Sœurs partirent de Saint-Joseph à neuf heures du matin. A leur tête marchait Sœur Dative, montée sur un âne. Hélas! cette bourrique, comme beaucoup de ses congénères, n'était pas tout ce qu'il y a de plus docile au monde! En pas-

sant une rivière, soit méchanceté de la bête, soit inhabileté de celle qui la montait, il y eut séparation violente entre l'âne et son fardeau; la bonne Sœur prit plus qu'un bain de pieds dans la rivière, à la grande hilarité de la bande enfantine. Mais Sœur Dative est bien la plus joyeuse Irlandaise qu'il soit possible de rencontrer : elle remonta promptement sur son coursier, et reprit la direction de la petite famille. Pour l'aider dans le gouvernement, une autre Sœur non moins joyeuse et plusieurs monitrices l'accompagnaient. Un Père dominicain de Port-d'Espagne et votre serviteur suivaient bourgeoisement dans une voiture. Un petit *cabrouet* tiré par un âne amenait les provisions de bouche.

La vallée de Maracas est un des plus délicieux coins du monde. Belle rivière, terre fertile, luxuriante végétation, plantations de cacao bien entretenues, rien n'y manque. La fraîcheur des ombrages et la fécondité du sol donnent à tout cet ensemble un certain air de fête qui vous enchante. La vallée renferme environ quinze cents habitants, la plupart de race indienne et espagnole mélangée, et parlant encore l'espagnol. C'est là que j'ai commencé à prêcher dans la langue de Louis de Grenade et de sainte Thérèse.

Nous nous dirigions vers une plantation de cacao qui appartient à une excellente famille chrétienne, celle-là même qui avait fourni, quelques années auparavant, trois vocations religieuses aux Sœurs de Saint-Joseph. Rien de plus agréable qu'une plantation de cacao. Une fraîcheur délicieuse règne sous les branches entrelacées; l'ombre y est ordinairement si épaisse qu'aucun rayon de soleil n'y pénètre. En voici la raison : le cacaoyer a

déjà lui-même un feuillage très épais; de plus, pour le protéger contre le soleil, qu'il redoute beaucoup, on plante de distance en distance des arbres qui poussent très vite et très haut, et le couvrent de leur ombre. On appelle ces arbres, *Immortels*, sans doute parce qu'ils vivent longtemps. Les Espagnols leur ont donné le joli nom de *Madre del Cacao*, parce qu'ils défendent le cacaoyer contre les ardeurs du soleil, comme une tendre mère protège son fils.

Au centre de la plantation de cacao, terme de notre excursion, s'élevait la demeure du vénérable propriétaire, qui nous reçut avec une joie inexprimable. On commença d'abord par distribuer une ration à chacun des enfants de l'école; ce ne fut pas un petit travail. Vers midi, nous allâmes dîner nous-mêmes. La table avait été dressée dans la cour, à l'ombre d'un magnifique oranger dont les branches chargées de fruits mûrs, et s'inclinant à portée de la main, nous fournirent notre dessert.

Après dîner, musique et bal. Oh! ne vous scandalisez pas avant d'avoir entendu mes explications. Et d'abord, tranquillisez-vous : ni le Père X***, ni moi, non plus que les religieuses, ne prîmes part au bal; nous fûmes simples spectateurs. Le bal en question se compose d'un seul danseur, mais quel danseur! C'était Champigne. Connaissez-vous Champigne? — Certainement non. — Eh bien! c'est un type de nègre comme il en est peu, un ancien esclave né en Afrique il y a quelque soixante ans. Il est au service des religieuses, fait leurs commissions et va leur puiser de l'eau à la rivière. Mais Champigne ne boit guère d'eau, il préfère le rhum. Sa taille est moyenne, sa tête énorme; les cheveux, crépus et laineux, sont à

peu près blancs, ainsi que quatre poils de barbe qu'il porte fièrement au menton. Les yeux sont grands et sortent presque de leur orbite. Il paraît timide, et l'habitude de la boisson lui a donné un air quelque peu hébété. Champigne enfin porte un chapeau haut de forme, une veste de soldat, soigneusement boutonnée, qui empêche de voir qu'il n'a pas de chemise, une culotte qui n'a plus de couleur, et les souliers de son grand-père Adam. Voilà Champigne!

Sa malheureuse passion pour le rhum lui a causé bien des *déboires*. Plusieurs fois les Sœurs ont essayé de s'en débarrasser. Impossible! Champigne n'est pas si bête qu'il en a l'air. Toujours il revient, doux comme un agneau, s'assied à la porte, se met à genoux, tant enfin qu'on l'envoie de nouveau puiser de l'eau à la rivière. Il aime tellement les bonnes Sœurs, qu'il mourrait de chagrin le jour où pour de bon elles le renverraient. Du reste, même quand Champigne a bu un coup de trop, il n'est pas terrible. On le voit alors devant la statue de saint Joseph ou de la sainte Vierge, au jardin, et on l'entend prier avec une ferveur à toucher des cœurs de pierre. Il prie pour toutes les Sœurs en particulier, pour M. le curé, pour le salut de sa propre âme, pour les âmes du purgatoire, voire même, par distraction sans doute, *pour le salut de l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ!* Il prie à haute voix, tantôt les bras en croix ou tendus devant son visage, tantôt les mains jointes ou le front dans la poussière.

Chose curieuse! notre Champigne aime la danse, au moins autant qu'il aime les Sœurs. Appelé un soir, au milieu de la nuit, pour aller visiter un malade,

CHAMPIGNE

j'entendis à une certaine distance le bruit des tambours et un vacarme infernal. Je me dirigeai de ce côté, et je fus ébahi de reconnaître mon Champigne en train de danser. Il amusait, par ses gambades et ses *sauts de jeune homme,* tout un peuple de nègres qui l'applaudissaient à outrance.

Champigne était du *pique-nique,* naturellement. Or, après le dîner, le maître de la maison, son fils et son neveu nous donnaient un spécimen de leur science musicale, en jouant l'un du violon, l'autre de la clarinette, le troisième de la harpe. L'idée vint alors à je ne sais qui de proposer à maître Champigne de danser au son des instruments. Le vieux nègre se fit d'abord un peu prier; mais, on le voyait bien, les invitations de la musique lui allaient au cœur, et il brûlait d'envie de montrer, lui aussi, son savoir-faire. Enfin, on le décida, et pendant une demi-heure, qu'il amusa donc son public! C'est ainsi que nous eûmes un bal. Il faut ajouter que Champigne, une fois ses gambades commencées, perdit toute timidité et devint quelque peu effronté. A un certain moment, il quitta la place de ses évolutions et se dirigea vers Sœur Dative, comme pour l'entraîner. Un coup de bâton, vigoureusement appliqué par la Sœur sur les épaules de Champigne, à la grande hilarité du public, rendit notre danseur au sentiment des convenances.

Il est bien entendu que vous ne lirez pas cette lettre comme lecture spirituelle, mais en récréation. Pour me faire pardonner, je tâcherai de découvrir, la prochaine fois, quelque chose de plus édifiant. En attendant, permettez-moi de vous envoyer la description de notre jardin de Port-d'Espagne, dont je vous parlais tout à l'heure, et

puissent quelques-uns d'entre vous sinon y découvrir des fleurs de littérature, au moins y puiser le désir de venir un jour se reposer et méditer sous nos ombrages.

JARDIN DU COUVENT DES DOMINICAINS

A PORT-D'ESPAGNE

DÉDIÉ AU R. PÈRE FRANÇOIS B.

Jardin de Port-d'Espagne,
De tes beautés je suis épris!
Dans ton enceinte et tes bosquets fleuris,
Je retrouve la joie et la paix, sa compagne.
Ah! que je me complais auprès de tes bassins,
Sous tes lauriers et ta fraîche tonnelle,
Pliant sous le faix de raisins
Dont la grappe est si belle!

Jardin délicieux!
J'aime tes ombreuses allées,
Qu'un cher défunt a si bien nivelées!
Qu'il planta de ses mains de cocotiers nombreux
Et de charmants palmiers dont la tige s'élance
Et va porter, géant sublime et fier,
Sa couronne avec élégance,
Jusqu'à cent pieds dans l'air.

J'admire ta prairie
Qui fournit l'herbe à nos coursiers.
Et qu'ils sont beaux tes féconds bananiers;
Leur tige sous le poids d'un lourd régime plie.
Et ces eucalyptus répandant à l'entour
Leurs doux parfums sous leurs épais ombrages,
Où bourdonnent, au point du jour,
Les abeilles sauvages.

Rustiques pavillons,
Aux toits couverts de barbadines,
Environnés de rosiers sans épines,
Et séjour préféré des légers papillons,

Vous m'êtes chers aussi; volontiers je m'arrête
Sous vos grossiers et tortueux arceaux;
Là je prie et parfois répète
Les chansons des oiseaux.

O verger admirable,
Dans lequel croissent, réunis,
Le papayer toujours chargé de fruits,
L'oranger, l'ananas, qui se plaît dans le sable,
Et le pommier-Cythère et le bel amandier,
Et le manguier, soutien de la vanille,
Le cotonnier, le grenadier
Qui nous sert de charmille.

Le caïmite aussi
Paraît jaloux que je le nomme,
J'aime cet arbre et sa laiteuse pomme,
Mais j'aime plus encor cet autre vieil ami :
C'est le figuier d'Europe exilé sur ces plages,
Toujours couvert de fruits ici plus doux ;
Mais les oiseaux de ces parages
Les mangent avant nous.

Voyez ces feuilles grêles,
C'est le cerisier-gouverneur;
Ses fruits vermeils n'ont rien de la saveur
Des cerises du nord si fraîches et si belles.
Je ne fais que nommer de ce fertile sol
Le goyavier qui nous vient de Cayenne,
Le cachiman, le corossol,
Si riche en oxygène.

•

Là-bas voyez encor
Un arbre vraiment magnifique :
L'avocatier, gloire de l'Amérique.
Plus loin le citronnier chargé de ses fruits d'or;
Le dattier, l'arbre à pain et le pommier-cannelle,
L'abricotier (du vôtre différent),
Le pommier-liane en tonnelle,
Jusqu'à cent pieds grimpant.

Où voit-on des ombrages
Et des arbres si variés?
Jamais mes yeux ne sont rassasiés
Du radieux soleil jouant dans leurs feuillages,
Et des verts colibris pompant le suc des fleurs,
Des *qu'est-c' qu'il dit* égayant la nature
En faisant briller les couleurs
De leur riche parure.

Ce que j'aime encor mieux
C'est au milieu de cette allée,
Sous ce bosquet, ô Vierge Immaculée!
Ta charmante statue au regard gracieux.
Laisse tomber sur moi ton virginal sourire,
Lorsque je viens, après mes durs labeurs,
Prier ici, Mère, et te dire
Ma joie et mes douleurs.

Quelles pures délices
Je goûte quand descend le soir
Et que je puis venir ici m'asseoir,
Quand les mouches à feu font leur gais exercices
Autour de ton image, et semblent m'inviter
A faire aussi ma cour à cette Reine,
A leur exemple, lui chanter
Ma plus joyeuse antienne.

Qui donc ne se plairait
Dans cet Eden incomparable,
Où l'on peut voir l'utile et l'agréable
Habilement mêlés à chaque pas qu'on fait?
Voyez ici les fleurs des beaux jardins de France :
Le zinnia, le jasmin et le lis;
Là, les fleurs de toute nuance
Qu'on trouve en ce pays.

Vos plantes potagères,
Choux, radis, persil, haricots,
Poussent ici voisines des gombots,
Des iames, du manioc, de l'Inde originaires.

Voici nos blancs lapins à côté d'un paoui.
Plus loin, là-bas, la colombe roucoule ;
Voyez bondir un agouti
Et glousser une poule.

Ah ! comment n'aimer pas
Ces souvenirs de ma patrie,
Qu'a rapprochés une habile industrie
Des produits différents de ces brûlants climats ?
Oui, jardin gracieux, j'aime ta solitude ;
J'aime à prier sous tes berceaux ombreux ;
Lorsque je m'y livre à l'étude,
J'aime et je comprends mieux.

De ma chère cellule,
Que tapisse un grimpant jasmin,
Je puis cueillir en étendant la main,
D'une liane en fleur, la rouge campanule,
Et la rose de France et des fleurs bleu de ciel,
Qu'avec amour depuis longtemps cultive
Notre bon frère Emmanuel
Sur cette heureuse rive.

Que de beautés encor
Gracieuses et ravissantes,
On voit d'ici des plaines verdoyantes !
Tout près, la cathédrale et sa grande croix d'or ;
Dans le mur du pignon, la Vierge Immaculée
Qui me sourit de son trône d'honneur :
Et comme à la colombe ailée,
Me dit : *Dors sur mon Cœur* [1].

1. Vous vous souvenez sans doute, cher Père, d'avoir vu une quantité de pigeons dans cette niche. Le soir, il y en a ordinairement un sur la tête de la statue, un autre *sur sa poitrine*, d'autres sur ses épaules.

VII

La chapelle de Notre-Dame de la Mer, au Carénage. — Les noirs, et leur fête de l'émancipation. — Cérémonie encore inconnue au rituel romain. — Le golfe de Paria.

Le Carénage, 20 juin 1883.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Je vous écris cette fois du Carénage, où je suis venu passer quelques jours et prêcher une retraite de première communion. Le curé est tertiaire, bon vieillard du diocèse d'Agen, qui nous aime beaucoup. Il vient souvent nous demander asile, et il nous invite à aller chez lui *en changement d'air*. On se rend au Carénage par un petit *steamer* qui fait le trajet en une heure, le long des montagnes du nord de la Trinidad, en s'avançant vers les *Bouches du Dragon*. On passe successivement devant les petites vallées de Maraval, devant la léproserie de Cocorite, Diego-Martin, etc. Le paysage est ravissant; il m'enchanta tellement que la vue de toutes ces beautés fit éclore quelques vers sur mon calepin. Les voici :

SONNET

Qu'elle est belle la mer! Qu'ils sont gais ces rivages!
Qui donc n'admirerait ce ravissant ciel bleu,
Ces nuances sans nombre et ce soleil de feu
Qui nous arrive tiède à travers les nuages?

Ces collines, ces bois, ces lointains paysages,
De lumière inondés, qu'ils sont charmants, mon Dieu!
Mon âme avec amour se repose en ce lieu
Et chante son Seigneur en louant ses ouvrages.

Qu'ils sont beaux ces îlots, perles de l'Océan,
Solitaires là-bas comme le pélican,
Leur tête est dans l'azur et leurs pieds sont dans l'onde.

A toi surtout, salut! ô Vierge de la Mer!
Les flots baignent tes pieds et le soleil t'inonde.
Hâte-toi, lent *steamer*, vers ce séjour si cher.

Après une heure de navigation, on débarque sur une jetée construite par le P. Poujade lui-même, et au bout de laquelle, c'est-à-dire à cent pieds du rivage, s'élève une charmante chapelle dédiée encore par le P. Poujade à *Notre-Dame de la Mer*. Ce bon curé aime beaucoup la très sainte Vierge, il croit pieusement que *la bonne Mère*, ainsi qu'il l'appelle, l'a guéri miraculeusement, et par reconnaissance il lui a bâti ce gracieux sanctuaire. Il y a placé un autel en pierre de Poitiers, autel artistique et justement admiré. J'ai eu le bonheur de célébrer plusieurs fois la sainte messe dans la chapelle de Notre-Dame de la Mer. C'est un jeune sanctuaire qui pourra devenir célèbre. Déjà on y vient beaucoup en pèlerinage, et plusieurs personnes affirment que de vrais miracles y ont été opérés. Jamais les pêcheurs de l'endroit ne passent là sans faire un grand signe de croix. Les gens du village, situé à cinq cents mètres, viennent souvent le soir y réciter leur prière. Les coolies païens eux-mêmes s'y rendent de fort loin, apportant de petits *ex-voto* en argent, ou des cierges qu'ils font brûler devant la statue de la Madone.

La paroisse du Carénage est fort étendue, elle se compose presque uniquement des noirs disséminés dans les îlots voisins, ou échelonnés le long des nombreuses baies que la mer a découpées dans le rivage. Ces baies ou anses sont tout ce que vous pouvez imaginer de plus gracieux et de plus frais. Ordinairement une plage de sable fin permet d'y aborder facilement, la mer à cet endroit étant presque toujours très calme. Ces anses sont à peu

près toutes plantées de cocotiers, à l'ombre desquels sont établies les cases des habitants.

Rien de plus simple habituellement que la case d'un nègre. Des morceaux de bois ronds sont plantés en terre et reliés par d'autres pièces solidement clouées ou attachées. L'intervalle est rempli par une claie d'osier ou de petites branches sur lesquelles on applique un peu de terre glaise, et encore pas toujours. On obtient ainsi des murailles qui durent vingt-cinq ou trente ans. La case est couverte d'un toit à deux pentes, en herbes ou en feuilles de *carates* (une espèce de palmier). Elle est ordinairement divisée en deux compartiments : l'un sert de chambre à coucher; l'autre est la salle à manger, le salon de réception, la cuisine, etc. Souvent aussi, la cuisine se fait en plein air, ou dans une petite bicoque séparée de la case principale. Quelquefois les noirs, arrivés à une aisance relative, se passent le luxe d'une demeure un peu plus confortable; mais c'est assez rare.

La population du Carénage s'élève à 2 500 ou 3 000 habitants, à peu près tous catholiques, mais combien peu, fervents! Ce sont d'anciens esclaves ou des descendants d'esclaves, et, soit que la foi n'ait pas encore eu le temps de jeter de profondes racines dans ces natures à peine sorties du paganisme, soit que le nègre n'ait reçu qu'une intelligence inférieure, il faut reconnaître qu'ils pénètrent bien lentement les vérités surnaturelles : *Tardi ad credendum.* S'ils sont catholiques, ils ne forment, au moins en majorité, que de fort médiocres catholiques. Ils recherchent ce qu'il y a d'extérieur dans la religion, ce qui frappe les sens, les messes chantées avec force instruments, les processions, les beaux enterrements, etc.; mais ils

paraissent incapables de saisir la moelle du christianisme, la piété, la vie intérieure. Ici, le travail d'un prêtre est très fructueux, il peut sauver beaucoup d'âmes; mais opérant sur un élément grossier, il ne peut guère songer à posséder dans sa paroisse le petit troupeau d'âmes pieuses que l'on rencontre encore assez facilement en France, âmes qui comprennent les délicatesses de la vie surnaturelle, et arrivent parfois à une grande union avec Dieu. Dans ce district surtout, l'œuvre du prêtre consiste à catéchiser. Pourtant, je ne connais pas encore assez le pays pour vous faire des considérations à perte de vue sur nos populations; j'y reviendrai plus tard.

Pour cette fois, je me contenterai de vous parler d'une cérémonie qui certainement ne se trouve pas dans le rituel romain. Je vous ai dit que nos noirs de Trinidad, et ceux du Carénage en particulier, sont d'anciens esclaves ou fils d'esclaves. Lors de l'émancipation, qui tomba le 1er août (1838), ils résolurent de célébrer chaque année, ce jour-là, une fête solennelle, *pour perpétuelle mémoire*. Cette fête commençait le matin par une grand'messe, avec force musique, pain bénit, procession, etc., et se prolongeait trois jours durant au milieu de festins, de danses et d'orgies sans nom, souvenirs de la vie africaine.

Le curé actuel, très aimé d'abord de ses paroissiens, avait enfin obtenu, après beaucoup de patience et de luttes, la suppression de cette fête du diable. Depuis six ans, elle ne se célébrait plus au Carénage. Le curé chantait la messe; durant la journée, les gens prenaient tranquillement leurs repas en famille, et tout était fini. Mais les temps changèrent; des difficultés surgirent entre le curé et les paroissiens, et ceux-ci résolurent de lui jouer un tour de leur façon.

L'année dernière, à son insu, les anciens esclaves se concertèrent tous ensemble, pour reprendre bruyamment les anciennes traditions. Ils élevèrent donc une case en bambous, couverte en feuilles de carates, et la décorèrent du nom pompeux de *palais*. Un nègre fut nommé *roi*. Les provisions de bouche, les boissons, etc., s'accumulèrent autour du palais. Le 1er août arriva, et les paroissiens du P. Poujade assistèrent pieusement à la messe d'usage. Le soir, le bon curé entendit battre de nouveau l'horrible tambour africain. Plus de doute; c'était la fête des nègres. Pendant trois jours et trois nuits, le Carénage fut souillé par des bacchanales comme jamais il n'en avait vu, sans doute pour compenser celles qu'on avait supprimées les années précédentes. Le dimanche suivant, le curé tempêta, mais... paroissiens impassibles!

Comme on parle, cette année, de faire encore la fête, et plus belle que l'an passé, le curé a imaginé pour l'arrêter un moyen qui ne réussira certainement pas; mais, malgré toutes mes objections, il a voulu l'employer. C'est ce que j'appelle *une cérémonie inconnue au rituel romain*.

Dans ces sortes de fêtes, le *roi*, ordinairement élu par acclamation, est celui qui réunit les fonds nécessaires, fait les invitations, présente le pain bénit, etc..., et ouvre la danse. Le roi de cette année s'appelait *Peter*, Pierre. Il est sur la cinquantaine et n'a pas encore reçu la confirmation; il a assisté aux instructions préparatoires, et compte bien être admis au sacrement. Sans doute, il croit que le curé ignore sa participation à la fête du diable, ou qu'il n'osera pas renvoyer un gros personnage comme lui. Mais il se trompe.

Un soir, sur ma demande, le curé le fait venir au pres-

bytère, ainsi qu'un autre compère, ancien roi, lui aussi. J'espérais pouvoir régler l'affaire à l'amiable avec les deux principaux chefs, et obtenir l'abandon de projets qui ne m'allaient pas du tout. Mais à peine la conversation était-elle commencée, que le curé s'y mêla, et par des reproches intempestifs compromit tout le succès de ma démarche. Nos pauvres rois nègres se retirèrent irrités, et refusèrent absolument de promettre ce que nous leur demandions, à savoir, de démolir *le palais*, s'ils voulaient prendre part à la confirmation.

Le lendemain, le P. Poujade me dit : « Nous allons nous venger et ruiner pour jamais la fête du diable. » Il s'agissait d'aller *maudire* ensemble le fameux palais. Il faut vous dire que les nègres ont une peur extraordinaire de la malédiction en général, et à plus forte raison de celle du prêtre. Donc, l'avant-veille de la confirmation, après midi, nous partons pour accomplir notre cérémonie. Le curé m'invite à porter un gros missel à tranches rouges, *pour produire de l'effet*. Je lui fais observer que mon bréviaire est bien suffisant, et je m'en contente. En passant à la sacristie, le bon curé aperçoit les ampoules des saintes huiles, assez grandes et nouvellement nettoyées, à cause de la prochaine visite de l'évêque. Une idée lumineuse lui traverse l'esprit : « Père, me dit-il, ne m'empêchez pas de porter ceci à la main, *ça produira de l'effet*. » Les enfants de la première communion et de la confirmation sont invités à nous suivre. Nous traversons le village avec cette bande qui grossit à chaque pas, et nous voilà devant le *palais du diable*. Au moins deux cents personnes nous entouraient, gardant un silence de mort, dans l'attente de ce qui allait se passer. Le brave curé

me dit : « Père, regardez-moi bien, et puis vous m'imiterez. » Il élève alors majestueusement la main droite contre le temple du diable, et prononce à haute voix les paroles suivantes : « Je maudis cette case du diable et toutes celles qui seraient encore, dans la suite, élevées à Satan au même lieu. » Se tournant alors vers moi, il ajoute : « Allons, Père, imitez-moi. » Aussitôt je m'avance, j'étends non moins majestueusement la main contre la case déjà maudite, et je répète la formule. La cérémonie terminée, nous nous repliâmes en bon ordre.

Mais comment vous décrire une scène particulière qui se passait pendant cette cérémonie sans pareille? La case du roi *Peter* (prononcez *Pîta* comme les nègres) est contiguë à la case du diable. Le roi était absent, du moins il ne se montra pas; mais sa femme, vieille négresse d'une cinquantaine d'années, était présente. Notre arrivée, annoncée depuis la veille, la consterne, la jette dans l'épouvante, puis dans une véritable fureur. Elle avait l'air d'un démon. Dans sa voix, ses gestes, sa démarche désordonnée, il y avait, mêlée à la frayeur, une rage indescriptible. Elle se met à hurler à notre approche : *Çà çà yè! ô malheu! Pîta pas là! Pîta, Pîta! Mèt case là pas là! Pîta, Pîta!* et tout en vociférant elle courait comme une folle autour de la maison. Si bien qu'on aurait pu dire de cette mégère, comme du cheval dont parle Virgile :

Stare loco nequit, micat auribus et tremit artus
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
(Géorg., l. III.[1])

1. Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille....
De ses naseaux brûlants il respire la guerre,
Ses yeux roulent du feu....
(Traduction de Delille.)

Nous regagnâmes le presbytère sans trop nous en inquiéter.

Durant le retour, il était très intéressant d'écouter les conversations des personnes du village qui nous accompagnaient. *Ah!* disait l'une, *c'est pour de bon cette fois! C'est pas moi qui mettrai les pieds dans cette case! — C'est une bénédiction de la main gauche*, disait une autre, *que ferions-nous si toutes les bénédictions étaient comme celle-là?* Un troisième ajoutait : *Quant à moi, je préférerais marcher trois jours dans la pluie, plutôt que de m'abriter dans cette case! Qui donc osera y entrer à présent?*

Le curé était ravi : « C'est parfaitement réussi, mon Père, me dit-il, je suis sûr qu'on n'y remettra plus jamais les pieds, tant on a peur de la malédiction. » Dieu le veuille! Une heure après, tout le pays savait la grande nouvelle, c'était le thème de toutes les conversations.

Vraiment, voilà une drôle d'histoire, et pour la faire passer je sens que j'ai besoin de votre indulgence. Mais aussi pourquoi le Carénage est-il si agréable, y compris son curé?

J'y suis demeuré avec plaisir tous ces jours de retraite. Après avoir prêché et confessé, je me suis souvent promené dans les grands bois, sur le bord d'une charmante rivière, sur le rivage enfin, où j'ai rêvé, chanté, et même rimé une pièce de prétendus vers que vous seriez bien embarrassés de classer dans une catégorie connue. Je vous l'envoie pour vous amuser et vous faire rire à mes dépens. Cela m'est égal!

MÉDITATION

SUR LE BORD DU GOLFE DE PARIA, AU CARÉNAGE

Que j'aime ton rivage, ô mer incomparable!
Là, je prête l'oreille à la voix de tes flots,
A la voix de la vague expirant sur le sable!
Qu'elle a de majesté la voix des grandes eaux!
Ah! qu'elle est éloquente!
Proclamant ta puissance, ô Seigneur des vertus,
Et, le jour et la nuit, chantant tes attributs,
Ta force toujours triomphante,
Ta grandeur sans égale et ton amour pour nous!
Que j'aime à tomber à genoux
Sur les bords du rivage,
Et mêler ma prière aux bruits de l'Océan
Qui mugit à mes pieds sur la grève sauvage!
Alors mon cœur a plus d'élan
Et mon âme a des ailes
Qui l'emportent ravie aux plages éternelles,
Au pied de ton trône, ô mon Dieu!
Là, je trouve une mer mille fois plus immense,
Là, des êtres sans nombre, en ce fortuné lieu,
Nagent dans l'Océan de ta divine Essence,
Imprégnés d'une joie, inondés d'un bonheur
Qu'ignorent les humains, exilés sur la terre.
Gloire à toi! Gloire à toi, Seigneur!
A toi mes chants et ma prière,
Et l'amour de mon cœur!

. . . . . .

O mer, ô belle mer! qui baignes ces rivages,
Pure comme le ciel, calme comme la paix,
Reflétant dans tes eaux de riantes images,
Et cette humble chapelle, et ces vastes forêts,
Des coteaux d'alentour, verte et fraîche parure,
Que j'aime ton murmure
Et ta plaintive voix;
Que j'aime ton murmure

Qui me parle à la fois
Et du Dieu créateur et de sa créature!
. . . . . .

Mes bien chers Frères, je vous laisse sur cet essai poétique, en vous dispensant même de la fin de ma méditation.

Votre, etc.

VIII

Mort du Fr. Jacques Falquet. — Portrait de Baron, serviteur noir du presbytère. — Léproserie de Cocorite. — Causerie sur les coolies hindous : leurs chapelles de la Divina Pastora à Dry-River, et de Saint-James; abolition de leur Timeditel; leur vénération pour les missionnaires.

Port-d'Espagne, le 7 août 1883.

Notre pauvre Frère Jacques Falquet vient de mourir. Il s'est éteint tranquillement sans qu'on ait pu saisir son dernier soupir, pendant que la communauté, réunie autour de son lit, chantait à demi-voix le *Salve Regina*, suivant la coutume de l'Ordre. C'était à trois heures du matin, le 6 août, au jour et peut-être à l'heure même où mourut notre bienheureux Père saint Dominique.

Le cher Frère avait fait une neuvaine à Notre-Dame de Laventille pour obtenir sa guérison, et, se sentant mieux après la neuvaine, il espérait se rétablir entièrement. Mais, depuis quelques jours, on voyait manifestement qu'il s'en allait. Il était bien résigné; pourtant il se cramponnait à la vie et gardait encore l'espoir de guérir, quand déjà tout le monde le savait perdu. Sa mort a été simple et édifiante comme sa vie. Puissé-je mourir de cette mort! Nous avons déposé sa dépouille mortelle au cimetière, à côté du cher P. Marie-François Ribon. Une foule nombreuse et sympathique l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure.

Ah! c'est que notre Frère Jacques était très connu et très aimé à Port-d'Espagne. On ne l'appelait que *le bon Frère*, et le peuple lui attribue plusieurs miracles. De fait, on rapporte de lui des choses si extraordinaires et, ajoute-

t-on, si certaines, que le bon Dieu et la sainte Vierge semblent vraiment s'être mis de la partie. Rien d'étonnant à cela, pour ceux qui se rappellent ce que nos Supérieurs nous ont raconté autrefois de la piété et de la sainteté du *bon Frère*. Sa dévotion à la sainte Vierge était immense; il travailla beaucoup à Laventille pour bâtir la chapelle et établir le pèlerinage. Il y faisait le catéchisme, qu'il terminait souvent par un véritable sermon. Aussi les nègres raffolaient de lui, et Frère Jacques leur paraissait plus grand prédicateur que n'importe qui. Le bon Dieu bénissait du reste les efforts de son zèle et sa bonne volonté; plusieurs vieux pécheurs lui doivent leur conversion.

10 août.

Nous possédons depuis quelque temps un postulant convers, tout à fait en rapport avec le pays, par la couleur de son visage, au moins. C'est un noir de la plus belle eau, mais un bon enfant, très doux et très docile. S'il persévérait, quel spectacle original que cette figure noire au-dessus d'une robe blanche! Je le recommande à vos prières. Puisse-t-il remplacer notre pauvre Frère Jacques Falquet!

Nous avons de plus au couvent un serviteur à peu près noir, avec lequel je veux vous faire faire connaissance; c'est Louis-Jean-Pierre Baron de Castro, ou Baron, tout court. Il doit avoir soixante-quinze ans, c'est vous dire qu'il n'est plus guère qu'un vénérable débris; voilà près de soixante ans qu'il sert les prêtres de Port-d'Espagne. Lorsque les Pères Dominicains arrivèrent à Trinidad, ils le trouvèrent installé au presbytère comme chez lui; aujourd'hui, il ne peut plus faire autre chose que cirer les souliers; mais cette fonction lui paraît très importante, et il

s'en acquitte avec un sérieux inimaginable. En passant près de la cuisine, vous trouverez très souvent Baron à l'œuvre et chantant, car Baron est la gaieté même; il chante la moitié de la journée. En travaillant beaucoup, il arrive bien, sans exagération, à cirer par jour trois ou quatre paires de souliers! Mais il fait avec soin son travail; quelquefois pourtant il met à la porte du P. A.... un de ses souliers accouplé avec l'un de ceux du P. B...; c'est là un détail. Pauvre Baron mérite quelque indulgence. Il marche maintenant très difficilement, le point culminant de sa personne n'étant plus la tête, mais.... (chut!).

Baron avait autrefois, dit-on, beaucoup d'esprit. On raconte qu'un jour Mgr O'Carroll voulut lui persuader qu'un ministre protestant et un prêtre catholique sont la même chose; Baron, lui, voyait entre eux une énorme différence; alors, continuant ses interrogations malicieuses, Mgr O'Carroll insista pour savoir cette différence, et il reçut cette réponse typique : « Le prêtre catholique, c'est Monseigneur qui le fait; le ministre protestant, c'est sa maman! » Actuellement, l'esprit a beaucoup baissé, et il faut bien le *jauger* pour s'assurer qu'il en reste encore; il lui reste du moins beaucoup de cœur. Pauvre Baron aime les Pères au suprême degré; il se ferait tuer pour eux. Pendant les offices de la cathédrale, il demeure assis à la porte du couvent, et on lui marcherait sur le corps plutôt que d'entrer contre sa volonté.

30 août.

Je viens de passer dix jours à la léproserie de Cocorite, où j'ai prêché une retraite aux religieuses; jusqu'ici, je n'avais vu que des lépreux isolés: à Cocorite on en voit une foule, c'est tout un peuple d'infortunés; ils sont

là près de cent cinquante [1], et on va bâtir une nouvelle salle afin d'élever le nombre jusqu'à cent quatre-vingts. On pourrait en recevoir le double, car il y en a près de six cents dans l'île, dit-on. Ces pauvres gens ont des figures horribles, beaucoup d'entre eux n'ont plus de doigts ni aux mains ni aux pieds; avec cela, des plaies dégoûtantes et infectes. Le matin à la chapelle, pendant la sainte messe, souvent le cœur me venait sur les lèvres. J'ai donné l'extrême-onction à deux de ces malheureux, arrivés enfin au bout de leur pénitence, et ils sont morts à une demi-heure d'intervalle. Ces pauvres lépreux souffrent beaucoup, et cependant la religion les a rendus presque heureux. Leurs récréations sont fort joyeuses, et sur leurs visages épanouis, en dépit de leurs épouvantables plaies, on lit plus que la résignation, une certaine joie que les promesses de la foi peuvent seules donner à des êtres naturellement si affligés. J'ai vu les Sœurs Dominicaines panser les plaies, nettoyer les ulcères, prodiguer à tous des soins délicats et dévoués, comme ferait la plus tendre des mères. Je ne connais rien de plus héroïque que le travail de ces religieuses dans la léproserie de Cocorite. Il en est qui, au commencement, sentent la nature se révolter et frémir, mais quelle n'est pas la puissance de la grâce? Non seulement elles s'habituent à leur tâche, mais elles en viennent à l'aimer, parce qu'elles s'y livrent par amour pour Notre-Seigneur, pour Celui qui, par amour pour nous, s'est rendu semblable à un lépreux. L'une d'elles me disait que le bon Dieu la gâtait un peu en lui faisant trouver trop de plaisir, et jusqu'à de véritables délices dans le pansement des plaies les plus dégoûtantes. Une autre m'avouait

1. Aujourd'hui 210.

VUE D'UNE PARTIE DE LA LÉPROSERIE DE COCORITE

qu'elle faisait mieux sa méditation lorsqu'elle avait eu dans la journée une besogne absolument répugnante, et qu'elle avait dû prendre son cœur à deux mains pour ne pas défaillir.

27 septembre 1883.

J'apprends à l'instant que vous venez de subir une espèce de seconde expulsion, le gouvernement de Berne, à l'exemple de celui de Paris, ayant vu un danger national dans ces quelques moines réfugiés au milieu des montagnes : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Vous voilà transplantés à Rijckholt (quel nom !) presque aussi près du pôle nord que je le suis de l'équateur[1]. Puissiez-vous y trouver la paix dont vous avez besoin pour étudier saint Thomas ! La joie vous y accompagnera, je n'en doute pas ; le noviciat, c'est son gîte.

Aujourd'hui causons un peu de mes Hindous. Vous savez déjà qu'au milieu de vingt peuples différents, vit à Trinidad un autre peuple amené de l'Inde orientale par les Anglais, pour la culture de la canne à sucre et du cacao. Ces Hindous contractent un engagement de dix ans avec le gouvernement, et à la fin de ce temps ils deviennent libres de retourner vers Madras et Calcutta, ou d'acheter ici, à un prix minime, quelque lot de terre de la Couronne pour s'y fixer. Un certain nombre s'arrêtent à ce dernier parti, et voilà l'origine de nos centres hindous. On les appelle vulgairement *coolies*, c'est-à-dire *laboureurs*. Ils forment un bon tiers de la population totale ; et les neuf dixièmes, pour ne pas dire plus, sont encore païens. Mahométans ou bouddhistes, ils conservent leurs usages et leurs pratiques reli-

1. Rijckholt est situé dans le Limbourg, au midi de la Hollande, et le nord des Pays-Bas est encore à plus de 35° du pôle nord ; Trinidad est à 10° de l'équateur. Il y a donc en réalité une grande différence.

gieuses; le *Hossé* surtout et le *Timeditel* sont leurs grandes fêtes, le premier pour les musulmans, et le second pour les bouddhistes.

Les Dominicains, depuis leur arrivée à la Trinidad, n'ont guère pu s'occuper activement, malgré le plus vif désir, de ces pauvres Hindous, et cela pour des raisons multiples que je ne puis vous énumérer. La principale, c'est que notre personnel est trop restreint. Nous sommes absorbés par un ministère très lourd auprès de populations déjà chrétiennes, qu'il faut défendre contre le protestantisme, qu'il faut catéchiser et perfectionner ; car, hélas! un trop grand nombre de nos catholiques n'ont de chrétien que le nom. Et pendant ce temps nos coolies restent païens, ou, ce qui nous attriste aussi beaucoup, se font protestants.

L'honneur de s'être le plus occupé des Hindous revient au P. Marie-François Ribon. Son zèle pour leur conversion lui avait acquis le surnom de *Père des coolies*, et c'est à lui que nos Hindous catholiques doivent leurs deux chapelles de Dry-River et de Saint-James. Bien que vous connaissiez déjà l'origine de ces deux chapelles et l'apostolat du P. Marie-François auprès des coolies, je crois pouvoir vous les rappeler avant de vous dire ce que je fais moi-même maintenant pour ces pauvres païens [1].

Il y a une dizaine d'années, le P. Marie-François a bâti dans un faubourg de Port-d'Espagne, à Dry-River, une petite chapelle. C'est un quartier presque tout païen. Il est habité par des parias hindous, venus surtout de Madras, et employés dans la ville, soit à balayer les rues, soit à faire le commerce des herbes qu'ils vont couper dans la campagne.

1. Voir, pour plus de détails, *Couronne de Marie*, 1877, n° de juin, p. 177-181, et *Missions catholiques*, 1878, n° du 22 mars, p. 141-143.

Le but du missionnaire était de frapper le paganisme au cœur. Une école fut bâtie et bientôt remplie d'enfants. On dédia chapelle et école à la *Divina Pastora*, si populaire ici parmi les Espagnols, depuis que les Capucins catalans en ont introduit la dévotion, sur la fin du dix-septième siècle[1].

En 1876, un grand succès vint encourager le Père dans ses efforts. Sur une colline voisine, appelée le Gros-Morne, située à un demi-mille, les païens immolaient un jour des chevreaux en l'honneur de leurs divinités. Averti de cette manifestation, le Père résolut de s'y opposer. Suivi des petites filles, ou plutôt des petits apôtres de son école, il se rend au Gros-Morne, et dans un langage où le français, le créole, l'anglais et le coolie-madras se succèdent et se confondent, il parvient à arrêter ces abominations sacrilèges. Le brahmane, le couteau sacré à la main, cesse à la voix du courageux missionnaire; l'assemblée se disperse, et le Père emporte les dieux, qui consistaient en trois pierres brutes représentant la trimourté hindoue : Brahma, Vichnou et Siva. Depuis lors, aucun sacrifice païen n'eut lieu ostensiblement dans le village : éclatant succès, dont l'honneur appartient à la *Divina Pastora*.

L'année suivante, le 15 avril, deuxième dimanche après Pâques, jour du Bon Pasteur, il y eut fête solennelle à Dry-River, et grande joie dans le cœur du *Père des coolies*. La cérémonie commence à quatre heures par une procession d'amende honorable, se dirigeant vers le Gros-Morne. En tête s'avançaient les petites filles coolies de l'école de Siparia, et une vingtaine d'enfants de l'orphelinat créole-hindou de Belmont. La *Divina Pastora* était portée sur les épaules

1. Notice sur le P. M.-François Ribon, par le R. P. Hilaire.

de quatre d'entre elles. Arrivées sur les lieux où le sang des animaux avait coulé devant des dieux de pierre, les enfants chantent un cantique en langue madras, et le Père rappelle en quelques mots la scène de l'année précédente et le but du pèlerinage. La procession revient alors en se développant autour du village, et se rend à la chapelle pour entendre le sermon et assister à la bénédiction du Très Saint Sacrement. Le cœur du bon P. Marie-François débordait de joie et d'émotion. Il avait tant besoin d'être encouragé et consolé ! Il essaya de prendre la parole, les sanglots étouffèrent sa voix. Vainement il s'efforça de cacher ses larmes, une partie de l'auditoire se mit à pleurer avec lui. La cérémonie se termina par un *Ave Maria* récité, pour la conversion des païens de Dry-River, aux pieds de la *Divina Pastora*.

Peu de temps après, une grande partie des coolies chrétiens de Dry-River s'embarquaient pour retourner dans l'Inde, leur patrie ; d'autres allaient s'établir à Saint-James, foyer plus puissant encore du paganisme ; ils résistaient difficilement à la fascination exercée sur eux par leurs anciens coreligionnaires. Plusieurs fois, le Père, en passant par là, eut la douleur de voir ses néophytes mangeant le riz offert aux faux dieux, dansant autour des idoles, participant aux sacrifices et s'aspergeant du sang des victimes.

L'un d'eux surtout, fourbe et hypocrite, se faisait tour à tour catholique, protestant, païen : chez les protestants il s'appelait Sharbery; son véritable nom était Veras-Samy ; quelques familles nouvellement baptisées suivirent l'apostat. Dans son zèle, le Père missionnaire, affligé de la défection de six de ces pauvres prodigues, ayant de plus épuisé

tous les moyens de persuasion, leur écrivit en anglais la lettre suivante :

« *A Païni, Poona-Samy, William, Ramroo, etc.*

« Moi, ministre du vrai Dieu, je vous avertis charitablement que j'ai écrit à Veras-Samy, votre chef, pour lui dire que la malédiction de Dieu descend terrible sur les adorateurs des idoles. Il m'est impossible de croire que Sharbery (Veras-Samy) et ses adeptes soient convaincus qu'une pierre contient la divinité et que Kali est une vraie déesse. Donc, si vous ne faites pas pénitence de vos abominables sacrifices devant les idoles, la malédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, descendra sur vous et y demeurera toujours ; car nous lisons dans les saintes Écritures que ces châtiments sont réservés aux adorateurs des idoles, principalement à ceux qui offrent des sacrifices devant elles ou en leur honneur. Et vous, vous avez fait des sacrifices en l'honneur de la déesse Kali ; vous avez honoré trois pierres comme contenant la divinité de Brahma, Vichnou et Siva, et une quatrième pierre, comme quatrième dieu, gardien des trois autres. Prenez garde que les vrais châtiments du vrai Dieu ne commencent bientôt ; qui sait si déjà le démon représenté par l'idole Kali ne se prépare pas à posséder vos corps, comme il possède vos âmes! Faites pénitence, je prie pour votre conversion. »

Cette lettre fut sans résultat, et ne produisit aucun effet sur le caractère inconstant et frivole des Hindous.

Le diable se vengeait à Saint-James de ses défaites à Dry-River. Aussitôt, le P. Marie-François se décide à venir l'y attaquer, sans abandonner l'autre poste de combat.

Il loue, non sans peine, un petit terrain, et y élève une modeste chapelle sous le titre de Bethléem.

C'était la pauvreté même. Il en fut l'entrepreneur et l'architecte, et, le 25 octobre 1876, il la bénissait au nom de Mgr l'archevêque, au milieu d'un grand concours de monde. N'ayant malheureusement pas le temps de beaucoup s'occuper de Dry-River et de Saint-James, le Père ne pouvait guère venir que le dimanche à ce village hindou, éloigné de trois milles de la cathédrale. C'était sa récréation. Ordinairement monté sur un âne, il traversait tranquillement la ville, sans s'inquiéter des regards et des sourires du public, qui trouvait en général la monture trop peu digne. Le Père répondait, avec sa bonhomie habituelle, que Notre-Seigneur s'en étant servi, il pouvait bien s'en servir lui-même. En même temps, un cabrouet amenait de Dry-River les petites filles de l'école, sous la direction de leur maîtresse, afin de chanter des cantiques en anglais, en français, en calcutta ou en madras, à volonté, ou plutôt selon les besoins de ceux que le Père venait évangéliser.

Il avait un autre auxiliaire qui lui fut toujours d'une grande utilité. Longtemps et presque tous les jours, on a pu voir, à quatre heures du matin, sur la route de Saint-James à Port-d'Espagne, un homme noir, pieds nus et pauvrement vêtu, les cheveux flottants sur les épaules, les yeux baissés, la prière sur les lèvres : c'était Santiago, un coolie madras, tout dévoué au Père et au salut de ses compatriotes. Il allait à la messe de cinq heures à la cathédrale. Un mouchoir noué sur son bras contenait toutes ses richesses, à savoir: un livre de prières, en caractères madras, et un diplôme du P. Marie-François, qui lui ser-

vait de lettres patentes pour exercer son apostolat parmi ses frères. Tout le monde le connaissait; Santiago, le saint, le Benoît Labre de la Trinidad! Et toujours au poste où le Père l'avait placé!

J'ai sous les yeux un règlement en quatorze articles, composé par le P. Marie-François, pour les païens qui se préparaient au baptême, ou pour les néophytes. En voici quelques extraits: « Défense de sacrifier aux idoles, — de manger des mets qui leur ont été offerts, — de donner des fleurs pour former les karagons[1] et les guirlandes en l'honneur de la déesse Kali ou autres divinités, — de donner de l'argent à ceux qui suivent les processions païennes, — d'acheter des chevreaux et des poules pour les sacrifices, — d'adorer le feu et les cendres des sacrifices et de brûler de l'encens devant l'image des faux dieux, — de porter les idoles sur la tête ou sur les épaules, — de donner de l'huile pour l'entretien des lampes dans les pagodes et autres lieux, — de passer par le feu, comme cela se pratique chaque année, — de se brûler la langue et de se percer les joues en l'honneur de la déesse Kali, — de faire des prostrations autour des temples païens, etc., etc.

Ces derniers articles m'amènent naturellement à vous parler de la plus grande fête des coolies païens de Madras, le *Timeditel*, ou le passage par le feu, fête contre laquelle le Père ne cessa de lutter par tous les moyens en son pouvoir. En 1877, il essaya pour l'abolir d'un procédé très énergique, qui lui aliéna les esprits des pauvres Hindous, sans les faire renoncer à leurs habitudes. Voici d'abord comment le P. Marie-François lui-même a raconté la fête

1. Vases de fleurs que les Hindous portent sur la tête en courant et en dansant en l'honneur de leurs dieux.

g !!!.....

Runni e it is impossible

to burn n to any Coolie

stopping e will lose same sum

இ

ம்பவரிடம்

படியரி னியாகெதத

ர்கூலிடம் லில்நிற்கிறவ

ர்களுகு டாகிகிங்கள்

EVILS

Goddess Kali

du *Timeditel*. Je ne puis que vous intéresser en vous rappelant tous ces faits, encore ignorés probablement de plusieurs d'entre vous.

Pendant plus d'un mois, les coolies se disposent à la fête du *Timeditel*. De toutes parts ils apportent d'énormes branches d'arbres en face de la pagode; puis ils dressent ce qu'ils appellent le *Tavasson-Maran*, ou arbre de la prière, sorte d'échelle composée de quinze échelons couronnés par un vase garni de fleurs cueillies aux pieds des idoles.

Le jour de la fête arrivé, la cérémonie commence de grand matin. Dès quatre heures, au son des tambours, on met le feu aux branches d'arbres amoncelées devant la pagode.

A six heures, un jeune garçon monte les quinze échelons du *Tavasson-Maran*, prend quelques-unes des fleurs déposées dans le vase, et les jette à la foule, ainsi que la cendre sacrée, qui est simplement de la bouse de vache cuite au feu. Les païens ramassent les fleurs avec empressement et les emportent dans leurs cases comme reliques.

De sept à huit heures, pendant l'office protestant, les tambours se taisent. Les Hindous profitent de ce relâche pour orner la pagode de fleurs et de guirlandes de feuillage. En même temps, la route s'encombre de coolies arrivant de très loin pour prendre part à la fête, et de créoles attirés par la curiosité; de petits marchands viennent aussi vendre des gâteaux, des fruits rafraîchissants, cocos, bananes, mangos, oranges, etc.

Au moment voulu, la fête recommence par les prostrations autour du temple; enfin on assiste à une scène d'un nouveau genre en l'honneur de celui qui fut homicide dès l'origine.

Vers dix heures, un homme, une guirlande au cou, des fleurs à son turban, se présente pour se faire percer les flancs avec deux broches de fer. Le prêtre prend un canif, reçoit d'abord son payement, perce les côtes, et passe les broches dans les trous. Et voilà notre héros qui danse, saute, grimace, et fait trois fois le tour de la pagode; après quoi, on lui met de la cendre sacrée sur la plaie, on le bande avec un mouchoir, et dès lors c'est un saint. Trois hommes ont subi joyeusement ce petit supplice en présence du P. Marie-François.

A onze heures arrive une première députation, bientôt suivie de dix autres. Elle apporte des présents qui doivent fournir un bon dîner, non pas aux idoles, mais aux serviteurs de la pagode et aux héros de la fête. En voici la description rapide.

Les tambours et les sonneurs de clochettes s'en vont dans la case où les présents sont préparés; puis les femmes coolies se mettent triomphalement en marche, précédées des tambourineurs dansant, sautant, grimaçant et criant; elles portent sur leurs têtes, dans des corbeilles, des cocos, des bananes, des gâteaux, du riz, de la farine, des pièces de monnaie, parfois même des poules, des chevreaux destinés aux sacrifices. A la porte de la pagode, ces femmes déposent leurs présents devant le dieu ou la déesse qu'elles préfèrent.

A midi, une députation de coolies d'une plantation voisine apporte des drapeaux rouges, blancs, bleus, verts, avec lesquels on orne les barricades de bambous placées autour du feu, pour la dernière cérémonie. De midi à trois heures, ce ne sont que prostrations, processions de présents, et encore prostrations avec accompagnement de

tambours, de clochettes, de cris à étourdir un sourd.

A trois heures, l'office du soir recommence à la chapelle anglicane. Les païens, obligés de cesser tout bruit, en profitent pour aller, près de la léproserie de Cocorite, faire la procession des karagons ; puis ils se baignent dans la mer, afin de se purifier avant de passer par le feu, car le *Timeditel* ne va pas tarder.

« Je regrette de ne les avoir pas suivis, ajoute le Père, mais j'étais trop fatigué. Pendant ce temps, gracieusement invité par le chef des païens de Calcutta, je suis entré dans le lieu de leur réunion. C'est une espèce de rotonde dont les murs sont tapissés d'images de toute sorte ; je n'y ai point vu d'idoles, excepté une petite image du dieu Ganisa. Je leur ai chanté le *Pater* dans la langue de Calcutta, et je les ai priés de continuer leurs lectures ; c'était le poème de Rama. Le chef chantait un verset, d'une voix douce et sur un mode ressemblant à un verset des Psaumes. Un autre Hindou commentait le verset devant une quinzaine de ses compatriotes, assis sur des nattes et se passant tour à tour la pipe de *cangia* (sorte de plante qui fait tourner la tête d'une manière mystique). Le chef reprenait ensuite son chant pieux. »

A quatre heures, un bruit affreux se fait entendre ; c'est la procession des karagons, ramenant les hommes destinés à passer par le feu. Dès le matin on avait allumé un bûcher de gros arbres, qui brûlaient la journée entière : ruse toute païenne pour attirer l'attention et provoquer des présents ; car, avant de s'engager sur ce feu, on a soin que le bois soit presque consumé.

Nos individus se précipitent donc comme des fous vers la pagode. On sort les idoles pour les exciter ; ils font trois

fois le tour du feu pour se baigner les pieds dans l'eau qui le circonscrit; enfin, ils passent rapidement sur un espace de six à dix pieds de charbons à demi éteints, à la grande admiration de la foule; puis ils se prosternent devant les idoles. Le tour est joué.

Telle était, d'après le P. Marie-François, la fête du *Timeditel*. L'effet qu'elle produisait allait jusqu'à ébranler les Hindous catholiques. Le Père résolut donc d'en finir, en 1877.

Durant quelque temps, il fit placer, dans la petite savane qui confine à la chapelle catholique, une affiche portant, en anglais et en coolie de Madras et de Calcutta, un embarrassant défi à tous les païens de Saint-James, si orgueilleux de leur fête annuelle du *Timeditel*. En voici la traduction :

Gageure!!! | AVIS AU PUBLIC. | Gageure!!!

Courir à travers le feu est une grande mystification, car il est impossible de se brûler en courant. Mais cinq dollars seront donnés à tout coolie qui restera cinq minutes dans un feu brûlant; s'il ne peut y rester, il perdra la même somme, etc.

Outre ce défi général et préliminaire, il avait fait construire, pour le jour même de la fête, un léger brancard, auquel était fortement fixée une grille en fer capable de porter un homme; et, sous cette grille, se trouvait une panne en fer-blanc remplie de charbons et abondamment arrosée de pétrole.

Le jour venu, le Père organise son monde en procession. Un coolie marche en tête portant, en guise de bannière, une toile sur laquelle est dessinée l'inscription pro-

vocatrice. Le brancard suivait, porté par deux petits garçons coolies, et derrière venaient les petites filles de l'école catholique de Dry-River. Très habiles à chanter en coolie de Madras et de Calcutta, elles répétaient avec le Père et les fidèles le refrain suivant :

Anglais. — Five dollars, five dollars, if you stop in fire.
Madras. — Antehou veli ! antehou veli ! eppodi nirka ti il.
Calcutta. — Panch dolla ! panch dolla ! mahma go ag par.

C'est-à-dire :

Cinq dollars ! cinq dollars ! si vous demeurez dans le feu !

De temps en temps, le joyeux cortège faisait une halte devant les pagodes et les groupes de coolies; on mettait le feu au pétrole, et la grande affiche était lue en anglais et en madras ; mais personne n'avait hâte de se présenter. Deux coolies cependant finirent par tenter l'aventure. Le premier était Ragavin.

Le Père, l'appelant par son nom, l'invita à se mettre sur le feu. En qualité de sacrificateur, il ne put venir aussitôt, car il s'apprêtait à immoler un chevreau devant les idoles. Le sacrifice terminé, le voilà qui trempe son doigt dans le sang de la victime, marque son front, et se croyant invulnérable arrive près du brasier comme un fanatique. La flamme du pétrole était magnifique et les charbons très ardents. Le Père l'engage en souriant à monter sur la grille et à y rester cinq minutes, pour prouver à tous que, grâce à la protection de ses idoles, sa peau était incombustible. Ragavin comprit ce qui l'attendait, et dans son dépit, il fut saisi d'une convulsion tellement extraordinaire qu'un coolie catéchumène habitué à voir de pareilles choses, se mit à dire : *Devil is coming ;* « Le diable va s'em-

parer de lui. » Et, de fait, sans tenter l'aventure, Ragavin, repoussé par un policeman qui prit peur, s'éloigna en grimaçant comme un forcené.

Le second Hindou qui se présenta fut plus exigeant; il demanda 50 gourdes (250 francs) pour faire l'expérience. Le Père n'en pouvait donner que 5 (25 francs), mais un boutiquier portugais prit sur lui de promettre les 50 gourdes, et le pari fut conclu.

Le pauvre païen commence par faire ses ablutions et s'apprête sérieusement à se placer sur la grille. Il met cependant une condition, c'est qu'il allumera lui-même le feu avec une mèche trempée dans une certaine huile qui doit opérer des merveilles. Tout lui est accordé.

Voici donc la mèche qui s'allume, et l'Hindou va procéder à l'opération; mais, par accident, cette mèche entière vient à tomber sur sa main et lui fait une brûlure. Lorsqu'il voit que la mèche seule brûle si fort, il se rend facilement compte que la flamme du pétrole brûlera encore davantage. Il renonce sans hésitation à son projet et va se cacher, rougissant de honte et emportant, non pas cinquante gourdes, mais les huées de tous les assistants.

C'était ce que désirait le Père : ôter aux coolies cette fausse idée que les païens recevaient de leurs idoles la puissance de passer par le feu. Il leur prouva que si les coureurs à travers la flamme ne se brûlaient pas, ce n'était point par miracle, mais simplement en vertu d'une loi naturelle qui exige que l'objet reste sur le feu quelque temps pour que la flamme puisse l'attaquer.

Tous les coolies catholiques témoins du spectacle, après avoir beaucoup ri de la lâcheté et de la mésaventure de leurs frères idolâtres, entrèrent dans la chapelle, afin de

prier Dieu pour leur conversion. Ainsi finit le *Timeditel*, au village de Saint-James, en l'année 1877.

Malgré tout le respect et la vénération professés à Trinidad pour le P. Marie-François, dans cette circonstance, on l'avoue généralement, il dépassa le but qu'il voulait atteindre: au lieu de convertir ces énergumènes, il les exaspéra, et plus d'une fois, dans la suite, ils menacèrent de le faire mourir. Un jour qu'une bande vociférait contre lui des cris de mort, il étendit les bras en croix, en leur disant d'un ton qui les fit trembler : « Misérables et lâches, frappez, si vous en avez le courage! »

Le pauvre Santiago, effrayé à son tour des dangers que courait son Père bien-aimé, lui écrivit une lettre touchante pour lui demander une ligne de conduite. En même temps, il l'engageait à la mansuétude envers ce peuple aveugle et endurci.

« Mon cher affectionné et saint Père, lui disait-il, je vous demande, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de me donner quelques instructions concernant la chapelle de Bethléem à Saint-James, construite par la miséricorde de Dieu, pour la conversion des païens et l'augmentation de la foi chez les chrétiens qui vivent dans ce lieu. Père, ayez compassion de mon âme pécheresse, et ne méprisez pas mon humble avis. J'ai la conviction qu'il nous est impossible de convertir ces gens, un grand nombre à la fois, mais je crois fermement qu'avec l'aide de la bienheureuse Vierge Marie, qui enverra dans leurs cœurs une flamme ardente, ils rentreront facilement dans la sainte Église un par un. Ayons donc patience avec eux, donnons-leur des conseils en toute humilité et douceur, et prions Dieu pour leurs âmes misérables. Cher Père,

ne vous découragez pas de la dureté des cœurs des païens, mais ayez compassion d'eux par amour pour le Christ.... J'ai moi-même beaucoup à souffrir des idolâtres, mais je donnerais ma vie pour eux, comme le Christ a donné la sienne pour nous. Père, soyez bon pour leurs âmes et ne les provoquez pas facilement, mais usez d'admonitions calmes et suaves pour les convertir. »

L'humble religieux comprit ce langage, et souvent il exprima le regret d'avoir eu un zèle trop amer, en voulant implanter le christianisme parmi ce peuple barbare.

A peu près seul pour lutter contre ce flot chaque année grossissant du paganisme, accablé de travail et d'infirmités, le *Père des coolies* ne faisait plus, les deux dernières années, que de rares apparitions à Saint-James.

Après sa pieuse mort, l'œuvre des coolies resta stationnaire et presque abandonnée.

Le R. Père prieur vient de me confier la succession du P. Marie-François; mais l'œuvre est encore moins facile pour moi, qui suis loin d'avoir son expérience et sa vertu. Je n'ai plus guère trouvé que des débris épars que je m'efforce de rassembler, depuis quelques mois. J'ai pris les noms de plus de deux cents de ces pauvres Hindous, en leur faisant promettre d'être fidèles aux réunions du dimanche, où je leur enseigne le catéchisme. Beaucoup d'autres, amenés par d'anciens chrétiens, se sont aussi fait inscrire comme catéchumènes, et j'ai déjà baptisé un certain nombre d'enfants au-dessous de huit ans.

Dans une maison abandonnée, mise gracieusement à ma disposition par le gouvernement, je viens d'installer une petite chapelle que j'ai nommée Saint-Avit, en souvenir de mon village. Le patron de mon pays devient ainsi le

protecteur de mes paroissiens hindous. C'est dans un quartier éloigné des autres centres, et j'y fais le catéchisme le mardi soir de chaque semaine. J'ai appelé Charles-Avit le premier païen qui a reçu le baptême dans ce quartier jusque-là délaissé.

Hélas ! ces pauvres Hindous sont pour la plupart de tristes chrétiens ! D'abord, point de ressources en eux. Ils sont encore trop imprégnés du paganisme et de la corruption morale au milieu de laquelle ils ont vécu, ainsi que leurs ancêtres. Les idées chrétiennes ne font pas immédiatement impression sur eux, et la foi pénètre bien difficilement ces intelligences remplies d'épaisses ténèbres. *In patientia....* Cependant l'Esprit-Saint travaillant de son côté, on voit de temps à autre des résultats fort consolants.

Mais ordinairement le bon Dieu ne veut pas faire la besogne tout seul. C'est dans l'ordre de sa Providence de se servir du ministère de ses prêtres ; nous sommes les canaux de la grâce. Hélas ! hélas ! le temps nous manque pour nous occuper de ces pauvres païens. Ainsi je n'ai à leur donner que les heures qu'un novice appellerait *son* temps libre. Et ici, c'est bien peu de chose, car j'ai ma large part du travail commun dans notre immense paroisse ; hebdomadariat, malades à visiter, baptêmes, enterrements, mariages, catéchismes, prédications, et *tout le tremblement*, pour fortifier les catholiques. Oh ! si tant de prêtres ardents et généreux, dont le zèle se sent à l'étroit en France, voyaient la besogne que nous avons sur les bras dans cette mission des Antilles ; s'ils pouvaient se rendre compte des fruits abondants qu'ils recueilleraient ici, j'en suis persuadé, un certain nombre d'entre eux viendraient parta-

ger nos labeurs : *Priez le Maître du champ d'envoyer des ouvriers dans sa mission.*

Quelle langue, mes amis, que cet idiome de Madras ! C'est à désespérer les plus résolus. Des mots qui ne ressemblent à rien de connu dans les langues que parlent les descendants des architectes de la tour de Babel, des mots qui ont près d'un décimètre de long, et que chacun prononce à sa guise ! Un petit exemple :

Paramandalingalilé iroukiré iungueul pidavê.
« au ciel qui êtes notre père. »

Heureusement j'ai un bon catéchiste madras, pour répéter dans cette langue les instructions que je fais en créole ou en mauvais anglais ! Au reste, apprendre le madras serait superflu ; ceux qui le parlent ne forment qu'une minorité sans importance.

Les coolies de Calcutta, au contraire, sont très nombreux, et leur langue me paraît plus facile. Elle diffère autant du madras que le français du russe ou du chinois. Elle a beaucoup de racines communes avec nos langues européennes. Voyez, par exemple : *Kalam*, calamus, roseau pour écrire ; *Admi*, l'homme, Adam ; *Kouda*, God, Dieu ; *Bap*, papa ; *Chiz*, chose ; *Din*, dies, jour ; *Mez*, mensa, table ; *Na'o*, navis, vaisseau ; *Nam*, nom ; *Mitha*, mitis, doux ; *Dena*, donner ; *Gar*, gare, maison ; *Do*, deux ; *satt*, sept ; *nau*, neuf ; *das*, dix ; etc., etc.

Voici le commencement du *Pater*.

Ai bap hamare jo asman par hae, tera nam pa-
O père notre qui ciel au es, ton nom saint
rahe, teri badshahat ave, teri mazzi, jaisi asman
demeure, ton règne arrive, ta volonté comme ciel
par hae, waisihi zamin par bhi howe.
au est, ainsi terre sur semblablement soit.

Deux de mes coolies madras font la sainte communion tous les dimanches ; quelques-uns tous les mois, une cinquantaine environ à Pâques. Un bon nombre ne sont pas encore communiants : leur ignorance est trop grande.

Ce peuple oriental diffère beaucoup des peuples d'Europe ; il est foncièrement religieux. En se convertissant, les Hindous transportent au prêtre catholique les signes extérieurs de vénération qu'ils donnaient à leurs brahmanes. Il y a quelques jours, un des catéchumènes que je prépare au baptême, me rencontrant dans la rue, commença par faire un grand signe de croix, puis se prosternant devant moi, il posa son front sur mes pieds et se releva plusieurs fois en portant ensuite ses mains à son front. Malgré mes instances, il persistait à rester à genoux. Je lui demandai alors de réciter son *Paramanda lingalilé;* il le commença aussitôt, mais il ne put le dire en entier ; la dernière partie du *Pater* échappait à sa mémoire. Ce que voyant, un autre coolie s'avance et me dit : « Padri, moi je le sais et vais le réciter ; » et aussitôt celui-ci tombe à genoux à côté de l'autre, au milieu de la foule qui peu à peu nous avait entourés ; il fait un grand signe de croix et dit son *Pater* sans broncher, puis le *Piria tattati-nale purana Mariae,* « Je vous salue, Marie. » Il allait continuer par le *Credo*, quand je l'arrêtai. J'ai été témoin déjà de plusieurs scènes de ce genre.

N'oubliez pas ces pauvres Hindous ni leur Père en Notre-Seigneur Jésus. Demandez des prêtres pour notre mission, demandez toutes sortes de faveurs divines pour tous et pour chacun, en particulier pour

Votre....

IX

Excursion à Cedros et Icaque. — Souvenirs de Christophe Colomb. — Culture du cocotier, ses usages, la cueillette des fruits. — Indigènes de la Trinidad.

Cedros, le 26 novembre 1883.

Mes révérends Pères, et très chers Frères,

Depuis hier, je suis à Cedros, dernière paroisse de l'île sur la bande de l'ouest. Cette pointe de l'île s'avance jusqu'à quelques lieues à peine du continent sud-américain et des bouches de l'Orénoque. La paroisse y est administrée par un bon prêtre de l'Alsace, M. Müller. Elle se compose de 1 800 catholiques et de 150 protestants environ, mais en outre 2 000 païens de l'Inde vivent sur ce territoire.

On vient de Port-d'Espagne à Cedros par un *steamer*, en six heures de voyage, et l'on a tout le temps d'admirer les belles forêts de l'île. Mais Cedros n'a pas de port; le steamer vous plante là au beau milieu de la mer; un mauvais canot vous recueille, sans pouvoir cependant vous conduire jusqu'à terre; il faut, pour y arriver, passer sur les épaules d'un nègre qui, tout vigoureux qu'il soit, vous inspire assez peu de confiance. Tout en examinant cette curieuse scène du débarquement, je me demandais si je ne pourrais pas m'en tirer d'une autre manière. Pas moyen, il me fallut comme les camarades monter à cheval sur mon nègre, et par ce véhicule d'un nouveau genre j'abordai enfin à Cedros.

Hier, j'ai visité un village de coolies, qui me fit un excellent accueil. Ce matin, après avoir célébré la messe dans le presbytère, l'église étant en réparation, nous

sommes allés, le curé et moi, prendre un bain de mer. J'étais un peu effrayé à cause de toutes les histoires de requins que le curé m'avait contées la veille, pourtant aucun ne s'est présenté pour nous croquer. Je vous écris ces lignes en attendant qu'on prépare les chevaux pour notre visite à Icaque, dernière pointe ouest de l'île, à sept milles d'ici (11 kil.).

Cedros, 27 novembre.

Hier, excursion à Icaque. Au lieu de revenir par le même chemin, nous avons contourné la pointe de l'île du côté sud, puis traversé toute la largeur de cette pointe, pour regagner Cedros. Nous avons fait ainsi dix-huit milles, c'est-à-dire plus de vingt-neuf kilomètres, la plupart du temps sur le bord de la mer, dont les vagues venaient se briser aux pieds de nos chevaux. Quel magnifique spectacle je pus contempler durant cette demi-journée! A ma gauche, une nature d'une richesse et d'une variété infinies, et en beaucoup d'endroits de vastes plantations de cocotiers, qui poussent à ravir dans le sable que la mer abandonne en se retirant; à ma droite, la mer, calme en apparence, mais dont les vagues faisaient retentir partout, en se heurtant contre le rivage, une voix majestueuse. Ce bruit des vagues est pour moi plein d'attraits : que d'heures j'ai déjà passées en contemplation devant la mer, vivante image de l'Infini?

N'es-tu pas, belle mer, le plus parfait miroir
Que Dieu nous ait donné pour se faire entrevoir ?
. . . . . .

Ainsi je chantais hier, assis sur mon rapide coursier dont les pieds se baignaient dans les flots, tandis que mon esprit était occupé de plus de choses que n'en con-

tiendrait un volume. En particulier, je portais souvent mes regards au delà du golfe, où se dessinait la côte de l'Amérique du Sud. Je distinguais clairement les mangliers qui bordent les bouches de l'Orénoque. Près de là, je le savais, habitent les *Waraons*, peuple infortuné qui n'a point encore entendu la bonne nouvelle. Oh! s'il m'était donné de la lui porter un jour! Ces fiers Indiens, anciens indigènes du Vénézuéla, ont fui les Espagnols et mènent une vie vraiment misérable sur les bords de l'Orénoque. J'ai déjà beaucoup de détails sur leurs mœurs, leurs travaux, leur manière de vivre. Ils viennent de temps en temps à la Trinidad pour vendre leurs produits et acheter ce dont ils ont besoin.

San-Fernando, le 30 novembre.

J'ai quitté Cedros hier, et me voici à San-Fernando. C'est le moment où l'on prépare les enfants à la première communion, et, sur l'invitation des deux Pères qui résident en ce lieu, j'ai donné ce matin un sermon.

Encore quelques détails sur Icaque. J'y ai visité l'habitation d'un Corse, appelé François Agostini, et il nous a montré l'endroit où, il y a dix ans, il découvrit en creusant un fossé une ancre de navire. Elle a figuré depuis à l'Exposition de Paris et se conserve aujourd'hui au Havre. Il est suffisamment prouvé que c'est l'ancre perdue par Christophe Colomb durant le voyage où il découvrit la Trinidad. L'ancre a été retrouvée à plus de cinq cents mètres de la mer; celle-ci s'est donc considérablement retirée en cet endroit depuis 1498. Nous étions alors au lieu même où Christophe Colomb admira pour la première fois notre Trinidad. Quel honneur!

Cette propriété de M. Agostini ne renferme que des

cocotiers. Il en a, nous dit-il, trente mille, ce qui lui donne un revenu net de cent mille francs. Les cocotiers sont plantés à vingt mètres l'un de l'autre, et montent droits comme des I jusqu'à cent pieds de hauteur. Ils n'exigent presque pas de culture ; il suffit de couper les broussailles sous cette forêt.

Le cocotier n'est pas à proprement parler un arbre. Figurez-vous un chou gigantesque dont le tronc n'aurait pas plus d'un pied de diamètre au sommet et un pied et demi près de terre. Cette longue perche est couronnée d'un bouquet de feuilles qui ont bien quinze pieds de longueur. Entre chaque feuille et le tronc sort une fleur qui de loin ressemble assez à une petite gerbe de blé mûr. On s'en sert quelquefois pour les autels; une seule fleur fait un grand et magnifique bouquet jaune. Cette fleur s'étend en grappe qui porte habituellement de vingt à trente fruits. Lorsque les cocos sont mûrs, la feuille qui supporte la grappe se détache du tronc. A mesure que les fruits approchent de la maturité, leur poids, joint à celui de la feuille, devient considérable. Alors, pour que le tout ne puisse pas se détacher trop tôt du tronc, le bon Dieu fait sortir en même temps de la feuille une toile, fine d'abord, puis plus grossière, enfin presque semblable au tamis d'un crible. Cette toile a fait bien des fois mon admiration. Je pourrais vous en envoyer certains morceaux que vous prendriez pour de l'étoffe fabriquée par les plus habiles tisserands. Quant au fruit de cet arbre, vous le connaissez, vous en avez lu récemment une description dans les *Missions catholiques*. Il est admirable et sert aux usages les plus variés. On en fait des bonbons, de l'huile, du savon, on le mange comme du pain ou comme une

crème excellente ; on le boit comme de l'eau sucrée quand il est jeune, comme du lait un peu plus tard. La coque fournit de magnifiques coupes, des verres, des bouteilles, etc. Avec l'enveloppe de la coque, on fabrique toute espèce de tissus, des tapis, des brosses, etc. Enfin les feuilles servent de tuiles aux indigènes, et les Pères Dominicains en font la *crèche de Noël*.

J'ai commencé à vous parler du cocotier, il faut vous dire quelques mots d'un autre arbre assez semblable sous bien des rapports. C'est une espèce de palmier qui monte plus haut encore que le cocotier. Devant les tours de la cathédrale, il y en a deux; déjà ils les dépassent. Ce palmier est un arbre d'agrément qui, au lieu de cocos, porte de petites baies dont les *qu'est-ce qu'il dit* (espèce d'oiseau qui pousse à peu près ce cri) sont très friands. Lui aussi est un chou gigantesque. A quoi sert-il après avoir orné les promenades? Les gourmets le savent bien. Au-dessous de son bouquet de grandes feuilles, il est vert et tendre sur une longueur de dix à douze pieds. On coupe cette partie supérieure de l'arbre, et on l'utilise de deux manières : 1° on la laisse fermenter une quinzaine de jours; au bout de ce temps, elle est peuplée de gros vers blancs dont vous faites une fricassée. C'est, dit-on, un mets recherché. Je suppose qu'il vaut les nids d'hirondelles, grand régal des Chinois. L'occasion ne s'en est pas offerte, mais je n'aurais pas eu, je crois, le courage de dîner avec un pareil plat ; 2° immédiatement après avoir coupé l'arbre, on enlève l'écorce, et à l'extrémité, sur une longueur de dix à quinze pieds, la moitié du tronc paraît extrêmement tendre. On en fait une salade que j'ai toujours trouvée excellente. Je la préfère certainement à toute autre salade connue. Il y

en a toujours sur le marché de Port-d'Espagne ; un seul palmier en renferme pour quinze francs environ. Le tronc de cet arbre et celui du cocotier ne sont bons à rien, pas même à brûler.

Devinez comment on va cueillir le coco au sommet de ces perches gigantesques. Mon récit vous le fera-t-il parfaitement comprendre ? Je n'ose guère l'espérer, car moi-même ne me suis fait une idée exacte de l'opération, qu'après l'avoir vue. Quel malheur que je ne puisse prendre maintenant le crayon à la place de la plume ! Pour une *habitation* (*estate*) de trente mille cocotiers, trois ou quatre noirs suffisent à la cueillette ; aussi leur manière de procéder est des plus ingénieuses. Je vous l'ai dit, un jour je voulus être témoin. Je vis un homme d'une trentaine d'années, portant d'une main un long coutelas et de l'autre une liane recourbée en cercle. Il ouvrit et ferma la liane avec un crochet qui ne m'aurait pas inspiré grande confiance, et se plaça le long de l'arbre, à l'intérieur de sa liane, qui embrassait l'arbre avec lui. Tenant alors sa liane des deux mains, et appuyant ses pieds contre le tronc il grimpa jusqu'au sommet du cocotier, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter. Arrivé là, mon homme se trouvait naturellement assis sur la liane comme sur un siège assez commode. Les deux mains étaient libres, et il pouvait à son aise couper avec son coutelas les grappes de cocos, faire tomber les feuilles mortes, la mousse, les nids de guêpes, etc. M. Agostini me dit que les grimpeurs trouvent quelquefois là-haut des serpents auxquels ils livrent bataille, comme ils livrent aussi bataille aux guêpes, sans jamais descendre avant la fin de leur besogne. La descente s'opère

de la même manière que l'ascension. Les deux pieds se butent contre l'arbre, et les mains abaissent peu à peu, mais très vite, le cercle dont je vous ai parlé. C'est vraiment heureux que les gamins de mon pays et autres lieux ne connaissent pas ce mode ingénieux de dénicher les oiseaux. Ce métier de grimpeur est terrible. Le bon noir m'assura qu'il travaillait seulement cinq à six heures par jour, et qu'il gagnait néanmoins deux à trois dollars (10 à 15 fr.). Je lui demandai si quelquefois il n'était pas tombé : « Assez souvent, me répondit-il, depuis douze ans que je fais ce métier. » Et M. Agostini ajouta : « Oh! ces nègres ont la tête si dure! qu'est-ce que cela leur fait? »

Avant de clore ce numéro de mon journal, il faut que je vous dise un mot des anciens habitants de la Trinidad. Peu à peu forcés de disparaître, la plupart moururent de misère ou passèrent sur les côtes de l'Amérique du Sud. Un certain nombre pourtant restèrent dans l'intérieur de l'île, et se mêlant avec le temps aux Espagnols, formèrent un type à part assez reconnaissable. J'aurai certainement plus tard l'occasion de vous entretenir des anciens indigènes et de leurs descendants. C'est sur la paroisse d'Arima qu'on les rencontre surtout. M. le curé croit en avoir soixante-dix à quatre-vingts de sang indien pur et deux cents environ de sang mêlé. J'étais à Arima, il y a quelques semaines; il me montra une famille entière que j'examinai et interrogeai tout à mon aise. Ces Indiens sont grands et bien faits, mais l'ensemble de leur visage, les yeux surtout, dénote manifestement qu'ils sont au moins cousins germains, sinon frères, des Chinois et des Japonais. Vous le savez d'ailleurs, d'après une opinion reçue parmi les savants, l'Amérique du Centre et

du Sud aurait été peuplée soit d'Africains, soit de Chinois et de Japonais. Les Indiens d'Arima sont tous catholiques et ne parlent plus que l'espagnol. Il y a une trentaine d'années, leur nombre était plus considérable. Ils jouissaient de franchises et de certains droits que le gouvernement leur concédait; mais, depuis dix ans, on a vendu leurs terres, parce que, paraît-il, ils ne les cultivaient plus. Ils vivent aujourd'hui relégués dans les bois et s'éteindront sans doute dans un avenir prochain. M. le curé d'Arima avait voulu prendre leur cause en main auprès du gouvernement, mais il n'a pu réussir dans ses projets.

Jusqu'à notre temps, ces pauvres gens avaient conservé un simulacre de roi. Le dernier, appelé Lopez, est mort cette année, le même jour que notre Frère Jacques Falquet. Comme il ne laissait pas d'héritier, tous les Indiens se sont réunis et ont choisi pour roi le plus proche parent du monarque défunt. Je n'ai sur lui aucun détail, mais je sais que c'est un pauvre Indien qui vit dans une hutte et n'a de royal que le nom.

Quel étrange pays que le nôtre! n'est-ce pas?

Votre ...

X

Conversion, baptême, première communion de Maria-Anna Waugh. — Protestant faisant le chemin de la croix. — Pèlerinage de Laventille. — L'îlot de Gasparie. — Départ pour San-Fernando et adieux des Hindous au missionnaire.

Port-d'Espagne, le 3 décembre 1883.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

C'est aujourd'hui la fête de saint François Xavier. Hélas ! que nous ressemblons peu à ce grand missionnaire, à ce véritable apôtre du Seigneur Jésus ! Demandez-lui, s'il vous plaît, de prier pour ces pauvres enfants de l'Inde si difficiles à convertir, et qui vivent en si grand nombre autour de nous. Si nous étions fidèles, si la charité de Jésus était vraiment débordante de nos âmes comme de la sienne, pourquoi le bon Dieu ne se servirait-il pas de nous, comme il se servit du plus glorieux des fils de saint Ignace ?

10 décembre 1883.

Il y a six mois, nous arrivait de la Grenade, ou plutôt des Grenadines, jolies petites îles semées comme des perles entre la Grenade et Saint-Vincent, une femme mariée de quarante-cinq ans, la plus fervente protestante que j'aie connue, mais de la meilleure foi du monde. Presque aussitôt je fis sa connaissance à l'occasion d'une visite de malade. Après une première conversation, je crus d'abord que je perdrais mon temps à m'occuper d'elle, tant elle me parut *protestante* jusqu'à la moelle des os. Elle me disait avec une conviction manifeste : *I am protestant, I like my religion, I will remain and die protestant ;* c'est-à-dire : « Je suis protestante, ma religion me plaît, je veux demeurer

et mourir protestante. » Je la revis cependant depuis, mais je me gardai bien de la heurter de front. Surtout je priai beaucoup et fis beaucoup prier pour elle la sainte Vierge Marie. Cette bonne Mère devait en effet l'amener au bercail de son divin Fils, le jour de son Immaculée Conception; mais après combien de luttes et d'hésitations! Cette femme était instruite de la religion; elle l'aimait; elle participait fréquemment à la cène protestante et avait reçu une prétendue confirmation. Elle gardait comme un trésor, et très précieusement enveloppé, le souvenir de sa première communion et de sa confirmation. La veille de son baptême, avant de se confesser, elle me le remit avec une visible émotion. Vous ne vous imaginez pas combien d'objections cette femme m'a faites; mais comme elle était instruite et de bonne foi, je voyais avec une satisfaction sans pareille que mes réponses portaient la lumière jusqu'au fond de son âme. Peu à peu la grâce fit son œuvre. D'abord cette protestante cessa d'aller au temple; elle vint ensuite à l'église catholique, elle prit goût aux cérémonies et se les fit expliquer. Enfin son abjuration fut fixée à la fête de l'Immaculée-Conception. La veille, je la baptisai, et le jour même, elle fit sa première communion, après une petite retraite de deux ou trois jours chez une dame créole qui, sachant bien l'anglais, lui servit de monitrice et puis de marraine. Dans la nuit qui précéda, Mary-Anna Waugh, c'était son nom, ne put dormir, et dès quatre heures du matin, elle se levait pour se préparer à recevoir le bon Dieu. Elle communia auprès de sa marraine, avec la plus grande piété. Je l'ai revue depuis; elle ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance. Dans sa joie, elle me répétait : *My Father, heaven is in my*

heart. Oh! my Father, before I believed, now I see; « Mon Père, le ciel est dans mon cœur! Oh! mon Père, avant j'avais la foi, maintenant je vois. » Mary-Anna a voulu être reçue du Rosaire et du Scapulaire, le jour de sa première communion. Elle vient tous les jours à la messe, et, j'ai tout lieu de le croire, sa conversion est vraiment sérieuse et durable. A Notre-Dame du Saint-Rosaire l'honneur et la gloire; j'ai mes raisons pour le dire.

Vous apprendrez peut-être aussi avec intérêt que ma nouvelle catholique est une Indienne, descendante des anciens habitants des Antilles. Elle a sans doute un peu de sang africain dans les veines, mais le type indien domine manifestement. Elle est du reste d'une bonne et respectable famille.

Autre curiosité. Port-d'Espagne possède un remarquable calvaire. Les quatorze stations du chemin de croix, échelonnées sur une pente qui conduit au couvent des Sœurs espagnoles Dominicaines, sont en terre cuite, et l'œuvre de M. Fabish. Chaque vendredi de carême, en allant célébrer la messe à la chapelle du Calvaire, je fais le chemin de croix, et des milliers de personnes le suivent très pieusement. Quelquefois le nombre monte à trois ou quatre mille.

L'autre jour, en revenant de dire la messe chez les Sœurs, je rencontrai un homme d'une quarantaine d'années, plongé dans une méditation profonde devant l'une des stations. J'allais passer sans le distraire, pensant qu'il était catholique, mais je crus reconnaître une mine protestante. Je m'approchai, et j'eus immédiatement la certitude d'avoir deviné juste, car il me répondit en anglais et m'ap-

pela *Reverend* au lieu de *Father*. Je causai longtemps avec lui, et il me raconta qu'il avait quitté la Barbade depuis quelques années, et qu'il habitait la paroisse voisine de New-Town. Il avait entendu parler par des protestants de ces magnifiques stations du chemin de la croix, et il était venu exprès pour les voir. Je partis de là pour lui prêcher la vraie foi et lui faire comprendre l'utilité des images et des cérémonies de l'Église catholique, qui frappent les sens pour élever l'âme vers les choses invisibles. Il comprenait admirablement, et je l'amenai à tirer lui-même la conclusion que l'Église catholique seule est l'Église de Dieu, dont tous les hommes doivent être membres pour être sauvés.

Quelques jours après, je rencontrai par hasard mon homme dans une rue, et il m'arrêta pour me dire que la veille il avait eu un songe qui l'avait beaucoup impressionné. Il s'était vu de nouveau sur le chemin du calvaire; les images étaient animées et vivantes, et à chaque station, Notre-Seigneur lui enjoignait de se faire catholique. J'ai fait promettre à ce protestant de venir me voir.

Port-d'Espagne, le 11 décembre 1883.

J'ai eu le bonheur hier de baptiser une petite Chinoise que j'ai à peu près ramassée dans la rue, car elle n'avait pas de domicile et passait la nuit où elle pouvait avec sa mère. Cette pauvre enfant, couchant ainsi au serein, a pris une maladie d'yeux qui lui a fait perdre presque entièrement la vue. Vous ne pouvez vous figurer ce que cette petite a souffert. Un peu avant midi, je me la fis amener par une de mes catéchumènes coolies, qui est encore protestante, et devant elle, j'écrivis un mot pour

prier une dame d'être sa marraine. La pauvre enfant s'approcha de moi, et parlant, non en chinois, mais en anglais, me dit à l'oreille, pour ne pas être entendue de la coolie : *Father, I am hungry ;* « Père, j'ai faim. » Au moment même, on sonnait le dîner; je me rendis au réfectoire, mais la vue de cette misère m'avait coupé l'appétit. Le soir, je baptisai l'enfant sous condition, car elle avait été baptisée chez les protestants. Sa marraine la combla de caresses, puis je la conduisis à l'orphelinat où son sort est tout différent. Les enfants de cette maison, au nombre de cent quinze [1], sont soignés par les bonnes Sœurs avec une tendresse vraiment maternelle.

Aujourd'hui, j'ai également conféré le baptême à une petite négresse. Sa mère, protestante, l'avait donnée à une mauvaise catholique qui n'a pas craint d'être sa marraine au temple protestant. Or, il y a quelques semaines, pendant *ma visite pastorale,* mon bon ange me conduisit jusqu'au fond d'un bois où je fus assez étonné de rencontrer une cabane. Elle était habitée par la marraine en question, négresse d'une trentaine d'années, vivant avec un coolie païen de Calcutta, appelé Soubraty. Quand je trouve des gens vivant ainsi à la manière des loups, ce qui arrive fort souvent dans ce pays, je les gronde fort; mais je ne réussis pas toujours à faire cesser leurs désordres. Là je reconnus tant d'ignorance, de simplicité, de bonne volonté même, que je n'eus pas à gronder. On me promit tout. Pendant un mois, les pauvres gens allèrent chez une maîtresse d'instruction. Bref, la femme se confessa pour la première fois de sa vie. Je crois qu'elle sera une chrétienne passable ; c'est une âme simple et naïve. Je baptisai le coolie

1. Actuellement cent cinquante.

et l'appelai Athanase, et le même jour je les mariai. Ils n'ont pas d'autre enfant que cette fille adoptive; je l'ai baptisée du nom de Marie, qui remplace certainement avec avantage le nom de Zélie que les protestants lui avaient donné.

18 décembre.

Avant-hier, pèlerinage de la ville à Notre-Dame de Laventille : grand'messe le matin; le soir, vêpres solennelles, procession, illumination, fusées, etc. Le R. P. H*** prêcha le matin; dans la soirée, la parole fut donnée à un autre pauvre petit prédicateur, qui eût bien voulu parler à cette foule avec autant d'éloquence qu'il croit avoir d'amour pour notre bonne Mère du ciel. Pourtant, comme la parole de l'Évangile est très vraie : *La bouche parle de l'abondance du cœur,* j'ai remarqué que je prêche plus facilement sur la très sainte Vierge Marie, que sur n'importe quel sujet. Aussi j'en use largement, et, depuis mon arrivée à Trinidad, j'ai certainement traité plus de soixante fois mon sujet favori. On ne peut pas toujours parler de Marie, notre bonne Mère, surtout ici, où il faut d'abord faire connaître les mystères de la foi aux petits et aux ignorants; mais quand on le veut, l'occasion se présente souvent de dire quelques mots à sa louange. C'est ce que je m'efforce de faire.

Je vous l'ai dit déjà, Laventille est le Fourvières de Port-d'Espagne; les fidèles commencent à aimer ce sanctuaire et y vont fréquemment en pèlerinage. La chapelle, qu'on ne peut classer dans aucun des styles connus, est très pauvre et cédera bientôt la place, je l'espère, à une chapelle plus convenable. Du reste, Notre-Dame possède en cet endroit un trône moins indigne d'elle, une solide et magnifique

tour. La statue qui la domine est à quarante pieds de hauteur. Je viens de lire dans la *Gazette* « qu'on jouit du haut de cette tour de la plus belle vue peut-être du monde entier ». Je n'oserais taxer d'exagérée cette appréciation, car vraiment le panorama est admirable. On a devant soi la ville, assise au bord de la mer; le port, où stationnent plusieurs centaines de vaisseaux ou de barques; le beau golfe de Paria et, plus loin, fermant l'horizon, les montagnes bleues du Vénézuéla; à gauche, les immenses plaines que traverse le Caroni, jusqu'à Saint-Joseph, Tacarigua et au-delà; enfin, par derrière, une verdoyante chaîne de montagnes. Tout cela, je vous l'assure, est de nature à impressionner vivement les admirateurs des œuvres du bon Dieu.

Les pèlerins de Laventille ont de beaux cantiques populaires et les chantent avec entrain. Aussi on fonde de grandes espérances sur la ferveur que le pèlerinage ranime et entretient chez les catholiques.

24 décembre.

Je viens de baptiser un Chinois et une coolie madras, puis je les ai mariés. Leur marraine les a fait photographier avec leur fils, type curieux, moitié chinois, moitié coolie. C'est mon petit James, un enfant très intéressant, très affectionné, que j'ai trouvé à Saint-Joseph. Il s'est attaché à moi et suit mes pas avec une fidélité sans égale. On parle de m'envoyer à San-Fernando, et il veut absolument y venir avec moi. Il est enfant de chœur à la cathédrale et chez les Sœurs du Calvaire, et c'est par lui que j'ai converti le père et la mère.

Gasparie, le 26 décembre 1883.

A la pointe nord-ouest de la Trinidad, il y a une dizaine

d'îlots bien exposés aux vents et d'une température plus saine que celle de Port-d'Espagne. Aussi la plupart des bonnes familles de la ville ont-elles acheté un coin de terre dans ces îlets, semés comme des oasis de verdure au milieu du golfe de Paria. Elles y ont bâti des villas, où elles se rendent de temps à autre, *en changement d'air*, comme on dit ici.

Une de ces familles jouit du privilège de faire célébrer chez elle la sainte messe. Son chef respectable, M. Abel Devenish, a demandé cette année un Père pour Noël, et le R. Père prieur m'a désigné. Voilà pourquoi je suis dans l'îlot de Gasparie. La température de ces îlots est à peu près celle de l'Europe, on y respire un air pur et frais, on peut y prendre quelques bains de mer; pour les habitants de la ville c'est un petit paradis terrestre. Les Pères du collège du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie y passent leurs vacances. Pour nous, il faut une occasion comme celle-ci pour nous y amener. Je suis réellement enchanté de ces petites îles, et je voudrais vous faire partager mon plaisir. J'ai fait de longues et agréables courses en canot sur cette mer tranquille, au travers et autour de ces îlots. Je ne puis même penser à vous décrire les diverses scènes grandioses, pittoresques, etc., qui successivement ont passé devant mes yeux ravis. Comme on pense facilement alors au bon Dieu, et comme on sent plus vite le cœur s'échauffer : *in meditatione mea exardescet ignis*, quand on se trouve au milieu de ces beautés de la nature, reflet de la beauté divine !

Hier, à minuit, sur cette île de Gasparie où jamais peut-être la messe de minuit n'avait été célébrée, j'ai offert le saint sacrifice et honoré la naissance du doux

Sauveur Jésus. La famille entière, toutes les personnes de Gasparie, quelques-unes des îlots voisins, assistaient à la messe ; en tout une centaine. M. Abel Devenish, âgé d'environ cinquante ans, me servait à l'autel, comme il l'a fait du reste tout le temps de mon séjour. Auprès de lui se tenait à genoux son enfant de six ans. La messe finie, j'adressai un petit sermon à cet intéressant auditoire.

L'île de Gasparie est séparée de la Trinidad par un kilomètre à peine. Il faut une heure pour en faire le tour en canot avec deux rameurs. Vous le voyez, elle est encore d'une grandeur raisonnable. Le *Pélican*, au contraire, est si petit que j'en ai fait le tour moi-même à la nage, sans m'arrêter ni me reposer. Cet îlot, appelé *le Pélican*, appartient à un seul propriétaire, qui y a construit une maison. Il est grand à peu près comme l'*hôtel Baur*[1]. D'autres îlots sont grands comme la propriété de l'hôtel Baur, par exemple, *Calédonia ;* d'autres plus encore. Le plus étendu de tous, *Chacachacare*, est grand comme la ville de Lyon. Un des îlots, appelé *Carrera*, a été transformé par le gouvernement en prison d'État. C'est là qu'on envoie *en changement d'air* les coquins qui n'ont pas pu échapper à la police. J'y suis allé prêcher une fois, à la place de l'aumônier. J'y ai trouvé cinquante-six forçats, dont quinze catholiques, auxquels je fis une instruction et le catéchisme. Je n'ai pas encore rencontré d'auditoire plus attentif et plus docile. En canot, avec quatre prisonniers pour rameurs, je mis vingt minutes pour faire le tour de Carrera.

Tous ces îlots dépendent du Carénage, dont je vous ai

1. Maison en Suisse, transformée en couvent, où l'auteur de ces lettres avait passé deux années avec les étudiants auxquels il écrit.

déjà parlé. Je pense bien que vous n'avez pas oublié son excellent vieux curé, le P. Poujade. Le petit steamer qui fait le service des îles va me ramener en deux heures à Port-d'Espagne.

Fin décembre 1883.

La nouvelle du jour, c'est que je quitte Port-d'Espagne pour aller exercer le saint ministère dans le district de Naparima, ou San-Fernando, dont nous sommes aussi chargés. Bien des misères et un dur travail m'y attendent, je crois, mais c'est pour cela que je suis venu en mission. Je compte d'ailleurs sur vos prières pour m'aider à porter mon fardeau et à rendre quelques services aux âmes fidèles et infidèles que je rencontrerai là-bas.

Je ne suis pas sans regretter un peu mes chers Hindous de Port-d'Espagne, auxquels je crois avoir fait un peu de bien. Mais j'en trouverai un plus grand nombre encore à San-Fernando. Malheureusement le temps me manquera pour m'occuper d'eux efficacement. Pensez donc, je serai seul avec le R. P. Violette, pour 25 000 âmes au moins, disséminées sur un immense territoire. Il y a six à sept mille catholiques environ, à peu près autant de protestants de cinq ou six sectes différentes, et dix ou douze mille païens. Comme ces chiffres vous font toucher du doigt l'insuffisance de notre nombre, prêtres séculiers ou dominicains! *Rogate Dominum messis, iterum dico, rogate....*

J'ai annoncé à mes pauvres Hindous de Dry-River, de Saint-James et de Saint-Avit, que j'allais les confier à un autre Père. Ils ont paru très affectés de mon départ, et m'ont donné des marques de reconnaissance auxquelles j'ai été d'autant plus sensible que je les attendais moins. Ils m'ont ainsi prouvé que la religion éveille dans ces

âmes, en apparence si rudes, des sentiments de délicatesse et de gratitude. La religion n'a-t-elle pas produit partout ces heureux effets ?

Avant de partir, j'ai tenu à baptiser quelques-uns de mes catéchumènes, que je préparais depuis plusieurs mois. Nous avons eu une cérémonie fort intéressante et qui m'a comblé de joie. Vous ne vous figurez pas le plaisir du missionnaire, lorsqu'enfin il lui est donné de régénérer ces âmes, arrivées à la foi par des chemins souvent mystérieux et bien providentiels. Je n'ai jamais ressenti dans ma vie un bonheur plus intime, plus vrai, plus complet, que pendant le baptême d'un adulte, qui d'adorateur du démon devient le disciple de Jésus-Christ, l'enfant de Dieu, mon frère par la grâce.

Les noms hindous de ces coolies sont étranges pour des Français. En voici quelques-uns, copiés au hasard sur ma liste, avec les noms chrétiens que j'ai donnés au baptême. Vous verrez immédiatement que, pour l'imposition de ces noms, je choisis ceux des personnes qui me sont chères. Presque tous les noms de mes parents, de mes anciens maîtres et condisciples, y ont passé. Mais c'est à la condition que vous prierez pour vos filleuls de Trinidad : « Benoît Mouthou, Symphorien Naraïnem-Samy, Athanase Soubraty, Dominique Rangheim, Thomas Pômé, Simon Lechiman, Jean-Charles Ardioun, Félicité Soubôma, Paul Comarin, Louis Nabica, Daniel Ebniza, etc., etc.

DEUXIÈME PARTIE

JANVIER 1884 — JANVIER 1885

I

San-Fernando et Naparima-Hill. — « Good morning, Mr. Grant. » — Rencontre de quelques Waraons ou sauvages de l'Orénoque. — Un noir écrivain. — Deux albinos. — Pauvres coolies païens.

San-Fernando, 3 janvier 1884.

Mes révérends Pères, et bien chers Frères,

Me voici installé depuis hier à San-Fernando, comme vicaire et comme successeur du P. N...., qui retourne à Port-d'Espagne. Le Père sera d'autant plus regretté, que celui qui prend sa place sans le remplacer ne possède malheureusement aucune de ses qualités. Mais quelle ample moisson je vais cueillir pour mon journal!.... si j'ai le temps.

J'ai trouvé comme curé à San Fernando le R. P. Violette, que je connaissais déjà. Ce Père appartient à la Province de France, et est venu dans la colonie en 1865, à l'âge de vingt-cinq ans. Certainement c'est un de ceux qui ont le plus travaillé dans la mission, surtout depuis neuf ans qu'il administre la paroisse de San-Fernando; car il ne faut pas vous figurer une paroisse d'ici comme une paroisse de France. Dans la colonie, à San-Fernando surtout, *c'est une petite mission dans la grande.* Païens, Hindous, hérétiques, catholiques, tous disséminés en grand nombre sur un immense territoire, sollicitent le dévouement du prêtre installé au presbytère.

A l'arrivée du P. Violette, la paroisse se trouvait

dans une situation déplorable : point d'écoles, point d'instruction religieuse, et, brochant sur le tout, comme dans les blasons, le protestantisme, qui achevait la ruine des catholiques. Le Père a tout transformé. Son immense paroisse s'est couverte d'écoles (13), de chapelles (8), les catholiques ont augmenté (5 000) et sont devenus meilleurs. Je compte, pour l'année 1883, 209 baptêmes, parmi lesquels au moins 40 de protestants adultes, et 41 mariages. A Port-d'Espagne, il y a eu en 1883 plus de 800 baptêmes et 150 mariages.

Le P. Violette s'est vraiment dévoué à San-Fernando, et y a fait des prodiges; aussi l'aime-t-on comme un père. Les gens de Naparima en sont fiers, et avec raison. Il a su conquérir l'affection même des protestants de toute nuance qui pullulent ici. Le P. Violette parle et prêche bien en anglais; j'espère donc auprès de lui apprendre tout à la fois à travailler au salut des âmes et à parler la langue de la blanche Albion.

Avant de quitter Port-d'Espagne, j'ai reçu la longue et intéressante lettre du F. A...., tout imprégnée des parfums du noviciat. Quelle douce émotion pour le missionnaire, quand il ouvre dans ces lointains parages une lettre qui va l'entretenir enfin de ceux qu'il a quittés et qu'il aime toujours du fond de son cœur!

Merci des nombreux détails qu'elle contenait; le plus petit a été d'un grand intérêt pour moi. Je les ai tous savourés l'un après l'autre. C'est maintenant que je sens combien j'étais attaché à ma chère famille religieuse et à notre chère Province, dont je suis et veux rester le dernier, mais le plus dévoué fils. C'est pour elle que je veux travailler et me dépenser, afin que Notre-Seigneur

Jésus et sa douce Mère la bénissent en multipliant ses enfants. J'offre chaque jour les pauvres petites choses de ma vie de missionnaire, pour que l'épreuve qui pèse aujourd'hui sur elle soit abrégée, pour que Jésus ramène les exilés dans la patrie et repeuple les cloîtres déserts.

Ce qui me met si souvent la plume à la main, à toutes les heures du jour et de la nuit, c'est le désir de converser avec mes Frères et Pères du noviciat; c'est le besoin de vivre encore de votre vie si douce et si belle, de cette vie régulière que j'ai aimée avec passion, mais dont je suis privé, hélas! presque complètement. J'en ai été rassasié jadis, mais ne suis-je pas exposé aujourd'hui à mourir d'inanition? Priez, s'il vous plaît, quelquefois, notre clément Sauveur Jésus et sa très bonne Mère qu'il n'en soit pas ainsi.

7 janvier 1884.

Depuis que je suis à San-Fernando, il pleut à dessaler la mer; je n'ai guère pu sortir. Ce matin cependant, après avoir célébré la sainte messe à la chapelle du cimetière, où j'ai prêché, selon la coutume de chaque premier lundi du mois, j'ai vu le temps assez beau, et l'envie m'a pris de faire l'ascension de la colline de San-Fernando. La ville, si l'on peut appeler ainsi un gros et vilain bourg, a la gloire d'être bâtie sur sept collines, comme la Ville éternelle. Les églises des différentes sectes sont perchées sur la même colline. A un demi-mille de distance de la mer se trouve *Naparima-Hill*, une montagne auprès des autres, car elle a 594 pieds anglais de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Elle est presque à pic. Un sentier en spirale permet pourtant d'y monter sans trop de difficultés.

Naparima-Hill est loin d'être la plus élevée des collines de Trinidad, puisque le *Tucutche* atteint à 3 012 pieds, le *Cerro of Arripo*, 2 740 pieds, etc.; mais sa position au milieu d'une plaine légèrement ondulée, où le regard s'étend à perte de vue, la fait ressembler à une vraie montagne. C'est comme en Hollande, où vous avez retrouvé, prétendez-vous, le Bonvin et la Bella Tola [1].

Tout en pensant à nos fameuses ascensions du Valais, je suis arrivé sur *Naparima-Hill*. Cette colline est formée de pierre dure, seul endroit peut-être à vingt kilomètres à la ronde où l'on en trouve. Aussi les habitants viennent-ils arracher à la montagne de quoi paver leurs chemins. Et je vous assure que ces pierres ne sont pas de trop. A Naparima, la terre est glaise et très grasse; comme il pleut neuf mois sur douze, vous vous figurerez aisément l'état des chemins. Il y a quelques années, ils n'étaient pas entretenus de gravier, aussi l'on raconte de ce bon vieux temps toutes sortes d'histoires de voyageurs embourbés avec leur monture, et passant la nuit à la belle étoile. Je le crois d'autant plus facilement que pareille mésaventure a déjà failli m'arriver. Au milieu d'un bourbier, je me suis demandé une fois si ma monture ne resterait pas *collée* tout à fait au sol.

Une épaisse couche d'*humus* recouvre la pierre dont la colline se compose. Aussi *Naparima-Hill* est toujours revêtue d'une magnifique parure printanière. La verdure et les fleurs l'ornent à l'envi. Des arbres gigantesques poussent sans scrupule au milieu des troncs à demi pourris de leurs ancêtres, respectables débris des siècles passés, dont les cendres, détrempées par les pluies, nourrissent

1. Montagnes du Valais, en Suisse.

leurs petits-fils. D'innombrables lianes se croisent en tous sens, montent et remontent d'arbre en arbre, et font aux écureuils et aux manicous une route aérienne sans fin. Sur ces lianes, ils pourraient facilement faire le tour de la forêt sans toucher terre.

Je vous ai parlé, je crois, de la vue de Laventille; celle dont on jouit à Naparima-Hill est moins variée, mais cependant fort belle. Je suis resté longtemps comme en extase devant cette création du bon Dieu. En face de moi, la mer, et plus loin les montagnes du Vénézuela; à droite et à gauche, aussi loin que ma vue pouvait atteindre, les immenses plaines de cannes à sucre, aujourd'hui verdoyantes comme vos champs de blé au mois de mai. Au sein de cette verdure, les *estates* ou habitations, leurs maisons blanches, leurs hautes cheminées. C'est dans le moulin de chaque *estate* qu'on écrase les cannes pour en extraire le jus. Il est ensuite renfermé dans des tonneaux et envoyé en Europe, où les ouvriers le transforment en sucre blanc. De mon poste d'observation, j'en ai compté une trentaine, où travaillent en moyenne 250 à 300 personnes, coolies pour la plupart. Malheureusement, les maîtres sont presque tous protestants. Je cherchais du regard ces milliers de païens et d'hérétiques au salut desquels je vais maintenant me dévouer. Ne pouvant encore rien faire de plus, je prie pour eux le bon Pasteur, afin qu'il rappelle en sa bergerie toutes ces brebis perdues!

Du haut de *Naparima-Hill*, j'admirais à satiété la riche contrée qu'habitent ces infortunés. J'ai toujours été ravi devant un beau paysage. Quelles jouissances n'ai-je pas éprouvées en Suisse! Je ne veux pas dire qu'ici le site

soit plus beau, c'est une beauté toute différente. La perfection et la beauté divines sont infinies; notre Père céleste les a versées dans les créatures comme dans des vases précieux, mais finis; et soit pour les faire briller davantage à nos yeux, soit pour nous exciter à le chercher plus assidûment derrière le voile des créatures, il a diversifié ces dernières à l'infini.

Dieu est beau sans doute, contemplé à la lumière de la foi dans les pages sublimes de saint Thomas; c'est là surtout que daigne se révéler Celui qui nous a faits, *qui fecit nos*, et qui nous a rachetés; Celui qui nous a tant aimés et qui doit rester le Bien-Aimé de nos cœurs. Mais tout est rempli de Lui, et on peut le trouver dans la plus petite de ses créatures. L'âme pure et simple le découvre à chaque pas au milieu de sa création, souriant, aimant, incomparablement beau; sa voix résonne plus suave qu'aucune harmonie d'ici-bas : *Vox tua dulcis, et facies tua decora.* Jamais nous n'étudierons autant que saint Thomas notre théologie dans la nature. Il aime à répéter après saint Denys que les créatures doivent nous conduire comme par la main à leur divin Auteur : *Nos manuducere. Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*, etc., etc.

Hélas! me pardonnerez-vous de me laisser aller à de semblables réflexions? Mon excuse, c'est que je suis seul comme un ermite, et rendu triste par un temps affreux qui ne me permet pas de mettre le pied dehors. J'ai essayé alors de me distraire en causant longuement avec ceux qui auront la patience de me lire jusqu'ici.

11 janvier 1884.

Pour illustrer mon journal, je vous envoie une photo-

graphie de mon curé, le R. P. Violette. Elle a été faite, il y a cinq ou six ans; le Père est donc aujourd'hui plus âgé qu'il ne paraît dans ce portrait.

Hier, il lui est arrivé une histoire assez drôle. Comme il passait dans une rue, un petit Chinois le suivit quelque temps, disant : *Good morning, master Grant. Good morning, master Grant*[1]. Or, il faut vous dire que ce M. Grant est le ministre protestant pour lequel le P. Violette a le moins de sympathie, si même il en a. Le saluer du nom de *master Grant !* c'était lui faire une gracieuseté à rebours. « Je ne pouvais pas pourtant manger ce gamin, me dit-il après, car il n'y mettait probablement pas de malice. Allant à l'école de M. Grant, il croyait peut-être que tous les *Révérends* s'appelaient de ce nom vénéré pour lui. »

14 janvier.

Pour vous donner quelque idée de l'étendue de la paroisse de San-Fernando, je vous dirai qu'hier je suis allé chanter la messe à *Saint-Dominic-village,* distant de 15 kilomètres d'ici environ. Le chemin est fort pittoresque, mais très mauvais. Pendant une descente rapide, mon cheval faillit me jeter *à côté du chemin.* Une autre fois, la voiture s'embourba jusqu'à l'essieu, on eut pour la dégager des peines inouïes. Le village porte aussi le nom de *Monkey-town* ou *ville des singes.* Le peuple qui l'habite ferait vraiment croire à quelque parenté avec ces bimanes. Si nos savants de l'Académie les voyaient, ils croiraient sans aucun doute leurs arguments bien renforcés. Et pourtant ce peuple des bois parle plutôt anglais que français. C'est là que je viendrai me rompre à l'*english*, comme je

1. « Bonjour, monsieur Grant! »

le fis pour l'espagnol dans les bois de Maracas. Dimanche passé, j'avais même préparé un premier sermon anglais; mais voyez l'amour-propre. Après avoir lu l'épître et l'évangile en anglais, je n'osai plus m'aventurer sur le terrain de l'anglais, le créole l'emporta. Je crois bien que deux petits maîtres d'école, alors présents, en furent la cause; car ici les petits maîtres d'école sont de grands personnages, et ils se scandalisent si l'on ne prononce pas bien l'anglais. Pensez donc! des gens qui écrivent dans les journaux, etc.

Après dîner, je visitai deux autres villages, *Saint-John* et *Victoria*, pour dire le rosaire, et prêcher à quelques catholiques dispersés au milieu des païens et des protestants. En tout, j'avais parcouru vingt-huit milles, soit quarante-cinq kilomètres. Tous les dimanches, ce sera la même chose à peu près, et bien souvent aussi pendant la semaine.

17 janvier.

Je fus hier à Oropuche, avec deux autres Pères descendus du port, la veille, à San-Fernando. Il y a huit milles de distance environ et il faut traverser le grand lagoon d'Oropuche, large d'un mille et demi, mais on a une bonne route construite dernièrement à grands frais. Oropuche est la paroisse limitrophe de San-Fernando au sud. Nous fîmes une promenade très agréable, au milieu de beaux paysages que nous voyions tous les trois pour la première fois.

Nous dûmes traverser à son embouchure une rivière assez considérable qui se jette dans le golfe de Paria, le Godineau. Plusieurs canots, creusés dans des troncs d'arbres, avaient remonté la rivière, et nous les vîmes le long

de la rive, pendant que les Waraons qui les avaient amenés faisaient leur cuisine. Ces pauvres sauvages eurent peur de nous, sans doute, car ils quittèrent vite leurs canots pour se cacher dans les mangliers. Je verrai de temps à autre ces enfants des bois, car ils viennent vendre ici les produits de leur pays, en échange de ceux de notre civilisation.

On m'a conté une plaisante histoire que l'on met sur leur compte. Quelques Waraons achetèrent un jour à San-Fernando, entre autres bibelots, une petite pendule. Le soir, retirés sous leurs tentes au bord de la mer, ils écoutaient son tictac avec un ravissement infini. Après les plus naïves réflexions, ils en arrivent à se demander sérieusement si ce n'était pas un dieu. L'un des plus savants propose alors le diagnostic suivant : « Mettons, dit-il, de la nourriture devant ce curieux objet; si demain matin elle est mangée, ce ne sera pas un dieu. »

Comme dans la bande il ne se trouva ni escroc ni gourmand, tout resta intact jusqu'au lendemain, et la pendule fut déclarée dieu des Waraons. Pauvre peuple! qui me donnera des ailes pour voler au delà du golfe, et te parler du Dieu véritable, notre doux Sauveur Jésus, qui ne mange pas non plus, mais qui donne à manger à tous les affamés de ce monde. Sans Lui, mes chers amis, serions-nous même des Waraons? *Ipsi igitur et laus, et gloria, et honor!*

Ces pauvres sauvages ont une étrange manière d'ensevelir leurs morts. Ils les enveloppent de feuilles, les ficellent solidement et les suspendent aux arbres ou sur des pieux fichés en terre.

19 janvier.

Je viens de découvrir un singulier document dans les archives de San-Fernando. C'est un catéchisme en français, composé par un nègre du pays. M. Christophe, l'ancien curé de San-Fernando[1], l'avait trouvé si curieux, qu'il l'a copié en entier avec son orthographe bizarre. Voici le titre de l'ouvrage :

Catéchisme nouveau, fruit des sueurs et longues veilles d'un philosophe moderne, chrétien et noir du dix-neuvième siècle, natif de l'île de la Trinidad.

Certains passages sont de force à égayer un agonisant! Et puis, quelles originalités ! Le cahier qui contient ces insanités a cent cinquante-cinq pages. Le P. Christophe, qui les copia, a eu plus de patience que moi. Il y a dans ce manuscrit tant d'aplomb mêlé à tant d'ignorance et de sottise, qu'on ne sait trop si l'on doit rire ou hausser les épaules. Je connais certains nègres qui auraient bien assez d'orgueil et de pédantisme pour tenter une pareille monstruosité!

Le fameux manuscrit commence par cette préface. Je copie textuellement :

« Nous avons choisis l'état de la Très-Sainte-Trinité, étant dans les voies d'énormité qui dépend dans l'état saint d'ecclésiastique ; mais il y a longtemps que les peuples ont donné toutes leurs fois à cette culte de Religions, et les conservant comme mémoire de la fondatrice de toutes les vérités de la Religion chrétienne !

« O vous Seigneur qui avez dit en cet terme : en parlant de cette vérité de vous-même : je suis la voie et la

1. M. l'abbé Christophe, mort il y a quelques années dans cette paroisse, était universellement aimé et respecté; il y a travaillé beaucoup et y a laissé un durable souvenir.

vérité de vous enseigner de la part de Dieu et de la Sainte Eglise notre mère, avec les soins que notre saint patriarche nous a laissés pour orner la Virginité de satisfaire à la Di-

M. L'ABBÉ CHRISTOPHE
Ancien curé de San-Fernando.

vinité par la Sainte Onction que l'éternité a produit de toutes les vérités.

Acte de pénétration.

« Je suis, ô mon Dieu dans la douleur de reconnaître que votre passion m'a été très douloureuse dans les souf-

frances qu'elle a endurées la Très-Sainte-Vierge-Marie notre mère pour vous avoir cherché pendant trois jours, mais que notre souffrance, Seigneur, nous soit une mémoire dans les soins paternels, que la gloire et du fils nous soit en très douce souvenir pour nous montrer les voies de la perfectibilité.

« Par Fr. R. S. Ch.-Georges, directeur de cet ouvrage. Port-d'Espagne, Trinidad, 28 janvier 1839. »

Après ce fameux acte de pénétration, le théologien noir procède par demandes et réponses, qui en fait d'insanité ne le cèdent en rien à ce qui précède. En voici quelques-unes :

« D. Qu'est-ce que Baptême?

« R. C'est un sacrement d'un souvenir qui a institué par Notre-Seigneur pour soulager les douleurs des péchés qui a commis Adam.

« D. Que veut dire : Je crois en Dieu ?

« R. Que Dieu par son pouvoir a fait sorties son corps du limon de la terre par la divinité du Père et que le Fils de Dieu s'appelait Jésus.

« D. Que veut dire Communion des saints?

« R. Que toutes les chrétien feras pénitence pour orner le sanctuaire de Jésus-Christ son Fils qui a été immolé sous l'abe de la croix pour nos péchés.

« D. Que veut dire la rémission des péchés ?

« J'entends que l'Église a reçu l'ordre sacramentèle de Jésus-Christ, qui a été envoyé du Père éternelle de maintenir les péchés par l'absolution.

« D. Qu'est-ce que l'Oraison Dominicale?

« R. C'est un amandement faites par une élévation à Jésus-Christ pour le souvenir de sa passion...

« D. Que veut dire démon ?

« R. C'est celui qui a cherché la perte du sang de Jésus-Christ par la chair.

« D. Qu'est-ce que la grâce ?

« R. C'est j'entends que toutes celles qui possèderont le bien corporelle dans la jouissance divine.

« D. Que veut dire la Sainte Trinité?

« R. C'est la réunion de trois dignité au Dieu fait homme.

« D. Qu'entendez-vous : création ?

« R. J'entends la sortie du Dieu dans une terre inconnue qui s'appèle limon.

« D. Quel y étez le prix du sang de Jésus ?

« R. J'entends un repentir sincère de voir former les hommes à son image et de le voir tout dans le souffrance de l'enferts.

« D. Est-ce la confirmation nous procure le ciel ?

« R. Jésus-Christ par la traduction a sacré son saint mystère formant ses sins homes les apôtres et conservant la virginité de Marie par la confirmation. »

22 janvier.

J'ai vu aujourd'hui une curiosité d'un nouveau genre : *un albinos*. De même qu'il existe des merles blancs dans mon pays, ainsi l'on trouve ici des *nègres blancs*. L'enfant que j'ai vu ce matin est blanc comme moi, et pourtant son père et sa mère sont aussi noirs que de l'encre. La conformation de son visage est bien celle du nègre, les cheveux surtout ne permettent aucune méprise ; ils sont blancs comme neige, mais aussi crépus que les cheveux du père et de la mère. La grand'mère de cet enfant m'a dit que dans un café de San-Fernando existe une fille albinos de dix ans.

23 janvier.

J'ai rencontré aujourd'hui par hasard cette fille albinos dont je vous parlais hier. Ses yeux sont si délicats, qu'elle ne peut supporter la lumière du soleil; cela lui fait sans cesse remuer la tête d'un air un peu hébété. Elle est aussi très blanche, mais horriblement laide. En vérité, il vaut mieux que le nègre soit noir que blanc. Les cheveux blancs et crépus ressemblent à de la laine. Cette enfant est protestante.

24 janvier.

Comme je revenais tout à l'heure de visiter un malade, j'ai été invité par un nègre (celui-là bien noir) à entrer dans sa case. Horreur! à peine dedans, j'aperçois dans un coin une affreuse idole. Elle avait une tête mi-partie oiseau, mi-partie homme, un ventre énorme, des pieds d'animaux! Ces nègres africains ont conservé encore certaines pratiques païennes de leur pays, et ils se les transmettent de père en fils. Comme vous le pensez bien, j'ai servi une bonne mercuriale à ce vieux nègre, et j'ai exigé qu'il mît son idole en pièces. Il tremblait tellement de peur, qu'il ne pouvait en venir à bout; je lui ai aidé, et la tête a roulé bientôt loin du tronc. Bras et jambes ont été broyés et jetés dans la boue. J'ai mis la tête au fond de ma poche, qu'elle a failli défoncer. Elle est maintenant dans ma cellule, mais sa hideuse grimace me fait peur, et je vais la loger ailleurs. Vous avez reçu, je pense, avec l'avant-dernier numéro de mon journal, l'idole coolie que j'avais prise dans une pagode domestique. Peinte avec des couleurs extraites de plantes sacrées, elle avait coûté vingt-cinq francs.

A San-Fernando, où tant de ministres s'occupent à semer partout des bibles, je prévois que je ferai un véritable car-

nage de livres hérétiques. J'en trouve de tous côtés, et je me garderai bien d'oublier que je porte la robe des inquisiteurs. Ce soir, j'étais indigné. Sur le lit d'une malheureuse fille catholique à l'agonie, j'ai trouvé un très mauvais *tract* protestant. Il venait d'y être déposé par un ministre protestant, après une visite qu'il avait faite dans la même maison à une vieille femme de sa secte, également mourante.

26 janvier.

J'arrive de Port-d'Espagne, où j'ai trouvé tous les Pères en bonne santé, à l'exception du P. E..., qui a la fièvre, mais on espère que ce ne sera rien. Hier, les Pères du collège du Saint-Esprit ont enterré un jeune scolastique d'Amiens, âgé de vingt et un ans. Il a fait une mort angélique. — J'ai voyagé sur le golfe par *steamer*. Toujours de nouvelles beautés à admirer sur cette mer, que j'ai tant contemplée et admirée déjà. Aujourd'hui, le voyage avait plus de charmes que jamais. De nombreux pélicans pêchaient autour du steamer, en compagnie d'autres oiseaux dont je ne sais pas le nom. La belle et gracieuse mouette, blanche comme l'écume des flots où elle se plonge avec tant de grâce, m'a beaucoup intéressé aussi. Mais la merveille du jour, ce sont les *galères*, qui couvraient littéralement les flots. On appelle ici de ce nom quelque chose qui n'est ni plante, ni poisson, ni animal, mais qui tient de tout cela. C'est un objet gros comme une belle pomme rose, et de même forme. Seulement, d'un côté, la *galère* se termine par une espèce de couronne très gracieuse, qui, appliquée sur la main, donne aussitôt la sensation d'une forte brûlure. Les vingt pointes fleuries de ce diadème sont tout simplement les suçoirs de cet être (qui est certainement vivant : j'en sais

quelque chose). Habituellement ces galères sont disséminées dans les profondeurs, et n'apparaissent qu'à la manière des *rari nantes in gurgite vasto* [1].

Aujourd'hui, j'ignore pour quelle raison, pour quel *meeting* à tenir, toutes les galères du golfe de Paria semblaient s'être donné rendez-vous à la cime des flots, que le plus léger souffle ne venait pas même rider. Elles étaient, sans exagérer, des millions de milliards, mollement balancées à quelques centimètres de la surface. Elles n'ont pas toutes la même couleur ; elles varient entre le blanc et le rouge, en passant par le plus beau rose nuancé de violet. Vraiment, cette plaine liquide, si calme, et semée de ces milliards de créatures du bon Dieu, méritait l'admiration. Les couleurs si variées des galères brillaient au soleil comme des perles précieuses dans un vase du plus pur cristal. Que Dieu est grand et magnifique dans ses œuvres ! Ne croyez pas que l'Océan soit un désert inhabité ; non, la vie est partout, et la mer recèle probablement plus d'êtres encore, végétaux ou animaux, que la terre n'en peut offrir à nos investigations.

Quel est le nom scientifique de ces *galères?* je ne sais. Il y en a de différentes espèces, et comme grosseur, *et comme méchanceté.* Un jour, que je prenais un bain pour me reposer un peu les nerfs, je demeurai quelques instants immobile à la surface de l'eau. A l'instant je sentis comme un feu ardent me brûler les bras ; des galères, semblables celles-là à des chapelets très fins, s'étaient enlacées autour de mes bras, et j'étais couvert de boursouflures, grosses chacune comme une lentille.

1. Et quelques malheureux sur un abîme immense! (Delille.)

29 janvier.

Hier, nouvelle excursion à la ville des singes, *Monkey-town*, qui porte aussi les noms de *Yeraba*, *Papure*, et *Congo village*. La chapelle bâtie depuis un an a déjà fait beaucoup de bien, elle est sous le vocable de Saint-Dominique.

30 janvier.

Bonne journée pour le missionnaire. Je viens de donner trois enfants de plus à la sainte Église catholique, trois petits coolies de notre école de *Palmira-village*. Ils se nomment : Marie, Félicité et Jean.

Ce n'est pas trois qu'il faudrait baptiser, mais bien des milliers. Tous les jours, je pleure et gémis à la vue de la multitude de païens au milieu desquels je vis et que nous ne pouvons pas atteindre, parce qu'un bon nombre travaillent dans les *estates* des protestants. *Misereor super turbam*[1]. Les enfants deviennent presque tous la proie des protestants, qui ont vingt-trois écoles, pendant que nous n'en possédons que trois petites. Rappelez-vous qu'il y a plus de 20 000 païens sur l'immense paroisse de San-Fernando. Quant aux adultes, les protestants n'essayent même pas de s'en occuper. Ils savent trop leur impuissance à en faire des chrétiens. Et nous ne sommes que deux prêtres, qui nous devons d'abord aux cinq mille catholiques disséminés partout sur notre territoire !

Priez pour ces malheureux païens, mes chers amis, je vous en supplie. Priez pour moi, afin que je devienne meilleur. Ah ! c'est maintenant que je sens combien il est impossible, sans la sainteté, de travailler efficacement au salut des âmes. Il m'est facile de voir pourquoi les saints

1. J'ai pitié de la foule. (*S. Marc*, VIII, 2.)

obtenaient tant d'empire sur les peuples; mais en cette vue je trouve ma confusion.

Ne croyez pas que je vous envoie gratuitement ce long journal, qu'il faudra maintenant appeler une revue. Journaux ou revues, tout se paye aujourd'hui. Je compte donc que ceux qui me liront déposeront fidèlement entre les mains de Notre-Dame du Rosaire, ma trésorière, autant d'*Ave Maria*, au moins, que chaque page contient de lignes. J'en ai la ferme confiance, ce joli nombre d'*Ave Maria* sera pour moi un trésor plus abondant que les sommes fabuleuses dont peuvent disposer les protestants.

Votre, etc.

II

Excursions au lac de bitume de la Brea et à Cedros.—Remarquables parasites végétaux des tropiques. — Portrait d'un groupe de négresses.

San-Fernando, février 1884.

MES RÉVÉRENDS PÈRES ET MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Pendant que le dernier numéro de mon fameux journal traverse l'Océan, je me mets courageusement à celui-ci, qui vous arrivera quand il pourra. Peut-être qu'à cette époque l'herbe verdoyante des campagnes de Rijckholt aura fait place à la neige et à la glace. Peut-être ce fascicule vous trouvera-t-il en vacances de Pâques. Puisse-t-il dans ce cas égayer un peu vos *grandissimes* promenades! Surtout, n'oubliez pas de prier pour le moine absent, perdu dans une île de l'Atlantique.

Je me suis permis hier une promenade d'agrément. Rien de plus facile et de plus *bourgeois* que cette promenade. Vous montez sur le *steamer* qui fait le service de la côte ouest de la Trinidad, et, une heure après, il vous dépose à seize milles de distance, à *la Brea*. Qu'y a-t-il donc de curieux dans ce pays, dont jamais encore vous n'avez entendu prononcer le nom? Deux choses surtout vraiment rares et extraordinaires : le curé et le lac; mais une sorte de curé et une espèce de lac comme, je crois, vous auriez de la peine à en trouver, soit en Suisse, soit en Hollande.

Passons sur la première merveille, pour ne pas faire de médisance, et parlons du lac de la Brea. Un lac! me dites-vous; nous en avons bien assez vu en Suisse. Et si je vous dis qu'on traverse ce lac de quatre kilomètres

carrés *à pied sec*, qu'en penserez-vous? Qu'il est gelé, comme en Hollande. Mais nous sommes par ici à dix degrés de latitude et sous trente-deux degrés de chaleur. Allons, plus d'objections, et écoutez. Eh bien, oui, ce lac est gelé, mais ce n'est pas de l'eau, c'est du *bitume. Brea* est un mot espagnol qui signifie *bitume*, comme en anglais le mot *pitch*, d'où est venu le nom que les Anglais donnent à cette curiosité : *the pitch-lake.*

J'ai vu à la Brea de modestes pêcheurs enduire leurs canots de bitume, comme autrefois le patriarche Noé en revêtit l'arche. On lit aussi dans la Bible que les architectes de Babel s'en servaient comme de ciment. J'avais lu tout cela, mais sans me rendre bien compte de ce qu'est le bitume, quoique je l'aie foulé souvent dans les rues des villes.

Les endroits de l'univers où l'on trouve le bitume sont très rares. La Trinidad est un de ces lieux privilégiés. Qu'est-ce donc exactement qu'un *lac de bitume?* Pas autre chose qu'une sorte de volcan. Celui de Trinidad est situé sur la côte ouest, à seize milles au-dessous de San-Fernando, sur le bord de la mer. Le lac ou cratère de cette espèce de volcan mesure seulement quatre kilomètres carrés, mais la lave qui s'en est échappée dans le temps a recouvert une superficie d'au moins quinze kilomètres carrés, espace désolé et dont l'aridité contraste avec la luxuriante végétation des alentours. Çà et là quelques herbes ou arbustes, dont les racines plongent dans les fentes du bitume. Pendant l'hivernage, ces plantes végètent encore, mais au temps sec, ou *carême*, tout se flétrit et meurt.

Il y a du moins un avantage, celui de ne marcher jamais

dans la boue sur ces quinze kilomètres carrés. Pour arriver au lac ou cratère, vous montez en pente douce jusqu'à une cinquantaine de mètres. De là, vous apercevez le promontoire considérable formé par le bitume, lorsqu'autrefois il s'écoula de ce côté et fit reculer la mer. De plus, devant vous est une immense plaque noire de bitume, où apparaissent quelques mares d'eau douce qui suinte des fentes; quelques petits poissons y prennent leurs ébats. Mais nulle trace de feu ni de fumée; pourquoi appeler ce lac un volcan? Parce qu'il semble amener continuellement une masse considérable de lave des entrailles de la terre. Il est exploité par de nombreux ouvriers qui, au moyen de la pioche, entament presque sans efforts ce bitume, comme avec le couteau vous taillez dans votre fromage de Hollande. Ils creusent ainsi chaque jour des fosses de trois à quatre mètres de profondeur, et le lendemain le niveau est rétabli. On est allé jusqu'à quinze et vingt mètres; une semaine après, les trous étaient comblés par le bitume. On a perforé à quarante mètres de profondeur, encore du bitume. Au centre du lac, le bitume est presque liquide, et l'on risquerait d'enfoncer; mais nulle part il n'est chaud, et jamais il ne déborde. Le seul mouvement qu'on remarque est celui dont je viens de vous parler; le bitume comble à mesure les trous creusés dans la masse.

On exporte une grande quantité de cette curieuse substance, et plusieurs navires de diverses nations sont continuellement mouillés près du promontoire de la Brea. Le bitume, fondu dans d'immenses chaudières et mis ensuite en tonneaux, est chargé sur ces navires et emporté au loin. On m'a dit que presque tout le bitume actuelle-

ment dans le commerce sort de Trinidad : je ne saurais vérifier le fait.

A l'approche du lac, et surtout de la fonderie, on sent une forte odeur qui rappelle l'odeur du goudron. Assez difficile à supporter de prime abord, elle finit par devenir agréable. Le pays est fiévreux, mais les maladies de poitrine, fréquentes dans le reste de l'île, sont ici presque inconnues. Les médecins attribuent ce phénomène à l'air saturé de bitume qu'on y respire. Aussi les poitrinaires sont-ils envoyés dans cet endroit. Ils s'y trouvent mieux de la poitrine, et meurent des fièvres. En somme, même résultat!

15 février.

Le coup de minuit vient de sonner. Comme je suis éveillé, je vais chanter matines tout seul et prier en union avec vous ; à ce moment vous avez chanté Prime, et faites, je crois, votre méditation. Il doit être entre cinq et six heures à Rijckholt; c'est l'heure des messes dans votre chapelle.

19 février.

Le curé de Cedros, que vous connaissez déjà, a été transféré à la Grenade, et Mgr Gonin m'a confié l'intérim. J'allai donc à Cedros samedi, et revins à San-Fernando hier, lundi. J'y ai prêché, baptisé, marié, confessé, enterré, etc. Je dois y retourner samedi, et cette fois, j'irai célébrer la sainte messe à Icacos, à l'extrême pointe de l'île, à plus de cinquante milles de San-Fernando. Une bonne partie du chemin ne peut être faite qu'à cheval et pendant la marée basse. Malheureusement, je suis un peu estropié par une maudite *chique*. Je vous ferai connaître plus tard ce terrible microbe.

20 février.

Le *steamer* descend de Port-d'Espagne jusqu'à Cedros, mais sur ce point la plage est basse. Comme il n'y a pas de jetée, de petits canots prennent les voyageurs près du rivage pour les conduire au *steamer*, stationnant en pleine mer. Mais les canots eux-mêmes ne peuvent arriver jusqu'au rivage, il faut bon gré mal gré prendre place pour quelques instants sur les épaules des nègres. Or, à Cedros, la mer n'est pas tranquille comme à San-Fernando, toujours il y a de grosses vagues, souvent des vagues furieuses. C'était le cas, lundi dernier. L'embarquement s'est donc transformé en vrai carnaval. Pas un voyageur qui n'ait été plus ou moins *saucé* dans la mer, comme ils disent. Pour ma part, une vague passa sans respect, et me donna gratis un bain de siège. D'autres furent plus malheureux encore. Vous avez dû entendre, de Hollande, les cris des femmes et des enfants.

Les parasites. — Je vais écrire cet article pour les amateurs de curiosités en général, plus particulièrement pour les amateurs de botanique. Mon journal ou plutôt ma revue ayant un caractère sérieux, ne vous figurez pas que je veuille vous parler des parasites d'Horace, dont cependant j'ai sous les yeux de curieux spécimens, ni de ces êtres hideux qui hantent certaines chevelures ou certaines barbes en désordre, ni même des chiques, les plus redoutables que je connaisse. Ceux dont je veux vous entretenir sont tout à fait propres, intéressants, attrayants. Il s'agit des parasites *végétaux*.

Vous savez tous ce que c'est qu'un parasite végétal. Qui de nous ne connaît au moins de nom le gui sacré, que les druides allaient couper à minuit, avec une faucille d'or,

sur le chêne antique. Dans nos promenades de Suisse, vous avez vu comme moi des pins sur les branches desquels poussait une petite herbe verte que le pauvre cueillait pour ses chèvres ou ses moutons. Et les mousses, et les lichens, etc. Mais, que je sache, aucune de ces plantes parasites ne donne de fleur remarquable. Dans l'Amérique, au contraire, les parasites (qui pourtant ne viennent qu'à l'ombre) occupent une place au soleil... de la science, ou du moins doivent l'occuper; ils en sont dignes. D'abord, leur variété est très grande, puis leurs fleurs sont des merveilles, enfin leur mode d'existence semble s'écarter de toutes les *lois* (connues) de la nature.

A Trinidad, on en compte plus de cent cinquante espèces. Quelles belles fleurs! Parfois elles représentent, à vous tromper, des insectes et d'autres animaux, tels que le papillon, la colombe, le singe, etc. L'intention du divin auteur de la nature est si manifeste qu'il est impossible de la révoquer en doute. J'ai entre les mains la fleur du parasite *araignée* et celle du *papillon;* à un pas de distance, vous jureriez voir une araignée vivante, un papillon animé. Le plus beau, dit-on, des parasites est l'*Espiritu Santo*. Il a été appelé ainsi par les Espagnols, parce que, sur sa magnifique tige de deux mètres de long s'épanouit une ravissante colombe blanche, les ailes étendues comme le Saint-Esprit dans les images. Sur un autre est représenté un oiseau d'un plumage très varié; c'est le parasite *oiseau*. Un autre parasite est si rare qu'on ne l'a découvert jusqu'ici qu'en un seul endroit, à Sainte-Anne ou Chatam, sur la paroisse de Cedros. Il représente à la perfection une abeille d'or, un peu plus grosse que les abeilles de France. On l'appelle *Cedros bee*. Un pied de ce parasite se vend cou-

ramment, prétend-on, quatre livres sterling. J'en possède un pied dans ma petite collection. Faute de temps, je ne puis vous en décrire beaucoup. Voici quelques noms : L'*Immaculée-Conception*, fleur blanche comme la neige. En séparant les deux cornes de la fleur, on a une vraie image de l'Immaculée, étendant les mains par côté. Elle se trouve en abondance aux îlots. Le *Tête-macaque*, représente la tête d'un singe ; le *Chapeau-de-Moine* une figure humaine avec une sorte de capuchon. La *Pantoufle-des-dames* simule un joli petit soulier velouté et parfaitement dessiné, etc.

Où croissent ces parasites? A cheval sur des arbres, ou sur les rochers. Les racines enlacent une tige d'arbre et vivent à ses dépens. Plantées en terre, elles meurent. Dans ce pays toujours humide et toujours chauffé par un soleil ardent, les parasites pullulent partout. Les plantes sans distinction sont dédaignées, les autres recherchées avec fureur; et il faut veiller sur celles que l'on possède, car il y a des voleurs de parasites.

En arrivant à Trinidad, on voit avec étonnement sur les arbres des jardins, sur les murs, les balcons, etc., une foule de plantes qui, suspendues en l'air, poussent fleurs et feuilles, sans reposer en terre, ni même dans un vase. Le plus souvent elles tiennent à un morceau de bois sec, à l'enveloppe d'un coco, à un panier de fil de fer, etc. Chaque matin, on les arrose un peu, et cela suffit pour leur conserver une santé florissante. Ainsi sont faites les collections de Trinidad, celles d'Angleterre et peut-être de France. On m'a cité une dame de Port-d'Espagne, qui, avec une caisse portée à Londres, a obtenu deux mille livres sterling. Que Dieu est admirable dans ses œuvres!

22 février.

Ce matin, en allant dire la messe à *Saint-Dominic*, j'ai encore admiré un beau spectacle. Il était six heures du matin, et l'air avait la fraîcheur d'une matinée du mois de mai en France. Je voyais beaucoup de nuages amoncelés du côté du soleil levant, et je me demandais s'ils ne présageaient pas de la pluie. Ces nuages se sont peu à peu frangés de feu, et lentement il s'est formé au milieu d'eux comme un vaste incendie. Dix minutes après, le disque du soleil apparut, mais privé de rayons, et je le regardais fixement sans nulle fatigue; il semblait danser dans l'espace; sa couleur était d'un jaune mélangé de violet, et les reflets qu'il répandait sur les nuages ou sur les champs humides de rosée produisaient un effet saisissant.

23 février.

Baptême d'un petit coolie madras protestant, âgé de six ans. Cet après-dîner, je suis allé confesser mes négresses de Sainte-Magdeleine, qui demain doivent faire la sainte communion. Elles étaient une trentaine environ, que je pouvais contempler de mon confessionnal, assises ou à genoux dans l'église. Quel tableau curieux! Du réalisme un peu, mais, que voulez-vous, c'est presque toujours ainsi dans les pays de mission. J'ai pensé que si les petits novices eussent été à ma place, il ne leur eût guère été possible de garder leur sérieux. De vieilles négresses portaient une robe déchirée en maint endroit, pourvue encore de sa queue traînante, avec un chapeau d'homme sur la tête, mais un chapeau hors d'usage depuis longtemps, un chapeau qu'on ne pourrait toucher sans pincettes, un chapeau à haute forme, écrasé sous le poids de sa vétusté. D'autres avaient la tête enveloppée d'un mouchoir d'in-

dienne aux couleurs éclatantes. L'une d'elles n'avait réellement qu'une longue chemise, mais si noire qu'on pouvait la prendre pour une robe; un vieux chapeau d'homme complétait sa toilette. Aucune ne portait de souliers. Plusieurs enfants, achevant le tableau, étaient encore plus légèrement vêtus que mes négresses. Ce spectacle, je l'ai chaque jour sous les yeux, il ne me donne plus de distractions. Aujourd'hui pourtant j'ai pensé à mon journal et aux novices, et c'est pourquoi je mets par écrit cette impression avant de m'endormir.

Pour demain, dimanche, je suis seul à San-Fernando, le P. Violette accompagne à Oropuche Mgr Hyland, coadjuteur de notre archevêque. J'aurai donc deux messes à dire demain, trois sermons à faire et un catéchisme, sans compter l'imprévu, qui pour moi est toujours le plus intéressant, comme pendant les promenades à Carpentras.

Mais il est dix heures, je vais dormir un peu avec votre permission, sous la garde de mon bon ange, que je charge de vous porter un *good night*[1], en lui recommandant bien d'être de retour demain à quatre heures, pour m'éveiller.

Votre...

1. Bonne nuit.

III

Sanglant carnaval de Port-d'Espagne. — Les chiques. — Mariage coolie. — Les enfants du Céleste-Empire à Trinidad. — Le rosaire à San-Fernando. — Saint Antoine de Padoue et son culte parmi les coolies.

San-Fernando, 26 février 1884.

Mes révérends Pères, et très chers Frères,

A propos de caricatures récentes publiées par un journal trinidadien, je commence par vous dire quelques mots sur le carnaval. En 1881 il y eut de graves désordres à Port-d'Espagne, et je crois que le gouvernement aura de la peine à maîtriser les tapageurs à cette époque de l'année. Ils continuent, et continueront longtemps peut-être à lui donner de la tablature.

En 1881, le chef de la police, le capitaine Bécœur, s'était engagé à maintenir l'ordre, mais il fut maladroitement compromis par le gouverneur, qui capitula devant l'émeute. La populace, ainsi laissée à elle-même, brisa tous les réverbères de la ville, et les masques réunis firent en règle l'enterrement du capitaine Bécœur, sans oublier aucune des funèbres cérémonies. Cette parodie resta sans châtiment, et les années suivantes, les désordres augmentèrent encore. Cette année-ci, le gouverneur a pris les mesures les plus sévères. Des lois ont été promulguées et des affiches sans nombre répandues partout depuis deux mois. On a fait appel à une espèce de garde mobile; soldats et policemen ont été distribués d'une manière savante, afin de réprimer tout commencement d'émeute.

Comme ces quelques détails peuvent vous le faire conjecturer, le carnaval est bien autre chose ici qu'en France.

Presque tous les ans il y a du sang versé; car les nègres gardent leurs rancunes pour ce jour-là et se vengent traîtreusement dans l'ombre. L'année dernière, à Port-d'Espagne, il y eut un homme assommé et nombre de blessés plus ou moins grièvement. Cette année, malgré un luxe de précautions, il s'est produit du tapage, et le capitaine Bécœur a été obligé de dégaîner. A San-Fernando, la police a dû mettre à l'ombre, pour huit ou dix mois, cinq ou six des plus enragés. Mais à la *Mission*, ou *Princes' town*, l'affaire a eu plus de gravité. La mascarade essaya d'enlever durant la nuit la station de police; naturellement les policemen se défendirent; et l'on compta deux tués et plusieurs blessés. De Port-d'Espagne, à la première nouvelle, on expédia une centaine de soldats européens ou policemen indigènes.

Un autre échec du gouvernement, cette fois, à San-Fernando, fut aussi caricaturé dans la colonie. Vous saurez que San-Fernando manque d'eau d'une manière habituelle. C'est, disent les créoles, le dernier endroit que le bon Dieu a créé, sur la fin du sixième jour, et naturellement il était fatigué, alors il oublia d'y mettre de l'eau. Durant la saison des pluies, on ne souffre pas trop; mais pendant la sécheresse, ceux qui ne possèdent pas de citernes, et ils sont nombreux, ne peuvent se procurer qu'une eau détestable. Le gouvernement essaya d'obvier à cet inconvénient en creusant dans les flancs de *Naparima-Hill* un immense réservoir, qui distribuerait de l'eau à la ville entière. Mais l'entreprise a misérablement échoué : l'eau est à peine potable et occasionne de violentes coliques.

4 mars 1884.

Il est tard. Je suis fatigué et de mauvaise humeur,

tant j'ai sué et bisqué pour occire une chique qui s'était logée dans mon pied. Et c'est la quinzième au moins qui a eu cette audace depuis quinze jours! Pourtant, avant de m'endormir, je veux inscrire la date de ce jour pour ne pas laisser de trop grandes lacunes dans mon journal.

J'ai enterré aujourd'hui un jeune nègre blessé à la *Mission*, lors du carnaval, et mort hier à l'hôpital, des suites de sa blessure. Il est le quatrième à mourir ainsi. L'église se trouvant presque pleine de monde, j'en ai profité pour montrer vigoureusement les terribles conséquences de ces fêtes païennes; et, comme disait un vieux prêtre de mon pays en pareille circonstance : « Nous étions là deux, que n'en parlions, et celui qui n'en disait rien en disait plus que celui qui n'en parlait. »

Je viens de m'absenter huit jours. A Port-d'Espagne, tous les Pères jouissent actuellement d'une bonne santé. Le P. H... est heureux de préparer son voyage de France. Pauvre et chère France, quand te reverrai-je?

De Port-d'Espagne je suis descendu jusqu'à Cedros, pour dire la messe aux habitants, dimanche, et présider aux Pâques. J'en ai rapporté un bon rhume et je tousse comme si j'étais en Hollande. Au presbytère, je ne trouvai que les quatre murs; pas de couvertures pour la nuit, qui était fraîche comme toujours à Trinidad. Les gens m'ont semblé un peu égoïstes. Personne ne s'est inquiété de savoir si je manquais de quelque chose.

Un village, situé à quatre ou cinq kilomètres de Cedros, me fit demander instamment une messe pour le lundi matin. J'y ai confessé beaucoup de monde; ce qui retarda ma messe jusqu'à neuf heures. Après la messe, on ne m'offrit pas même une goutte de café, et il me fallut re-

venir à jeun à dix heures du matin. Dire pourtant que je leur avais fait un bon sermon sur l'évangile du jour [1] : « Venez, les bénis de mon Père; j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ;... » et plus loin : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc.; allez, maudits, au feu éternel. » Je ne me suis aperçu qu'après coup de cette coïncidence. Par contre, j'éprouvai une grande consolation de travailler uniquement pour Dieu, et de n'attendre ma récompense que de Lui seul.

Adieu, je vais m'endormir un peu sous l'aile de mon bon ange, qui m'apprend que vous dormez paisiblement vous-mêmes et que vous vous lèverez tout à l'heure pour chanter Prime.

6 mars.

Dans quelques semaines, je marierai à San-Fernando un coolie catholique de vingt et un ans avec une orpheline de Belmonte, qui demeure comme servante à Port-d'Espagne. Le futur, appelé James D..., est chrétien depuis peu d'années seulement. Il s'est instruit lui-même, et seul il a discerné la véritable Église des sectes qui pullulent ici. Un beau jour, il vint trouver le P. Violette, demandant à être interrogé sur la doctrine et baptisé. Le Père le jugea suffisamment instruit et lui conféra le baptême. Toujours James est resté bon catholique. Voici comment à Port-d'Espagne je fis sa connaissance.

Au sortir de l'église, ce coolie m'aborde un jour un peu timidement, et me dit aussitôt : « Père, j'ai le bonheur d'être catholique, de San-Fernando. J'ai le désir de me marier et je voudrais une femme de ma nation. J'ai cherché à San-

1. Lundi après le premier dimanche de carême.

Fernando, et je n'en ai pas trouvé qui me convienne. Seriez-vous assez bon pour m'en procurer une de l'orphelinat. J'ai entendu dire qu'elles sont toutes bien élevées, pieuses, bonnes, et plusieurs désirent aussi se marier. Père, si vous m'accordez cette faveur, je vous promets de l'aimer beaucoup et de la rendre heureuse. J'ai assez d'argent pour elle et pour moi, etc., etc. » Une pareille demande, vous le pensez bien, me surprit fort, mais elle était exposée avec une telle simplicité et une telle franchise, que je continuai un instant la conversation avec ce brave homme, et appelai ensuite le P. H.... Celui-ci rit beaucoup de l'aventure, et nous avons promis au bon coolie de prendre son affaire en très sérieuse considération. La voilà sur le point de se conclure, et les nouveaux époux habiteront San-Fernando. Peut-être le bon Dieu voudra-t-il se servir d'eux pour gagner à la foi quelques-uns de leurs compatriotes.

10 mars.

Le R. P. H... est venu hier à San-Fernando faire ses adieux. Il part pour la France, mais il ne part pas seul; il emmène avec lui notre postulant convers Willie, qui ira prendre l'habit, je pense, à Rijckholt. Vous aurez donc sous les yeux désormais une vivante image des habitants noirs de Trinidad. Le Père est enchanté d'avoir un pareil compagnon. « Cela va me donner tout de suite, dit-il, un air de missionnaire. » Certainement on admirera plus Willie que le P. H..., et je voudrais bien voir les petits novices au moment où notre cher postulant fera sa première apparition. Faut-il parier que plus d'un sera pris d'envie de rire? Non, car je serais sûr de gagner, et la loyauté me défend de parier à coup sûr.

11 mars.

Nous sommes maintenant dans la saison sèche, qui dure depuis janvier jusqu'au mois de mai habituellement. Plus une goutte de pluie, le ciel est d'airain, le soleil ardent; la terre s'ouvre, toute verdure disparaît; les routes s'émiettent en une fine poussière que le vent soulève; on ne peut plus voyager sans en avaler un boisseau : « La terre est dans la plus affligeante désolation. » (Jérémie, XII.)

Les enfants du Céleste-Empire à Trinidad. — S'il est sous le soleil un peuple habile et industrieux, un peuple qui vit là où les autres meurent, et qui s'enrichit où les autres font banqueroute, c'est bien le peuple chinois. Nous possédons à Trinidad un bon nombre de Chinois, et je vous assure que leur type, leur costume, leurs usages ne contribuent pas peu à donner à notre population son cachet d'originalité. Tous arrivent sans le sou, naturellement, puisque ces bandes d'émigrés sont le ramassis de Canton et de quelques autres villes de l'empire. Aujourd'hui, quelques-uns sont négociants et fort riches, les autres à l'aise quand même dans leur état de boutiquiers ou de gros marchands. Au sein du plus petit village, trouvez-vous une boutique, c'est un Chinois qui la tient, soyez-en convaincus. Les créoles, et surtout les noirs, sont presque incapables de soutenir la concurrence. Chinois et coolies se mêlent assez volontiers, créoles et coolies jamais. Bon nombre d'enfants sont nés de Chinois et de coolies; même après plusieurs générations on reconnaît les descendants aux yeux taillés en amande. Ici, point de Chinois laboureurs. C'est le commerce qui a leur préférence. Parmi leurs industries, je vous en signalerai une qui leur a souvent attiré des dénonciations, des poursuites, des condamna-

tions; n'importe, ils continuent toujours. C'est le jeu de hasard appelé *wéh-wéh*, et qui se joue avec des numéros. Quand on gagne, on gagne beaucoup, mais c'est si rare que les Chinois font un gros bénéfice. Ils ont des commis qui recueillent les billets et exploitent les naïfs de la façon la plus indigne, bien que tout cela soit défendu par la loi. Il y a quelques semaines, à San-Fernando, la police fit une razzia d'une quinzaine de coupables. Deux Chinois viennent d'être condamnés à 280 gourdes d'amende (plus de 1 400 francs) et à dix mois de prison; d'autres à des peines moins sévères. Mais cela ne les découragera pas.

Dans la paroisse de San-Fernando, nous devons avoir environ deux cents Chinois pur sang ou mêlé. La moitié à peu près est catholique, l'autre protestante ou païenne. Outre mon petit James, coolie-chinois, nous en avons un autre pour acolyte. C'est un nègre chinois, pieux et fort gentil. Les Chinois catholiques sont ordinairement plus généreux que les coolies; ils aiment à faire des cadeaux à leurs prêtres; si l'on bâtit une église, ils contribuent largement. Le coolie, au contraire, est égoïste et essentiellement mendiant.

Ici les Chinois n'exposent pas leurs enfants. La loi s'y oppose d'abord, et puis les raisons ne sont plus les mêmes que dans leur pays. Ils les cèdent pourtant avec facilité à d'autres et ne semblent pas les aimer autant que les parents coolies. Ceux-ci généralement montrent à leurs enfants beaucoup d'affection, et ces derniers, on leur doit cette justice, répondent bien à la tendresse de leurs pères et mères.

Le Rosaire à San-Fernando. — La Confrérie du Rosaire est établie à San-Fernando depuis sept ou huit ans, et

les membres sont au nombre de quatre ou cinq cents. Le premier dimanche du mois, on peut compter de cent cinquante à deux cents communions. Chaque mercredi soir, les associés du Rosaire se réunissent à l'église ; j'explique alors le Rosaire, on le récite en commun, et tous se séparent fortifiés et encouragés. Comme partout, cette dévotion est ici très populaire. Encore aujourd'hui, le dimanche, après la grand'messe, et tous les jours de la semaine, entre la première et la seconde messe, le Rosaire est récité publiquement à l'église. Parmi les associées, les plus ferventes ne se contentent pas de cet exercice et se réunissent encore le soir chez une zélatrice. Demandez-vous à une négresse si elle est bonne chrétienne, elle vous répond presque toujours ainsi : « Oui, moin Ka communié, scapulé, rosé, toutt. » La dévotion au scapulaire et à saint Joseph est aussi très florissante. Une lampe brûle jour et nuit devant la statue du saint Patriarche, et ce sont les gens du pays qui l'entretiennent à leurs frais.

Saint Antoine de Padoue. — Dans ce pays, on honore beaucoup saint Antoine de Padoue. Les maisons particulières comme les églises possèdent presque toutes une de ses images. Sans doute cette dévotion a été introduite à Trinidad, vers le dix-septième siècle, par les Pères capucins qui vinrent évangéliser notre île. Les fidèles prétendent qu'ils obtiennent beaucoup de faveurs par l'intercession de saint Antoine de Padoue. Je le crois volontiers. Dernièrement, un jeune Espagnol que je connais très bien, parce que je lui ai fait le catéchisme au collège Bolivar, tomba gravement malade. Les médecins le jugèrent bientôt perdu, mais l'enfant mit en saint Antoine toute sa confiance, fit vœu de porter publiquement pendant trois

années l'habit du saint, s'il était guéri ; et il s'est entièrement remis de sa maladie. Il accomplit maintenant son vœu sans aucun respect humain, à la grande joie du public, étonné de voir un si jeune capucin.

On m'a reproché parfois mon peu de dévotion à saint Antoine de Padoue. Je proteste contre cette calomnie ; mais j'avoue pourtant que j'ai pu provoquer moi-même cette appréciation. Voici le fait : à Saint-Joseph, dans une sacristie, il y avait une statue de saint Antoine sculptée par un artiste du pays, et qui ne ressemblait pas du tout, comme vous le pensez, à un saint du paradis. Les coolies venaient l'adorer, les protestants se moquaient, les créoles plantaient souvent par superstition des épingles à ses pieds, ou des bougies à l'envers comme les choux de saint Pambon ; tout cela pour des vengeances et autres fins que désavouait certainement le bon saint Antoine. N'y tenant plus, j'obtins la permission des membres de la fabrique, et durant la nuit je fis disparaître la statue. Grand émoi. « Saint Antoine est monté au ciel, disait l'un. — Non, reprenait l'autre, je l'ai rencontré dans le bois, » etc., etc. Réflexions et explications les plus drôles se succédèrent, personne ne revit saint Antoine. Pour moi, chaque jour j'avais ce bonheur ; car je lui avais donné l'hospitalité dans ma cellule.

Priez toujours pour moi.

Votre, etc.

IV

Treize heures à cheval sur le sentier de Moruga. — En canot, pour porter le saint viatique. — Procession au cimetière et sermon, la nuit, en pleine forêt. — Retour périlleux par un temps d'orage épouvantable. — Les nègres baptistes de Moruga.

Princes'-Town (ou *la Mission*), le 6 avril 1884.

Je dessers cette paroisse par *intérim*, depuis la mort de l'abbé Figari. Elle a bien quarante-cinq kilomètres carrés d'étendue. Or, là-bas, sur le bord de la mer du sud, à quarante kilomètres de l'église paroissiale, il existe une population catholique de cinq à six cents âmes, séparée presque entièrement du reste du monde civilisé. Sur les instances des habitants, je viens d'y faire une excursion et d'y demeurer une semaine; et je succombe à la tentation de vous raconter les péripéties de ce voyage fatigant.

C'est presque folie d'entreprendre cette course durant la saison des pluies, tellement le chemin est mauvais; mais les prières des catholiques étaient si pressantes, leurs raisons si bien fondées, que je me suis décidé. Deux braves catholiques de Moruga vinrent donc pour me prendre à Princes'-Town et me servir de guides.

A six heures du matin nous montons à cheval, et nous voilà en route. Le temps est beau, malgré les pluies abondantes des jours précédents. Pendant quatre milles à peu près un assez bon chemin, qui nous conduit directement à un modeste café. Là, une Chinoise catholique m'arrête pour que je bénisse sa case. Je condescends à ses désirs, et cette femme alors s'oppose énergiquement à mon départ pour Moruga. « Père, Père, dit-elle, vous

n'en reviendrez pas. Déjà, notre curé, l'abbé Figari, a trouvé la mort sur ce sentier; et il vous arrivera la même chose. Les chemins sont impraticables. Père, je vous en prie, ne partez pas. » Mais les deux hommes de Moruga, mécontents de ces bavardages, firent signe à cette femme de se taire, et m'assurèrent qu'avec le robuste mulet qui me portait je traverserais heureusement la grande forêt.

Nous entrâmes aussitôt dans un sentier boueux de deux pieds environ de largeur sur vingt ou trente milles anglais de longueur. J'ai cru qu'il n'aurait pas d'issue. Durant la première heure, à travers les éclaircies, j'aperçus quelques misérables huttes de nègres et deux ou trois chapelles de baptistes. C'est en effet la contrée qu'habitent la plupart des adeptes de cette secte, avec laquelle nous ferons connaissance tout à l'heure.

Vers huit heures du matin, toute trace de civilisation disparaît. Une fois de plus, je me trouve à même d'admirer une forêt vierge dans toute sa splendeur. Le temps ne me manqua certes pas pour mes réflexions; car nous avancions avec une lenteur désespérante. Le sentier, de plus en plus inondé et fangeux, montait et descendait perpétuellement. Nous eûmes au moins quatre-vingts rivières ou ravines à traverser. La plupart possédaient un rudiment de pont pour les piétons; mais, comme nous avions l'avantage de voyager à cheval, le passage devenait plus compliqué. Ordinairement, il fallait mettre pied à terre et entrer bravement dans l'eau, puis, tout en pataugeant, nous entraînions nos montures hésitantes et revêches. L'opération terminée, nous enfourchions de nouveau nos bêtes, quitte à recommencer deux pas plus loin. Impossible d'aller vite avec ce système, vous le comprenez.

VOYAGE A TRAVERS LA FORÊT

A midi environ, nous prenons un modeste repas, et un quart d'heure après, nous poursuivons notre marche dans le tortueux sentier qu'embarrassaient partout de grosses racines d'arbres et des mares de boue. Au-dessus de nos têtes un dôme de verdure magnifique et tout à fait impénétrable au moindre rayon de soleil. Déjà je me félicitais de la tournure que prenait l'excursion, et de la manière dont nous franchissions les obstacles, quand une mésaventure vint calmer la vivacité de mon allégresse. A une montée raide et fangeuse, mon pauvre mulet s'abat, et, en essayant de se relever, brise la courroie de la selle. Naturellement celle-ci roule d'un côté et moi de l'autre. Je n'eus aucun mal, mais dans quel pitoyable état je me relevai. Quelle robe blanche j'eus l'honneur de porter depuis ce moment-là ! Un peu plus loin, un gros arbre tombé au travers du sentier barre le passage. Mon mulet regarde, examine, réfléchit, et hop ! il a sauté. Le bond fut si prodigieux que, du côté opposé, je m'étonnai d'être resté en selle. Près de là, mes guides me montrèrent l'endroit où l'abbé Figari se cassa le bras dans une chute de cheval. Cet accident, compliqué de la morsure d'une chique, détermina la maladie qui nous l'emporta.

A en juger par les arbres immenses qui nous protègent de leur ombre, et par les énormes débris dont le sol est jonché, les contrées que nous traversons doivent être d'une grande fécondité. Quel dommage que les bras manquent partout pour la culture de notre île !

Notons en passant une curiosité que je rencontrai sur mon chemin de Moruga. Un arbre colossal, hérissé de piquants sur le tronc et les branches, était littéralement couvert de nids d'oiseaux tous semblables, longs de cin-

quante centimètres et mollement suspendus aux branches. Comme j'exprimais mon étonnement de trouver là le quartier général de cette armée aérienne, mes guides me donnèrent une explication assez plausible. Ces oiseaux, dirent-ils, procèdent ainsi pour défendre leur couvée contre les singes et les autres animaux malfaisants. Si les piquants de l'arbre ne suffisent pas pour arrêter l'ennemi, et qu'un écureuil ou un singe ose pénétrer jusqu'aux nids, toute la tribu se soulève, et du bec et de la voix se défend si bien que l'envahisseur déguerpit au plus vite.

Vers quatre heures et demie nous atteignons la chapelle, harassés de fatigue. Une grande partie de la population nous y attend, et la petite cloche sonne à toute volée, comme pour la réception d'un évêque.

Je ne saurais vous dire qui goûtait le plus de bonheur, ou du missionnaire, arrivé au terme de son voyage, ou des gens de Moruga me possédant au milieu d'eux. Au moment où j'allais prendre un repos bien mérité, voici qu'un jeune homme m'accoste, et me dit d'un air suppliant : « Père, je vous en prie, venez voir vite ma mère, Mme Patrice ; elle est bien malade, et tout le monde croit qu'elle mourra ce soir. — Mon ami, ta mère demeure-t-elle loin d'ici ? — Père, elle demeure *à la Lune !* — Comment ! mais je ne puis aller *à la Lune !* En tout cas, je n'arriverai certainement pas ce soir... » Bref, on m'expliqua que la *Lune* est un quartier de Moruga, et que la distance est seulement de trois milles. Avec le retour, c'était six milles à ajouter au bout du fameux sentier de Moruga. Et je n'en pouvais mais !

Que faire ? Je pousse un profond gémissement, je casse une croûte, je bois un coup, et je repars à la recherche de

la Lune. Pour comble de malheur, la pluie se met à tomber. J'étais tellement désappointé, fatigué, ennuyé, que, pour ne pas laisser le murmure monter à mes lèvres, je me mis à chanter de tout mon cœur, ce qui parut étonner fortement mes guides. Le sentier passait sur une suite de collines en partie cultivées, et glissait comme si on l'eût savonné en mon honneur. Du reste, l'une de ces collines s'appelle le *Morne-Savon*. La mer grondait à mes pieds, mais ce jour-là son bruit m'agaçait, moi qui l'aime tant d'ordinaire ! La force me manquait pour admirer.

Après une heure de marche, j'arrivais à la *Lune*, accompagné de toute une troupe de braves gens. Dans la case de Mme Patrice, je trouvai une pauvre Espagnole-Indienne qui vomissait du sang, et paraissait en effet sur le point de rendre l'âme. A ma vue, elle leva les bras au ciel, et un sourire de reconnaissance réjouit un instant ses lèvres bleuies par la fièvre : « O Père, me dit-elle, j'avais bien peur que vous n'arriviez pas à temps, je vais mourir !... » Si jamais j'ai éprouvé une vraie satisfaction du devoir accompli, c'est bien cette fois, dans cette hutte de la Lune, ombragée de grands cocotiers. Je confessai la malade et lui administrai l'extrême-onction, et, après l'avoir encouragée de mon mieux, je repris joyeux et content la route de Moruga. Je rentrais à sept heures du soir, et ce jour-là, j'étais resté près de treize heures à cheval. Je m'en souviendrai.

Derrière la chapelle se trouve une petite sacristie, dont la moitié sert de chambre à coucher au missionnaire. Les habitants y avaient préparé pour moi un lit d'herbes sèches ; ils y avaient ajouté une moustiquaire, sous laquelle je pris un sommeil réparateur. Un bain de mer, le len-

demain matin, acheva de me rendre mes forces. Je dis la sainte messe, et je prêchai le jour même aux gens qui remplissaient la petite chapelle.

Durant mes huit jours, j'ai prêché matin et soir, catéchisé une quarantaine de personnes qui feront leur première communion à la prochaine visite, inscrit vingt-quatre personnes qui se marieront le mois prochain ; baptisé une douzaine d'enfants et quelques protestants ; visité les cases et distribué réprimandes, encouragements, images ou médailles; confessé toutes les personnes communiantes du quartier et bon nombre d'autres ; au total, j'ai éprouvé bien des fatigues, mais j'ai ressenti plus d'une consolation.

Mme Patrice a trompé tout le village et la mort elle-même. Le lendemain de mon arrivée, lorsque je lui donnai le saint viatique, elle était déjà mieux ; elle est, dit-on, hors de danger maintenant.

Pendant mon séjour, j'ai porté le bon Dieu à une autre malade, dans des circonstances qui m'ont vivement impressionné. Non loin de l'église, débouche dans la mer la rivière de Moruga. A cet endroit, elle est large, profonde, et coule entre deux rangs de collines boisées. Un matin, quatre Indiens-Espagnols, originaires du Vénézuéla, viennent m'attendre avec leur canot en face de l'église ; je m'embarque bientôt, la sainte Eucharistie sur ma poitrine. Mes rameurs alors gagnent le large, et remontent la rivière à peu près une demi-heure. Le temps est d'un calme parfait ; le soleil levant envoie furtivement à travers le feuillage quelques rayons de lumière jusqu'à la barque qui me porte, et qui porte avec moi le Maître du monde. Une profonde émotion saisit alors mon âme, et je m'abîme dans les plus douces réflexions.

Les bords de la rivière ne sont habités que par une seule famille, qui depuis peu d'années a défriché un coin de la forêt. N'était-ce pas la première fois que la divine Eucharistie venait en ces lieux ? Dans tous les cas, c'était la première fois qu'en portant le bon Dieu j'éprouvais de si fortes impressions. Je me voyais si petit en présence de cette nature grandiose ! et cependant sur mon cœur je tenais Celui qui est plus grand et plus beau infiniment que cette nature. Il semblait y venir par moi pour la reconnaître et la visiter. Le *Benedicite omnia opera Domini Domino*, en un tel lieu, était sublime. Les oiseaux de la forêt s'étaient donné rendez-vous pour saluer leur Roi à son passage. *Benedicite omnes volucres cœli Domino. — Benedicite montes et colles. — Benedicite maria et flumina, Domino. — Benedictus es, Domine, in firmamento cœli, et transiens benefaciendo.*

Une demi-heure ou trois quarts d'heure après le départ, nous entrions dans une case où gisait, consumée par la fièvre, la femme d'un des rameurs. Elle se confessa et communia très pieusement, et je repartis en canot, comme j'étais venu, heureux d'avoir promené le Seigneur du ciel à travers ses beaux domaines de la terre.

A Moruga, les gens meurent et sont enterrés d'ordinaire sans prêtre et sans les prières de l'Église. Il fut donc décidé que j'organiserais une procession au cimetière, et que nous chanterions le *Libera* sur les tombes. Un soir, vers huit heures, la procession se dirigea vers le cimetière. Sur mon invitation, chaque habitant avait apporté une bougie, nous avions donc une procession *aux flambeaux*. Tous les gens valides y assistaient, j'aperçus même quelques protestants. A huit heures du

soir, une procession au cimetière est partout imposante, mais celle-ci revêtit, à mes yeux du moins, un caractère de mystérieuse et solennelle grandeur qui dépassa toutes mes prévisions et me terrifia presque. Vous me comprendrez mieux lorsque je vous aurai dit que l'église de Moruga s'élève à cinquante mètres à peine de la grande forêt, et que le cimetière est à plus de cinq cents pas dans cette même forêt. On s'y rend par une espèce de tunnel que les habitants ont taillé au milieu d'un fourré très épais. La clairière servant de *champ des morts* mesure environ cinq cents mètres carrés, et paraît toute parsemée de croix.

Comme toujours sous les tropiques, la nuit était très calme ; lune et étoiles brillaient au firmament, aucun souffle n'agitait les feuilles des arbres ou la flamme de nos bougies. Autour de la nécropole des bois, la population forma un vaste cercle, on chanta le *Miserere*, le *Libera* et quelques autres prières, et je commençai mon sermon. Vous faites-vous une idée d'un sermon sur la mort à pareille heure, et surtout en pareil lieu ? J'ignore si je fus éloquent ; mais, je le sais, j'étais aussi ému au moins que mon auditoire, qui sanglotait. J'avais presque peur au milieu de ces centaines de flambeaux qui illuminaient notre clairière, sans parvenir à dissiper les grandes ombres de la forêt. Les morts semblaient s'être levés, et le bruit de la mer, qui mugissait près de là, me parut l'écho de leurs gémissements : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei ;* « Ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis. » Le sermon fini, la procession reprit sa marche en longeant le rivage de la mer, et nous rentrâmes à la chapelle.

J'avais fixé au lundi matin mon départ pour *Princes'-town*. Après la célébration de la sainte messe et mes adieux

au bon peuple de Moruga, réuni dans l'église, je me mis en route. Le temps était couvert. Rien cependant ne faisait prévoir ce qui nous arriva. Nous étions à peine partis depuis une demi-heure que la pluie tomba par torrents, et ne cessa qu'un peu avant notre entrée à Princes'-town. Cette journée épouvantable s'est gravée dans mes souvenirs comme l'une des plus pénibles de ma vie. Le sentier était dix fois plus défoncé qu'à l'aller, et dans les ravines le mulet avait de l'eau jusqu'au ventre. En plein midi, sous les arbres de la forêt, nous étions presque dans l'obscurité de la nuit; la pluie tombait toujours, et à flots; pendant des heures entières les éclairs ne cessèrent de sillonner les nuages, et de violents coups de tonnerre, répercutés par tous les échos d'alentour, ajoutaient encore à l'horreur du spectacle. Par moments, un frisson involontaire parcourut tous mes membres, et, j'avoue ma faiblesse, je me surpris une ou deux fois à pleurer. Mon guide, le brave King, un noir originaire de Tabago, m'encourageait de son mieux et m'aidait à sortir des plus mauvais pas. Sans lui je n'aurais certainement pas achevé la traversée de la forêt. Impossible de vous raconter tous les incidents de ce voyage.

A la première case que nous rencontrâmes, il fut décidé que nous prendrions une bouchée de pain et un peu de rhum, mais sans nous arrêter. Nous étions mouillés jusqu'aux os, en dépit d'un *water-proof* et d'un parapluie, qui n'avait pu servir à rien. Un arrêt, dans ces conditions, c'eût été la mort.

Enfin, vers le soir, nous arrivons au presbytère de la *Mission*. Comme pour se moquer de nous, le temps se mettait au beau. N'ayant pas alors de quoi changer, je

me couche et j'attends en paix qu'une bonne fièvre vienne me rendre visite. Mais le Seigneur protège ses missionnaires; j'en fus quitte pour un peu d'agitation durant la nuit et de lassitude le lendemain.

Néanmoins je me rappellerai longtemps l'excursion de Moruga, en l'an de grâce 1884, au mois de juillet, en pleine saison des pluies.

Je vous ai promis quelques détails sur les baptistes du chemin de Moruga. Ce sont des nègres qu'on dit recrutés pour la plupart aux États-Unis. Ils servirent dans l'armée anglaise, et, après leur libération, le gouvernement les établit dans l'île de la Trinidad. A chacune des six compagnies de nègres amenés ici on donna un coin de forêt à défricher, et leurs villages gardèrent les noms de : première compagnie, deuxième, troisième compagnie, etc. Un ministre baptiste les accompagna et les gagna tous à la secte. Ces protestants portent le nom de baptistes, parce qu'ils enseignent la nécessité du baptême par *immersion*, pour ceux qui veulent recevoir ce sacrement. Selon eux, le baptême n'est pas nécessaire au salut, et personne ne doit être baptisé avant d'avoir atteint l'âge viril. En tout cela, si vous trouvez quelque logique, vous êtes plus habiles que moi.

Les baptistes sont les plus radicaux des protestants. Ils rejettent tant de vérités dogmatiques et morales, que leur *Credo* est réduit à la plus simple expression. Nos baptistes nègres de Princes'-town sont instruits par des ministres noirs comme eux et aussi ignorants qu'eux. Ils n'ont gardé pour religion qu'un certain nombre de pratiques superstitieuses, et leur civilisation n'est guère plus avancée que celle de leurs sauvages ancêtres.

On les appelle vulgairement *jumpers*, c'est-à-dire *sauteurs*, parce qu'aux jours de réunion pour la lecture de la Bible, ils commencent par sauter en commun jusqu'à épuisement de forces. Alors un d'entre eux, *mû par l'esprit*, comme ils disent, adresse à la troupe une extravagante diatribe que les auditeurs prennent pour l'exhortation d'un prophète. Le vendredi saint, ils se réunissent sur les collines, poussent d'affreux hurlements et se livrent à des désordres révoltants. C'est un témoin oculaire qui me l'a certifié.

Un jour, le P. Violette rencontra une bande de *jumpers*, pendant qu'ils portaient un mort en terre. Ils étaient manifestement ivres, sautaient et hurlaient comme des furies échappées des enfers. Le Père n'eut rien de plus pressé que de rebrousser chemin. Les baptistes auraient fort bien pu lui faire un mauvais parti.

En devenant bon chrétien, le nègre se transforme notablement, la grâce adoucit sa nature et l'ennoblit. Il vous accueille parfois, le sourire sur les lèvres, et vous remarquez sur ses traits une sérénité qui vous inspire confiance. Mais le nègre païen, surtout le nègre apostat, ce nègre-là ne sourit pas, il est absolument repoussant, et le *facies* porte l'empreinte de la cruauté et de la bestialité. En vérité, quel don que la foi pour notre pauvre nature humaine; combien, sans elle, le fils d'Adam est dégradé !

A propos de baptistes, je terminerai par une plaisante anecdote que j'ai lue récemment dans un journal très sérieux. Certaine ville d'Amérique possède, entre autres sectes de protestants, les baptistes et les congrégationalistes. Le pasteur de cette dernière secte débita une fois contre les baptistes, ses voisins, un discours furibond, leur

reprochant de laisser mourir sans baptême une quantité de personnes qui certainement ne sont pas sauvées. Le zèle l'enflammant de plus en plus, il annonça que séance tenante il allait pénétrer dans l'église des baptistes protestants. « Je leur prouverai clair comme le jour, disait-il, qu'il faut baptiser les enfants et qu'il n'est pas nécessaire, pour baptiser, de plonger entièrement les gens dans l'eau, au risque de les enrhumer. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le fougueux ministre arrive, entre et interpelle son collègue. Celui-ci s'empresse de venir vers la porte d'entrée pour s'opposer au tapage et répondre de sa doctrine.

La rencontre se fait précisément auprès du bassin où les fidèles baptistes reçoivent le sacrement régénérateur. Une vive altercation s'engage, les coups suivent de près les paroles; bref, rouges de colère, nos deux hommes s'empoignent et roulent ensemble dans le baptistère. Leur ardeur ne se ralentit pas du reste pour si peu, et la lutte devient plus acharnée qu'auparavant. Ils se seraient noyés l'un et l'autre sans l'intervention des fidèles.

Pour qui connaît l'opiniâtreté des adeptes, l'histoire de mon journal américain n'a rien d'invraisemblable.

V

Encore les chiques. — Bananes et bananiers. — Yoyo, le maître d'école. — Mariages coolies. — Baptême d'une indienne mourante. — Causerie sur l'*oiseau-bon-dieu*, sur le *qu'est-ce-qu'il-dit* et le *colibri*.

Prince's-Town, 14 septembre 1884.

Mes révérends Pères, et bien chers Frères,

Aujourd'hui dimanche, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, vos vacances vont finir et vos jeûnes commencer. Je veux me payer cependant le luxe de causer un peu avec vous, après mon déjeuner, entre deux sermons anglais. Le premier ne m'ennuie plus; mais le second! il est, à la vérité, sur mon papier, mais je ne l'ai pas encore transféré dans ma mémoire.

En commençant ce numéro de mon journal, ce qui surtout m'agace, c'est de voir en tête la date du 6 septembre monter seule la garde depuis huit jours. Je voulais, en ce jour de ma fête, inaugurer solennellement mon nouveau journal, et j'avais beaucoup de faits intéressants à vous raconter; mais le temps de bavarder m'a fait défaut toute la semaine et les anecdotes se sont envolées. Où courir pour les rattraper?

Ce matin je faisais l'*Aspersion* comme un simple curé. Que c'est donc ennuyeux d'être parfois curé! Or, au moment où, confiant dans la solidité du goupillon, je le brandissais avec énergie au-dessus de l'assemblée, la boule se sépara brusquement du manche, et une bonne négresse la reçut en plein visage. C'est curieux, elle ne parut pas même étonnée.

Mais voici qui est plus triste encore.

Je viens de faire une découverte, j'ai une chique[1] dans le pied. Que vous êtes heureux d'habiter un pays qui ne connaît pas les chiques. Ces vilaines bêtes sont impitoyables. Elles se faufilent partout; les orteils surtout sont leur demeure favorite. Elles doivent avoir pour cela des raisons excellentes. En tout cas, si vous restez trois jours sans inspecter vos orteils, vous êtes sûr de les trouver habités un beau matin par des hôtes désagréables qui se sont installés sans présenter de billet de logement. Ils s'y nourrissent tranquillement de votre chair et se désaltèrent de votre sang. Oh, les chiques! J'en ai horreur comme du péché mortel.

En vérité, je ne sais à quoi pensait ce capucin qui tenta d'en introduire une en Europe, seulement pour la faire voir. Durant la traversée, s'aperçevant qu'il en avait une au pied, au lieu de s'en débarrasser, il s'était résolu à la porter ainsi jusqu'en France, pour la consolation de son médecin. Dieu ne fut pas de cet avis. Aussi qu'arriva-t-il? La gangrène se mit au pied, le capucin en mourut; capucin et chique furent jetés au fond de la mer. Ainsi du moins le raconte le P. Labat. Les chiques, vous le voyez, ne sont pas d'aujourd'hui.

J'ai prêché ce matin sur la sainte croix, et, au sortir du sermon, un excellent catholique, qui n'aime pas plus que moi le protestantisme, est venu radieux me féliciter. Un trait surtout de mon éloquence l'avait frappé, et, m'a-t-il dit, jamais encore il n'en a entendu de pareil! C'est flatteur. Pour achever de satisfaire mon amour-propre, je vous transcris ce spécimen de mon éloquence anglaise : *I feel myself indignant, when I hear the protes-*

1. *Pulex penetrans.*

tants say that we must not venerate the Cross at all. Their steeples, their churches without cross and crucifix seem to me as struck with the thunderbolt of divine malediction. Oh! blush for shame! pretented believers in a crucified God! You keep in your house the likeness of your parents, of your friends and even of many unknown people, and you are ashamed of the likeness of your God crucified for you[1].

Encore un mot avant de fermer pour aujourd'hui le cahier. Un bon coolie, me prenant pour un *hobiaman* (sorcier), est venu m'offrir sa pleine main d'argent, en me demandant de prier contre un autre coolie pour le faire devenir *crésy* (fou). Et cela, parce que ce dernier avait volé les bijoux de sa femme.

Récréation du 15 septembre.

Rien à vous dire, mais j'écris quand même, pour vous prouver ma bonne volonté, et vous prier de m'en tenir compte. Je vous aime, vous le savez, et je suis heureux de vous être agréable.

Il m'est doux de penser que, malgré mon éloignement et ma solitude, je puis me dire votre frère, puisqu'il y a communion entre nous de prières d'abord, puis de sainte amitié, de bonnes œuvres et de charitables pensées. Qu'il est doux d'appartenir à une famille religieuse ! *Gloria igitur Jesu qui nos congregavit in unum! In unum!* Oui vraiment; vous demeurez en Hollande, je suis seul dans

1. Je suis indigné lorsque j'entends les protestants dire que nous ne devons pas du tout vénérer la croix. Leurs clochers, leurs églises sans croix et sans crucifix me semblent comme frappés par la foudre de la malédiction divine. Oh! rougissez de honte, prétendus croyants en un Dieu crucifié! Vous gardez dans votre maison l'image de vos parents, de vos amis et même de personnes inconnues, et vous rougissez de l'image du Dieu crucifié pour vous.

un presbytère délabré d'une île de l'Océan, et cependant nous sommes *un, in caritate Christi Jesu.*

Pour mon dessert, je viens de manger une très bonne banane. Je croyais goûter d'une espèce de melon délicieux qu'on trouvait jadis à la maison. Je ne puis la comparer à rien de ce que vous connaissez. Quelquefois on l'appelle une figue, mais cela ressemble à une figue comme un chou ressemble à une rave. La banane est d'un jaune doré, et celle que j'ai mangée avait dix centimètres à peu près de longueur sur quatre d'épaisseur. Il y en a de plus petites et de plus grosses.

Puisque je suis parti, causons de la banane et du bananier. C'est une merveille qui mérite toute votre admiration. On trouve le bananier dans l'Inde, d'où on le dit originaire, en Afrique, dans les îles de l'Océanie, en général dans les pays tropicaux. Le bananier est une plante, et non pas un arbre, bien qu'il en ait la taille. Quelle magnifique et vigoureuse plante ! Je serais bien étonné si, comme le palmier, elle n'avait été un objet de culte pour les païens. Vous mettez dans une terre fertile une petite pousse de bananier; quatre ou cinq mois plus tard elle a douze ou quinze pieds de hauteur. Le bas de la tige est gros trois fois comme le bras, et les feuilles, rangées dans un ordre parfait, mesurent ordinairement deux pieds de largeur.

On voit alors surgir au sommet un fort bourgeon qui s'allonge par côté et s'incline bientôt vers la terre. Il atteint jusqu'à deux mètres. Le long de ce premier bourgeon, une foule d'autres poussent rapidement, pour former grappe. Le *régime* du bananier contient plus de cent petits fruits, dont un seul peut apaiser la faim. Il y a

des grappes qui portent jusqu'à 150 et 180 figues, puisque figues on les appelle. A l'extrémité, on trouve une fleur rouge pourpre, de la grosseur des deux poings réunis.

Un régime suffit à la charge d'un homme. En le cueillant, on coupe la tige ; mais il en repousse trois ou quatre autres qui à leur tour se chargent de grappes. Un champ planté de bananiers, à dix mètres les uns des autres, devient une forêt serrée en moins de deux ans.

La banane est le pain du pauvre. Il la pile, et cette farine est sa nourriture ordinaire. La qualité inférieure sert pour les animaux, et porte le nom injurieux de *zombi-banane*. Mais il y a des qualités excellentes, et d'une saveur exquise.

La Mission, 16 septembre.

Voulant prendre au sérieux mon rôle de journaliste, je ne veux pas aller dormir, mes chers et révérends Pères et Frères, sans inscrire la date de ce jour, bien qu'il soit près de finir. Dix heures ont sonné déjà depuis quelque temps. Pas de nouvelles, sinon que j'ai fait une excursion dans les bois et choisi l'emplacement d'une église. Beaucoup de peine, mais espérance de succès.

18 septembre.

J'arrive de San-Fernando, où j'ai béni trois mariages. L'un des conjoints était un beau nègre, né dans l'île de Cariacou, et maître d'école à *Saint-Dominic-village*. Il est aussi catéchiste à *Diamond-village*, où deux fois par semaine il fait la prière. Ce maître d'école parvient non seulement à se faire respecter, mais à se faire aimer ; ce qui est très rare dans nos pays. Avec cela, un grand attachement à la religion.

J'ai trouvé dans ce brave Yoyo des sentiments admira-

bles de délicatesse et de générosité. A plusieurs reprises, un ministre protestant essaya de l'entraîner dans l'erreur à force de promesses et d'argent. La dernière fois qu'il se présenta, il reçut une réponse qui dut pour toujours le décourager.

« Monsieur Yoyo, dit-il, pour toutes vos peines, combien les prêtres catholiques vous donnent-ils par mois?

— Monsieur, ils me donnent leur affection, et douze dollars par dessus le marché.

— C'est bien peu. Si vous consentez à enseigner pour moi, vous aurez dix-huit dollars.

— Très bien, ajouta notre Yoyo; je prendrai volontiers, pour enseigner, vos dix-huit dollars, mais après, combien me donnerez-vous pour la perte de mon âme? »

Là-dessus, le ministre s'enfuit,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Les autres mariés étaient deux coolies en grand costume indien. Sur la tête, des espèces de turbans ressemblant un peu au béret des Basques, et ornés de rubans, de papier doré, etc. Aux oreilles, plusieurs pendants en or. Leur robe à frange d'or descendait jusqu'à terre, et une magnifique ceinture la serrait autour des reins. Le costume des deux fiancées n'était pas moins pittoresque. Leur corsage d'un velours écarlate contrastait heureusement avec la blancheur de la robe. Les bras nus étaient couverts d'ornements en argent, et les doigts chargés de bagues et d'anneaux. A leur cou un grand collier composé d'une vingtaine de pièces d'argent. Outre les pendants d'oreille, elles portaient au nez un magnifique ornement que j'ai pu voir, malgré le voile qui leur cachait le visage. C'était un

anneau d'or avec bijoux en or et pierres précieuses. Il descendait jusqu'au menton, et encadrait complètement la bouche. Quelle idée, direz-vous comme moi, de suspendre au nez des fiancées de pareils ornements!

L'un des coolies fut baptisé juste avant le mariage. Depuis six mois, il étudiait la doctrine catholique, et montrait d'excellentes dispositions. Puissent ces pauvres gens trouver enfin le bonheur!

Hélas! que les familles coolies converties au catholicisme sont rares au milieu de leurs innombrables compatriotes encore païens! Tous les jours je déplore que nous ne puissions presque rien pour le salut de ces infortunés. Lorsque je vins à Naparima, j'avais l'intention de m'occuper d'eux activement : j'ai été débordé. A peine si dans ce vaste champ gardé par le démon, j'ai pu glaner quelques épis. Si nous étions plus nombreux, si nous avions quelques ressources, nous obtiendrions certainement des résultats consolants parmi ce pauvre peuple coolie.

Il y a quelques jours, j'ai eu le bonheur de baptiser une femme coolie très malade et qu'on instruisait depuis plusieurs années. Elle avait vécu longtemps avec un mauvais catholique, qui cependant faisait ses prières. C'est ainsi qu'elle-même les avait apprises. Depuis un certain temps elle manifestait souvent la crainte de mourir avant d'être baptisée. Enfin, mercredi, voyant que sa maladie de poitrine pouvait l'emporter en peu de jours, je lui annonçai que la faveur tant désirée allait lui être accordée. La joie la plus vive illumina aussitôt son visage. Elle était étendue par terre sur de misérables haillons; des voisines couvrirent d'un drap blanc sa pauvreté; on lui mit sur la tête un grand voile, et elle parut toute

changée. A mes questions, elle répondit avec exactitude et avec un accent de profonde conviction. Quand j'eus

INDIENS DE TRINIDAD ACCROUPIS DEVANT LEUR CASE

versé l'eau qui purifie les hommes de leurs souillures : *purificans humana contagia*, elle me regarda avec une sorte

de ravissement. Un sourire angélique apparut sur ses lèvres jusque-là contractées par la douleur, et dans son patois, elle me dit en sanglotant : *Father, me glad! Father, me too content! me too much glad, me pickini of God!* « Père, moi heureuse! Père, moi très contente, moi tout à fait heureuse, moi l'enfant de Dieu! » Tous les assistants étaient émus, mais ce qui augmentait encore mon émotion, c'est que je venais de donner à la malade le nom de Marie-Félicité, le nom de ma chère mère. Le regard et le sourire de cette néophyte me rappelaient ce que je surpris plus d'une fois sur les traits de ma mère, lorsqu'elle me parlait du bon Dieu. Je vous demande un *Ave Maria* pour ma mère, aussi malade peut-être en ce moment que la nouvelle chrétienne, dont sans doute je vous ai entretenus trop longtemps.

La semaine prochaine, je compte baptiser un jeune coolie de vingt ans, à qui j'enseigne le catéchisme tous les jours. Il demande que le baptême ait lieu à sept heures du soir. Son père, mahométan, a juré, dit-il, qu'il le tuerait si jamais il apprenait sa conversion au catholicisme.

16 septembre 1884.

Avant de parler avec vous de quelques oiseaux remarquables de la Trinidad, je tiens à vous communiquer la grave nouvelle que je viens de recevoir. Notre évêque coadjuteur, Mgr Hyland, a, dit-on, la mauvaise fièvre. Il est alité, et le docteur ne permet à personne de le visiter. Priez pour lui.

L'autre jour, dans le presbytère, le chat sut habilement s'emparer d'un petit oiseau qui porte le beau nom d'*oiseau-bon-Dieu*. Commençons par lui, si vous voulez, la causerie que depuis longtemps je me proposais d'en-

tamer avec vous sur ce sujet. L'oiseau-bon-Dieu est si gentil que les plus barbares enfants dénicheurs le respectent. Quel est donc le secret de cet oiseau pour gagner toujours son procès? Il se plaît dans la société de l'homme, il a confiance en lui, le récrée de ses joyeuses chansons et lui demande pour son nid l'hospitalité. Et, vous le savez, partout l'hospitalité est sacrée. Il est plus petit qu'une fauvette, et n'a pas les voyantes couleurs des autres oiseaux de nos pays; sa robe ressemble comme couleur à celle d'un capucin. Mais sa tenue élégante frappe tout de suite. Comme il se balance avec grâce à deux pas de vous, lorsqu'il voit qu'on le regarde! Il aime vraiment à se trouver près de l'homme, et l'homme lui accorde volontiers protection.

Notre presbytère de Port-d'Espagne possède toute une famille de cette tribu ailée. Que de fois j'ai vu l'oiseau-bon-Dieu entrer dans ma cellule, rester un moment près de moi, et s'envoler de nouveau en poussant un petit cri de satisfaction. Souvent aussi, pendant l'office ou la méditation, l'oiseau-bon-Dieu passe par les fenêtres sans vitres de la chapelle, et quelques instants après reprend tranquillement sa volée.

Dans l'église de la *Mission*, un couple s'est établi derrière un tableau de Notre-Seigneur, à côté de l'autel. Pendant la sainte messe, je les entends parfois voleter autour de moi; mais plus ordinairement ils se tiennent au fond de l'église et chantent en paix *leur cantique*. La voix de ce troglodyte est en effet des plus harmonieuses, aussi l'appelle-t-on le rossignol d'Amérique. Chose curieuse! les oiseaux des climats tempérés ou du nord possèdent habituellement une voix forte, mais des cou-

leurs peu éclatantes. Ceux des tropiques brillent par les couleurs, mais leur voix est nulle ou désagréable. L'oiseau-bon-Dieu est une exception. Seul il a plusieurs notes à sa gamme. L'observation m'en a été faite par un ornithologiste très distingué. Certes, il n'égale pas les modulations ravissantes du rossignol européen, son chant est moins soutenu, mais sa douceur et sa modestie plaisent et élèvent l'âme. Les autres oiseaux chantent peu, je pense que la chaleur en est la cause; car dans les forêts et sous les ombrages très épais on est assourdi par leur babillage et le bruit de leurs disputes. Le matin aussi, lorsque le soleil se lève, on entend le chant des oiseaux. Ainsi, au-dessous de ma fenêtre, il y a des baies mûres, et les *qu'est-ce-qu'il-dit* en font chaque matin leur déjeuner avec un vacarme épouvantable.

Le *qu'est-ce-qu'il-dit* est un oiseau de la grosseur d'une grive et dont le cri rauque ressemble assez à cette interrogation, articulée rapidement du gosier par un Auvergnat en colère. Il est tellement fin et rusé, qu'à la chasse on peut à peine l'approcher. Son plumage est souvent très varié et éclatant.

Le roi des oiseaux cependant pour la beauté du plumage, c'est le colibri. Il butine sur les fleurs sans s'y poser, comme ces grands papillons que l'on voit en France, par une belle soirée, enfoncer rapidement leur trompe jusqu'au fond de la corolle des fleurs, et fuir aussitôt sans s'arrêter. Aux rayons du soleil, le colibri est splendide. On le dirait couvert de diamants, d'émeraudes et de toutes sortes de pierres précieuses. *Benedicite omnes volucres cœli Domino.*

VI

La fête des morts à San-Fernando. — Jour de carnage, cent victimes. — Second anniversaire de l'arrivée du missionnaire à Trinidad. — Plaisante aventure d'un nègre. — Autre rencontre à San-Francisco des Waraons de l'Orénoque.

San-Fernando, 3 novembre 1884.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Je viens de recevoir vos longues et intéressantes lettres. Avec quel bonheur je les ai lues ! Vous commencez à comprendre quelle joie vous me causez, et je l'espère bien, ces lettres ne seront pas les dernières. En quittant le noviciat, je n'ai pas perdu l'amour de saint Thomas et le désir de pénétrer plus avant dans sa doctrine. La *Somme* est toujours près de moi, et très souvent j'en parcours quelques pages. L'autre jour, j'avais résumé le traité des anges dans un sermon anglais; or, un gros bonnet de l'endroit — le maître d'école ! — vint ensuite me remercier et me complimenter sur ma science. Quelle autorité ! Hier soir, au cimetière, je prêchais devant trois ou quatre mille personnes environ, catholiques et protestants; c'est encore saint Thomas qui me donna le thème de mon sermon. Le voici : *Mortuo non prohibeas gratiam.* (Eccli.) *Debemus mortuis quadruplicem gratiam. 1° Sepulturam; 2° Orationem; 3° Eleemosynam; 4° Sacrificium missæ* [1].

Comme vos lettres sont arrivées à point pour me donner du courage ! J'allais abandonner mon journal, mais je viens de le retrouver sous un tas de paperasses. Il y

1. Ne refusez pas grâce au mort. (*Ecclésiastique*, VII, 37.)
Nous devons aux morts une quadruple grâce : 1° la sépulture ; 2° la prière; 3° l'aumône; 4° le sacrifice de la messe.

était depuis un mois et demi. Que de faits peut-être vous auraient intéressés durant cet intervalle!

Enfin, je reprends mes notes, et je tâcherai de rester fidèle à ma promesse.

Hier, nous célébrions la fête des morts. Elle revêt à San-Fernando un cachet particulier à cause de l'illumination traditionnelle du cimetière. Celui-ci est divisé en quatre parties, réservées, la première aux anglicans, la seconde aux catholiques, la troisième aux méthodistes, presbytériens et baptistes, la quatrième aux païens. Au milieu du cimetière catholique s'élève une belle chapelle où la messe est dite le premier lundi de chaque mois. Nos catholiques s'y rendent avec empressement, au nombre de plus de deux cents quelquefois. La veille de la fête des morts étant cette année un dimanche, l'illumination des tombes fut plus belle et la foule plus nombreuse que les années précédentes. C'était, je vous l'assure, un spectacle touchant de voir étinceler de mille feux ce champ des morts. *Et nox sicut dies illuminabitur*[1]; ces lumières semblaient nous dire que nos chers défunts, couchés maintenant dans les ombres de la mort, mais sortis de ce monde, nous l'espérons, en état de grâce, jouissaient pourtant des clartés de la céleste béatitude. Toutes les tombes des catholiques avaient des lumières, quelques-unes trente, quarante, disséminées parmi les fleurs et les *ever-green*[2]. Quelle différence avec les hérétiques! Les anglicans avaient bien placé de loin en loin quelques lumignons, mais les autres protestants se défendent de cette superstition papiste. Chaque année, leurs ministres s'efforcent, par un sermon

1. Et la nuit sera lumineuse comme le jour. (*Ps.* CXXXVIII, 12.)
2. Nom générique désignant des plantes toujours vertes.

véhément, d'en détourner les ouailles fidèles. Malgré tout, quelques indépendants passent outre aux objurgations et illuminent leurs tombes, mais le nombre de ces courageux est infiniment restreint.

Les coolies avaient mis beaucoup de lumières. Eux du moins ont vite compris que notre nature a besoin des manifestations extérieures du culte, et cet usage des catholiques leur plaisant, ils l'ont adopté.

La procession se développa dans un très grand ordre, et ensuite je fis un sermon à cette assistance variée, mais sympathique. On m'écouta dans le plus profond silence; cependant quelques sanglots que j'entendis à un moment faillirent me troubler. Les créoles sont si sensibles! Comment leur parler de la mort dans ces circonstances émouvantes, sans qu'ils pleurent? Cette fête des morts m'a laissé un délicieux souvenir.

Jeudi dernier, l'impression a été toute différente. Vous ne pourrez jamais vous imaginer pareil jour de carnage et de sang. Plus tard, je vous raconterai en détail la fête des coolies musulmans, appelée par eux l'*Hossé*. Le temps me fait défaut aujourd'hui. Pour l'occasion, les bouddhistes se joignent aux disciples du Coran, et la fête se transforme en réjouissances nationales, souvenirs de la patrie absente. Ces pauvres Hindous sautent, vocifèrent au-devant d'un char en bois léger, revêtu d'un papier de couleur. On les voit, armés tous d'un grand bâton, se réunir ce jour-là au nombre de plusieurs milliers et se rendre, les uns à Port-d'Espagne, les autres à San-Fernando. La plupart sont bientôt en état d'ivresse, et, malgré la police, ils font partout un sabbat infernal.

Cette année, pour maintenir l'ordre, le gouvernement

toléra l'*Hossé* dans les *habitations* (*estates*) où travaillent les coolies, mais l'entrée de Port-d'Espagne et de San-Fernando fut formellement interdite. Exaspérés par cette prohibition, les coolies protestèrent à grands cris et annoncèrent partout qu'ils ne tiendraient aucun compte des ordres du gouvernement. Celui-ci était peu rassuré. *Policemen* et soldats furent convoqués, et un *man of war* (nom générique d'un navire de guerre anglais) vint mouiller dans le port de San-Fernando. Cette ville, en effet, sert habituellement de point de concentration aux coolies, qui s'y rendent souvent au nombre de vingt-cinq ou trente mille.

Le jeudi matin, avis est donné que les Hindous se préparent à venir malgré la défense. Les troupes, de leur côté, prennent leurs positions, se divisent en trois corps et occupent l'entrée des trois routes conduisant à la ville. Par la route du nord personne ne vint, et le bruit de la fusillade qu'on entendait au sud et à l'est fit reculer les plus braves. Mais sur les routes de Sainte-Madeleine et de Cipéro il se passa une scène épouvantable. Cinq ou six mille coolies s'avançaient, furieux et armés de bâtons. A peine cinquante soldats à chaque endroit pour les arrêter. Aucune sommation n'est écoutée, ils marchent toujours en avant. Enfin la troupe est obligée de tirer sur la foule : quinze morts et quatre-vingt-onze blessés restèrent victimes de cette insurrection. Ces Indiens étaient tellement fanatisés par leurs chefs qu'ils persistaient encore à vouloir forcer le passage. S'ils avaient réussi, la ville était livrée au pillage ; car personne n'aurait eu assez d'influence pour arrêter ces sauvages en colère. Du côté de Cipéro, les soldats durent décharger deux fois sur eux leurs armes.

On accuse les créoles, surtout les nègres, d'avoir encouragé la résistance pour qu'on ne supprimât pas la fête de l'*Hossé*, qu'ils aiment passionnément. Si vous aviez vu la fureur des révoltés pendant le transport des blessés et des morts ! Les *policemen* ont été sur le point de payer de leur vie la fidélité au devoir.

Je suis allé à l'hôpital pour visiter les blessés, mais que pouvais-je faire? Les plus gravement atteints appartenaient au mahométisme. Or, il est très rare qu'un musulman se convertisse, et dans la circonstance, il ne fallait pas même songer à quelque tentative.

4 novembre 1884.

Comme vous l'aurez appris déjà quand cette lettre vous parviendra, Mgr Hyland est mort, et de nouveau le diocèse se trouve sans évêque coadjuteur. C'était un religieux bien édifiant; il apportait à la célébration de la sainte messe une très grande piété; il aimait beaucoup son rosaire, et l'on m'a dit qu'il le récita en entier dans la matinée du jour de sa mort.

Voici comment le T. R. Père M. Dominique raconte les derniers moments de Mgr Hyland, dans l'éloquente oraison funèbre prononcée par lui à la cathédrale :

« Mgr Hyland nous fit signe de réciter le rosaire, et tous tombant à genoux, nous nous empressâmes de nous conformer à son désir. Malgré ses horribles souffrances, notre cher malade nous suivait comme il pouvait, remuant légèrement les lèvres et promenant ses doigts sur son rosaire. Lorsque nous fûmes arrivés vers la fin de la dixième dizaine, au moment où nous allions commencer les mystères glorieux, Mgr Hyland mit son rosaire de côté, puis joignant les mains, il se mit à regarder fixement

devant lui à une certaine hauteur, comme s'il avait contemplé une apparition céleste. Le bon Frère qui ne le quittait pas ayant voulu alors arranger son scapulaire, il le repoussa de la main, comme s'il eût craint d'être troublé dans sa contemplation. Il resta dans cet état jusque vers le milieu de la dernière dizaine du rosaire, ayant l'air d'être complètement absorbé dans la contemplation d'un spectacle tout divin, et remuant constamment les lèvres, comme s'il avait voulu parler à quelque être surnaturel. Enfin il éprouva une assez forte crise, pendant laquelle nous achevâmes le rosaire, et presque aussitôt après il rendit sa belle âme à Dieu.

« Nous n'osons point affirmer que notre pieux évêque ait eu une vision surnaturelle à sa dernière heure; ce sont là des secrets et des mystères qu'il n'est pas facile de pénétrer. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de le dire, l'attitude du très regretté Mgr Hyland pendant que nous récitions les mystères glorieux du rosaire, ses mains jointes et élevées à une certaine hauteur, ses lèvres qui se remuaient constamment et plus fortement que pendant la récitation des dix premières dizaines, l'expression de son regard et de sa figure, sur laquelle semblait rayonner déjà la gloire du ciel, nous portent à croire que Sa Grandeur a réellement vu quelque chose de surnaturel. Qu'y aurait-il d'étonnant si la Reine du très saint Rosaire, entre les mains de laquelle il a voulu en quelque sorte remettre son âme, en demandant que le rosaire fût récité à sa dernière heure, était descendue du ciel pour prendre elle-même l'âme de son fidèle serviteur et la transporter dans le séjour des bienheureux? Ne savons-nous pas que plus d'une fois Elle a accordé cette même faveur à quelques

dévots serviteurs qui l'avaient pieusement et fidèlement invoquée pendant leur vie? Est-ce qu'Elle ne pourrait plus aujourd'hui ce qu'Elle a pu jadis?

« Quoi qu'il en soit, nous ne saurions douter que la mort de Mgr Hyland n'ait été précieuse devant le Seigneur. Ah! puisse ma mort ressembler à la sienne! *Moriatur anima mea morte justorum.*

« Du haut du ciel, où sans doute il a été admis déjà, nous espérons qu'il pensera à nous. Il s'occupera encore du troupeau qui lui était confié, et peut-être sa sollicitude pour notre avancement spirituel sera-t-elle plus efficace qu'elle n'était sur la terre. »

6 novembre.

Les incendies sont très fréquents depuis quelque temps à San-Fernando, et l'on soupçonne les propriétaires couverts par une assurance de mettre eux-mêmes le feu à leur demeure. L'année dernière, avant mon arrivée, un terrible incendie dévora plus de cinquante maisons, et plusieurs familles furent complètement ruinées. Quatre autres éclatèrent durant le mois dernier. L'un d'eux détruisit neuf ou dix maisons, dont une seule était assurée, et c'est dans cette maison que précisément le feu se déclara. J'étais alors en chaire, prêchant un sermon anglais. Tout à coup retentit dans la rue le cri sinistre de *Fire! Fire!* Un trouble indescriptible s'empare de mes auditeurs, qui se précipitent vers la porte de l'église. Pour éviter à la sortie quelque accident grave, je m'efforçai de les calmer en leur disant aussitôt : *Keep quiet! do not be afraid! be silent.* Je descendis moi-même de chaire pour voler au feu. Quel épouvantable foyer! Jamais encore je n'avais vu si grand incendie. Une pauvre famille coolie catho-

lique a été entièrement ruinée. C'est une veuve qui a son frère malade et quatre petits enfants.

On attribue généralement ces incendies à la malveillance. La misère étant très grande, beaucoup de boutiquiers voient leurs affaires en souffrance. Alors, se sachant assurés, ils mettent le feu à leur maison; tant pis pour les voisins, s'ils ne sont pas couverts eux aussi par une assurance!

La semaine dernière, j'ai commencé ma troisième année de séjour dans la mission de Trinidad! Que le Seigneur Jésus et sa très sainte Mère en soient bénis, et qu'ils me pardonnent toutes mes négligences dans leur service.

Du 24 octobre 1882 au 24 octobre 1884, voici les résultats de mes humbles efforts. Je vous les transmets en toute simplicité, bien qu'il y ait probablement de ma part quelque peu d'amour-propre dans le fait de cette communication. Cette mauvaise graine est si subtile! et ne se glisse-t-elle pas à travers nos meilleures actions?... Dans ce laps de temps, j'ai compté 177 baptêmes, dont 86 de païens ou de protestants, et une cinquantaine de mariages parmi des gens qui vivaient comme les agoutis de nos forêts. Païens, protestants et misérables en rupture de ban avec les saintes lois de l'Église, tels sont ceux que je recherche et près de qui j'aime à me dépenser. Selon moi, c'est le travail vraiment nécessaire à la Trinidad, celui qui fait du prêtre un vrai missionnaire, et, j'ose le dire, celui qui lui donne en retour le plus de consolations. Ce n'est pas toujours agréable, on a bien des préjugés à vaincre, bien des difficultés à surmonter, mais par la prière et la messe pieusement célébrée, on obtient pour soi la grâce du bon Dieu. Et

si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? J'ai pris la ferme résolution de rester constant dans l'œuvre commencée. Jusqu'ici, les fruits de ce ministère ne sont pas abondants, c'est vrai, mais j'ai été accablé de travail auprès des créoles catholiques. Ainsi, cette année, j'ai dû prêcher le carême, le mois de Marie et quatre petites missions; j'ai fait en anglais quatre ou cinq catéchismes par semaine. Chaque dimanche, il me fallait prêcher en moyenne deux fois, chaque mercredi une fois. Et je ne compte pas l'imprévu, qui est très considérable. Naturellement je ne puis m'occuper des païens autant que je le désirerais. *Regi sæculorum immortali, et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.*

8 novembre.

La plupart des personnes baptisées jusqu'ici par moi sont de couleur noire, pour la bonne raison que les noirs forment les neuf dixièmes de la population. Hier, cependant, j'ai eu le bonheur de conférer le baptême à une personne de race blanche. Cette néophyte est une orpheline de vingt-deux ans, fille d'un Anglais protestant et d'une Portugaise qu'il avait entraînée dans l'hérésie.

Un noir bien malade, et protestant, m'a fait appeler aujourd'hui dans sa case, située au fond de Naparima. A ma vue, il a levé les yeux et les bras vers le ciel, en disant : « O Père, toute ma vie j'ai désiré être catholique; mais, par négligence, j'ai toujours différé. Je m'en repens sincèrement. Oh ! comme j'avais peur de mourir avant votre arrivée ! Enfin, Dieu a eu pitié de moi. » Voilà une conversion qui n'était pas difficile. Mon pauvre noir montrant d'excellentes dispositions, je n'eus qu'à verser sur

son front quelques gouttes d'eau baptismale, et à l'absoudre ensuite de ses fautes sous condition. Je n'en ai pas moins goûté une consolation très sensible. De temps en temps il vous tombe ainsi entre les mains des âmes que vous n'avez pas cherchées. Le bon Dieu, sans doute, veut par là vous dédommager des efforts inutilement tentés pour convertir d'autres âmes dont l'heure n'était pas encore venue.

Passons maintenant, si vous le voulez, du « grave au doux » et du « sévère au plaisant », pour nous conformer aux conseils d'Horace et de Boileau. M. l'abbé Rabanit, curé de Pointe-à-Pierre, sort d'ici, et il nous a raconté une curieuse histoire que je m'empresse de vous transmettre. L'autre jour, son vieux nègre étant allé à Port-d'Espagne, entre dans le premier magasin venu, et demande un *ish fisi*, c'est-à-dire « le fils d'un fusil ». Le marchand le regarde, mais ne comprend pas. Il montre au nègre les différents articles de sa boutique. Rien de tout cela ne convenait à notre homme, qui répétait invariablement : *Non; moin velé ioun ish fisi.* Découragé, le noir appelle alors un de ses compatriotes, et lui explique l'affaire. *Imbécile*, lui répond l'autre nègre, *dépi temps ou ka rété dans pays béké* (blanc) *ou pas ka connaite encore ka crié choï-là ioun pintolet.* Le marchand aussitôt comprend que le client voulait un *pintolet*, c'est-à-dire un pistolet, ou le « fils d'un fusil », *ish fisi.* Mais il ne tenait pas cet article : c'était un marchand *drapier.*

8 novembre 1884.

J'ai rencontré ce soir une troupe de Waraons, venus à San-Fernando pour vendre leurs *chinchoros* (hamacs en petites cordes tressées). Pauvres enfants des bois, que j'aurais voulu leur faire connaître Celui qui les rendrait

véritablement libres et heureux, le Sauveur Jésus qu'ils ignorent! Ah! si un jour il m'était permis d'aller dans ce delta de l'Orénoque aux cinquante embouchures, que les Waraons habitent! Je n'en perds pas l'espérance. Ces pauvres sauvages étaient une douzaine environ, dont la moitié des jeunes gens, ou même des enfants. Ils étaient absolument vêtus comme cet Anglais infortuné qui rentrait à Jérusalem après une excursion dans le désert, où les Bédouins l'avaient dévalisé. A mesure qu'ils vendaient leurs *chinchoros*, ils achetaient, qui un chapeau, qui une chemise, etc., et avec quelle noble fierté ils se paraient de ces produits de notre civilisation! J'ai bien examiné ces chers Waraons, à la figure noire, mais douce, et dont quelques-uns semblaient réellement intelligents. Je n'ai pas trouvé dans leur physionomie cet air hébété signalé par quelques auteurs, lorsqu'ils parlent des sauvages de l'Orénoque. J'aurais voulu m'entretenir avec eux, mais un seul parlait espagnol. J'ai causé un peu avec ce sauvage, je l'ai engagé à venir au presbytère et à l'église catholique; malheureusement, faisant les affaires de tous, il était absorbé par ses ventes et ses achats, et ne prêtait à mes invitations qu'une oreille distraite. Il m'a promis de venir demain. Seulement, demain, j'ai deux messes à dire, à Cypero et à Monkey-town; je ne rentrerai qu'à trois heures de l'après-midi, et ne pourrai plus revoir mes chers sauvages, à mon grand regret. Un de ces Waraons ayant acheté une chemise dans un magasin, l'essaya séance tenante. Quand il sortit de la maison, il pleuvait. Aussitôt il l'enleva, la plia et la mit sous son bras pour ne pas la mouiller. Jugez de l'hilarité des passants. — Pauvres infidèles! priez pour eux?

Demain soir, je vais à Port-d'Espagne pour y faire ma retraite annuelle. Le journal se taira donc durant un laps de temps qu'il est difficile de déterminer. Car souvent la dévotion de vous écrire m'abandonne, et il me semble que le courage de recommencer ne veut plus me revenir.

Dieu ait pitié de moi et me convertisse! J'éprouve une grande joie à sortir de ce tourbillon d'affaires au milieu duquel je vis enveloppé. Je suis heureux d'être seul pendant dix jours. J'ai entendu la voix du Bien-Aimé : *Veni seorsum et requiesce pusillum, et loquar ad cor tuum* [1]. — Allons. *Vox dilecti suavissima* [2].

1. Viens à l'écart et repose-toi un peu ; je parlerai à ton cœur.
2. La voix du Bien-Aimé est pleine de douceur. (*Cant.*)

VII

Température de Trinidad. — Un quêteur d'Afrique. — Touchante conversion d'un Marseillais échappé de Cayenne. — *Christmas! happy Christmas!* — Missionnaires protestants et parieurs américains.—Bonne année!

San-Fernando, 5 décembre 1884.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Je commence à croire que nous changeons de latitude, et que bientôt nous grelotterons comme en Hollande. Jamais je n'ai vu le thermomètre aussi bas. Il marquait ce matin, au presbytère, 22 degrés seulement. Il fait froid, et tous les matins je m'enveloppe dans ma chape. La nuit, j'ai besoin de deux couvertures. D'où vient ce changement? Depuis huit jours, des pluies torrentielles nous inondent.

Une remarque qui peut-être vous paraîtra singulière. Avec 22 degrés à Trinidad on a beaucoup plus froid qu'en France, à température égale. Pas de comparaison. Je crois analyser impartialement mes impressions; eh bien! notre temps exceptionnel de 22 degrés équivaut, il me semble, à peu près aux jours pluvieux de juin, en Provence (10 ou 15 degrés). De même, les 30 et 32 degrés que nous avions il y a un mois sont certainement plus faciles à supporter qu'en France. Le froid et la chaleur ici sont-ils donc d'une nature différente? Quelle est la véritable cause de ce phénomène? Il est certain qu'un étranger ne se rend pas un compte exact de notre température par la seule inspection du thermomètre, qui donne de 22 à 33 degrés.

Je me suis bien fait sur ce point quelques théories;

mais il est tard, la patrouille vient de sonner, et je demande à entrer dans le royaume des songes. J'espère que trois morts, enterrés aujourd'hui, ne me troubleront pas. Franchement, je n'ai guère bonne grâce à me plaindre du froid, lorsqu'en Hollande il vous fait tant souffrir, le jour comme la nuit, avant matines comme après. Mais comme tout cela est méritoire! Offrez-le, je vous en prie, pour la conversion de mes protestants, de mes païens, de mes pécheurs, *quorum primus ego sum*[1]; *and God will bless you*[2]!

9 novembre 1884.

Un quêteur d'Afrique. — Il y a quelques années, l'évêque de Constantine acheta quelques ruines sur une colline déserte, mais chère à tout cœur catholique par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est la colline d'Hippone, le siège épiscopal du grand saint Augustin. Le diocèse de Constantine entreprit dès lors de relever l'ancienne basilique, de bâtir à côté un petit séminaire et un asile de vieillards. Beau dessein, mais où prendre les ressources nécessaires? Pas en Afrique, paraît-il, puisque des quêteurs parcourent en ce moment toutes les parties de l'ancien monde et du nouveau. L'un d'eux se trouve à Trinidad, qu'il croyait une mine d'or, et qui vit en réalité dans une grande misère. Je ne vous parlerais pas de toute cette affaire, si ce quêteur n'était français, lyonnais, et même ancien condisciple du frère de notre Père A... Il se nomme Barbier.

L'œuvre à laquelle il se dévoue méritait d'être aidée et de trouver chez nous, Dominicains, un excellent accueil,

1. Parmi lesquels je suis au premier rang.
2. Et Dieu vous bénira.

puisque nous sommes les petits-fils de saint Augustin. De plus, le quêteur est un saint et vertueux prêtre, pieux, surnaturel, et d'une bienséance exquise. M. l'abbé Barbier nous aime beaucoup; il voudrait même être reçu dans le Tiers Ordre avant de quitter l'île de Trinidad. Il veut ainsi se dédommager, dit-il, de n'avoir pas suivi autrefois l'attrait qui le poussait vers notre Ordre. Monseigneur l'archevêque l'a autorisé à quêter partout; il a prêché et quêté en conséquence à la cathédrale de Port-d'Espagne, et de différents côtés. Nous l'avons gardé près de quinze jours à San-Fernando, et malgré la pauvreté de nos districts, il a recueilli trois cents francs. Quelles délicieuses journées je passais avec lui! Nous récitions ensemble le rosaire, en traversant les plaines de Naparima. Toujours j'ai beaucoup aimé saint Augustin, mais le P. Barbier me l'a fait aimer davantage encore. Puissé-je apprendre bientôt qu'il a rebâti sa *Cité de Dieu!*

Réjouis-toi, terre d'Afrique!
Ce jour est le jour du réveil.
Sors de ta cendre, ô basilique!
Hippone, sors de ton sommeil!
(JULIEN D'AILLIÈRE.)

12 décembre.

Je dois être blasé sur toutes les nouveautés de la Trinidad, car je ne trouve plus rien à vous signaler, rien qui me paraisse digne de vous intéresser. Pendant que le R. Père visiteur [1], avec une fraîcheur d'imagination et un enthousiasme qui font mon admiration, s'extasie devant les paysages, les arbres splendides des tropiques, etc., je me désole de trouver tout cela vulgaire. *Assueta vilescunt.*

1. Le T. R. P. François Balme.

On vient de me donner un joli panier caraïbe, semblable à une petite malle, et tressé par des sauvages, anciens habitants, je crois, de la Dominique. Les sauvages de ce pays vivent de la vente de ces paniers, qu'on exporte en grand nombre pour les autres îles et pour le continent. Tous chrétiens, les indigènes de la Dominique vivent séparés des créoles, dans une petite vallée que le gouvernement leur a abandonnée. Ils sont quatre à cinq cents environ. Leur principale, je dirais presque leur seule industrie est de tresser ces paniers. Ils les façonnent ordinairement par séries. Après en avoir fabriqué un très grand, ils prennent leurs mesures, et ils en font un second qui s'emboîte exactement dans le premier, et ainsi de suite. Le dernier est si petit qu'il est absolument impossible d'en faire entrer un autre dedans. Quelquefois ces séries se composent de trente à quarante paniers. Celui que je viens de recevoir peut contenir les livres, cahiers et autres objets formant le mobilier d'un étudiant dominicain. Peut-être vous l'enverrai-je par le R. Père visiteur; sinon, il servira d'*armariolum* pour mes archives, et j'y rangerai les belles lettres que m'écrivent mes chers Frères exilés de Hollande.

Autre nouvelle importante. Le P. Violette ira en *changement d'air* en Europe. On dit même qu'il verra la Ville éternelle. Heureux voyageur! Si je pouvais acheter cette joie par dix années de travaux sous les tropiques, je ne le regretterais pas. Mais très probablement la Ville éternelle que je verrai la première est si belle, qu'on n'en revient plus pour raconter ses merveilles. Le P. Violette essayera de nous ramener les Frères des Écoles chrétiennes. Que Dieu bénisse son voyage et ses projets!

De plus, il a été décidé que, le 1er janvier, je rentrerais à Port-d'Espagne. Inutile de vous donner les raisons de cette détermination, et de vous dire si j'en suis content ou non. Les raisons, je ne les connais pas bien. Ce que je suis très content de pratiquer, c'est l'obéissance. On a décidé cela. *All right!* On m'a fait signe : *Veni;* je viens. J'ai vécu en très bonne harmonie avec le P. Violette que j'aime beaucoup, et qui est certainement un vrai missionnaire plein de zèle et de charité. J'ai eu toute latitude pour travailler au salut des âmes, trouvant toujours devant moi plus de travail que je n'en pouvais embrasser. J'ai eu beaucoup d'occasions pour acquérir l'*expérience*, cette science si nécessaire à Trinidad, plus nécessaire que partout ailleurs peut-être. Enfin, j'ai pu me perfectionner dans la connaissance de l'anglais, ce qui à Port-d'Espagne me sera très utile. Mon séjour d'un an à San-Fernando, m'a donc procuré bien des avantages. *Benedictus Deus.*

18 décembre.

Vive Marie, Mère de miséricorde! Je prends la plume aujourd'hui, bien chers Frères, avec plus de plaisir que d'habitude; car je vais vous parler de notre bonne Mère du ciel, et de la plus grande consolation qu'elle m'ait fait éprouver depuis que j'ai l'honneur de travailler pour la gloire de son Fils Jésus. Je vais vous raconter le plus signalé miracle que j'aie vu jusqu'à présent, supérieur, à mon avis, à la résurrection d'un mort sortant du tombeau pour proclamer la puissance et la bonté de Dieu.

A San-Fernando, je suis chargé de l'hôpital, et je le visite au moins deux ou trois fois par semaine. Ce qui souvent me navre le cœur, c'est d'assister à la mort des

païens, sans rien pouvoir pour leur salut; c'est de voir mourir des protestants, auxquels il est défendu de parler de religion et de conférer le baptême à l'hôpital, parce que l'établissement appartient au gouvernement.

Pour les catholiques, c'est différent, nous avons toute liberté : je dois rendre cette justice à l'administration. Parmi ces pauvres malades, je rencontre toutes les misères physiques et morales, et je m'efforce, avec la grâce de Dieu, d'y apporter quelque remède. Mais il existe une grande misère morale que je n'avais pas encore trouvée à San-Fernando, c'est l'impiété en face de la mort, le refus du prêtre et des sacrements, à l'heure où l'on va paraître devant Dieu. Cette affreuse misère, je l'ai vue ces jours derniers, et, j'ai honte de l'avouer, je l'ai vue chez un enfant de notre France. Il est vrai, cet enfant de la France sortait de Cayenne, et il appartenait au rebut de notre malheureuse patrie. Nos créoles ont bien leurs vices, mais pas cette obstination dans l'impiété.

Mardi passé, je visitais donc mon hôpital, comme à l'ordinaire, lorsque j'aperçus un nouvel arrivé. Tout de suite je le reconnus pour un Français, et dès les premières paroles qu'il m'adressa, pour un Provençal. Il paraissait fort malade. Je commence par lui demander des nouvelles de sa santé, je m'enquiers de son précédent domicile, de sa condition, etc. Il me répond par monosyllabes, et je comprends qu'il est agacé de l'intérêt que je lui témoigne. Auguste (c'est son nom) est de la ville de Marseille : je lui parle de la France, de la Cannebière, etc.; il finit par me raconter un peu toutes les épreuves de sa vie, depuis vingt ans qu'il s'est enfui de Cayenne. Je le console de mon mieux, et de fil en aiguille, je lui demande

s'il a fait sa première communion. Un *oui* maussade est toute sa réponse. Je cherche à savoir s'il s'est confessé depuis son départ de France. « Oui, une fois à Cayenne, me répondit-il, il y a une vingtaine d'années; et depuis, je n'ai fait aucun acte de religion. » Le voyant très malade, je lui demandai enfin s'il ne désirait pas se réconcilier avec le bon Dieu. A ce moment, la figure du malheureux devint vraiment hideuse; d'un ton irrité, il répliqua qu'il ne voulait pas entendre parler de tout cela, qu'il n'avait rien à faire avec moi, etc. Penché vers lui, et rassemblant tout ce que mon cœur pouvait contenir d'amour pour les malades et de tendresse pour les âmes dévoyées, j'essayai de l'amener à la confiance en Dieu, et de préparer la voie à une bonne confession. Je n'obtins aucun résultat. Ne voulant ni achever le roseau presque entièrement brisé, ni éteindre la mèche qui peut-être brûlait encore, bien que je ne visse aucun signe favorable, je résolus de me retirer. Avant de sortir, je lui annonçai que je reviendrais le lendemain matin, et que je prierais beaucoup pour lui. « C'est inutile, me répond l'infortuné, je n'ai rien à voir avec vous; ce sera fait de moi bientôt. »

Je courus me jeter aux pieds de la sainte Vierge, et avec toute la ferveur dont j'étais capable, je priai pour la conversion de ce pécheur. Je le recommandai à quelques personnes pieuses, et les Sœurs, avec leurs enfants de l'école, récitèrent le rosaire à son intention; je n'étais pas sûr de le trouver encore vivant à ma seconde visite.

Le mercredi, après la sainte messe, je retournai tout tremblant à l'hôpital. Auguste restait obstiné, et cette entrevue me fut plus pénible que la première. Je remercie

Notre-Seigneur de la grâce qu'il me fit de ne répondre que par une excessive bonté à toutes ses paroles dures et injurieuses. Le souvenir de sa mère, celui de sa première communion, celui de Notre-Dame de la Garde, ne produisirent sur lui aucune impression. Après un dernier refus, plus accentué encore que les autres, je lui dis très doucement, mais avec une certaine gravité : « Mon cher ami, avez-vous bien pesé toutes les conséquences de votre détermination ? Mon devoir est de vous dire que bientôt vous mourrez, et que si vous tombez au fond de l'enfer, ce sera pour toujours. — Bah ! que m'importe, je n'y serai pas seul. » Ce fut sa réponse. Hélas ! comme je souffrais ! Je récitai près de lui et pour lui un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*. Un peu après, je lui offre une médaille, l'exhortant à la confiance en la sainte Vierge. Il refuse. Néanmoins, je lui glisse dans la main la médaille de Marie, et je me retire plus désolé que jamais. Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour vous l'écrire ; car je ne voulais pas le fatiguer et compromettre par une imprudence l'œuvre difficile de sa conversion.

De retour au presbytère, je fis prier, et partout on redoubla d'instances auprès de Marie. Puis je me mis à ma lecture d'Écriture Sainte ; je tombai sur ce texte de saint Thomas : *Dicendum est quod ipsum quod aliquis non ponit obstaculum, ex gratia procedit. Unde, si aliquis ponat, et tamen moveatur cor ejus ad removendum illud, hoc est ex dono gratiæ Dei vocantis per misericordiam suam*[1]. Oh ! comme ce texte me parut alors lumineux et vrai ! Comme aussi je suppliai la Bonté divine de se laisser toucher.

1. Commentaire sur l'épître aux Hébreux, ch. XII, leçon 3e.

Hier, enfin, j'achetai de prétendus raisins de Marseille, et les portai à mon malade. Je le trouvai plus calme, et son regard était moins dur. Il accepta volontiers mes raisins, et, comme il pouvait difficilement se servir de ses mains, je les lui mis grain par grain dans la bouche. En même temps, j'affectais de ne parler que de choses indifférentes, de la Provence, des vignes et des oliviers, etc. Il me semblait lire un changement dans les yeux de mon malade, mais je n'osais trop me le promettre. Après une assez longue visite, je fais mine de prendre mon chapeau, et je lui répète avec bonté que s'il aime ces raisins je lui en rapporterai encore. Il me regarde alors d'une manière expressive qui témoignait du triomphe de la grâce. On lisait dans ses yeux un mélange de honte, de confiance et de reconnaissance. Il hésitait à parler. *Mon Père, j'ai changé d'idée*, dit-il enfin, *je veux faire mon devoir, je ne veux pas attendre plus tard que demain.* Oh! quel amour pour Marie ces quelques mots allumèrent subitement dans mon cœur. Je la reconnaissais bien là, cette bonne et tendre Mère, vrai Refuge des pécheurs! « Et pourquoi pas tout de suite, mon cher ami? m'empressai-je de répliquer; commençons toujours, et demain nous n'aurons plus qu'à achever. » Bref, tout alla parfaitement. Cet homme, qui n'avait pas pleuré depuis plus de quarante ans peut-être, versait d'abondantes larmes, comme Madeleine aux pieds de Jésus. Ce matin, nous avons terminé la confession, et je lui ai donné la sainte communion qu'il réclamait avec instance.

Facile est in oculis Dei subito cohonestare pauperem[1]. (Eccli. XI, 23.) Oui, vraiment, je touchais du doigt le surna-

1. Il est facile à Dieu d'ennoblir le pauvre en un instant.

turel. Comme cette physionomie était changée! Quelle paix et quelle satisfaction se reflétaient dans tous les traits de cet homme! Malgré la souffrance physique, il y avait un certain rayonnement céleste qui ne pouvait venir que de la grâce. Quel changement, grand Dieu, s'était opéré entre mes deux visites! Il est dû, je le proclame, à l'intercession de Celle qu'on n'invoque jamais sans voir exaucer sa prière. J'aime à le publier pour la gloire de cette bonne Mère, et l'encouragement de ceux qui s'adressent à sa puissante intercession, sans avoir jusqu'ici obtenu l'objet de leurs désirs. Confiance, soumission à la volonté divine, persévérance!

24 décembre 1884.

Voilà qui n'arrive pas souvent : aujourd'hui j'ai administré l'extrême-onction à plusieurs personnes à la fois. J'ai baptisé souvent plusieurs personnes en même temps, et j'ai béni jusqu'à six mariages ensemble; mais je n'avais pas encore prononcé au pluriel la formule de l'extrême-onction. Deux malades de l'hôpital, un Chinois et un nègre, tous deux très près de mourir, étaient couchés l'un à côté de l'autre. J'ai fait les onctions sur chacun d'eux, bien entendu, mais j'ai prononcé les autres prières au pluriel.

Demain, c'est Noël! Alleluia! Si vous saviez quelle jolie crèche nous avons construite à San-Fernando. La chapelle entière de Saint-Joseph est transformée en bocage avec des branches de cocotier, d'oranger, de bananier, etc., toutes chargées de leurs plus beaux fruits. Un gazon verdoyant couvre l'autel, et au pied se trouve la crèche, artistement tressée par nos nègres avec des branches de cocotier.

25 décembre.

Christmas! happy Christmas! merry Christmas! Telles

sont les salutations qu'on s'adresse partout aujourd'hui en pays anglais. Bonne année, heureuse année suivie de plusieurs autres, sont des phrases incomprises par ici.

Comme en Italie, nous présentons nos vœux pour la nouvelle année, lorsqu'arrive la belle fête de Noël. *Christmas* signifie littéralement « messe du Christ », et le vieux peuple anglais avait surnommé ainsi le jour de Noël, à cause de la messe de minuit; il considérait avec raison la fête de la naissance du Christ comme la grande fête du peuple chrétien, fête de réjouissance universelle et de sainte allégresse. Trois siècles et plus d'hérésie n'ont pu enlever à ce jour sa popularité. En dépit des défenses du Parlement, *Christmas* reste le nom de cette journée, même chez les protestants anglais qui regardent la messe comme une superstition papiste. Et dans la mère-patrie, protestants et catholiques s'adressent aujourd'hui leurs vœux en ces termes : *Happy Christmas! merry Christmas! may you see many others!* « Heureux Noël! joyeux Noël! puissiez-vous en voir beaucoup d'autres! » Pourtant on a inventé une autre formule qui, traduite en français, vous paraîtra certainement bien banale. *With the compliments of the season!* « Avec les compliments de la saison! »

Comme nos Provençaux, les habitants tirent aujourd'hui à San-Fernando une grande quantité de bombes et de pétards. De plus, ils soupent en famille ce soir, et même ils s'enivrent, quand ils devraient pour cela se dépouiller et même vendre leur dernier vêtement. Quelquefois, lorsqu'on reproche à des créoles d'avoir bu jusqu'à voir des étoiles en plein jour, on reçoit simplement cette jolie réponse : « Pé, pas grondé moé tropp, c'est yon fois tout seul dans yon l'année, à Noël, que moé tini l'habitude de

boer come ça. » Ou bien encore : « Pé, moé ka promett ou pas boe pièce encor rhum-la ; y tropp ché. » Singulière façon de fêter tout particulièrement le jour de Noël.

J'ai saisi entre les mains d'un malade catholique de l'hôpital un journal qui m'a fort amusé. Il est intitulé : *The Missionary !* « le Missionnaire ». C'est une revue publiée à Londres, quatre fois par an, et destinée à célébrer les hauts faits des missionnaires baptistes, méthodistes et wesleyens. Le numéro que j'ai sous les yeux comprend six pages de texte et dix d'annonces, et l'abonnement ne coûte qu'un shilling par an (vingt-cinq sous), port compris, même pour l'étranger. Les lecteurs doivent en avoir pour leur argent. Si je savais que mon journal ne vous intéressât pas davantage, vraiment je renoncerais à le continuer.

Les six pages de texte sont presque entièrement remplies par la nomenclature des voyages des révérends ministres, de leurs femmes et de leurs enfants, etc. Jugez plutôt vous-mêmes ; j'en traduis quelques passages du plus saisissant intérêt. *Départ :* de New-York pour la Turquie, le Révérend Hubard et son épouse. *Arrivée en Angleterre :* Mme Beswick, veuve du Révérend Beswick, missionnaire en Guinée. Le Révérend Pearce et Mme Pearce, avec quatre enfants, sont arrivés à Baiata, côte du Pacifique, le 16 juillet, etc... Suivent les allées et venues sans fin de révérends escortés de leur famille. Je trouve aussi annoncés trois mariages entre jeunes ministres et filles de ministres, l'un à Londres, l'autre à Constantinople, le dernier en Chine. Enfin un ministre d'Afrique, ne pouvant venir en Angleterre pour se marier, demande à la Société de vouloir bien lui expédier une fiancée à son choix, et la Société pour l'avancement de la doctrine chrétienne s'empresse

de faire droit à ce juste désir. Ce dernier missionnaire me rappelle notre ministre anglican de Princes'-Town, parti pour l'Angleterre, il y a quelque six mois, afin d'épouser sa fiancée. Grand désappointement! Quand il débarqua, elle s'était mariée avec un autre ministre. Sans se décourager, il cherche de différents côtés et trouve enfin une épouse. Il l'a amenée à la Trinidad, où il espère qu'elle l'aidera beaucoup dans l'évangélisation des habitants de la *Mission*.

Puisque je suis en train de vous citer des journaux, je vais vous traduire un article sur le payement des paris, en Amérique :

« L'élection de M. Blaine ayant cessé d'être dans l'ordre des éventualités, pour passer dans celui des réalités, le moment est venu, pour ceux qui avaient parié en sa faveur, de faire contre fortune bon cœur. Beaucoup déjà se sont exécutés, à en juger par le nombre de têtes coiffées de chapeaux neufs qu'on remarque dans les rues avec des airs vainqueurs. Samedi soir, M. James Courtnay, de Brooklyn, a payé son pari perdu contre M. Charles Hands. C'était un pari à la brouette. A sept heures précises, M. Hands, tenant à chaque main un drapeau orné de portraits de Cleveland et Hendriks, s'est installé dans une brouette, à l'entrée du pont de Brooklyn, Sands street. M. Courtnay a saisi aussitôt les brancards et brouetté le gagnant tout le long du pont, d'abord dans un sens, puis dans un autre. Tous les *policemen* du pont faisaient la haie et le salut militaire, et la brouette était suivie d'une voiture occupée par les juges Courtnay et Bergen, témoins de l'exécution de la gageure.

« Le même jour, un autre pari du même genre a été payé en présence de plusieurs milliers de curieux, à Staten-

Island. Le brouettant était John Pearce, et le brouetté Daniel Koars, cabaretier à Port-Richemond. Deux tambours ouvraient la marche; venait ensuite Daniel Simonson portant un drapeau et marquant le pas avec sa jambe de bois; la brouette s'avançait derrière lui, et le cortège était fermé par une brigade de citoyens porteurs du balai emblématique. L'heureux cabaretier a été brouetté ainsi en grande solennité, l'espace de deux milles, au milieu des acclamations et des cris de joie de la foule.

« Le pari que M. Jacob Etzel a gagné contre M. Nicolas Scheffer doit être payé par celui-ci le 26 courant. M. Scheffer suivra, en jouant de l'orgue, l'itinéraire marqué ci-dessous.... Le joueur d'orgue sera précédé d'un comité de six membres tendant aux passants leurs chapeaux, et le montant de la collecte sera jeté au fond du piédestal de la statue Bartholdi. »

Il faut être Américain pour avoir de pareilles idées.

31 décembre 1884.

Au moment où j'allais me coucher, il m'est venu une idée. Vous la trouverez peut-être un peu... américaine; n'importe. Je veux écrire sur mon journal cette date du 31 décembre. Mon chronomètre marque neuf heures et demie du soir; nous sommes donc encore, à Trinidad, dans l'année 1884; mais vous êtes, à Rijckholt, depuis plus de deux heures, dans l'année 1885. Nous vivons dans une année différente, et pourtant nous sommes contemporains.

J'ai eu le plaisir de couronner l'année 1884 par deux baptêmes de protestants. L'un d'eux n'offre rien d'extraordinaire; mais l'autre est intéressant. Au retour d'une course, j'entrai ce matin dans la maison d'une famille

barbadienne que je connaissais déjà. La mère m'avait autrefois manifesté le désir d'embrasser le catholicisme. Le plus jeune de ses enfants se trouvait très malade, d'une fièvre lente, de vives douleurs dans les entrailles et d'un chancre à la bouche. Je demande alors aux parents s'ils ont quelque difficulté à ce que je baptise leur enfant. Leur consentement est donné presque aussitôt, et, séance tenante, je baptise ce petit souffreteux de cinq ans qui, un de ces jours, ira prier pour moi chez les anges. Je lui donnai ensuite quelques bonbons qu'une Chinoise m'avait offerts pour mes étrennes. Le pauvre enfant a souri et paru très content; et moi je l'étais encore plus d'avoir régénéré son âme. Cette famille de la Barbade est presque blanche, mais dans la dernière misère. Ils vont peut-être s'établir à Port-d'Espagne. Comme j'y retourne moi-même, j'ai grande chance de les voler tous au diable, pour en faire des catholiques. Priez à cette intention.

Durant l'année, nous avons eu à San-Fernando 252 baptêmes d'enfants et d'adultes, et 72 mariages. L'année passée, les chiffres étaient : 209 baptêmes et 39 mariages.

Cela dit, je vous souhaite à tous, mes Révérends Pères et bien chers Frères, une bonne et sainte année et le paradis à la fin de vos jours. J'aime cette formule, et il me semble qu'elle en vaut bien une autre?

Dix heures du soir, 31 décembre 1884.

UNE FLEUR DE TRINIDAD

MINIE PHILIP, L'ENFANT PRIVILÉGIÉE DE MARIE

Lorsque, dans un parterre, une fleur s'épanouit plus belle que les autres, le maître du jardin se dit en la contemplant : « Quelle belle fleur! je vais la cueillir pour orner ma table ou l'autel du Seigneur. » Personne ne saurait s'en plaindre; ni le jardinier, ni la fleur elle-même, ni ses compagnes. Le jardinier ne travaille-t-il pas pour le maître ? Les fleurs ne sont-elles pas à lui et peuvent-elles avoir une plus noble destinée que de passer en ses mains pour lui plaire?

Ainsi en est-il des âmes en ce monde : ces fleurs du paradis qui s'épanouissent sous le regard de Dieu, dans le jardin de son Église. Parmi ces âmes, il s'en rencontre parfois de divinement belles, et qui semblent vraiment les sœurs des anges. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le Seigneur se hâte de les ravir à cette vallée terrestre, où elles sont tant exposées à la souillure, pour les placer dans les régions de la pure lumière, où rien ne ternira jamais leur beauté.

J'ai connu une de ces âmes angéliques qui font envie au ciel, et le ciel s'est hâté, en effet, de l'enlever à la terre. Son existence n'a pas été longue ni extraordinaire, et cependant elle a laissé un si doux souvenir et un si délicieux parfum, que je me suis décidé à confier ce souvenir et ce parfum aux pages suivantes.

I

Minie Philip naquit à San-Fernando (île de la Trinidad), de parents écossais et presbytériens. Jeune encore elle perdit son père. La mère, laissée presque dans l'indigence, éleva néanmoins sa fille avec le plus grand soin. C'était une presbytérienne fervente, c'est-à-dire remplie d'aversion et de haine contre l'Église catholique. Elle communiqua ses sentiments à sa fille, qu'elle conduisait régulièrement au temple chaque dimanche, lui recommandant bien d'être bonne, honnête, vertueuse, mais de ne jamais devenir catholique.

Jusqu'à l'âge de onze ou douze ans, Minie n'avait connu la sainte Église que sous le faux jour de l'éducation maternelle, et jamais l'idée ne lui était venue d'en juger autrement.

A San-Fernando, les presbytériens n'ont pas d'école, et leurs enfants doivent aller ou chez les anglicans ou chez les catholiques, ou encore aux écoles sans Dieu du gouvernement. Après bien des hésitations, Mme Philip se décida à mettre Minie en pension chez les Religieuses. Ce n'est pas que la moindre inclination la portât vers les Sœurs; au contraire, celles-ci lui inspiraient une sorte de répulsion dont elle ne se rendait pas compte, mais qui provenait de ses préjugés.

Elle voulait avant tout que sa fille fût bien élevée, et son coup d'œil juste lui avait vite fait découvrir qu'il existait une immense différence entre l'éducation du couvent et celle des autres institutions locales. Une autre considération ne fut peut-être pas étrangère à sa décision : les Sœurs, la sachant pauvre, se montrèrent tout à fait

faciles pour le prix de la pension, au point d'en venir à garder l'enfant à peu près gratuitement, lorsque la position réelle de la mère fut connue.

A peine entrée au pensionnat, la jeune Minie, trouvant des maîtresses animées à son égard de sentiments maternels, leur voua un profond attachement et les aima comme elle avait aimé sa mère. Ses compagnes lui semblaient si aimables, si pieuses, si heureuses dans la pratique de leur religion, qu'immédiatement le désir de partager leur foi et leurs pratiques de piété s'empara de son âme, naturellement droite et bonne. Elle trouva une grande différence entre la religion froide que lui avait enseignée sa mère et cette autre religion qui épanouissait les âmes et remplissait les cœurs d'une sainte joie et de si pures délices ; aussi elle n'hésita pas longtemps à prendre sa résolution : « Puisque la religion catholique est ce que je la vois, dit-elle un jour à une autre enfant, je deviendrai sûrement catholique. J'ai même déjà cessé d'être protestante. »

De plus en plus son plaisir était de prier avec ses compagnes, d'apprendre le catéchisme, d'aller à l'église catholique, où elle éprouvait, disait-elle, une espèce de bien-être surnaturel qu'elle préférait à tout. La première fois qu'il lui fut donné d'assister à la messe, tout le temps Minie demeura comme dans un ravissement, et elle disait ensuite à l'une de ses maîtresses : « J'ai cru passer une demi-heure en paradis. »

Ce désir de devenir catholique s'accentua de plus en plus dans l'âme de Minie ; mais comment le réaliser ? La seule pensée de s'en ouvrir à sa mère la faisait frémir. Elle voyait d'abord qu'elle allait causer à sa chère maman

la plus grande des douleurs, ensuite qu'on la retirerait peut-être du couvent, l'asile bien-aimé devenu pour elle un vrai paradis terrestre. La jeune fille disait un jour au prêtre confident de ses luttes intérieures : « Père, je le vois de plus en plus clairement, il me faudra devenir catholique ! Jour et nuit il me semble entendre une voix qui me commande d'entrer dans la véritable Église de Jésus-Christ ; il me semble sentir une main qui me pousse ; et cette voix et cette main me laissent assez comprendre que je n'ai pas le droit de résister. Je me sens, en effet, incapable de m'y opposer plus longtemps. Mais lorsque je pense à ma mère, mon âme agonise, car je n'aurai pas le courage de lui faire une semblable révélation. » Et la pauvre enfant pleurait en achevant ces paroles. Le prêtre la consola de son mieux et l'encouragea, lui recommandant de prier beaucoup et l'assurant que, la volonté divine se manifestant, le Seigneur lui donnerait le courage de parler à sa mère, et que celle-ci aurait le cœur touché, et partagerait peut-être un jour sa nouvelle foi.

L'enfant priait en effet beaucoup. On la trouva un jour inondée de larmes aux pieds d'une statue de la très sainte Vierge ; son regard était enflammé et avait une telle expression de douleur et de résolution, qu'une de ses maîtresses en fut alarmée et voulut connaître la cause de ces pleurs et de cette émotion ; mais la timide enfant put à peine articuler quelques paroles et faire soupçonner ce qui torturait son cœur.

C'était pendant le mois de mai, et Minie redoublait d'instances auprès de la Reine des vierges. Elle suppliait Marie de lui obtenir la lumière et la force dont elle avait besoin dans la position si difficile où elle se trouvait. Cette

lumière, elle la reçut avec une surabondance admirable. Durant tout le mois, il se fit dans son âme comme une illumination surnaturelle. Cette jeune protestante acceptait à première vue les mystères de notre foi, non seulement avec l'intelligence qui s'incline devant l'autorité d'un Dieu révélateur, mais surtout avec son cœur, qui trouvait de saintes délices à croire : *corde creditur ad justitiam.* On l'entendra plus d'une fois s'écrier : « Oh! que je suis heureuse de croire! » La croyance catholique en la présence réelle surtout dilatait son âme et la remplissait d'une sainte confiance envers le Seigneur Jésus résidant jour et nuit dans nos temples. La confession faite au prêtre, que les presbytériens surtout ont tant en horreur, lui parut tout de suite répondre à un besoin de son cœur, et elle demanda plusieurs fois à se confesser avant même d'avoir été reçue dans le sein de l'Église. Nos cérémonies, nos processions épanouissaient son âme, et elle n'avait pas des yeux assez grands pour les contempler. Comme une de ses compagnes lui demandait une fois si les cérémonies de l'Église catholique, si différentes de tout ce qu'elle avait vu jusque-là, ne lui paraissaient pas étranges, elle répondit simplement : « Mais non, tout ce que je vois faire dans l'Église catholique me touche et me paraît divin. »

Le Seigneur, qui avait élu cette âme pour en faire un vase d'élection, lui donna une lumière surnaturelle si abondante, qu'il n'y eut plus pour elle de difficulté possible contre la religion. Si jamais elle avait eu des préjugés, ils s'étaient évanouis comme les ténèbres de la nuit devant les clartés du soleil. Une fois, le prêtre, avant de la recevoir dans l'Église, la pressait de lui dire en toute sim-

plicité ses objections ou ses difficultés contre l'Église catholique ; elle répondit : « Mais, mon Père, je n'ai ni objections ni difficultés ! J'éprouve un grand bonheur à croire, et je ne comprends pas comment les protestants

COUVENT DES SŒURS DOMINICAINES
DE LA LÉPROSERIE DE COCORITE

qui connaissent l'Église catholique peuvent demeurer protestants. »

Je dirai un peu plus tard qu'elle tira immédiatement toutes les conséquences de sa foi; même avant d'être enfant de l'Église, elle résolut de suivre non seulement les commandements, mais encore les conseils de l'Évangile ; elle confia son secret à l'une de ses maîtresses : « Mère, lui dit-

elle un jour, j'espère devenir bientôt catholique, et, avec la grâce du bon Dieu, un jour je serai comme vous, consacrée corps et âme au Seigneur Jésus. »

La dévotion envers la Reine des anges la charmait. Son plus grand plaisir, pendant ce mois de Marie dont j'ai parlé, consistait à cueillir un beau bouquet de fleurs, qu'elle déposait avec amour aux pieds de la statue de sa Mère du ciel, comme elle se plaisait à l'appeler. Qu'elle était édifiante pour ses compagnes, cette chère enfant, lorsque, à genoux devant l'image de Marie, elle priait ou chantait avec cette ferveur et cette expression de joie indicible dont on se souvient encore! Alors ses grands yeux se fixaient sur le visage de la statue, sa figure prenait une expression céleste; on eût dit que tout avait disparu autour d'elle et qu'elle contemplait une vision de l'éternité.

II

Minie était chez les Sœurs depuis plus d'un an, prenant part à tous les exercices de ses compagnes catholiques, et les suivant avec bonheur à l'église; mais la pensée qu'elle était toujours protestante faisait de temps en temps passer un nuage de tristesse sur son beau front. Surtout lorsque les autres jeunes filles s'approchaient de la sainte table, sa douleur était au comble. Un dimanche qu'elle les voyait aller recevoir pieusement le pain des anges, restée seule dans son banc, elle se mit à sangloter, et fut fort triste toute la journée. Sa maîtresse chercha à en connaître la cause, l'enfant lui répondit, avec sa simplicité ordinaire : « Mère, comment ne serais-je pas triste, puisque je suis indigne de prendre part au festin des enfants de Dieu ? Je ne puis plus voir

mes compagnes aller communier ; cela me fait trop souffrir. »

Mais sa résolution était enfin prise : « J'oserai, dit-elle, solliciter la permission de devenir catholique. » Elle pria beaucoup, elle demanda à ses maîtresses et aux autres enfants de prier avec elle, puis un jour elle alla chez sa mère, résolue à employer tous les moyens en son pouvoir pour obtenir la permission tant désirée.

Hélas ! faiblesse du pauvre cœur humain ! la force lui manqua pour faire sa révélation. Minie aimait sa mère, et la seule pensée de la contrister était pour la chère petite un tourment inouï. Elle passa la journée entière avec sa mère, levant de temps en temps sur elle un regard suppliant, la comblant de caresses, l'entourant de prévenances. Peut-être vingt fois elle voulut commencer à parler de son terrible secret, autant de fois les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Le soir, pauvre Minie rentrait bien triste au couvent. Ses maîtresses l'attendaient avec anxiété, et en la voyant revenir abattue, les yeux pleins de larmes, elles pensèrent naturellement que Mme Philip n'avait pas voulu se laisser toucher. « Mère, dit l'enfant en sanglotant, je n'ai pas osé faire ma révélation à maman ; je suis bien lâche ! » Sa maîtresse l'encouragea et la consola en lui faisant espérer qu'une autre fois elle aurait plus de force et de résolution.

Cependant Mme Philip avait lu au fond du cœur de sa fille, et son regard perspicace y avait découvert un malaise qu'elle ne s'expliquait pas. Il est vrai, ses vues sur l'Église catholique avaient notablement changé depuis l'entrée de Minie au pensionnat des Religieuses. Elle

avait vu cette enfant devenir insensiblement beaucoup plus sérieuse, et plus affectueuse. Enfin, l'éducation donnée par les Sœurs lui paraissait bien supérieure à tout ce qu'elle connaissait jusque-là ; aussi, ses préjugés, sans tomber encore, étaient au moins contrebalancés par l'estime que cette âme droite et reconnaissante professait pour les éducatrices de son enfant. Mise en rapport avec les Sœurs et les compagnes de Minie, elle n'avait eu qu'à admirer et elle avait dû se dire : Si ma fille peut leur ressembler, je n'aurai qu'à m'en louer.

Néanmoins la pensée que cette petite pût abandonner sa foi presbytérienne ne lui venait pas. Inquiète de son entrevue, elle se décida à faire une visite au couvent pour tâcher d'éclaircir ses doutes.

On l'introduit près de la Supérieure ; elle parle d'abord de choses indifférentes, puis se hasarde à dire que, le dimanche précédent, sa fille lui avait paru préoccupée, et qu'elle désirait savoir comment elle était. « Je vais l'appeler, lui dit la Sœur, et vous verrez qu'elle est parfaitement bien. » Lorsqu'on annonça à Minie que sa mère la demandait, sa résolution fut prise en un clin d'œil. Elle sentit à ce moment, dit-elle plus tard, comme une force d'en haut s'emparer de son âme, force si grande, qu'elle eût été capable de donner tout son sang pour la foi, si on le lui eût demandé. C'est le moment, se dit Minie, de présenter ma requête ; elle murmura une prière fervente au fond de son cœur et descendit rapidement voir sa mère. Après l'avoir embrassée et avoir répondu aux premières questions : « Chère maman, dit l'enfant, avec l'accent de la plus vive tendresse et de la plus ardente supplication, que je suis heureuse de vous voir !

J'ai un secret qui me pèse trop, il faut que je vous le dise aujourd'hui ; j'ai une permission à vous demander, et j'espère que vous me l'accorderez, car je le sais, vous m'aimez, chère, chère maman. » La pauvre mère était étonnée et prise d'assaut. Les pensées les plus diverses durent se croiser dans son esprit. Elle répondit à sa fille : « Mais, mon enfant, pourquoi cette façon mystérieuse d'agir avec moi ? Pourquoi aurais-tu des secrets pour ta mère ? Tu sais bien que je t'aime au point de t'accorder tout ce qui est en mon pouvoir.

— Mon secret, chère maman (et je ne vous l'ai pas dit plus tôt, crainte de vous faire de la peine), mon secret, c'est que depuis longtemps déjà je suis résolue à devenir catholique ; car j'ai appris d'une manière certaine que l'Église catholique est la seule et véritable Église de Jésus-Christ. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, chère maman, c'est de m'accorder la permission de réaliser mes désirs. »

Mme Philip avait soupçonné le secret qui pesait tant à sa fille, et cependant la connaissance certaine qu'elle venait d'en acquérir était pour elle une si terrible révélation, qu'elle fut comme abasourdie et resta quelques instants sans pouvoir répondre. Minie, qui suivait sur le visage de sa mère l'impression produite dans son âme, vit ses yeux se remplir de larmes ; alors elle l'embrassa tendrement et murmura à son oreille : « Chère, chère maman, *dear*, *dear mamma*, que cela ne vous fasse pas de peine ; oh ! n'ayez pas peur de m'accorder cette permission ; vous verrez, étant catholique je deviendrai bien meilleure que je n'ai été jusqu'ici. Je vous aimerai cent fois plus ! Je serai si heureuse que j'aurai du

bonheur pour verser dans votre âme souvent si triste. »

La mère répondit en essuyant ses larmes : « Minie, ma fille, je ne te refuserai pas ce que tu me demandes avec tant d'instances ; mais, sachant mes convictions, comment peux-tu blesser mon cœur en un point si sensible ? Tu es mon unique enfant ; ton père, tu le sais, repose au cimetière à côté des presbytériens ses frères, c'est près de lui que je veux être déposée (et peut-être bientôt), et j'avais l'espoir que toi aussi tu voudrais un jour être réunie à ceux que tu prétends aimer en cette vie. Je me suis donc trompée ! Dans tous les cas, rien ne presse. Réfléchis encore, et plus tard nous verrons. » Madame Philip se levait pour s'en aller, sans même songer à saluer les Sœurs, tant la révélation de sa fille l'avait troublée et mise hors d'elle-même. La Supérieure, qui soupçonnait ce trouble de son âme, la rejoignit près de la porte et lui dit quelques bonnes et affectueuses paroles, auxquelles Mme Philip répondit poliment, mais assez froidement.

Au fond, la permission demandée avait été accordée ; les réserves faites et les reproches étaient plutôt pour la forme. Minie le comprit et une grande confiance remplaça la crainte dans son âme. Quelques mois plus tôt, Mme Philip eût probablement répondu en retirant sa fille du couvent ; mais à ce moment elle en était arrivée non seulement à respecter, mais à aimer ces religieuses, qui, dans leurs conversations avec elle, lui étaient apparues si différentes de ce qu'elle les avait crues autrefois. « Après tout, se disait-elle, peu m'importe que ma fille soit catholique, si elle devient bonne comme ses maîtresses. »

Presque chaque semaine, Minie allait chez sa mère,

qui la trouvait de plus en plus aimable et affectueuse pour elle. La mère et la fille causaient assez fréquemment de l'*affaire importante*. Minie parlait de la chose comme concédée en principe et la mère ne le niait pas. Ce n'était plus qu'une question de temps, mais il tardait à Minie de voir arriver le grand jour où il lui serait permis d'entrer dans la véritable Église de Jésus-Christ. Sa mère lui répondit souvent : « Attends encore ; » mais enfin, ennuyée de ses importunités, elle lui dit une fois : *Cela m'est égal, quand tu voudras*.

Minie, au comble de la joie, la remercia et lui annonça qu'elle serait catholique dès que le prêtre la trouverait suffisamment disposée.

Celui-ci, connaissant les luttes de cette pauvre âme, sa générosité et son instruction déjà bien suffisante, lui commanda de se préparer pour la semaine suivante. Minie passa ces huit jours dans le recueillement et la prière ; le désir d'être catholique croissait dans son cœur. Cette semaine lui parut longue ; mais la pensée que bientôt elle serait en réalité ce qu'elle était par ses désirs, l'enfant de la véritable Église, la consolait et remplissait son âme d'un immense bonheur.

Enfin, le jour tant désiré arriva. Minie était radieuse ; elle fit son abjuration d'une voix forte et résolue, puis fut baptisée *sous condition*, comme c'est l'habitude pour les protestants qui demandent à être reçus dans l'Église catholique.

Elle alla ensuite devant l'autel de la très sainte Vierge et se consacra à Marie. En sortant de l'église, son émotion était si grande, qu'elle ne put rien répondre aux questions de ses compagnes. On la voyait tout absorbée ;

des larmes de joie roulaient dans ses yeux et, comme des perles précieuses, coulaient sur ses joues et sur sa robe blanche.

Le soir de ce jour, je demandai à la nouvelle catholique si au fond du cœur elle était aussi heureuse qu'elle le paraissait. « O Père, répondit-elle, je suis bien plus heureuse que je ne pourrai jamais le montrer et l'exprimer ! Dieu m'est témoin que je n'ai jamais goûté pareille joie. Il m'a semblé ce matin que mes chaînes tombaient, que j'étais libre désormais pour toujours et que mes yeux s'ouvraient à une lumière toute nouvelle ; je me suis senti en possession d'un trésor inestimable que je n'avais pas auparavant. Je pourrais employer toutes les comparaisons sans donner une idée de la grandeur de mon bonheur ! » Et la chère enfant ajoutait avec une expression indéfinissable, comme pour me laisser deviner sa pensée :

« Père, priez pour moi afin que je persévère et que le Seigneur dans sa bonté me permette de réaliser d'autres désirs qu'il a fait naître en moi ; priez aussi pour ma mère.

— Qu'avez-vous demandé au bon Dieu aujourd'hui ? lui dis-je encore. Il semble qu'il ne pourrait rien vous refuser en pareil jour. — Père, répondit-elle, j'ai demandé deux grâces ; mais je n'ose presque pas vous les dire. — Si, dites-les-moi, mon enfant. — Père, j'ai demandé de n'avoir jamais dans mon cœur d'autre amour que l'amour divin, et la conversion de ma mère. »

Ces deux pensées vont en effet absorber ce qui reste de vie à cette chère enfant. Être elle-même fidèle et reconnaissante à son Dieu, jusqu'au sacrifice et à l'immolation qu'elle espère faire un jour de son cœur et de son

âme sur l'autel de la vie religieuse, voir sa chère mère abandonner l'hérésie pour entrer dans la véritable Église, hors de laquelle il n'y a pas de salut, voilà les deux désirs qui vont consumer sa vie et en faire toute l'occupation.

Après son baptême, il s'écoula quelques mois jusqu'à sa première communion. Elle se disposa à cette grande action avec toute l'application dont elle était capable, avec un sérieux et une attention bien propres à édifier tous ceux et celles qui la préparèrent et la dirigèrent à cette époque de sa vie. « Je suis heureuse d'être catholique comme vous, disait-elle à une de ses compagnes ; mais je le sens, il me manque encore beaucoup de choses ; en particulier, qu'il me tarde de voir venir le jour de ma première communion ! »

Ce jour arriva enfin et après avoir purifié sa conscience avec tout le soin possible, en s'accusant humblement au tribunal de la pénitence des plus petites fautes de sa vie, elle s'approcha de la table eucharistique où elle reçut son Dieu pour la première fois. Inutile de le dire, ses dispositions étaient excellentes et son bonheur en ce grand jour surpassa tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là. Ce qui l'augmentait encore à ses yeux, c'est que sa bonne mère, qui n'avait pas voulu assister à son baptême, quelques mois auparavant, fut présente à sa première communion. Plus de quatre-vingts enfants recevaient ensemble leur Dieu pour la première fois. Cette imposante cérémonie impressionna vivement Mme Philip, dont les yeux étaient perpétuellement fixés sur sa fille. Celle-ci était si recueillie, si pieuse, si heureuse, qu'elle en fut profondément émue. En la voyant revenir de la sainte

table, elle surprit des larmes furtives qui glissaient le long des joues de l'enfant, et elle-même pleura aussi. Qui sait ce qui se passa en ce moment dans l'âme de la pauvre mère ? En récompense de ces larmes que recueillirent les anges, ne tomba-t-il pas dans son cœur une grâce de conversion ?

Minie l'espérait ; le jour de sa première communion, elle demanda avec plus d'instance encore la faveur implorée bien des fois déjà, que le Seigneur daignât donner à sa mère ces yeux illuminés du cœur, dont parle saint Paul, pour percevoir la véritable lumière et entrer enfin dans la seule Église de Jésus-Christ. Cette pensée sera désormais la passion de sa vie, et nous verrons que ce désir si noble et si pur va la conduire jusqu'à l'héroïsme.

III

Peu de temps après sa première communion, Minie se trouvait chez sa mère lorsque survint le ministre presbytérien. Introduit avec tout le respect et la déférence que lui portait Mme Philip, il fut enchanté de rencontrer Minie, brebis infidèle, avait-il dit plusieurs fois avec amertume, qui avait lâchement déserté sa bergerie. Le but principal de sa visite était de la ramener, si c'était possible. La pauvre enfant fut saisie de crainte en voyant entrer cet homme devenu aussi odieux pour elle que l'hérésie qu'il prêchait. Le ministre commença par s'informer si la défection était consommée, ainsi qu'il l'avait appris. Mme Philip l'avoua, tout en s'excusant d'avoir eu la main forcée. « Vous n'auriez jamais dû consentir, Madame, dit le ministre, c'est une faiblesse de votre part; » et se tournant vers l'enfant : « On doit vivre et

mourir, ajouta-t-il, dans la religion où l'on est né ! — Vraiment, Monsieur ? dit timidement l'enfant. — Oui, ma fille, reprit le ministre, vous ne devez pas en douter un instant. — Mais, Monsieur, se hasarda de répondre Minie, si je viens à découvrir que ma religion n'est pas bonne, n'est-ce pas un devoir pour moi de la changer, comme c'est un devoir de revenir sur mes pas pour prendre un autre chemin, quand je m'aperçois que celui où je m'engage ne me conduit pas au but ? Si vous-même étiez né dans l'Inde, seriez-vous obligé de garder la religion des coolies ? »

Le ministre se montra fort irrité de cette réponse qu'il qualifia d'impertinente. Mme Philip gronda sa fille, en lui disant que son devoir était d'être polie envers son pasteur. L'enfant fit des excuses et assura qu'elle ne serait plus impertinente, à condition cependant que M. N... ne lui parlerait plus de religion. « Je n'accepte pas la condition, reprit le ministre, je suis venu précisément pour vous parler de religion, et voir, ainsi que ma charge m'y oblige, si la superstition papiste ne vous a pas encore endurcie et aveuglée au point de rendre impossible votre retour à de meilleurs sentiments. — Monsieur, dit vivement Minie, vous ne pouvez pas me faire plus de peine qu'en appelant *superstition papiste* la religion de l'Église catholique, que j'ai le bonheur de professer et qu'avec la grâce de Dieu je professerai toujours ! — Voilà de l'obstination et de l'endurcissement ! » murmura le ministre, en se tournant vers la mère de Minie.

L'enfant, en nous racontant ce dialogue que nous reproduisons avec toute la fidélité possible, nous disait que le ministre avait alors paru tout désappointé, et qu'elle-

même, au contraire, s'était sentie remplie d'assurance. « A ce moment, avouait-elle, ma foi se changea en une espèce de vision, et bien que je ne fusse catholique que depuis peu de temps, je me sentais capable de répondre à toutes les objections que le ministre aurait pu me faire. Il vit sans doute qu'il n'avait rien à gagner avec moi, car il ajouta de sa voix la plus doucereuse : « Ma fille, je n'in-« siste pas davantage ; sachez cependant que vous m'avez « fait beaucoup de peine par votre défection ; vous en « avez fait à votre mère, je le sais, vous avez scandalisé « notre Congrégation, vous avez exposé votre salut ; mais « j'espère que la réflexion et les salutaires avis de votre « mère vous ramèneront à votre devoir, lorsque vous « aurez cessé de subir la pernicieuse influence de ces « nonnes qui sont la peste de ce pays. » Puis, le ministre, m'abandonnant à mon malheureux sort, ajoutait gaiement Minie, prit ma mère à part et lui parla longtemps, parfois élevant la voix et s'exprimant avec une grande excitation. Je saisis même ces mots : « Oui, il le faut « absolument, retirez-la de ce lieu infâme ! Vous la reti-« rerez ! »

Cette conversation fit une impression pénible sur l'esprit de Mme Philip ; elle avait un grand respect pour son ministre ; l'idée de l'avoir affligé en donnant son consentement à la conversion de sa fille était pour elle un remords. Elle eût désiré lui donner au moins la satisfaction qu'il demandait : retirer sa fille du couvent ; mais elle ne pouvait s'y résoudre en pensant à la peine qu'elle causerait à son enfant.

Après le départ du ministre, la mère était triste et paraissait toute préoccupée ; Minie alla vers elle et l'em-

brassa avec tendresse en lui disant : « Chère, chère maman, oubliez tout ce que monsieur N... vient de vous dire, comme je l'ai déjà oublié moi-même. Soyez contente quand même. Ne m'avez-vous pas dit souvent que tout ce qui faisait mon bonheur vous rendait heureuse vous-même ? Oh ! chère maman, si vous saviez combien grande est ma joie depuis que j'ai fait ma première communion ! si vous saviez quel bonheur j'éprouve au couvent, où j'ai de si saintes, si parfaites maîtresses et de si aimables compagnes !

— Oui, ma fille, reprit Mme Philip, j'ai vu à des signes certains que tu es heureuse. Jouis donc de ton bonheur ; ta mère ne veut pas te le ravir. »

Minie rentra au couvent, saintement fière de sa victoire et résolue à étudier sa religion autant qu'elle pourrait, afin d'être à même de la défendre, au besoin. Elle l'étudiait en effet, non pas comme un devoir dont il faut se débarrasser, non par manière d'acquit, mais avec intelligence, avec toute sa bonne volonté et aussi avec tout son cœur. Comme elle était attentive à l'explication du catéchisme et pendant les instructions ! On voyait qu'elle y prenait un souverain intérêt ; ce qui le prouvait, du reste, c'étaient ses demandes, lorsque quelque chose lui paraissait obscur. Un point de la doctrine catholique lui semblait-il difficile à comprendre, elle en demandait immédiatement l'explication, si c'était possible, ou bien elle le notait et ne manquait pas, à la prochaine occasion, de faire résoudre ses difficultés. Son esprit était droit, souple et doué de pénétration. Elle avait surtout un grand bon sens.

Minie avait fait sa première communion au mois de no-

vembre. Un peu plus tard, pendant le mois de mai, sa piété, bénie sans doute par la Reine du ciel, qu'elle honorait avec tant d'amour, sembla faire de notables progrès ! L'enfant devenait beaucoup plus sérieuse, et se sentait affamée, disait-elle, du pain eucharistique. Elle le recevait aussi souvent qu'elle pouvait en obtenir la permission. La prière, les visites au Saint Sacrement, son rosaire, faisaient de plus en plus ses délices. Elle me disait un jour : « Mon Père, quand on prie, n'est-ce pas ? on sent que l'âme est tellement proche du bon Dieu, tellement unie à Lui, qu'elle ne fait plus qu'une seule chose avec Lui ? Comment donc Jésus pourrait-il refuser quelque chose quand on le lui demande *pour de bon ?* »

Tout porte à croire, en effet, que le Seigneur écoutait et exauçait cette âme fervente et innocente. Le trait suivant en est la preuve.

On se souvient de la conversion étonnante du Marseillais échappé de Cayenne. Minie y eut, je le crois, une très grande part. Malgré toutes mes exhortations les plus pressantes, cet homme, sur le bord de la tombe, refusait de se réconcilier avec Dieu.

Le soir, je me rendis au pensionnat pour confier mon angoisse aux religieuses et à leurs élèves. J'avais à peine fini de parler, que Minie s'écriait : « Mais nous allons prier la très sainte Vierge avec tant de ferveur, qu'elle sera bien obligée de lui obtenir sa conversion. — En effet, dis-je aux Sœurs et à ces chères enfants, priez avec ferveur, et demain je retournerai auprès de ce malheureux. »

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, j'allai voir mon malade. La première parole qu'il m'adressa fut

celle-ci : « Mon Père, j'ai changé d'idée, je veux me confesser et me préparer chrétiennement à la mort. » Je bénis le Seigneur d'un si grand changement ; mon malade était bien réellement converti ; il me le prouva par ses dispositions vraiment excellentes ; si excellentes que je crus pouvoir lui donner la communion qu'il n'avait pas reçue depuis cinquante ans. Après l'aveu de ses fautes, de grosses larmes roulaient sur ses joues, et étonné de lui-même, il me disait en les essuyant : « Voyez, mon Père, il y a plus de quarante ans que je n'ai pas pleuré, et je pleure aujourd'hui ! Qu'est-ce que cela veut dire ? »

J'ai plus d'une raison de le penser, la Mère de miséricorde se laissa toucher par les prières ferventes que firent monter vers son trône ces pieuses enfants auxquelles j'avais recommandé ce pauvre pécheur. Et parmi elles la plus fervente était sans aucun doute Minie. Un jour peut-être, il sera révélé à la face du monde que l'âme de cet homme fut sa conquête. Elle ne se contenta pas, en effet, en cette circonstance, de réciter le rosaire en entier avec ses compagnes. Après que toutes se furent retirées, elle resta seule longtemps prosternée aux pieds de Marie, fixant ses grands yeux sur ceux de la statue et semblant la supplier avec toutes les puissances de son être.

Quoi qu'il en soit, cette conversion fit éclater sa joie et tira de son âme un cantique de reconnaissance et d'amour ; elle excita sa confiance en Dieu et réveilla plus vivement que jamais le désir de faire partager son bonheur d'être catholique à sa pauvre mère. « Oui, le bon Dieu m'exaucera, nous disait un jour cette chère enfant : je fais toutes mes prières, toutes mes actions, pour obtenir

les deux faveurs que vous savez : voir ma mère catholique et me consacrer au Seigneur dans la vie religieuse. Jésus ne peut pas me refuser ces grâces, n'est-ce pas, mon Père, puisqu'elles sont pour la plus grande gloire de Dieu ? Dites-moi ce que je dois faire pour les obtenir, je suis disposée à tout. »

Pendant le mois de juin, consacré au Sacré Cœur de Jésus, cette âme quelque peu impatiente voulut comme tenter un suprême effort. Elle obtint de faire la sainte communion tous les vendredis du mois. Elle s'y préparait très soigneusement, et recevait ensuite son Dieu avec toute la ferveur dont elle était capable ; elle demandait à ses maîtresses et à ses compagnes d'unir leurs supplications aux siennes, afin de faire violence au ciel. Dans sa naïve confiance, elle disait, un jour qu'elle avait communié : « Voici le mois du Sacré-Cœur presque passé, encore quelques jours et je vais voir ma chère maman prendre enfin sa résolution : *make up her mind.* »

Hélas ! la pauvre enfant ne devait pas avoir cette consolation ici-bas. Le mois du Sacré-Cœur passa sans amener de changement dans les pensées de sa mère. Il y eut alors une espèce de découragement dans cette âme trop pressée ; les tentations vinrent, des doutes commencèrent à surgir dans son esprit ; ce fut le moment de l'épreuve. Cette ferveur de néophyte qu'elle avait éprouvée avec tant d'abondance disparut tout à coup. Le lait des petits enfants était remplacé par une nourriture plus substantielle. Minie triompha de cette épreuve assez facilement, car elle était simple et droite et ouvrait son âme avec une grande humilité à son directeur. Elle comprit qu'elle ne devait pas être plus pressée que le bon Dieu, lequel

a souvent pour agir des raisons que nous ne connaissons pas et qui déconcertent notre courte sagesse. Elle comprit que la prière doit être persévérante pour être exaucée, et l'être aussi longtemps que Dieu le juge bon dans sa sagesse infinie. Enfin elle se résigna, recouvra sa paix, et avouait que cette petite bourrasque lui avait été utile en lui faisant comprendre la nécessité d'aimer Dieu à cause de Lui, et non à cause de ses dons et des douceurs qu'il fait goûter parfois.

Sa vie continuait donc comme par le passé ; vie d'étude et de prière où elle se plaisait beaucoup. Grandissant en sagesse devant Dieu et les hommes, elle était aimée de ses compagnes et de ses maîtresses. La ferveur ressentie après sa première communion lui fut rendue, moins expansive, mais plus forte et aussi plus sûre.

IV

Dans les premiers mois de l'année 1886, Minie était devenue plus sérieuse; elle priait plus longtemps, et l'on remarqua en elle une espèce de tristesse ou d'inquiétude. On la surprenait quelquefois plongée dans des rêveries ou comme absorbée dans une conversation avec des êtres invisibles.

Le terme de sa vie approchait, et Dieu mûrissait ainsi son âme pour l'éternité. Il donnait à cette pierre précieuse les derniers coups de ciseau pour la faire entrer dans les murs de la Jérusalem céleste. La conversion de sa mère et le désir d'être un jour religieuse l'occupaient plus que jamais, bien qu'elle n'en parlât pas autant qu'autrefois. Elle priait et suppliait le Seigneur de lui accorder enfin cette grâce tant désirée, et le Seigneur, tout

en paraissant ne pas l'entendre, la poussait à l'héroïsme, fleur qui ne s'épanouit que sur les hauteurs du sacrifice, fleur d'une incomparable beauté que Dieu aime à cueillir et dont il se plaît à respirer le parfum.

« O mon Dieu, dit-elle un jour dans la ferveur de sa prière (elle fit part de ce secret au confident de ses peines et de ses joies), ô le Dieu que j'aime uniquement, convertissez ma mère, c'est l'unique chose que je vous demande en ce monde, c'est la récompense de ma foi ; et s'il faut l'acheter au prix de ma vie, oh ! prenez-la, cette vie; volontiers je m'immole en sacrifice pour ma mère. Faites-moi mourir, maintenant que je vous aime et qu'étant toute à vous, je puis espérer aller me joindre au cortège des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va. »

Ce sont là des sentiments que j'appelle héroïques et qui auraient lieu d'étonner dans une enfant à peine installée au banquet de la vie, si l'on ne se souvenait que les chauds rayons de la grâce, en tombant sur une âme bien préparée, ont la puissance surnaturelle d'y produire des merveilles de sainteté.

Il y a lieu de le croire, le généreux sacrifice de cette enfant fut agréable au Seigneur. Elle tomba subitement malade d'une petite fièvre qui d'abord n'inspira pas de sérieuses inquiétudes à ceux qui l'entouraient ; mais, au bout de peu de jours, l'état de la jeune malade s'aggrava notablement, et Minie, prévoyant la première la gravité de son mal, demanda instamment à voir le prêtre pour recevoir l'absolution sacramentelle, qui était toujours pour son âme, suivant son expression, *comme une eau rafraîchissante.*

Pendant les quelques jours de sa courte maladie, elle

édifia tout le monde par sa patience et sa douceur inaltérables. Mme Philip, désolée de voir que sa fille unique allait lui être enlevée, ne faisait que pleurer autour de son lit. L'enfant consolait sa mère de son mieux. On remarqua plusieurs fois qu'elle attachait sur elle de longs regards, si expressifs que la pauvre femme lui demanda ce qu'elle désirait : « Maman, dit-elle par deux ou trois fois, j'ai quelque chose d'important à vous dire. » Mme Philip l'invitait à parler ; mais Minie, craignant sans doute d'ajouter encore à la douleur de sa mère, n'osa jamais livrer son secret. Mais il n'est pas douteux (du reste, ce secret, elle l'avait confié à un autre), il n'est pas douteux qu'à ses derniers instants cette pieuse enfant avait un immense désir de dire à sa mère qu'elle mourait parce qu'elle s'était sacrifiée pour elle afin d'obtenir sa conversion. Dans ces longs et si expressifs regards, dans cette physionomie parlante, Mme Philip aurait pu lire ces pensées : « O ma mère que j'ai tant aimée, sache que j'ai trouvé dans l'Église catholique, la seule Église de Jésus-Christ, un incomparable trésor de paix, de joie et de bonheur, trésor que j'ai désiré à tout prix te faire partager ; et afin d'y réussir plus sûrement, afin de forcer en quelque sorte le Seigneur à te l'accorder comme à moi, je me suis offerte en sacrifice pour toi ; ma joie est grande, car je vois que le Seigneur m'a exaucée. Je vais à Lui, assurée de conserver à jamais la pureté de mon âme, que j'avais tant peur de perdre dans ce monde mauvais. O ma mère, du haut du ciel, comme je prierai pour toi ! »

Après une tranquille agonie, cette chère enfant, ayant déposé un tendre baiser sur son crucifix et sur l'image de sa bonne Mère du ciel qu'elle aimait si ardemment,

rendit sa belle âme à Dieu. C'était précisément le dernier jour de ce beau mois de mai pendant lequel, plusieurs années de suite, elle avait tant prié et fait monter vers le trône de Marie des supplications si vives pour obtenir la grâce de rester pure toute sa vie, à l'imitation de la Reine des vierges. C'était un an, jour pour jour, après sa réception dans la Congrégation des Enfants de Marie. L'année précédente, en effet, le dernier jour du mois de mai, le prêtre avait suspendu à son cou la belle médaille de Marie Immaculée, qu'elle porta depuis lors sur son cœur avec beaucoup de joie. Elle avait eu l'honneur, en cette circonstance solennelle, d'être choisie pour lire, au nom de ses compagnes, la consécration à la sainte Vierge. Elle l'avait fait avec une voix forte et si émue que tout le monde en avait été profondément impressionné. Un an après cette consécration à Marie, au pied du trône modeste élevé dans l'église de San-Fernando par la piété de ses enfants, on portait le corps inanimé de Minie à sa dernière demeure, et son âme si pieuse se présentait, nous aimons à l'espérer, devant le trône étincelant de gloire de la Reine du ciel, où elle intercédera plus efficacement pour sa mère de la terre qu'elle aima tant ici-bas, pour ses maîtresses dévouées et ses compagnes qui lui furent si chères.

On avait rarement vu à San-Fernando si grand concours de peuple accompagner une dépouille mortelle au cimetière. Les élèves du couvent, vêtues de robes blanches, allèrent la chercher jusqu'à la maison mortuaire, assez éloignée, et au retour elles furent rencontrées par tous les enfants de la première communion, dont la solennité avait eu lieu la veille. Quantité d'autres personnes, qui avaient

admiré la piété et les vertus de Minie, tinrent à honneur d'accompagner son cercueil pour contempler une dernière fois ici-bas les traits de cet ange terrestre.

Au retour du cimetière, les Enfants de Marie se consacrèrent solennellement à leur Mère du ciel; mais leurs cœurs étaient partagés : elles gémissaient d'avoir perdu celle qui, l'année précédente, lisait si pieusement la consécration à Marie et qui était l'honneur de leur Congrégation; et d'autre part, elles aimaient à l'espérer, cette chère enfant de Marie, qui les avait précédées, présenterait aux pieds mêmes de la Reine du ciel leurs prières et leurs supplications.

TROISIÈME PARTIE

JANVIER 1885 — OCTOBRE 1885

I

L'œuvre des coolies. — Laventille. — Protestante convertie. — Délices du missionnaire portant au loin le saint viatique.

Port of Spain, 4 janvier 1885.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET TRÈS CHERS FRÈRES,

Comme je vous l'avais annoncé, j'ai été rappelé au Port, la capitale de l'île, après un stage d'un an, jour pour jour, à San-Fernando. C'est de ma petite cellule de Port-d'Espagne que je vous écris, la plus proche de la chapelle et du tabernacle. Elle donne sur le jardin et sur le golfe. Au moment où je trace ces lignes, les derniers rayons du soleil se jouent à travers la verdure et se réfléchissent sur mer, en formant les teintes les plus délicates. Comme presque toujours ici, un calme parfait règne au milieu de cette belle nature, invitant l'homme à se recueillir et à admirer. *Magnus Dominus, et laudabilis nimis; — parvus Dominus, et amabilis nimis* [1]. C'est le cher Père N... qui reprend à San-Fernando son ancienne place; de mon côté, je me remets à l'œuvre des coolies, que j'avais laissée entre ses mains l'année dernière. Par son zèle, ce Révérend Père l'a beaucoup développée, plus même que je n'aurais pu le faire. Le mois passé, il présida la première communion de sept coolies, dans la cha-

1. Le Seigneur est grand et digne de louanges infinies; — le Seigneur s'est fait petit et s'est rendu infiniment aimable. (Saint Bernard.)

pelle de Notre-Dame de Siparia, à Dry-River. Il en a baptisé et marié un bon nombre, etc., etc.

J'ai eu aujourd'hui deux réunions de coolies, à Siparia et à Saint-James. Ces pauvres gens ont été fort heureux de me revoir, et m'ont fait de belles promesses. Si vous aviez pu assister à la réunion de Saint-James surtout, comme vous auriez été intéressés! L'auditoire comprenait une vingtaine d'hommes d'un côté, à la figure presque sauvage, longs cheveux, noirs comme l'ébène, barbe négligée, propreté relative, etc., quelques-uns à moitié nus; de l'autre côté, à peu près autant de femmes aux longs voiles de couleur voyante, le cou, le nez, les bras et les pieds chargés de bracelets et de boucles d'or ou d'argent. Pour ouvrir la séance, un cantique français fut chanté par Michel, postulant qui va vous arriver pour devenir novice ; un cantique madras vint après. Je fis alors une instruction suivie d'une explication créole et d'une explication en madras, que donna mon catéchiste. Tout cela dans la pauvre petite chapelle de Bethléem, qui menace ruine. Elle est située à l'ombre de grands manguiers, au milieu d'un champ de cannes à sucre.

J'ai revu Baron ; le pauvre vieux s'incline de plus en plus. Il porte maintenant la tête presque en face du genou droit. Il se lève néanmoins toujours le premier, et c'est lui qui allume le feu à quatre heures et demie, pour faire le café. Ce matin, il avait cru faussement entendre l'*Angelus*. Le Père S... l'a trouvé dans le corridor à trois heures, avec sa canne et son chapeau; il allait à la messe de cinq heures. Ce n'est pas sans peine qu'il consentit à aller de nouveau se coucher. Au presbytère, Baron est *chez lui*, tout à fait. Il y a quelque temps, il allait

chercher les lettres à l'arrivée du *packet*, et le Père supérieur l'appelait son *homme de confiance*. C'est Baron qui était content !

Port-d'Espagne, 6 janvier 1885.

Vous savez désormais que je demeure au Port. L'aspect du pays, mes occupations, les gens, tout diffère sensiblement de ce que j'avais à Naparima. Je vous ai déjà fait connaître tout cela, et je crois qu'il n'y aurait pas grande utilité à vous répéter et à vous décrire encore les mêmes choses. Donc, avec votre permission, restons-en là, *au moins pour quelque temps ;* je ne vous parlerai plus, ni de Baron, ni de course à travers les bois ou sur les mers ; je vous entretiendrai d'un sujet plus grave et plus intéressant, même pour des hommes sérieux comme vous. Je vais vous raconter *prochainement* l'histoire de l'évangélisation de la Trinidad, et, si Dieu me prête vie, de tout le diocèse de Port-d'Espagne.

Figurez-vous qu'on m'a poussé à écrire pour la postérité. La qualité de ceux qui me donnaient ce conseil me mettait en quelque sorte dans la nécessité d'accepter, et, tout en étant *memor infirmitatis meæ,* je ne voyais pas la possibilité de refuser, lorsqu'une idée lumineuse me traversa l'esprit : « Pauvre Bertrand, me dis-je, tu ne sais pas même l'orthographe, et tu crois sérieusement pouvoir te faire imprimer : non, il ne faut pas y songer. » Et je résolus de raconter seulement aux novices l'histoire de l'évangélisation de la Trinidad. Les novices, voilà mon public ; avec eux je suis à l'aise. Je vais donc, aussi bonnement et simplement qu'auparavant, continuer mon journal sur un autre sujet. Mais aurai-je le temps ? C'est une autre question. Je crois qu'on ne m'a pas ramené au Port

pour me donner du repos. On m'a déjà chargé de tant de choses, sans compter celles dont on me menace, que vraiment, je le crois, je ne resterai pas sans besogne : mes trois centres de coolies à faire manœuvrer, Siparie, Saint-James et Saint-Avit, le carême à la cathédrale, œuvre par ci, œuvre par là, catéchismes, etc., etc.... Enfin, *si Dios quiere, please God, si bon Dié vlé, nous ké tout di même trouvé yun moment pou pitit travaï là.*

Ce matin, je suis allé célébrer la sainte messe à Notre-Dame de Laventille, où la vieille chapelle rustique vient de céder la place à une autre chapelle, en bois, et guère moins rustique. L'architecte est le Fr. Benoît, c'est pourquoi on la dit du *style bénédictin*. C'est égal, elle est plus grande que l'autre, et du haut de sa belle tour en pierre, qui domine Port-d'Espagne, je me suis enivré de la plus magnifique vue que j'aie jamais rencontrée sur notre planète. Il me semble vous avoir parlé quelquefois de Laventille et du coup d'œil incomparable dont on jouit de la tour, je n'y reviens donc pas; mais jamais je ne me rassasie d'un spectacle si varié et si grandiose : *oculus non satiatur visu.*

Après la messe, je suis allé, à travers le grand bois, par des sentiers impossibles, administrer une pauvre vieille négresse que le R. P. H... avait baptisée, il y a quelque temps. Ma monture hésitait en certains endroits; enfin, une fraîche petite vallée me dédommagea par ses eaux, sa verdure, ses oiseaux, des fatigues du chemin. A côté de cette négresse malade, j'ai trouvé une vieille protestante, née dans l'île de Nevis, il y a quelque soixante-dix ans. Cette vieille a une fille, excellente catholique, qui s'était confessée le matin et avait communié. Elle s'était

plainte à moi de l'endurcissement de sa mère, qui refusait absolument d'embrasser jamais le catholicisme. Or, dans mon voyage, plusieurs personnes m'accompagnaient, entre autres, la fille de cette protestante, qui voulut me faire connaître sa mère. Après une courte conversation, je trouvai cette dernière docile comme un agneau, et prête à devenir catholique sur-le-champ même, si je l'avais voulu : sa fille n'en revenait pas. Elle m'a promis de la manière la plus formelle qu'elle allait étudier la doctrine. En m'éloignant, je l'entendis répéter aux gens de ma suite : « Oh! comme ce prêtre est bon et gentil! oui, je veux être de sa religion! je ne savais pas la chose si facile.... Peter, ajoutait-elle, vous couperez la branche de ces rosiers, afin qu'ils n'incommodent plus mon maître, quand il repassera par ici; » *Say to my master to wait a little for me, I will give him some eggs, some fruits*, etc.[1].

Je suis parti ce matin de très bonne heure, car, avant la messe, j'avais à porter le saint viatique à une autre malade. Fièrement monté sur mon âne, j'ai traversé Port-d'Espagne au moment où il n'y avait encore *personne dans les rues*. Ma joie et mon bonheur étaient très grands. Je méditais sur l'humilité du Sauveur Jésus, qui autrefois voulut bien faire son entrée à Jérusalem sur un âne, et qui, à ce moment, était encore porté *sur un âne*. De plus, il consentait à reposer sur la poitrine de son indigne serviteur, souvent moins docile, hélas! aux inspirations de la grâce, que cette pauvre bête à la voix de son maître.

J'ai toujours beaucoup aimé distribuer la sainte communion aux fidèles et la porter aux malades, surtout quand

1. Dites à mon maître d'attendre un peu; je lui donnerai des œufs, des fruits, etc.

la course est longue. Dernièrement, en lisant la vie d'un vénérable missionnaire de la Martinique, au dix-huitième siècle, je me suis réjoui en retrouvant mes propres sentiments dans une de ses lettres, où il écrivait : « Les jours où je vais porter le saint viatique sont pour moi les plus gracieux. Pensez quelle consolation n'est pas, pour un prêtre qui aime Jésus-Hostie, que de le porter sur son cœur, quelquefois plus de deux heures de temps, jusqu'à ce qu'on arrive dans la maison du malade qui doit le recevoir. Je vous avoue que ces heures sont bien douces et que c'est toujours à regret qu'on voit approcher le lieu où il faut quitter le Sacrement d'amour [1]. »

N'avais-je pas composé moi-même un jour, en portant la sainte Eucharistie à travers les plaines du Naparima, un long cantique ? Pour finir cette lettre, je vous en copie quelques couplets.

CHRISTOPHORE [2]

San-Fernando, 10 mai 1884.

Au travers de ces cannes,
Sous ces berceaux de lianes,
Je porte sur mon cœur
Mon Jésus, mon Sauveur.

Ah ! qu'Il est doux, aimable,
Ce Sauveur adorable,
Ce divin Roi des rois,
Traversant les grands bois !

Sur ma pauvre poitrine
Il repose et s'incline ;

1. Extrait d'une lettre du V. P. Martel, O. P., missionnaire à la Martinique. 1726.

2. Christophore ou Christophe, nom dérivé de deux mots grecs (Χριστος, Christ, et φερω, je porte), et signifiant *Porte-Christ*.

Je ne puis qu'admirer,
Je n'ose respirer.

Le Seigneur se promène
Au sein de son domaine,
Sur le sommet des monts
Et dans ces frais vallons.

Glorieux chœur des anges,
Entonnez ses louanges,
Unissez-vous à moi
Et chantons notre Roi.

Créatures ailées
Planant dans les nuées,
Celui qui vous créa
Parcourt Naparima.

Tressaillez d'allégresse
Et soyez dans l'ivresse;
Du plus beau de vos chants
Répétez les accents.

Et toi, biche timide,
Pourquoi fuir si rapide
Devant ton Créateur?
Adore ton Seigneur.

Sois plus reconnaissante
Que la troupe indolente
Des pauvres protestants
Passant insouciants.

O mon Dieu! je vous aime,
Mon bonheur est extrême.
Là, tout près de mon cœur,
Repose mon Sauveur!

Good bye. Adieu, mes Révérends Pères, et très chers Frères, j'espère toujours que vous prierez un peu pour moi et que vous m'écrirez à votre tour.

8 janvier.

Un pauvre homme, originaire du Vénézuéla, est venu m'exposer sa misère en me demandant quelque argent à emprunter. « Tenez, lui ai-je dit, en lui donnant quelques shillings, je ne prête jamais, mais je donne quand je puis. — Merci, Père, a-t-il dit, *alors je vous paierai le jour du jugement, à trois heures du soir.*

J'avais déjà entendu cette expression, et je demandai à mon homme si par hasard il en connaîtrait l'origine. « Père, ajouta-t-il, dans mon pays on se sert souvent de cette manière de parler; quant à son origine, voici ce que j'ai entendu raconter à mon grand-père : Une pauvre femme avait économisé une somme qu'elle gardait précieusement dans une cachette, pour les jours de besoin. Malheureusement, elle ne sut pas conserver aussi bien son secret, et un individu, apprenant qu'elle avait un petit trésor, lui proposa de l'emprunter en promettant un bon intérêt chaque année, et le capital fidèlement dès qu'elle le réclamerait. Un billet signé de sa main serait la garantie de sa bonne foi. La pauvre femme se laissa prendre, elle livra son trésor et mit à la place le papier de l'emprunteur.

« Après un temps considérable la bonne femme réclama l'intérêt de son argent; mais quel ne fut pas son ébahissement lorsqu'elle entendit ce débiteur de mauvaise foi, protester que jamais il ne lui avait emprunté de l'argent et que par conséquent elle n'avait rien à attendre de lui.

« Mais j'ai votre billet, dit-elle, signé de votre main, et « si vous ne me payez je vous citerai devant le juge. — « Faites ce que vous voudrez, » dit l'autre en s'en allant.

« La femme alla d'abord consulter un avocat en lui

portant son billet. L'homme de loi lut le papier avec indignation et demanda à sa cliente si elle savait lire. Celle-ci répondit que non. « Je le présumais bien, dit l'a-« vocat, vous n'auriez pas dû avoir tant de confiance dans « ce mauvais sujet qui vous a volée, en se moquant de « vous par-dessus le marché ; voyez plutôt ce qu'il a écrit : « Moi, un tel..., déclare avoir reçu de Mme N...., la somme « de..., que je lui rendrai fidèlement le jour du jugement, « à trois heures du soir. » La malheureuse femme se mit à sangloter en entendant cette lecture.

« Après quelques instants de réflexion, l'avocat lui dit : « Consolez-vous, nous avons un juge consciencieux et bon « chrétien, auquel je vais exposer toute cette affaire ; j'ai « confiance qu'il l'arrangera à votre satisfaction. »

« De fait, le juge, aussi bien que l'avocat, fut indigné et promit que justice serait faite. Au jour fixé, le coupable fut cité à la barre du juge, qui réserva ce cas pour trois heures moins quelques minutes. Il lut le billet et demanda à l'emprunteur s'il reconnaissait sa signature et avoir fait l'emprunt de telle somme; sur la réponse affirmative de celui-ci, le juge garda le silence quelques instants; mais bientôt, l'horloge sonnant trois heures, le juge s'écria d'une voix formidable : « Emprunteur de mauvaise foi, « c'est aujourd'hui le jour du jugement, il est actuellement « trois heures : payez donc immédiatement cette pauvre « femme que vous avez indignement trompée, ou bien pre-« nez le chemin de la prison pour le reste de vos jours. »

« Voilà, Père, ce que j'ai entendu raconter à mon aïeul. Et de cette histoire qui fit alors du bruit dans mon pays, s'est conservé ce *dicton* dont on fait encore usage aujourd'hui, lorsqu'on parle d'un argent prêté et qu'on n'espère

le mot *Hossé*, corruption ou abréviation de Hossan et Hossein, deux héros de la fête. Voici maintenant quelques détails historiques.

Déha, ou *Taazia*, ou *Taziva*, sont les mots dont les coolies se servent pour annoncer la grande solennité célébrée chaque année par les Persans et les musulmans indiens de la secte des *Schiites*. Elle a lieu les dix premiers jours du *moharem*, premier mois de l'année lunaire. Ces dix jours sont consacrés à un deuil général en mémoire de la mort d'Hossein et de son frère Hassan, les deux petits-fils de Mahomet, regardés comme martyrs par les dévots musulmans.

A Trinidad, les coolies célèbrent fidèlement cette fête. Mais elle n'a pas comme dans l'Inde le cachet de la tristesse; les rues ne sont pas tendues de noir, on ne voit couler aucune larme de crocodile, personne ne porte d'habits de deuil, et si l'on entend des cris, ce sont des hurlements sauvages plutôt que des cris de douleur. Pour comble de scandale, on voit des bandes de diamètres[1] se mêler aux bandes de coolies, crier plus fort qu'eux et se frapper hypocritement la poitrine. Cette année (par erreur, dit-on), le scandale a été plus grand que les années précédentes. Au lieu de passer rapidement devant la cathédrale, pour aller chez le grand coolie Mudjan, boire à la barrique de limonade qu'il prépare chaque année à ses compatriotes, la procession a fait le tour de l'église catholique. Au retour, un policeman, sans malice aucune et par pure stupidité, ignorant, comme il l'a déclaré, que l'hossé était une fête antichrétienne, fit faire halte au cortège devant la cathédrale. Il monta lui-même sur un cabrouet chargé d'un

1. Nom créole des filles publiques.

magnifique tombeau en papier peint, et, en guise de drapeau, il agita son bâton officiel, orné pour la circonstance d'une touffe de rubans. Les catholiques témoins de ce spectacle, eurent ainsi la honte de voir le croissant de Mahomet tourner et sauter devant la croix, tandis que d'un autre côté s'avançait vers la même église la pompe vraiment funèbre d'un enterrement.

Je connais beaucoup d'hommes sérieux qui désirent vivement une énergique intervention du gouvernement, pour l'honneur de nos cités, pour le bien matériel des *habitations* (*estates*), dont le travail est négligé pendant plusieurs jours; pour faire cesser les batailles, et pour une foule d'autres motifs connus de tout le monde. Seul, le gouvernement est capable de porter remède à ce mal par une loi qui circonscrirait chaque hossé aux *habitations* et aux bourgades habitées par les coolies, et délivrerait ainsi la ville de ces hordes qui l'envahissent annuellement à pareille époque.

Voilà comment les Hindous musulmans célèbrent leur hossé dans la terre de l'émigration ; voyons maintenant quels sont les usages de ces mêmes Indiens dans leur propre patrie. Je crois que tout cela est de nature à vous intéresser à ces pauvres coolies, dont la conversion est notre plus grande ambition.

Quand vient le grand jour, les rues des villes et l'intérieur des maisons doivent être tendus de noir. De plus, on doit négliger sa toilette, ne pas couper sa barbe et se priver même de bain. Les prédicateurs mahométans dans les mosquées et les histrions sur les places publiques, font entendre le récit lamentable de la mort d'Hossein. On la représente d'une manière dramatique ; les spectateurs

doivent alors pousser des cris de douleur, se frapper la poitrine et même se faire de profondes blessures, en mémoire de celles que Hossein reçut dans le combat. Sur divers points on élève des *taazias*, c'est-à-dire des tombeaux d'Hossein. Ils se composent d'une charpente très mince, recouverte d'étoffe légère, de galons, de fleurs, de papier doré, etc. Près de chacun de ces tombeaux, on place des vases pleins de limonade, où chacun se désaltère, en souvenir de la soif d'Hossein, et des sorbets pour les pleureurs officiels.

Autour des taazias sont plantées de hautes perches, au sommet desquelles flottent des bannières représentant ici les scènes de la mort d'Hossein, là de grandes mains aux doigts étendus. Ces mains symbolisent les cinq personnages regardés comme sacrés par les musulmans : Mahomet, Ali son gendre, Fatima sa fille, Hassam et Hossein, ses deux petits-fils.

Les tombeaux et autres signes de fête sont portés en procession à travers la ville, et l'on va jeter ensuite le tout à la rivière, ou à la mer. Si l'eau manque, on se contente de les enfouir en terre. Quelquefois, lorsque la charpente est précieuse, on se borne à enterrer quelques-unes des fleurs qui l'ornaient, ou seulement le papier doré.

Dans quelques contrées, spécialement à Bombay, on représente un cheval percé de flèches. C'est le cheval de Hossein au milieu du combat. En Perse, des hommes se barbouillent avec du noir pour figurer, disent-ils, Hossein mourant de soif, et, afin que la représentation soit plus exacte, ils tirent affreusement la langue... D'autres se peignent en rouge, couleur du sang dont Hossein était

couvert. D'autres enfin, par bandes nombreuses, se partagent en deux camps opposés, et, armés de sabres, se battent à outrance dans les rues, pour simuler la lutte des partis d'Hossein et de son compétiteur Yesid. Les morts de ce prétendu *saint combat* sont enterrés avec les plus grands honneurs.

En Perse, les fanatiques musulmans, barbouillés de noir ou de rouge, vont demander l'aumône à toutes les boutiques avec des paroles menaçantes. Ils rançonnent surtout les juifs et les chrétiens, en leur disant : « C'est vous autres qui avez fait tuer notre prophète, donnez-nous quelque chose pour son sang. » Aussi, durant ces dix jours, juifs et chrétiens se cachent de leur mieux dans leurs maisons.

A Trinidad, le spectacle n'a pas ce caractère menaçant, mais il est surtout obscène et dégoûtant. De malheureux coolies, à peu près nus, barbouillés de vert et tachetés de jaune pour imiter la peau du tigre, se cachent la chevelure avec un bonnet à oreillettes et se peignent le tour de la bouche en rouge pour mieux représenter la cruauté de cet animal altéré de sang. Et alors, que font ces tigres humains, tolérés et même protégés par la police gouvernementale, au grand scandale des personnes honnêtes, qui se croient subitement transportées en pays sauvage ? Ce qu'ils font ?... Ils parcourent la ville, précédés de un ou deux tambours ; un homme tient au bout d'une chaîne ce tigre d'un nouveau genre ; on s'arrête devant chaque cabaret pour avoir un verre de rhum, et l'on effraye les passants pour leur arracher une pièce de monnaie.

Quand donc le gouvernement ouvrira-t-il les yeux sur de pareilles horreurs, appelées à si juste titre le *carnaval*

des coolies? Quand surtout, notre bon Sauveur Jésus nous permettra-t-il de faire luire sur ces malheureux la lumière de la vérité? Quand la grâce, enfin, convertira-t-elle leurs cœurs? *Rorate, cœli desuper, et nubes pluant Justum!*

Votre...

III

Tumpuna et paroisse de Caroni. — La fête de la Sainte-Enfance. — Nouveau remède contre la morsure des serpents. — Les sauvages de l'Orénoque.

Tumpuna, le 18 janvier 1885.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

C'est des bords du Tumpuna que je vous écris, à quelques pas seulement de l'endroit où le Cumuto se réunit au Guanapo, grossi de l'Arima, pour s'appeler le Caroni, lequel bientôt après, reçoit le Maoussica et le Guaimaré. Vous devez voir tout de suite par ces noms, qui ne semblent venir ni du grec ni du latin, que je me trouve dans un curieux pays. Qui de vous a jamais lu sur une carte géographique les noms de fleuves et de rivières que je viens de transcrire ? Je pourrais y ajouter le Talpajo, qui se jette dans le Tumpuna, l'Arena et le Guatepajaro, qui vont se réunir au Cumito, à quelques kilomètres seulement du village de Tumpuna.

La plaine arrosée par tant de rivières est certainement une des plus belles et des plus fertiles de la Trinidad. Elle s'étend au pied du Tamana, montagne de 1 025 pieds anglais[1]. De magnifiques plantations de cacao la transforment en une suite de bosquets sans fin, au milieu desquels apparaît çà et là la coquette demeure d'un planteur *espagnol*.

Les habitants de ce paradis terrestre ne sont pas en effet des Indiens, comme sembleraient l'indiquer les noms du pays ; ce sont des descendants d'Espagnols, plus ou moins

1. Plus au nord se trouvent le *Tucuche* et le *Cerro de Aripo*, qui mesurent, le premier, 3 012 pieds, et le dernier 2 740.

mélangés avec les Indiens et les noirs. Cette belle plaine, comme le prouvent encore les noms de montagnes et de rivières, fut certainement habitée autrefois par de puissantes tribus d'Indiens. L'histoire, du reste, est là pour l'attester. De plus, c'est dans cette paroisse, à un endroit qu'on ne connaît plus exactement, qu'avait été installée la belle mission de *San-Francisco de los Arenales,* où quatre Pères furent massacrés par les Indiens au dix-septième siècle. Après ce meurtre, les Indiens furent dispersés, tués, presque anéantis par les Espagnols... Mais je vous conterai tout cela dans l'histoire de l'évangélisation de la Trinidad, que je vous ai promise. Je vous raconterai comment, dans cette mémorable circonstance, un Père dominicain, un de nos Frères, par conséquent, eut la gloire de donner aussi sa vie pour son divin Maître. Le gouverneur espagnol de cette époque tomba également sous les coups des Indiens.

La paroisse de Caroni, comme on l'appelle ordinairement (mais on devrait l'appeler plus exactement, paroisse de Tumpuna), est de création récente. En 1871 seulement, elle fut érigée et séparée de celle d'Arima. Laissant les bords de la mer aux Anglais, les Espagnols se sont retirés dans l'intérieur des terres ; aussi certains districts sont complètement habités aujourd'hui par eux. Tumpuna est du nombre, et certainement, c'est l'endroit le plus espagnol de l'île. Quelques paroissiens parlent un peu le créole, mais tous entendent l'espagnol, et c'est dans cette langue que le curé prêche toujours.

L'église de Tumpuna est à sept ou huit kilomètres d'Arima ; on y arrive à travers des plantations de cacao et une délicieuse forêt vierge. Quand je la traversai hier au soir, à cheval, le soleil, incliné déjà vers le Vénézuéla, se jouait

dans les grands arbres et les lianes innombrables qui les relient entre eux comme des festons de verdure. Ce n'est jamais, vous le savez, sans un immense plaisir que je parcours ainsi les grands bois.

Je suis venu à Tumpuna pour prêcher la fête du Saint-Nom de Jésus et de la Sainte-Enfance. Le curé de cette paroisse est un Espagnol de la côte ferme. Exilé avec son évêque par les révolutionnaires, lorsqu'il n'était encore que tonsuré, il a terminé ses études à Trinidad et il y a reçu aussi l'ordination sacerdotale. C'est un bon et saint prêtre, plein de zèle, et qui aime vraiment la beauté de la maison de Dieu. Son église est bien modeste, bien pauvre, mais la propreté et le soin avec lesquels on l'entretient font plaisir. L'œuvre de la Sainte-Enfance est établie dans cette paroisse, et vraiment je ne sais pas si quelque part la fête en est célébrée plus pieusement ou d'une manière plus intéressante.

Le samedi soir, une troupe d'enfants fit les préparatifs de l'illumination de la nuit. Du haut de la chaire, le dimanche précédent, le curé avait assigné à chacun sa part de travail. Les uns devaient couper des bambous, les autres les disposer en forme de lampes, ceux-ci fabriquer les mèches, ceux-là procurer l'huile de coco et en garnir les lampions de bambous. Comme elle était originale cette illumination ! Le bambou est un arbre creux qui a des nœuds de distance en distance, comme une espèce de canne que l'on trouve en France. Seulement il est beaucoup plus gros. C'est une canne qui atteint 15 à 20 centimètres de diamètre, et pousse dans une année jusqu'à 100 pieds de hauteur.

A Tumpuna, on choisit de jeunes pousses dont on fait des piquets de quatre à cinq pieds. On les plante en terre autour de l'église et du presbytère, on les aligne dans les rues du village. Mais, me demandez-vous, comment ces bambous alignés forment-ils une illumination ? Voici : on a soin de couper tous ces piquets cinq centimètres environ au-dessus du nœud supérieur ; de même, cinq centimètres au-dessus de chaque nœud de la tige, on pratique une entaille ; dans tous ces endroits on loge de l'huile et une mèche, et c'est tout. On a ainsi une lumière qui émerge au-dessus du piquet de bambou, et deux ou trois autres qui sortent des niches creusées dans le bambou, et échelonnées jusqu'à terre. Qu'en dites vous ? n'est-ce pas ingénieux ? Je me promenai longtemps au milieu de cette illumination certainement plus intéressante que celle du 14 juillet, à Paris. Tous les gens du village jouissaient de leur fête, en se promenant ou causant par petits groupes devant les maisons. Jusqu'à dix heures du soir, pétards et feux d'artifice. La nuit était splendide, pas un souffle ne faisait vaciller la paisible lumière des lampions de bambous, et des milliers d'étoiles scintillant au firmament formaient une illumination plus belle encore que celle de la terre.

Vers cinq heures du matin, je fus éveillé non seulement par les cloches, qui, après l'*Angelus*, lançaient dans l'air leur plus joyeux carillon, mais encore par des pétards sans fin, qui manifestaient à leur manière l'enthousiasme de la population. Il y eut un bon nombre de communions à la messe de sept heures, dite par le curé. A neuf heures, je commençai la grand'messe dans l'église, aussi pleine que possible. Une messe en musique fut très bien exécutée.

Les associés de la Sainte-Enfance avaient une place d'honneur, et, comme ils étaient fiers, ces enfants et ces grands jeunes gens, de leur écharpe rouge et de la belle médaille d'argent suspendue à leur cou par un large ruban ! Après l'évangile, je prêchai en espagnol, et je fus édifié de l'attention parfaite avec laquelle tout ce bon peuple m'écouta.

Mais le plus beau de la fête fut la procession qui suivit la messe. On y porta en triomphe *el Santo Niño*, debout sur son trône, entouré de fleurs et de lumières. Dès la veille, on avait disposé ce trône avec un goût exquis. Au milieu, un ravissant Enfant-Jésus était debout, soutenant de la main gauche la boule du monde, et de la droite bénissant son peuple. Autour de lui, des vases de fleurs et des chandeliers étaient artistement disposés sur trois gradins. Ce trône fut porté par quatre associés de la Sainte-Enfance; un enfant de chœur balançait devant lui l'encensoir. Une petite fille portait la belle bannière de l'Enfant-Jésus, et quatre autres petites filles tenaient les cordons. La procession parcourut ainsi tout le village. La population paraissait vraiment heureuse.

Cette fête n'est pas seulement la fête de la Sainte-Enfance; elle met en liesse tous les habitants, grâce à certaines petites industries du curé, qui l'ont rendue chère aux parents non moins qu'aux enfants. Ainsi, lorsqu'un enfant associé de la Sainte-Enfance vient à mourir, les autres assistent à son enterrement avec la bannière de la confrérie. De même, au mariage d'un associé, la bannière paraît encore, et les autres membres viennent chanter et prier pour le bonheur des jeunes époux.

Le soir, à six heures, on récita le rosaire, et je prêchai

de nouveau à ces bons Espagnols qui remplissaient l'église. Le lendemain, lundi, le R. P. François Balme, visiteur, vint me rejoindre à Tumpuna, où nous passâmes ensemble quelques moments bien agréables, et nous revînmes coucher à Arima.

Le mardi, avant de rentrer à Port-d'Espagne, je fis une excursion dans la grande forêt, jusqu'à cinq milles environ d'Arima. J'arrivai presque jusqu'à Valencia, sur la route de la Bande-de-l'Est. Quelle magnifique forêt! La route qui la traverse est complètement ombragée, même à midi. Guidé par un noir, je pénétrai au sein même de la forêt à la recherche de différentes curiosités que le R. Père visiteur m'avait demandées pour la France. Armé d'un grand coutelas, je m'ouvrais difficilement un chemin dans les broussailles. Je désirais surtout trouver une espèce de liane que je n'avais pas encore vue. Cette liane est un vrai trésor pour le voyageur, une merveille un peu plus manifeste que les autres qui nous environnent dans cette admirable création du bon Dieu. Enfin nous finîmes par rencontrer ce que nous cherchions, la *liane d'eau*. Elle s'appuyait contre un grand arbre qui porte le nom indien de *carapo*. La liane-mère qui sortait de terre était grosse comme la jambe, elle avait envahi l'arbre tout entier, et des branches du *carapo* pendaient çà et là d'autres lianes plus petites qui descendaient jusqu'à terre, s'y plantaient à leur tour et remontaient sur cet arbre ou sur les voisins. A quoi sert donc cette liane? Son bois est spongieux et rempli d'une eau limpide, claire et très fraîche. Quand on en coupe un morceau, l'eau coule comme d'une fontaine. Mais il y a un secret. N'arrive pas qui veut à boire de cette eau. Il faut d'abord trancher la liane au-dessus de

BANANIERS ET JEUNES CACAOS

sa tête, d'un seul coup de coutelas, et d'un second la frapper près de terre. Si l'on ne procède pas ainsi, l'on n'a entre les mains qu'un bois aride et sans eau. Si les coups sont espacés seulement d'une minute, l'eau s'est retirée; commencez-vous par le bas? vous n'aurez presque pas le temps de couper en haut avant que cette sève abondante ne remonte bien au-dessus de la taille d'un homme. Je l'avais souvent entendu raconter. Tout est minutieusement exact, et j'ai fait moi-même diverses expériences pour m'en assurer. Je coupai plusieurs lianes de la grosseur d'une corde de charrette, et j'en bus l'eau, je puis le dire, avec délices. Après les avoir épuisées, je les apportai au R. P. François, qui me promit d'en envoyer une aux novices de Rijckholt. Si vous voulez, vous en composerez une croix qui vous rappellera de prier quelquefois pour votre frère d'Amérique. Que le Seigneur Jésus mort sur la croix fasse couler dans sa pauvre âme alanguie et desséchée un peu de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, parce que la source vient de cette croix, plantée jadis sur le sommet du Calvaire. Ah! que cette eau de la grâce est nécessaire aussi aux âmes qui m'entourent! demandez-la pour elles, afin que, fertilisées par cette eau, elles portent, comme de bonnes terres, des fruits de salut.

Je vais encore vous conter une chose intéressante que j'ai apprise à Tumpuna. Nous causions un soir, au presbytère, des serpents du pays, avec le curé et un des paroissiens, M. V..., fils d'un descendant de Français et d'une négresse. C'est un mulâtre, brave homme, bon catholique, et incapable de mentir, me dit le curé. « Et le *mapipi,*

lui dis-je, qu'en pensez-vous ? Avez-vous un remède contre sa morsure ? — Oh ! dit-il, contre la morsure de ce serpent, le seul remède est la prière de saint Paul. » Et il ajoutait, avec une parfaite conviction et l'accent d'une foi vive : « Tous ceux qui sont piqués par le mapipi et qui récitent cette prière avec foi guérissent ; mais ceux qui ne la récitent pas meurent infailliblement ; j'en connais des uns et des autres. » Le curé me confirma la parole de son paroissien. Il me dit avoir connu un homme, mort depuis quelques années, qui lui avait assuré la guérison de plusieurs personnes piquées par le mapipi. Le curé a une confiance absolue dans la véracité de cet homme ; bref, comme tous ses paroissiens, il croit fermement à l'efficacité de la prière de saint Paul. Pour moi, après tous les renseignements que j'ai pris, après avoir eu des doutes comme Thomas Didyme, j'aime à partager la foi du curé de Tumpuna et des habitants.

L'efficacité de cette prière m'étant démontrée, je demandai à me procurer cette précieuse oraison. M. le curé appela une vieille femme qui la savait par cœur, et il l'écrivit sous sa dictée. Je vous l'envoie, et je la traduis pour ceux qui préfèrent le français à l'espagnol.

ORACION DE SAN PABLO

San Pablo, por tan querido
De Dios todo-poderoso,
Librame de los animales
Rabiosos y punzañosos.
En la cabeza traigo una cruz
Y en los piés una luz.
Librame de los animales,
San Pablo. Amen, Jésus.

Saint Paul, vous si chéri
De Dieu tout-puissant,
Délivrez-moi des animaux
Enragés et piquants.
A ma tête je porte une croix
Et à mes pieds une lumière.
Délivrez-moi des animaux,
Saint Paul. Amen, Jésus.

Entre pajos caminé,
Brabos animales encontré;
Mansos vengan a mis piés,
Como Christo al pié de la cruz.
Amen, Jésus,

J'ai marché à travers les brous-
[sailles,
J'ai rencontré des animaux sau-
[vages.
Qu'à mes pieds ils viennent aussi
[doux
Que le Christ vint au pied de la
Amen, Jésus. [croix.

Enfin, je viens de recueillir une très curieuse tradition sur les sauvages de l'Orénoque, dont je vous ai déjà tant parlé. Je la tiens de la bouche d'un prêtre français, M. l'abbé Barbier, du diocèse de Lyon, qui, à son retour de l'Orénoque, est passé par Trinidad. On lui a dit que ces sauvages, pour découvrir un voleur, usent du procédé suivant : l'individu soupçonné de vol est amené devant les chefs de la tribu, et, après des incantations, des imprécations, on lui dit : « Jure par ton père, ta mère, etc., que tu n'as pas volé, » et souvent, paraît-il, le malheureux se parjure, n'osant avouer sa faute. « Jure par le soleil. » *Item*. « Jure par Jésus-Christ. » Souvent encore, parjure. Enfin : « Jette ton bâton à terre, jure par lui, foule-le aux pieds. » Alors, si le sauvage est innocent, il le fait et est déclaré absous; s'il est coupable, il préfère la honte d'un aveu à l'action de passer sur son bâton. C'est pour lui, dit-on, le symbole de l'autorité; mais je croirais plus volontiers qu'il redoute les sorciers, persuadé qu'ils révéleraient son crime et ne manqueraient pas de le faire condamner à mort.

Votre, etc...

IV

Histoire religieuse de la Trinidad : Découverte de l'île; anciens habitants; leur religion; première prédication de l'Évangile.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Le voilà enfin, ce journal transformé en *Histoire religieuse de la Trinidad*, journal plusieurs fois promis et peut-être impatiemment attendu ! Comptant, avant tout, sur votre fraternelle indulgence, je vais résumer de mon mieux les documents en différentes langues qui sont à ma disposition. De la sorte, dans mes récits, les événements anciens se mêleront aux nouveaux, et, je l'espère, ce petit essai historique sera pour vous d'un certain intérêt.

Comme vous le savez, l'île de la Trinidad est située à l'est du Vénézuéla, entre 10° 2′ 30″ et 11° 50′ 20″ de latitude nord et 60° 56′ 35″ et 61° 59′ 30″ de longitude ouest du méridien de *Greenwich*[1]. A une époque reculée, elle a dû faire partie de l'Amérique du Sud, car elle s'y rattache encore d'une certaine façon par une suite d'îlots qui semblent appartenir, avec les montagnes du nord de Trinidad et celles de la pointe de Paria, sur le continent, à une seule et même chaîne de montagnes.

Séparée seulement de la côte ferme par le beau golfe de Paria et deux détroits, les *Bouches du Dragon*, au nord, et la *Bouche du Serpent*, au sud, notre île est à la fois la plus étendue, la plus importante et la plus méridionale des Petites-Antilles. Elle a presque la forme d'un carré dont les quatre côtés sont orientés vers les quatre points cardi-

1. Greenwich se trouve lui-même à 2° 25′ environ de longitude ouest du méridien de Paris.

naux. Sa superficie totale, de 1754 milles carrés[1], correspond à peu près à la superficie moyenne d'un département français.

La Trinidad a l'insigne honneur d'avoir été découverte par Christophe Colomb lui-même, le 31 juillet 1498, à son troisième voyage. Retenu par des calmes désespérants au milieu de l'Atlantique, le grand amiral s'était cru un moment perdu. Alors il fit vœu, si la Providence l'arrachait à ce pressant danger, de donner à la première terre qu'il découvrirait le nom de la très sainte Trinité, sous la protection de laquelle il s'était embarqué. Quelque temps après on cria : Terre! Terre! En approchant de cette plage si désirée, quel ne fut pas l'étonnement de Christophe Colomb lorsqu'il vit surgir dans le lointain trois pics élevés et réunis par la base. Émerveillé de la coïncidence miraculeuse de cette découverte avec son vœu, Christophe Colomb tomba à genoux sur le pont du navire, et, l'âme débordante de reconnaissance, étendit la main vers la terre et la bénit. En même temps il l'appela du beau nom qu'elle porte encore aujourd'hui, *la terre de la Sainte-Trinité*, ou, plus brièvement, *la Trinidad*.

Les habitants. — Lorsque l'Amérique fut découverte, à la fin du quinzième siècle, les immenses contrées du continent et des Antilles étaient habitées par des tribus innombrables. Au Mexique et au Pérou, la civilisation se trouvait aussi avancée que l'est aujourd'hui celle de la Chine. Mais ailleurs c'était plus ou moins la vie sauvage et errante, variant à l'infini suivant les contrées et les peuplades.

A Trinidad, de nombreuses et florissantes tribus étaient répandues sur les côtes ou dans les vallées et les plaines

1. Le mille anglais équivaut à 1 609 mètres.

de l'intérieur. Las Casas écrivait plus tard qu'on devait estimer à plus de 100 000 le nombre des habitants à cette époque.

On connaît les noms de sept tribus principales, savoir : les *Aruacas*, les *Chaïmas*, les *Tamanaques*, les *Chaguanes*, les *Salives*, les *Quaquas* et les *Caraïbes*. Encore cette dernière s'y divisait en plusieurs autres : les *Népoïos*, les *Yaïos*, les *Carinepagotos*, les *Cumanagotos*. Comme on retrouve ces tribus sur les bords de l'Orénoque, il est probable que toutes ont une commune origine. Ces tribus étant continuellement en guerre entre elles, il est probable aussi que plus d'une fois les vaincus s'exilèrent et se retirèrent dans notre île, pour échapper à l'inexorable cruauté des vainqueurs.

La Trinidad, que les anciens appelaient *Caïri*, c'est-à-dire, selon quelques-uns, *terre des colibris*, servait donc de refuge cosmopolite, où se côtoyaient les représentants de vingt peuples différents et où l'on parlait naturellement autant de langues diverses. Il en est tout à fait de même aujourd'hui. Tous les peuples du monde s'y rencontrent et y conservent, avec une partie de leurs usages, la langue propre à chacun. C'est une véritable Babel. Mais les anciens habitants ont presque tous disparu. A peine si dans quelque coin isolé de l'île on retrouve de leurs descendants. Le peu qui en reste est aujourd'hui une race dégradée et condamnée à disparaître dans un avenir prochain.

Il serait pourtant intéressant de revoir d'anciens Indiens de la vieille Caïri, d'étudier leurs mœurs, leurs traditions, leurs institutions ; malheureusement, les grandes forêts recouvrent leurs *Conucos*, et ils n'ont laissé aucune autre

trace de leur existence que les noms de plusieurs lieux qu'ils habitèrent. On découvre bien encore par-ci par-là des silex taillés en couteaux et en haches; toutefois, ces débris sont muets et ne sauraient nous apprendre grand'-chose sur leurs anciens possesseurs.

Religion. — La religion de ces peuplades était assez indéterminée. D'après les quelques informations que nous ont transmises les premiers navigateurs et d'anciens écrivains, on peut avancer qu'elles croyaient à l'existence d'un Être suprême, gouvernant les éléments. Il était connu sous différents noms. Les Salives l'appelaient *Pourou;* les Aruacas, *Alaberi;* les Tamanaques, *Amalivaca;* les Caraïbes, *Macouaïma;* les Waraons, *Illamo*, etc., etc. Mais la connaissance qu'ils avaient de cet Être suprême paraît avoir été très superficielle et incertaine; ils ne semblent pas lui avoir adressé un culte, des prières, des sacrifices. Tout se réduisait à des pratiques superstitieuses inventées pour apaiser les mauvais esprits et les empêcher de nuire. Ils avaient des espèces de sorciers, appelés *piaches*, à la fois prêtres et médecins, qui régnaient sur eux par la terreur.

Les Indiens de la Trinidad croyaient certainement à l'immortalité de l'âme; car ils honoraient les morts, plaçant près des tombes les provisions dont les âmes des ancêtres avaient besoin, prétendaient-ils, dans le voyage de cette terre à la région qu'habitent les défunts. Suivant une autre tradition, l'entrée de ce séjour se trouvait au lac de bitume de la Brea, qui devenait de cette façon la porte des champs Élysées des Indiens. Les âmes des Indiens vertueux, pour visiter les lieux et les personnes qu'ils avaient autrefois aimés, en sortaient de temps en temps, sous la forme de brillants colibris. Les âmes des méchants

apparaissaient sous la figure de vautours repoussants, encore plus nombreux dans le pays que les colibris. Quoi qu'il en soit de cette poétique tradition que j'ai recueillie sur les lèvres d'un habitant de Trinidad, les Indiens avaient tout juste conservé ces notions générales de la religion, que le Créateur a gravées au fond de toute âme humaine, et qu'il n'est pas en son pouvoir d'effacer.

Le fait suivant, raconté par le P. Gumilla[1], qui avait évangélisé la peuplade des Salives, vous donnera une idée de la science religieuse de ces pauvres sauvages. « J'ai connu, dit-il, dans la tribu des Salives, un Indien qui me paraissait de beaucoup plus intelligent que tous ceux que j'avais vus jusque-là. Il était devenu un chrétien si fervent qu'il se livrait à de rigoureuses pénitences. On était obligé de modérer son zèle. Je lui demandai un jour, si, pendant qu'il était encore païen, il avait eu quelque connaissance ou quelque idée de Dieu. Il demeura un instant pensif, puis il me dit : « Non, Père; seulement un soir, « par un beau clair de lune, je me souviens que je con- « templais les astres du firmament. En les voyant se mou- « voir, je pensais qu'ils étaient des hommes. Je fis ensuite « réflexion sur notre état misérable dans les forêts, sur « tout ce que nous avons à souffrir des moustiques, des « serpents, des bêtes féroces, etc., et je me dis : *Ces « hommes de là-haut sont sans doute exempts de tous ces « fléaux et de nos misères. Pourquoi Celui qui a placé « ces hommes là-haut, ne m'y mettrait-il pas, moi aussi?* » Telle fut exactement sa réponse, ajoute le Père jésuite, d'où je conclus que cet Indien avait connu la cause pre-

1. Le P. Gumilla, S. J., auteur d'un ouvrage en deux volumes *El Orinoco ilustrado*, évangélisa pendant plus de vingt ans les tribus de l'Orénoque, au siècle passé.

mière des choses, et que la resplendissante lumière de Dieu s'insinue jusque dans les plus épaisses ténèbres [1]. »

Comme chez tous les peuples païens, Satan régnait en maître chez les pauvres Indiens de la Trinidad, et, comme partout où ne règne pas le Fils béni de la Vierge, la condition de la femme était lamentable; elle n'était pas la compagne honorée de l'homme, mais son esclave avilie. Un trait, rapporté encore par le P. Gumilla, met cette vérité dans tout son jour. (Je me sers de la belle traduction de l'abbé Raynal.) Il est question d'une femme indienne, coupable d'infanticide sur la fille qu'elle venait de mettre au monde, et cherchant à s'excuser auprès du missionnaire.

« Plût à Dieu, plût à Dieu, Père, qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût ressenti assez d'amour et de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mère m'eût étouffée en naissant, je serais morte; mais je n'aurais pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus malheureuse des conditions. Oh! comme j'ai souffert! et qui sait ce qui me reste à souffrir? Représente-toi, Père, les peines qui attendent une Indienne chez les Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leurs arcs et leurs flèches; nous y allons, nous, chargées d'un enfant que nous portons dans une corbeille, et d'un autre suspendu à nos mamelles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poisson, nous bêchons la terre, nous autres. Et, après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous y ajoutons encore toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau, tandis que nous sommes chargées de racines pour leur nourriture et de maïs pour

1. Gumilla, t. II, ch. II.

leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis, et il nous faut chercher le bois et l'eau pour préparer leur repas. Ont-ils soupé? ils s'endorment; la nuit, à nous, ne suffit pas pour moudre le maïs et fabriquer le *chica*. Et quel est le salaire de nos veilles? Ils boivent, et puis, quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux et nous foulent aux pieds. Ah! Père, plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant! Tu sais bien toi-même que nos plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais le connaître. Il est triste sans doute, pour la pauvre Indienne, de servir son mari comme une esclave, aux champs accablée de sueur, et au logis privée de repos; mais il est plus affreux encore de voir ce mari, après vingt ans peut-être, prendre une autre femme plus jeune qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos enfants, elle nous commande, elle nous traite comme ses servantes, et au moindre murmure qui nous échappe, une branche d'arbre est levée.... Ah! Père, comment veux-tu que nous supportions cet état? Qu'a de mieux à faire une Indienne que de soustraire son enfant à une servitude mille fois pire que la mort? Plût à Dieu, Père, je te le répète, que ma mère m'eût asssez aimée pour m'enterrer lorsque je naquis. Mon cœur n'aurait pas tant à souffrir, ni mes yeux à pleurer! »

Première prédication de l'Évangile. — Christophe Colomb n'était pas seulement un grand génie, c'était encore un grand chrétien. S'il désira tant découvrir le Nouveau Monde qu'il avait deviné, ce ne fut ni pour acquérir une gloire que son humilité lui faisait rejeter, ni pour amas-

ser des richesses dont il connaissait le néant. Il voulait surtout que les peuples qui habitaient ces contrées inconnues entendissent la bonne nouvelle de l'Évangile. « C'est que les prophéties sacrées, écrivait-il, doivent avoir leur accomplissement; l'Évangile doit être prêché sur la terre entière, et la cité sainte restituée à l'Église. »

Bien des générations déjà s'étaient succédé à la Trinidad, lorsqu'en 1498, l'immortel Génois parut devant elle avec ses trois caravelles. Oh! comme il eût voulu semer des apôtres sur ces bords enchantés qui le ravirent d'admiration, au milieu de ces habitants de Caïri qui lui parurent intelligents, grands et d'une beauté remarquable, dignes enfin de leur pays charmant. Mais l'heure choisie de Dieu n'était pas venue.

Elle ne tarda pas cependant à sonner, et quinze années ne s'étaient pas encore écoulées quand l'eau sainte du baptême coula pour la première fois sur le front des Indiens à Trinidad. Hélas! elle devait se mêler presque aussitôt au sang des martyrs. N'est-ce pas la marche ordinaire que suit la Providence? Ne purifie-t-elle pas presque toujours par le sang de ses ministres les terres souillées où elle veut faire germer avec la foi toutes les vertus du christianisme? Les premiers apôtres qui eurent l'honneur de prêcher l'Évangile sur ces plages, et de les arroser de leur sang, étaient deux enfants de saint Dominique, les premiers prêtres, probablement, posant le pied sur notre île, et probablement aussi les premiers martyrs du Nouveau Monde.

Vers la fin de 1509, le roi Ferdinand le Catholique demandait au pape Léon X quatre missionnaires dominicains pour les envoyer dans l'île espagnole de Saint-Domingue,

que l'on commençait à coloniser. Les Pères Pierre de Cordoue, François de Cordoue, Antoine de Montesino, Dominique de Mendoza, furent désignés, ainsi que le Frère Jean Garcès. On croit communément que ce dernier était Frère convers; cependant, quelques auteurs le disent prêtre et parent du grand Barthélemy de Las Casas. Quelques auteurs ont cru aussi que les Pères François et Pierre de Cordoue appartenaient à la même famille. Herrera prétend de plus que Jean Garcès, avant d'entrer dans l'Ordre, avait été un riche colon de Saint-Domingue. Un jour, ayant tué sa femme pour cause d'adultère, il serait venu se réfugier dans la maison des fils de saint Dominique. Là, il aurait donné de tels signes de repentir et de conversion, qu'on l'aurait reçu parmi les religieux, à titre de Frère convers. Je vous donne tous ces avis différents des auteurs, en toute franchise; à vous d'approfondir, si vous le voulez, la question, et de découvrir la vérité entière.

Quoi qu'il en soit, nos Pères, sous la conduite de Pierre de Cordoue, leur supérieur, arrivèrent à Saint-Domingue sur la fin de 1509, ou au commencement de 1510. Ils y trouvèrent en hostilités continuelles les guerriers castillans et les indigènes du pays, étrangers les uns et les autres à l'esprit, et surtout aux devoirs du christianisme, bien que pour des motifs divers. Les saints religieux virent échouer tous leurs efforts de conversion auprès des aventuriers espagnols installés dans l'île; au contraire, un mouvement sérieux en faveur de notre religion se produisit parmi les indigènes. Beaucoup d'entre eux demandèrent et reçurent le baptême. Avec le temps, les difficultés grandirent encore du côté des colons castillans, et les missionnaires durent enfin s'opposer

énergiquement à leurs désordres. Les Espagnols soumettaient à des travaux inhumains et écrasants les pauvres Indiens du pays, sans respect pour les lois divines et les prescriptions mêmes de la nature. Le P. Antoine de Montesino, protecteur des Indiens, flétrit donc un jour, du haut de la chaire de vérité, tous ces oppresseurs, sans se laisser effrayer par la présence dans l'église, de l'amiral et des plus coupables parmi les colons espagnols. De là, grand émoi; plaintes contre le P. Antoine de Montesino, adressées au P. Pierre de Cordoue, qui prend parti à son tour pour les Indiens contre leurs tyrans; voyage du P. Antoine en Espagne, pour plaider la cause des malheureux indigènes, et voyage de Pierre de Cordoue lui-même dans le même but. Mais tout fut inutile, les deux généreux défenseurs de la faiblesse opprimée ne reçurent que de bonnes paroles; et, après les avoir comblés d'honneurs, le roi les pria de se consacrer de nouveau à l'évangélisation de Saint-Domingue.

Frustré dans ses espérances, le P. Pierre de Cordoue comprit qu'il lui serait difficile d'être d'accord avec les Espagnols de la colonie, puisqu'il était absolument décidé à protester toujours contre leurs iniquités. Déjà l'esclavage et les massacres commençaient la dépopulation de l'île. Le P. Pierre de Cordoue résolut alors de chercher des contrées où les missionnaires fussent seuls avec les Indiens, et il demanda au roi d'Espagne la permission de quitter Saint-Domingue. Il fut approuvé dans son projet de prêcher la foi loin des Espagnols établis aux Indes occidentales; on lui défendit seulement de faire partie de cette expédition.

En conséquence, Pierre de Cordoue choisit parmi ses frères trois des meilleurs missionnaires, les PP. Antoine

de Montesino, François de Cordoue et Jean Garcès. Les trois apôtres s'embarquèrent sur un vaisseau armé par l'amiral, et prirent la route de l'Occident, à la recherche d'un endroit propice pour l'établissement d'une mission. Devant Saint-Jean de Porto-Rico, où Ponce de Léon jetait les fondements d'une colonie prospère, le P. Antoine de Montesino tomba malade; on le débarqua, on le soigna, et l'on attendit. Mais la maladie traînant en longueur, ses deux compagnons le confièrent aux soins des colons et reprirent leur route, impatients de trouver une terre où semer le bon grain de l'Évangile. Ce fut sans doute par une disposition spéciale de la divine Providence que le P. Antoine de Montesino fut arrêté à Porto-Rico. Il eut ainsi l'insigne honneur de devenir le premier apôtre de ce pays, et de convertir un grand nombre des habitants.

Plusieurs historiens affirment que les deux Pères François de Cordoue et Jean Garcès débarquèrent sur la côte ferme, à la pointe de Cumana, qui n'était qu'à quelques lieues de la Trinidad. Llorente, le traducteur et l'historien de Las Casas; Baralt, l'historien du Vénézuéla, et le P. Roze sont de cette opinion; mais ces auteurs sont tombés dans une confusion évidente. En lisant leur récit, on sent qu'ils ne se sont rendu compte ni des lieux ni des faits, assez exactement; et dans ce même récit il y a des contradictions manifestes pour qui connaît ces régions.

C'est dans l'île de la Trinidad qu'ils descendirent. Nous en avons un témoin irrécusable dans le vénérable Père Barthélemy de Las Casas. Il nomme deux fois l'île de la Trinidad, comme le lieu de débarquement des Pères François de Cordoue et Jean Garcès. Or, Barthélemy de Las Casas connaissait parfaitement ces pays, puisqu'il était

sur l'un des vaisseaux de Christophe Colomb, lorsque le grand navigateur découvrit la Trinidad à son troisième voyage, en 1498. Il savait parfaitement distinguer Trinidad de Cumana sur le continent, puisqu'il voulut lui-même établir plus tard une colonie de missionnaires à Cumana. C'est dans son mémoire au prince des Asturies qu'il raconte ce qui arriva aux deux Pères François de Cordoue et Jean Garcès, à Trinidad; immédiatement après, il fait le récit du martyre de deux Pères dominicains et d'un franciscain, sur la terre ferme, près de Cumana. Nouvelle preuve qu'il sait bien distinguer ce qui appartient à l'évangélisation de chaque pays.

J'espère que ce long numéro de mon journal ne vous ennuiera pas, mais il me semble que pour une fois c'est suffisant. Plus tard, je vous enverrai le récit de Barthélemy de Las Casas sur le martyre de nos Pères, à Trinidad.

Continuez de prier pour moi et mes coolies.

Votre....

V

Visite à la Thébaïde du P. Poujade. — Guérison miraculeuse. — Les Crusaders. — Trait touchant de la Providence pour le salut d'une âme, selon ce qu'enseigne saint Thomas. — Mariages et baptêmes. — Retraite d'hommes.

Port-d'Espagne, le 28 janvier 1885.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET TRÈS CHERS FRÈRES,

J'ai eu le plaisir d'accompagner aujourd'hui le R. Père visiteur[1] au Carénage. Parti à sept heures du matin par un petit steamer, je suis revenu ce soir à six heures. Vous connaissez déjà le Carénage et son bon vieux curé *gascon*, l'abbé Poujade. Le Carénage est un endroit qui me plaît entre tous à la Trinidad. Je ne l'avais pas revu depuis plus d'un an, et c'est avec une vraie satisfaction que j'ai remonté de nouveau cette charmante petite vallée, arrosée par un ruisseau qui descend en murmurant entre les cacaos et les vanilles plantés sur ses bords. Son eau, filtrée à travers le sable et les rochers qui forment son lit, est claire et limpide comme du cristal.

A mi-chemin, j'avais grand'soif, car le soleil était chaud :

« Père Poujade, lui dis-je, si nous buvions un peu.

— Mon fils, j'avais justement l'idée de vous le proposer.

— Mais il faudra nous agenouiller pour boire, et laper l'eau comme les chiens!

— Oh! que vous êtes simple! et pourquoi ne nous servirions-nous pas des coupes que le bon Dieu a mises en si grande quantité à la portée de notre main?

— Et où sont donc ces coupes?

1. Le R. P. François Balme.

— Voyez donc, mon fils, ces larges feuilles argentées; ne sont-elles pas aussi belles même que le calice dans lequel vous dites la sainte messe?

— C'est vrai, Père Poujade. Tenez, en voici une très large, buvez le premier, et je verrai comment vous manœuvrez.

— Tenez, il faut plier la feuille de cette manière, et vous avez un verre parfait... Maintenant, voyez l'eau dans cette coupe, ne ressemble-t-elle pas à du vif argent? Comme elle est claire, comme elle fraîche, comme elle est délicieuse[1]!

— Vous avez raison, Père Poujade. Mais, comme nous voici rendus à votre *thébaïde*, figurons-nous que nous sommes deux des anciens solitaires, et, à l'ombre de ce grand acajou, causons un peu des merveilles que le bon Dieu a semées avec tant de profusion autour de nous.

— Ah! mon fils, comme vous allez au-devant de mes désirs!... Voyez-vous, je suis le plus solitaire des prêtres de l'île, et jamais je ne m'ennuie. Quand je suis libre, je viens ici dans ce modeste abri, que j'ai surnommé ma *thébaïde*, et, à la vue de ces grands arbres, de ce ruisseau qui murmure à mes pieds, de cette fraîcheur, de cette variété infinie de plantes et de fleurs, souvent je tombe dans une sainte rêverie; il me semble que je vois le bon Dieu présent partout, et me parlant par toutes ces créatures au milieu de ce solennel silence; il arrive parfois que je voudrais prier et je ne le puis pas; mais quand je retourne à mon presbytère, je sens tout de même que j'aime davantage le bon Dieu.

1. Cette plante s'appelle Malanga; sa racine est bonne à manger. Près des rivières de France, j'ai vu certaines plantes qui lui ressemblent assez.

— Père Poujade, comment appelez-vous cet arbre dont les feuilles sont si luisantes?

— C'est une espèce de laurier. A propos de cet arbre, remarquez comme la Providence est riche et libérale. Froissez l'une de ces feuilles, et vous sentirez quel parfum s'en échappe. On en pourrait tirer grand parti, et pourtant on n'en fait rien. Dans cette seule vallée, il y a quantité d'arbres et de plantes odoriférantes qui ont des propriétés admirables. Voyez là, à deux pas de vous, l'arbre qui me fournit de l'encens pour la bénédiction du Très Saint Sacrement. Voyez aussi cette espèce de pois angole, touchez une de ses gousses; dites-moi, votre main n'est-elle pas imprégnée du plus délicieux parfum que vous ayez jamais respiré?...

— Et cette petite plante aux fleurs jaunes, Père Poujade? je la cueille pour la mettre dans mon herbier.

— Ah! mon fils, respectez-la, je ne vous permets que d'en prendre une toute petite branche. C'est la plante la plus précieuse de la Trinidad! et je ne connais que ce seul pied dans ma vallée.

— A quoi la faites-vous donc servir, si elle est si précieuse?

— Goûtez, et vous devinerez tout de suite sa propriété.

— Mais elle est amère comme l'amertume même; ce doit être un poison.

— Oh! ne craignez point, c'est une plante qui vaut mieux que la quinine. C'est un fébrifuge merveilleux; faites-en une infusion toutes les semaines, et vous n'aurez jamais la fièvre.

— Et comment appelez-vous cette précieuse plante?

— On la nomme *herbe à pique,* à cause de la ressemblance de sa feuille avec une pique.

— Qu'allez-vous faire, Père Poujade, avec le tronc d'arbre que cet homme est en train de tailler?

— C'est la racine d'acajou que j'ai fait couper pour votre R. Père visiteur; voyez si elle ne fera pas une belle table.

— En vérité, c'est un gros morceau, mais je ne sais pas s'il sera bien beau.

— Oh! il sera beau, au-dessus de ce que vous avez jamais vu!

— Mais, n'eût-il pas mieux valu que le P. François emportât une planche d'acajou, plutôt que cette racine?

— Ah! mon fils, on voit que vous êtes jeune encore. Quand cette racine, l'une des plus larges que j'aie rencontrées, aura passé par les mains d'un habile ouvrier de France, elle vaudra son pesant d'or. La racine d'acajou bien travaillée est si belle, veinée, nuancée de diverses couleurs! Ah! votre Père visiteur le sait bien! Je l'amenai jusqu'ici l'autre jour; quand il vit cette racine, il fallut absolument la lui promettre..... Et, malgré la difficulté pour la couper et la transporter, je me suis exécuté. Oh! je ne le regrette pas. Il est si bon votre Père visiteur! Pauvre racine d'acajou, elle va tout de même prendre bientôt le chemin de l'Europe; et où jamais en trouverai-je une semblable?

— Et cette autre plante, Père Poujade, quel est son nom?

— Mais, c'est l'*indigotier*. Voyez quelle abondance de plantes et de graines d'indigo. Il y aurait encore là de quoi faire une petite fortune, si on voulait l'exploiter. Il

a existé autrefois dans cette vallée une manufacture d'indigo, mais tout a été abandonné; ces plantes se sont perpétuées d'elles-mêmes...

— Père Poujade, si nous descendions maintenant du côté de la mer. Allons dire une petite prière aux pieds de Notre-Dame de la Mer, et nous rejoindrons le P. François près de la chapelle.

— C'est cela, mon fils, j'y pensais.

— Comment! vous avez ici des poiriers?

— Ah! oui, de jolis poiriers! Vous ne connaissez pas encore le *mancenillier*[1] ?

— Non, vraiment; mais je suis bien heureux de le voir.

— Mais attention, ne le touchez pas. C'est un violent poison, et si le lait qui sort de la feuille que vous tenez vient à toucher votre peau, il l'emportera.

— Oh! je sais; c'est pour cela que je désirais connaître ce curieux arbre. On dit que le bois en est très beau et fait de magnifiques meubles; est-ce vrai?

— Parfaitement. J'ai trouvé moi-même un pied de guéridon qui était d'une beauté incomparable. C'est tout ce que cet arbre a de bon. Son fruit, sa feuille et jusqu'à son ombre, tout est poison. Les sauvages s'en servaient pour empoisonner leurs flèches...

— Voyez, Père Poujade, ce splendide lézard. On dit qu'il est bon à manger; est-ce vrai?

— Oh! très bon, il est meilleur qu'un poulet. Si vous saviez comme sa viande est fine et délicate. Je vous assure que rien ne lui est comparable! Un jour j'en tuai deux avec mon fusil; je fis ce jour-là le plus excellent dîner de ma vie!

1. Hippomane Mancinella.

— Oh! comme vous avez ici des pois magnifiques! Sont-ils bons à manger?

— Mais non, mon fils; c'est mon fermier qui les a plantés par superstition.

— Ah! vraiment? Et comment cela?

— Mais vous ne connaissez encore rien dans le pays! Ce sont des pois *mal d'iô* (qui font mal aux yeux). Les créoles croient qu'en plantant ces pois dans leur jardin, personne ne peut venir voler. Car quiconque regarderait le jardin avec un œil de convoitise, en serait puni par une ophtalmie; du moins, ce qu'il volerait dans un jardin contenant des pois *mal d'iô*, lui serait certainement funeste d'une autre manière. »

C'est ainsi que nous causâmes hier avec le P. Poujade, et sur bien d'autres sujets. Il est intarissable, ce bon prêtre gascon!

En arrivant au Port, nous avons appris une triste nouvelle. Par la faute du chef de gare de Saint-Joseph, dit-on, deux trains se sont rencontrés; il y a eu trois morts et un bon nombre de blessés, quelques-uns grièvement. Même à la Trinidad, on risque d'être broyé en chemin de fer! Quel luxe de civilisation!

Une jeune fille qui m'est bien connue avait eu les jambes tellement rompues que le docteur voulait faire l'amputation sur le lieu même de l'accident. Le père s'y opposa et la fit transporter chez lui. Aussitôt quelques personnes pieuses appliquèrent de l'huile de la lampe de la Sainte-Face sur les plaies de la pauvre enfant, et, au milieu de leurs sanglots, commencèrent une neuvaine à la Sainte Face de Notre-Seigneur. Le lendemain, les docteurs revinrent pour

VUE D'UNE BAIE DE MONOS (TRINIDAD

visiter ces jambes, qui la veille ressemblaient à du papier mâché, tellement elles avaient été broyées. « Nous n'avons pas insisté pour l'opération, disaient-ils, car probablement l'enfant n'aurait pas survécu; en tout cas, les jambes sont certainement et irrévocablement perdues. » On enlève les bandages ensanglantés, et, à leur grand étonnement, ils constatèrent que les os s'étaient ressoudés les uns aux autres, et que les jambes étaient déjà fermes. L'un d'eux s'écria : *Je n'y comprends rien. Il y a ici quelque chose d'extraordinaire.* Des personnes graves, en effet, ont vu dans cette guérison (car l'enfant a guéri complètement) un véritable miracle dû à la bonté de notre Sauveur.

3 février 1885.

Hier, j'ai présidé pour la première fois la réunion mensuelle d'une société de Port-d'Espagne, que vous allez trouver fort singulière. C'est une *société de tempérance.* Les membres s'appellent *Crusaders,* les Croisés. A cette occasion, un Père m'a dit, avant mon départ du presbytère, que ces sociétaires étaient encore bons à quelque chose, et qu'il ne fallait pas les jeter par les *croisées;* de plus, il m'assure que je ne leur prêcherais pas *en vain*, si j'avais soin de ne pas leur servir du *romantique* (rhum antique). Ce que c'est que d'avoir l'esprit organisé. J'espère que les novices ne se scandaliseront pas de ce mot pour rire. On m'a écrit que mon journal se lit durant les promenades.

Cette société a été fondée par Mgr Hyland. Comme les deux Pères qui en ont été successivement chargés sont tous les deux en changement d'air, le premier en Europe depuis neuf mois, le second à Maracas depuis quinze

jours, le Père prieur m'envoya présider la réunion. Il me fit observer en même temps que pour cela il n'était pas nécessaire de *prendre le pledge,* et que je pouvais boire sans difficulté ni scrupule ma bouteille de bière avant d'aller leur prêcher la tempérance. *Prendre le pledge,* cela veut dire : prendre l'engagement de ne boire jamais de liqueur enivrante, si ce n'est *per modum medicinæ!* C'est là le vœu de cette société, mais ce n'est pas un vœu, c'est un *pledge*, engagement.

Les membres doivent être catholiques exemplaires, communier quatre fois par an au moins, bien assister à la messe le dimanche et aux *meetings* de la Société. Ils se recrutent parmi les deux sexes qui composent le genre humain, et toutes les couleurs possibles et imaginables, depuis le blanc aristocratique jusqu'aux peaux les plus noires, en passant par tous les intermédiaires. Cette Société est aussi anglaise que possible. Le français en est complètement banni. On récite donc le chapelet en anglais avant la bénédiction.

J'eus donc le plaisir de m'adresser hier en anglais à ces messieurs les croisés et aux dames *croisées*. Je leur dis naturellement que j'étais très honoré de me trouver au milieu d'eux, que leur société était l'honneur de Port-d'Espagne, que j'espérais la voir prendre de grands accroissements, etc.

Ce qui motiva, il y a deux ans, l'établissement de cette société, c'est qu'à Port-d'Espagne existe depuis longtemps déjà une société de tempérance, comme celles qu'on trouve en si grand nombre dans l'Amérique du Nord. Elle s'appelle la société des *Good Templars (des bons Templiers)*, société franc-maçonnique et protestante, diri-

gée par des ministres, et tenant ses réunions dans les temples protestants. Or, un certain nombre de catholiques, se sentant un penchant désordonné pour la bouteille et voulant couper le mal par la racine, entraient dans la Société des *Good templars*. Maintenant ils peuvent être *Crusaders,* et rester catholiques.

11 mars 1885.

Mes chers et révérends novices, il y a si longtemps que je ne vous avais pas écrit (comme vous l'indiquera la date qui monte la garde en tête de cette page) que j'avais réellement perdu mon codex. Je l'ai cherché plus d'un quart d'heure au milieu de mes paperasses, déterminé que j'étais à vous écrire ce soir, avant de me coucher.

Il m'est arrivé une chose surprenante, et qui m'a profondément remué. Vous avez entendu souvent cette assertion de saint Thomas, notre Docteur angélique, que lorsqu'un païen a fait son possible afin de suivre les préceptes de la loi naturelle, et qu'il est sur le point de se perdre, faute de connaître notre sainte foi, plutôt que de le laisser périr, par suite de cette ignorance non coupable, Dieu lui enverrait un de ses anges ou un prédicateur de notre religion, comme il députa saint Pierre au centurion Corneille. C'est ce qui est arrivé aujourd'hui, et je le note à la hâte pour votre édification[1].

Hier, ayant un catéchisme à faire aux coolies, dans ma petite chapelle de Saint-Avit, sur le flanc de la colline de Laventille, et ne l'ayant terminé qu'à huit heures du soir, j'eus l'idée d'aller coucher à Laventille, plus rapprochée de

1. Voyez saint Thomas, quest. XIV, *de Veritate*, art. 11 ad 1um, et III lib. *Sentent.* dist. 25, quæst. 2, art. 2, l. 2 in solutione.

moi que le presbytère de Port-d'Espagne. J'y célébrai la sainte messe, et mon intention était d'y composer le sermon que je devais prêcher ce soir à la cathédrale. Après mon action de grâces, je me mets donc au travail ; quand voilà que j'éprouve une résistance dont je n'ai pas du tout l'habitude ; non seulement les idées ne me viennent pas, mais je me trouve impatient à la même place, je me sens comme poussé malgré moi à une promenade à travers les bois. Après avoir résisté quelque temps, je vis bien que les régions de l'intelligence m'étaient définitivement fermées. Alors je selle ma monture et je m'enfonce dans le sentier de la grande forêt.

Au bout de ce sentier se trouve une chapelle dédiée à saint Dominique ; un Père y dit la messe tous les premiers lundis du mois. Seulement, comme cette chapelle est assez éloignée, je n'avais pas l'intention d'aller jusque-là. Une fois en route, cependant, sans savoir pourquoi, je résolus d'y faire mon pèlerinage à saint Dominique. « Je lui demanderai, me disais-je, de m'aider à faire mon sermon du soir, puisque la sainte Vierge, à laquelle je me suis adressé, ne m'a pas exaucé. »

J'arrive donc, après une marche longue et pénible, jusqu'à la petite chapelle; j'y fais tranquillement mes dévotions, et je remonte sur ma bourrique pour revenir. L'idée me vient alors d'examiner si un sentier que j'apercevais en face n'aboutirait pas à la grande route de Saint-Joseph au Port, c'est-à-dire, si je ne pourrais pas revenir au presbytère par un autre chemin que celui qui m'avait amené à Saint-Dominique. Un nègre m'indiqua *approximativement* les endroits par où je devais passer, comme quoi je devais suivre à droite, puis prendre à gauche, et en deux heures de temps j'a-

vais chance d'arriver. Le désir de découvrir de nouveaux pays, de nouveaux sites, me détermina à m'enfoncer résolument dans le sentier. Souvent il était montant, rocailleux, fort malaisé ; à certaines descentes plus rapides ma bête hésitait. Mais je fus bien récompensé ; je trouvai de charmantes petites vallées où coulaient de jolies rivières ignorées du monde, je vis de belles vanilles serpenter au sommet des arbres, j'entendis le chant de gracieux oiseaux, etc., etc. Cet endroit m'était entièrement inconnu, bien qu'il soit sur notre paroisse du Port ; et de tous les Pères, seul, le Père H... y avait passé, il y a quelque cinq ou six ans. Cependant, au milieu des collines et des vallées se trouvent nombre de misérables cases de nègres et de coolies, qui cultivent quelques plants de cacao et des légumes qu'ils viennent vendre en ville.

Depuis la chapelle de Saint-Dominique, j'avais marché environ une heure, toujours dans les bois, et n'apercevant que de loin en loin une petite culture. Tout à coup, j'entendis à une certaine distance comme les gémissements étouffés d'un homme qui se débat dans les transes de l'agonie. A une cinquantaine de mètres, je découvre en effet une case, et tout autour des enfants qui jouaient très joyeusement. Je pense m'être mépris, et, comme j'étais pressé, je passe. Mais voilà que les mêmes gémissements m'arrivent encore à travers le bois. Je rebrousse chemin, et je demande aux enfants s'il n'y a pas quelque malade dans la case. Pour toute réponse, les enfants se sauvent, effrayés sans doute par mon apparition. J'entre quand même. Je trouve un homme étendu sur la terre nue, paraissant très oppressé et bien malade. Je lui parle, point de réponse ; je soulève sa tête, ses

yeux sont voilés, et il a tout l'air d'un homme sans connaissance, sur le point de mourir. Je m'agenouille alors tout près de lui, et je lui dis en tenant sa tête dans mes mains : *Babou, mi, passin-man came to see you*[1]. Il ouvrit alors de grands yeux, et me fit une révérence qui m'indiqua qu'il avait encore sa connaissance. Son grand garçon entrant alors me dit que son père avait perdu la parole depuis deux jours,... qu'il n'avait jamais été baptisé. Je demandai à ce pauvre homme s'il ne voudrait pas bien être baptisé ; pendant un bon moment je lui parlai des avantages d'être chrétien, en les mettant autant que posssible à sa portée ; par exemple, que s'il voulait croire ce que croient les chrétiens et être baptisé, son âme serait lavée et purifiée de tous ses péchés, et qu'après sa mort le bon Dieu lui donnerait une belle case dans son paradis, le ferait riche, heureux, etc. Je voyais que mon malade était intéressé et qu'il me comprenait. Je lui expliquai encore ce qu'il est essentiel de connaître pour être baptisé, et, à la grande admiration de son fils qui depuis deux jours n'avait pu lui arracher une parole, cet homme me parla ; il me dit plusieurs fois : *Oui, yes, me glad, massa*[2]. Je l'exhortai à la contrition de ses péchés, etc. ; bref, je le baptisai, et lui donnai le nom de Jean. Il était près de onze heures du matin ; à trois heures du soir, il était mort, comme je viens de l'apprendre.

Sans doute, les dispositions de ce pauvre coolie étaient bien le strict nécessaire ; mais j'ai cru devoir le baptiser,

1. Patois anglais à l'usage des coolies ; ce qui veut dire : « *Babou* (père), regardez un prêtre qui vient vous voir. »

2. Oui, oui, moi content, Monsieur.

et j'aime à croire que le bon Dieu a voulu sauver cette âme. Car je considère comme une chose tout à fait extraordinaire que je me sois trouvé à passer par cet endroit à pareil jour et quelques heures avant sa mort. De plus, je me demande comment j'ai pu entendre ces gémissements à une pareille distance. Le pauvre homme était couché dans sa cabane, située à cinquante mètres environ du chemin que je suivais, et tout le temps que je restai près de lui, il ne poussa pas un seul de ces forts gémissements.

Vous voyez donc, mes chers novices, que le bon Dieu ménage parfois des joies à ses pauvres missionnaires, et que dans ses mains, même un grand pécheur, comme je suis, peut remplir la fonction d'un ange pour être l'instrument du salut d'une âme ! *Misericors et miserator Dominus ! quia magna est usque ad cœlos misericordia tua, Deus, apud quem misericordia et copiosa est redemptio !*

Deo autem optimo laus et gloria.

Ces traits de la miséricorde divine ne sont pas aussi rares qu'on pourrait peut-être penser. Il y a quelques jours, je lisais justement, dans le *Journal des Bons exemples,* tome IX, page 51, un fait analogue et que je vous transcris, car je le crois de nature à vous intéresser au moins autant que ce qui m'est arrivé à moi-même :

« Le P. Timothée Birmingham, missionnaire dans la Caroline du Sud, visitait un jour une de ses stations, appelée Abbeville, lorsque, au milieu de la campagne, il fut frappé d'un spectacle étrange. Devant lui, une centaine de chevaux sellés et bridés étaient attachés à des arbres, mais sans cavaliers et sans gardiens. Autour de lui, un certain nombre de voitures de fermiers, tout attelées, longeaient le chemin, sans qu'aucun être humain parût à distance.

Que pouvaient être devenus les occupants de ces chariots abandonnés ?

Après avoir gravi une colline, le mot de l'énigme devait être donné au missionnaire voyageur. Sur le versant opposé était assemblée une multitude d'hommes, et, au fond de la vallée, se dressait un échafaud surmonté de la potence fatale. On allait procéder à l'exécution d'un esclave noir condamné pour le meurtre de sa femme. Une idée vint aussitôt au prêtre : peut-être le malheureux n'avait-il pas été baptisé. Stimulé par cette pensée, le bon Père presse l'allure de son cheval, et il arrive au pied du gibet au moment où le shérif, seul sur l'échafaud avec le condamné, procède à la lecture de la sentence. L'homme de Dieu demande la permission d'entretenir pendant quelques instants le pauvre nègre qui va mourir ; et, sur l'autorisation pleine de charité du shérif, le dialogue suivant s'engage sur le seuil de l'éternité :

« Appartenez-vous à quelque Église ? — Non, répond le meurtrier. — Avez-vous jamais été baptisé ? — Non, que je sache. — Apprenez donc, reprend le prêtre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour les pécheurs, et qu'il pardonna même au voleur repentant qui expirait à côté de lui sur la croix. Vous allez, dans un instant, paraître devant Dieu ; voulez-vous entrer dans le paradis comme le bon larron ? — Je le veux, répond le nègre avec empressement. — Pour cela, il faut être baptisé. — Je veux le baptême. — Mais il faut que vous détestiez sincèrement vos péchés, afin d'être digne de recevoir ce sacrement. — Je les déteste du fond du cœur, » dit le patient, et un torrent de pleurs inonde son visage. Le shérif raconte alors au P. Birmingham que le malheureux esclave a

montré du repentir aussitôt après la perpétration de son crime, qu'il s'est livré lui-même à la justice et a été condamné sur son propre témoignage.

Il s'agit maintenant de se procurer quelques gouttes d'eau pour régénérer le condamné; mais on est dans une campagne aride et loin de toute habitation. Enfin, une vieille femme, venue pour vendre du pain d'épice, donne un peu d'eau dans un gobelet de fer-blanc. « Mettez-vous à genoux, dit le missionnaire au pénitent, qui porte déjà le nœud fatal autour du cou, et croyez qu'il y a un Dieu en trois personnes divines : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que le Père aura pitié de vous et vous pardonnera, à l'intercession du Fils, si vous vous repentez sincèrement. Répétez après moi l'acte de contrition que je vais réciter, et laissez votre cœur s'élever au ciel pour implorer le pardon du Seigneur, pendant que vos lèvres déclareront votre pénitence. » Le nègre prononce alors l'acte de contrition à haute voix; le prêtre verse l'eau purifiante sur le front du catéchumène; le bonnet du supplice est aussitôt rabattu sur son visage pour en cacher les contorsions, et le nouveau chrétien est lancé dans l'éternité en s'écriant : « O Jésus.... ayez pitié de moi! »

La foule, venue de plusieurs lieues à la ronde, était saisie de surprise et de respect, et la plupart des assistants, quoique protestants ou infidèles, n'ont pu s'empêcher de reconnaître dans la réunion des circonstances un arrangement providentiel. En se rendant au lieu du supplice, le nègre s'était enquis si aucun ministre protestant n'était présent ou si personne ne voulait venir prier avec lui. Personne n'avait répondu à ce désir suprême du condamné; et c'est à ce moment que le vrai ministre de l'Église de Dieu

lui apparaît pour lui ouvrir les portes du ciel. O puissance éclatante de la prière près de Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert. » Un coupable manifeste seulement l'intention de savoir prier, et en présence de ce simple désir, Dieu, ouvrant les trésors de ses grâces, rachète une âme pécheresse des peines terribles de l'éternité.

Le prophète royal l'a dit : « Dieu se plaît à exaucer les désirs des simples; l'oreille du Seigneur est si délicate qu'elle entend jusqu'à la préparation des cœurs. » *Desiderium pauperum exaudivit Dominus; præparationem cordis eorum audivit auris tua.*

Durant ce carême, je n'ai guère le temps de vous écrire. Je note pourtant à la hâte qu'aujourd'hui j'ai marié un couple de coolies de Calcutta. Le mari était déjà catholique, mais la femme, qui a pour père un *passin* (prêtre) musulman, était protestante; je l'ai rebaptisée sous condition. Ces pauvres coolies sont très assidus aux instructions; ils vont devenir les meilleurs de mon petit troupeau.

J'ai fini par faire abjurer aujourd'hui et par confesser une pauvre protestante qui se meurt de la poitrine. Elle a eu bien de la peine à se décider, mais la sainte Vierge a vaincu sa résistance. Baptisée catholique, quoique d'une famille presque entièrement protestante, elle fut élevée dans le protestantisme depuis l'âge de quatre ou cinq ans. Elle fit sa première communion et reçut, d'un prétendu *bishop* (évêque), une prétendue confirmation. Ce jour-là, le *bishop* protestant apprenait qu'elle avait été baptisée dans l'Église catholique. Il la prit à part et lui fit jurer de ne jamais y rentrer. Il a fallu démontrer à cette pauvre femme qu'elle n'était pas tenue par ce serment.

Si je n'ai pas, pendant ce carême, un auditoire des plus choisis, au moins je l'ai nombreux. Le dimanche surtout, la cathédrale est bondée. Cette semaine, de la Passion aux Rameaux, je prêche une retraite aux hommes; j'espère que vous priez pour moi.

1er avril 1885.

Comme appendice au carême il y a eu, je vous l'ai dit, la retraite des hommes. Chaque soir, cette grande église était remplie; c'était un beau spectacle. Plus beau encore fut celui de la communion générale, bien que le nombre semble avoir diminué, car, hélas! ici comme ailleurs, beaucoup trop restent en arrière. Pourtant, cinq cents hommes communiant ensemble forment un spectacle qui doit réjouir les anges. Du reste, ce chiffre ne représente pas le total des communions d'hommes au Port; quelques-uns ont fait déjà leurs Pâques, d'autres les feront soit à la cathédrale, soit dans les différentes églises de notre paroisse. J'estime donc à sept ou huit cents les communions pascales d'hommes, pour notre population d'environ vingt mille catholiques. Quant au nombre de communions de femmes, il peut s'élever à quatre ou cinq mille.

J'ai été frappé de l'attention avec laquelle mes hommes m'ont écouté. Durant le sermon, ils demeurent immobiles comme des statues, les yeux braqués sur vous comme les feux d'une locomotive; on eût entendu voler une mouche dans l'église. Le premier jour cependant, il y eut un peu de tapage vers le milieu du sermon; je vis un grand nègre se lever, et, entre deux de mes phrases, il s'écria, de façon à être entendu d'une bonne partie de l'auditoire : *O Père, finissez donc!* Je lus l'indignation peinte aussitôt sur tous les visages; en moins de temps

qu'il n'en faut pour le dire, l'homme empoigné fut mis à la porte. Pour l'excuser, il faut dire qu'il avait trop stationné dans une *shop* (boutique) de rhum, et qu'il avait avalé un *grog* un peu trop fort. Nous tâcherons de le faire entrer dans la *Société des Crusaders!*

Votre..., etc.

VI

Boutade. — Étrange religion d'une protestante. — Les diablotins. — Retraite espagnole. — Saison sèche à Trinidad. — Un explorateur de l'Orénoque. — Un prince nègre d'Angola. — Nouvelles d'Europe. — Retraite à Arouca.

1er mai 1885.

Vive Marie!
Que l'on publie
Sa gloire et ses grandeurs!

Voilà un mois que mon journal a chômé et n'a pas avancé d'une ligne... C'est la faute des novices. Comprend-on des novices auxquels j'écris des lettres longues comme d'ici à Rijckholt, et qui restent plus de six mois sans m'écrire une petite ligne, qui passent leurs vacances de Pâques à lire tranquillement mes récits de Trinidad, et qui ne me disent pas seulement que cela leur fait plaisir, pour m'encourager? Il faut vraiment être désintéressé comme je le suis, pour continuer à étendre de l'encre sur ces pages.

Enfin, je vous pardonne tout de même, allons. Si ma plume écrit des choses si peu aimables, c'est que ce soir le *packet* est arrivé et ne m'a rien apporté de Rijckholt.

Et maintenant, quelle nouvelle vous envoyer? Il y a pénurie en ce moment. Si vous voulez, je vous dirai que le R. P. Violette part pour la France! Demain dimanche, je prêche en anglais à la cathédrale, et la semaine prochaine, je prêcherai une retraite en espagnol dans l'église du Rosaire, pour la population espagnole de Port-d'Espagne, qui doit compter de mille à quinze cents âmes, sinon davantage.

Malgré cela, soyez bien persuadés que j'aime toujours

mieux le français. Je viens, au grand ébahissement des Trinidadiens et même des novices, n'est-ce pas? de publier un drame que vous aurez déjà lu quand ces lignes vous parviendront. C'est un moyen comme un autre de répandre de bonnes vérités, et l'apôtre ne doit pas en faire fi. J'espère que vous m'aurez accordé votre indulgence et votre pardon. — La maladie de la poésie est comme la fièvre; elle ne me prend qu'à de longs intervalles. Il y a tant de prose dans la vie!

Hier, on m'appelait au parloir pour une femme qui ne parlait que l'anglais. Je reconnus immédiatement une protestante et une étrangère. C'était une négresse de l'île Saint-Vincent. Voici son histoire : deux vaches formaient la plus grande partie de sa fortune; un jour, les vaches allèrent faire une promenade sentimentale dans le pré du voisin, qui menaça la femme d'un procès si elle ne lui donnait tout de suite cinq dollars (26 fr.). La négresse n'ayant pas cette somme, offrit au voisin de vendre une de ses vaches et de lui retenir les cinq dollars sur le prix de la vente. Celui-ci, qui gardait les deux vaches prisonnières, vendit les deux, et ne remit que six shillings à la propriétaire, c'est-à-dire à peu près sept francs. Ce voisin était un puissant Achab; et la pauvre Naboth eut beau se mettre en colère, jurer, etc., elle vit bien vite qu'à réclamer elle perdrait son temps et sa peine. Cependant elle ne se découragea pas; elle fit appel à tous les sorciers et enchanteurs de l'île Saint-Vincent, pour jeter un sort et la malédiction sur son oppresseur; mais cela ne réussissant pas, paraît-il, elle prit un moyen désespéré.

On lui avait dit qu'à la Trinidad il y avait certains prêtres papistes, étrangement habillés, mais d'une puissance extra-

ordinaire; avec un peu d'argent et quelques chandelles qu'ils allumaient devant les idoles de leurs églises, ils faisaient infailliblement devenir fou qui ils voulaient, ou bien ils lui faisaient perdre sa propriété, etc. Cette malheureuse négresse avait donc vendu à peu près tout ce qui lui restait pour venir à la Trinidad. L'âme ulcérée, pleine de vengeance, elle venait m'offrir quelques pièces d'argent et des bougies, en me suppliant d'exercer mon art magique contre son ennemi. En entendant ma réponse elle fut consternée; avoir fait tant de dépenses, s'être ruinée... pour rien! Je profitai de l'occasion pour lui prêcher le véritable Évangile et la véritable Église; mais son âme ne paraissait pas disposée à recevoir la vérité. Hélas! hélas!

3 mai 1885.

J'ai mangé aujourd'hui des *diablotins*. N'allez pas pour cela vous imaginer que j'ai le diable au corps. Ce n'est pas pour rire; oui, pour la première fois depuis que je suis en Amérique, je viens de manger des *diablotins*, et je puis vous assurer que je les ai trouvés très bons. Le diablotin est un oiseau noir aussi laid de figure que sa chair est bonne. Il est de la grosseur d'une petite poule qui commence à pondre. Il se creuse des terriers dans la terre, comme les lapins, et n'en sort que la nuit pour aller pêcher à la mer le poisson dont il se nourrit exclusivement. Si la lumière du jour le surprend, malheur à lui! il est incapable de regagner son gîte. On trouvait jadis ce curieux oiseau à la Guadeloupe et à la Dominique, mais il en a complètement disparu. Il n'y en a pas non plus à Trinidad. Les diablotins ont élu quartier général dans un îlot appelé Chacachacare, entre la côte ferme et Trinidad, à l'intérieur d'une grotte

immense et d'un accès très difficile. Les chasseurs de diablotins prétendent qu'à leur entrée dans cette grotte, tout le peuple qui l'habite, et il est innombrable, pousse des cris d'alarme à fendre l'âme. Ces cris sont si horribles qu'on se croirait réellement dans le vestibule de l'enfer. Tous les diablotins qu'on mange à la Trinidad viennent de cette grotte.

12 mai 1885.

Comme vous le savez maintenant, la population espagnole de Port-d'Espagne est assez considérable. Parmi ces Espagnols quelques-uns sont dans le pays depuis longtemps et parlent créole ou anglais; la plupart ne sont arrivés que depuis quelques années, après la révolution de la côte ferme. Ces derniers ne parlent que l'espagnol. A part deux ou trois sermons qu'un prêtre vénézuélien prêcha au Port à ses compatriotes, il y a environ sept ou huit ans, on n'a jamais prêché aux Espagnols dans leur langue depuis nombre d'années. Comme ils sont nombreux et influents, ils s'en plaignaient tout haut.

Or, cette année-ci, au risque d'être téméraire, muni de l'approbation de Mgr l'archevêque et du R. Père prieur, j'annonçai une retraite pour le peuple espagnol de Port-d'Espagne. On en parla beaucoup à l'avance, on l'attendit avec impatience; les uns m'encourageant, les autres me trouvant téméraire. Bref, la retraite a eu lieu, et elle s'est terminée avant-hier soir samedi. Tous les soirs, l'église du Rosaire s'est littéralement remplie d'un peuple attentif et sympathique. Il y avait bien quelques créoles venus là par curiosité; malgré cela, j'avais réellement un auditoire espagnol devant moi.

Je récitais d'abord le rosaire, avec cinq minutes d'expli-

cation pour chaque mystère, puis je faisais un sermon qui était suivi de la bénédiction *del Santisimo*. Tous les soirs, le R. Père prieur a rehaussé par sa présence l'éclat de ces exercices, et il m'a dit avoir été fort intéressé par mon babil espagnol, qu'il comprenait mieux que celui d'un vrai Espagnol. Une partie du succès doit aussi être attribuée au R. P. S***, qui avait exercé les élèves du collége Bolivar à chanter des cantiques qu'on a beaucoup appréciés. Quant aux conversions, elles ont été peu nombreuses; mais la semence que l'on jette en terre ne fructifie pas toujours immédiatement. Un résultat appréciable existe cependant; les Espagnols ont vu qu'on s'occupait d'eux, et ils nous ont remerciés sur tous les tons de cette attention à leur égard. Un certain nombre ont donné leur nom pour la première communion. A la fin de la retraite, je fis une réception du Rosaire, et trente-huit personnes entrèrent dans la Confrérie. La liste des noms est intéressante; on y voit les noms espagnols les plus connus et les plus illustres.

Voici maintenant, pour vous édifier, une histoire espagnole que je racontai le premier soir de la retraite, et qu'on me sut gré d'avoir rappelée. Je l'ai lue dans un livre qui ne tombera pas probablement entre vos mains, dans l'*Historia de la nueva Andalucia*, une des provinces du Vénézuéla.

« A Barcelone de Cumana, on vénère jusqu'à nos jours une Vierge qu'on appelle *Nuestra Señora del Socorro*. Tout le peuple de vingt lieues à la ronde possède une confiance absolue envers Notre-Dame du Secours. Les faveurs qu'elle accorde, les miracles qu'elle opère sont, paraît-il, innombrables. Or, au siècle dernier, les Anglais,

qui enlevèrent Trinidad aux Espagnols, s'efforcèrent aussi de prendre le pays dont Barcelone était la capitale. Ils avaient débarqué des forces imposantes en face de la ville, qui se trouvait alors presque sans soldats et sans murs de défense. Mais quelques fidèles avaient prié avec instance Notre-Dame du Secours. Quand les rares défenseurs de Barcelone approchèrent des Anglais pour s'opposer à leur marche, ils virent avec terreur que les Anglais étaient cent contre un Espagnol. Mais bientôt ils virent aussi que les Anglais rebroussaient chemin en toute hâte, comme remplis d'effroi. Ils surent ensuite, par le général ennemi, la cause de ce brusque rembarquement. Celui-ci avoua que devant ses troupes s'était présentée non pas une poignée d'Espagnols, mais une armée formidable ayant à sa tête une femme éclatante de beauté. Elle brandissait un glaive étincelant, et menaçait les Anglais de lancer sur eux ses bataillons, s'ils ne s'empressaient de rétrograder. De plus, de retour dans leur église de Barcelone, les Espagnols, venant remercier *Nuestra Señora del Socorro*, constatèrent avec admiration, aux pieds de la Madone, des traces de boue et de sable, le bas de la robe était de même couvert de terre et de petites herbes, comme si elle eût réellement marché à travers champs. Ils virent là un signe que Notre-Dame était cette femme majestueuse devant laquelle les ennemis avaient reculé épouvantés. »

25 mai 1885.

Nous sommes en ce moment à l'époque de l'année où l'on passe d'une saison dans une autre. Le temps sec, ou *carême*, prend fin, et la saison pluvieuse, ou *hivernage*, commence. Cette année-ci, le *carême* a été extraordinairement sec; on s'accorde à dire que depuis 1869 la séche-

resse n'avait jamais été aussi grande. Bon nombre de nos petites rivières et cours d'eau ont tari; plusieurs planteurs n'ont pu achever leur récolte à cause du manque d'eau. Les autres années, il pleuvait quelquefois pendant notre *carême* de quatre ou cinq mois; cette fois-ci, nous sommes restés plus de cinq mois sans voir les nuées du ciel rafraîchir notre atmosphère embrasée, sans arroser notre île brûlée par les ardeurs d'un soleil tropical : aussi *desolatione desolata est terra*.

Comment vous représenter les effets de cinq mois de soleil sans presque une goutte de pluie sous les tropiques? Dans les forêts, il n'y a plus que quelques arbres çà et là qui soient verdoyants, les autres ressemblent aux chênes de France durant le mois de janvier; les routes sont en poudre, que le vent soulève en tourbillons épais qui vous aveuglent et augmentent encore votre soif; les savanes ou prairies naturelles n'ont plus un brin de verdure; on dirait un désert; dans les champs, la terre se fend et s'entr'ouvre à une grande profondeur; en bien des endroits, il serait dangereux et téméraire d'aller à cheval, car les fentes étant plus larges que la jambe du cheval, votre monture serait vite estropiée et hors de service.

San-Fernando et tout le quartier de Naparima, qui ne se servent toute l'année que d'eau de pluie, ont souffert cette année une véritable disette. Le *railway* descendait tous les jours plus de 6 000 gallons d'eau. A l'arrivée du train, c'était, dit-on, une curiosité que d'assister à la distribution du précieux liquide. Tout était enlevé en un rien de temps, dans tous les récipients imaginables, par une population qui se bousculait et se battait sans scrupule pour quelques gouttes d'eau de plus.

Ce matin, grande a été la joie de la population. Le soleil ne s'est point levé radieux et ardent comme les autres jours ; d'énormes nuages montaient de l'océan, et ont couvert bientôt le ciel entier. La pluie enfin est tombée par torrents, et le tonnerre a grondé. L'*hivernage* est dûment ouvert, et dans deux ou trois jours toutes les traces de cette trop longue sécheresse auront disparu.

26 mai 1885.

Baptême d'un jeune coolie de Calcutta, de vingt ans, que j'instruisais depuis six mois. Je l'ai marié en même temps avec une jeune fille de l'orphelinat, née à la Trinidad d'un coolie et d'une africaine.

27 mai 1885.

Un jeune homme de Villefranche (Rhône) vient de passer ici à son retour de l'Orénoque. Il était professeur d'une basse classe au lycée de la Martinique; mais préférant les aventures et la gloire qu'elles procurent, il obtint quelques subsides du gouvernement ou d'une société de géographie, pour explorer l'Orénoque, le remonter jusqu'à sa source et en faire la carte. Il partit au commencement de janvier, et s'enfonça avec trois nègres seulement dans les bouches du grand fleuve. Jusqu'à Bolivar, c'était facile, il allait en steamer; plus haut, il dut continuer dans un simple canot. Il prétend avoir remonté le Caoura, un affluent de l'Orénoque, et cela en quarante jours. Il n'a suivi l'Orénoque que jusqu'au Meta, autre affluent qui se trouve à une distance incommensurable des sources du fleuve.

Cet explorateur a rencontré, dit-il, de nombreuses tribus sauvages qui l'ont reçu à peu près partout amicalement. Il a rapporté beaucoup de curiosités, des armes d'Indiens, des instruments de musique, des animaux sauvages, etc. Il m'a

montré en particulier un bel ours fourmilier, acheté aux Indiens pour un miroir et un petit couteau. Il rapporte aussi un squelette d'Indien, sans doute pour quelque savant qui y découvrira un argument contre la Bible. Mais ce squelette a failli lui coûter la vie, au moins si l'on en croit ses affirmations. Pendant qu'il violait la sépulture des Indiens, les sauvages qui l'épiaient lui lancèrent des flèches, et tuèrent près de lui un de ses hommes. Alors, avec sa carabine il tira sur les agresseurs, en tua, et mit ainsi les autres en fuite. (C'est sa version, mais elle sent un peu l'exagération.) Il a raconté bien d'autres choses que je n'ai guère le temps de vous écrire.

Je pars demain pour aller donner une petite mission dans une paroisse où l'on parle français, anglais, espagnol. Il est assez probable que je prêcherai en ces trois langues.

Je viens de faire connaissance avec un nègre d'une cinquantaine d'années dont l'histoire, fort intéressante, pourra vous donner une idée de la manière dont on peuplait jadis toutes nos îles.

Ce nègre appartient à la famille royale d'Angola. Son père avait été tué dans une guerre vers 1850, et son oncle, successeur au trône d'Angola, l'élevait près de lui. Le jeune prince nègre bientôt fit ses premières armes dans une guerre avec une tribu voisine; or, un jour qu'il puisait de l'eau à la rivière avec quelques compagnons, les *Yérabas* les saisirent tous et les vendirent aux Portugais. Ceux-ci les embarquèrent pour les revendre au Brésil; mais à cette époque, les Anglais, après avoir aboli l'esclavage dans leurs colonies, surveillaient les navires négriers. Le vaisseau portugais fut découvert et capturé. Alors, sous prétexte de rendre aux nègres la liberté, on les conduisit à Sainte-

Hélène. En réalité, les Anglais les dirigèrent plus tard sur la Trinidad, où ils furent mis en liberté.

Le pauvre nègre dont je vous parle, et qui n'a guère l'apparence d'un prince, est maintenant un bon domestique. Il a l'air assez intelligent. Il se souvient fort bien de son pays, car il avait déjà vingt ans quand il le quitta. Il se rappelle aussi avoir vu une fois des missionnaires *à la cour de son père*. Il parle couramment sa langue. Enfin, il va se marier avec une négresse à peu près de son âge, du même pays et amenée sur le même bateau, mais on ignore si elle est de *sang royal*.

Je connais à la Trinidad bon nombre de nègres amenés ici dans les mêmes conditions.

2 juin 1885.

Mes bien chers novices, en arrivant hier soir de prêcher ma retraite à Arouca, je trouvai le courrier d'Europe, et je lus avec un grand plaisir les intéressantes nouvelles du noviciat. Merci aux deux correspondants qui m'ont fait respirer pour quelques instants les fraîches et suaves senteurs de ce noviciat qui me reste toujours si cher. Combien il est agréable pour moi d'apprendre qu'à Rijckholt il existe une académie d'anglais, et de recevoir des essais d'*english writing!* Ce n'est sans doute pas parfait; mais ainsi l'on commence. C'est l'intérêt que vous prenez à lire mon journal qui m'encourage à l'écrire; ce sont surtout les prières que l'on me promet et que j'accepte avec grand plaisir, comme un payement surabondant de l'abonnement à ce pauvre journal. Je recevrai avec reconnaissance ce que vous me promettez encore, et tout ce que vous voudrez bien m'écrire dans la suite : les moindres nouvelles du noviciat m'intéressent toujours.

La petite retraite que je viens de prêcher à Arouca m'a donné bien des consolations. J'ai eu bon nombre de retours, de mariages et de premières communions décidés. Beaucoup de protestants sont venus m'écouter; je prêchai deux fois en anglais pour eux. C'est dans la paroisse d'Arouca, sur la rivière du Caroni, qu'un Père dominicain fut tué par les Indiens révoltés. Il s'appelait Jean de Mosin Sotomayor; c'était le 1er décembre 1699.

Il y a quelques années, Arouca possédait pour curé un vieil Italien très original. Ayant peur de ne pas être enterré convenablement, il fit faire de son vivant son cercueil. Par malheur, il mourut pendant un voyage en Europe, et le cercueil devint inutile. Il sert maintenant de banc pour les enfants de l'école; il est en acajou, les planches ont au moins trois pouces d'épaisseur. Ce cercueil aurait duré longtemps.

Un maître d'école d'Arouca était jadis l'une des principales curiosités de l'endroit. Naturellement il tranchait du savant et prétendait de plus savoir le français. Or, il y a quelques années, Mgr l'archevêque[1] visitait l'école d'Arouca. Le magister, sans rien dire à son curé, avait préparé un compliment en français pour causer une surprise au curé aussi bien qu'à l'archevêque. Dans ce compliment il disait en particulier ces paroles, qui restèrent gravées dans toutes les mémoires : *Monseigneur, nous reconnaissons en vous le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce Verbe de Dieu, dont vous êtes le participe présent !*

Le curé d'Arouca m'a raconté un fait arrivé récemment

1. Mgr V. Spaccapiétra, mort archevêque de Smyrne, et qui a laissé à Trinidad un souvenir de charité et de dévouement.

et qui pourra vous intéresser. Une jeune fille protestante était bien malade et demandait le prêtre catholique, disant qu'elle voulait se convertir. La mère, dévote protestante, refusa. Une voisine avertit alors le curé de ce qui se passait, et celui-ci se rendit à la maison de la malade, où il fut fort mal reçu. La mère surtout était dans une fureur inconcevable. Une seconde fois, le prêtre revint et demanda à baptiser la malade; la mère lui répondit que tant qu'elle-même vivrait, elle ne souffrirait pas chose semblable. Enfin, le prêtre lui dit que pour cette résistance Dieu pourrait bien la punir; si elle tombait malade à son tour, et était portée au cimetière, on aurait alors tout le loisir de baptiser sa fille. Effectivement, quelques jours après, la vieille protestante tomba malade, et si malade qu'elle fit appeler non pas son ministre, mais bien le curé, pour lui demander pardon, disant qu'elle aussi voulait se convertir. Le curé accourut en toute hâte, il la trouva déjà morte. *Judicia tua, Domine, abyssus multa*[1]! La fille a été baptisée, selon ses désirs, et elle est morte à l'hôpital le mois passé.

Mes Révérends Pères, et très chers Frères, qui lirez ces pages écrites à la hâte, veuillez prier pour moi et demander au Seigneur Jésus et à sa très sainte Mère, qu'ils m'accordent la grâce de me convertir vraiment, afin que je ne me perde pas en voulant sauver les autres.

Votre humble et bien indigne frère en Jésus, Marie, saint Dominique.

Fr. M.-B...,
des Fr. prêch.

1. Vos jugements, Seigneur, sont un abîme insondable!

VII

Histoire religieuse de la Trinidad (suite) : Martyre des PP. François de Cordoue et Jean Garcès, à Port-d'Espagne ; autres martyres sur la côte ferme ; exactions des conquistadores à Trinidad.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET TRÈS CHERS FRÈRES,

Avec le numéro précédent, je vous transmets la suite de mon journal historique. Vous y verrez ce qu'il en a coûté à nos Pères pour évangéliser l'île que nous essayons à notre tour de gagner à Jésus, notre divin Maître. Nous du moins, *n'avons pas résisté jusqu'à effusion du sang !* Que du haut du ciel, nos Frères viennent à notre secours et nous obtiennent la bénédiction de Dieu pour nos travaux.

Voici comment s'exprime Barthélemy de Las Casas :

« L'île de la Trinidad est voisine de la côte ferme du côté de Paria, elle est plus grande que la Sicile et d'une étonnante fertilité. On y comptait, lors de la découverte, une population considérable... Les prélats de l'Ordre de Saint-Dominique, auquel j'appartiens, *résolurent d'envoyer dans l'île de la Trinidad* un religieux maître en théologie, d'un grand mérite, avec un Frère convers, pour voir si les habitants étaient disposés à entendre la prédication de l'Évangile. Le prédicateur ne connaissait encore qu'imparfaitement la langue du pays; il accepta cependant cette mission, espérant qu'à l'aide de signes et de gestes il pourrait d'abord se faire comprendre.. *Il arriva avec son compagnon au milieu des naturels* qui les reçurent avec autant de plaisir que de bienveillance, écoutant avec docilité leurs leçons, embrassant volontiers leur doctrine et renonçant en grand nombre à l'idolâtrie pour recevoir le

baptême... Ils demandèrent qu'on leur donnât des noms nouveaux comme aux chrétiens, faveur qu'on fut heureux de leur accorder.

« Tout réussissait à souhait dans l'île, lorsqu'un événement cruel vint troubler cet heureux état de choses. Un bâtiment espagnol arrive, l'équipage est bien accueilli par les insulaires qui se flattent que la présence des religieux en imposera aux étrangers. Ceux-ci disposent tout sur le navire de manière à exciter la curiosité des naturels, et ils les y attirent en grand nombre. Le chef de la tribu, D. Alonzo, sa femme et d'autres notables, s'y rendent aussi. Mais à peine ces ravisseurs jugent-ils avoir assez de monde, qu'ils lèvent l'ancre et partent vendre leur butin dans l'*île espagnole* (*Hispaniola*, Saint-Domingue). Les Indiens restés sur le rivage sont atterrés par la douleur de voir leurs amis et leurs proches enlevés si cruellement à leur affection. Quelques-uns, plus furieux, veulent se venger à l'instant sur les deux missionnaires, qu'ils accusent d'avoir trempé dans le complot. Mais ils finissent par reconnaître leur innocence et leur font grâce de la vie, à la seule condition qu'ils écriront à Saint-Domingue pour obtenir le retour du chef D. Alonzo, de sa femme et des autres prisonniers.

« Il parut bientôt un autre vaisseau en vue de l'île, et les religieux profitèrent de son passage pour adresser d'énergiques protestations et réclamations. Malheureusement, cette démarche fut sans résultat; les Indiens étant déjà vendus, et les conseillers de l'*audience royale* se trouvant peu disposés à rendre justice, parce qu'eux-mêmes en avaient acheté plusieurs. Les missionnaires avaient demandé quatre mois de sursis aux Indiens; huit s'écou-

lèrent et personne ne revint de Saint-Domingue. Alors, des soupçons de complicité s'emparèrent de nouveau de l'esprit des insulaires ; ils massacrèrent les deux religieux et résolurent de ne plus distinguer à l'avenir entre soldats et missionnaires. Ils renoncèrent à notre religion, l'accusant d'être sanguinaire, injuste et cruelle ; et ce parti pris montre une fois de plus combien la conduite des Espagnols dans le Nouveau Monde a porté de préjudice aux progrès du christianisme. Les deux saints missionnaires moururent comme des martyrs, et le roi d'Espagne dut renoncer pour un temps à la tranquille possession de l'île.

« Dans une autre circonstance la cruauté des Espagnols porta les Indiens à sacrifier à leur vengeance trois autres missionnaires, deux Pères dominicains et un franciscain. Je me suis vu moi-même exposé au même péril, et je reconnais ne l'avoir évité que par une protection spéciale de la Providence. »

On voit clairement que Barthélemy de Las Casas parle *d'une île* dans laquelle débarquèrent et furent massacrés les premiers missionnaires envoyés de Saint-Domingue. Il appelle deux fois cette île : *la Trinidad*. Je ne vois donc pas pourquoi l'on récuserait l'autorité de Las Casas. La cause de l'erreur de quelques historiens, c'est qu'il y eut un nouvel envoi de missionnaires, suivi d'un massacre dû à peu près aux mêmes causes que le premier. Mais il eut lieu cinq ans plus tard, non pas dans une île, mais sur le continent. La descente s'opéra dans un petit port qu'Herrera appelle *Chiribiche*, à la pointe de Cumana, et on y bâtit une maison à laquelle on donna le nom de *Santa-Fé*.

Le premier martyre à Trinidad se place à l'année 1513,

et le second, sur le continent sud-américain, en 1518. C'est à la suite de ces événements et d'un insuccès dont il faillit devenir lui-même victime, que Barthélemy de Las Casas, rentré à Saint-Domingue, embrassa l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1522. Nous pouvons donc tenir comme une vérité historique que notre île de la Trinidad fut arrosée à cette époque lointaine du sang dominicain. Comme je le dirai plus tard, ce ne fut pas d'ailleurs la dernière fois. Le P. François de Cordoue, attaché à un poteau, vit le Fr. Jean Garcès égorgé sous ses yeux, et on lui fit ensuite subir le même sort.

Le roi d'Espagne ayant entendu parler de cette infamie, ordonna d'instruire un procès; mais il était trop tard pour sauver les innocents, et trop tard aussi pour punir les coupables. Le capitaine, premier auteur de cette odieuse trahison s'était échappé, dit Herrera, en se réfugiant dans un couvent de *Mercédaires*.

Mais en quel endroit de la Trinidad nos Frères ont-ils versé leur sang pour Jésus-Christ, après une longue agonie de huit mois? Barthélemy parle d'un port près duquel les missionnaires s'étaient établis. D'autre part, nous savons par Raleigh, qu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Port-d'Espagne (*Puerto de los Hispanioles*) il existait un village appelé *Conquérabia*. Et, de fait, cette magnifique plaine, l'une des plus belles des *West Indies*, sur laquelle s'ouvrent les délicieuses vallées de Maraval et de Sainte-Anne, ne pouvait manquer d'être habitée par une foule d'Indiens. Comme c'est le premier endroit découvert, *et de quelque importance*, que l'on rencontre devant soi quand on franchit la bouche du Dragon, il paraît manifeste que le P. François de Cordoue y débarqua.

Les Frères Prêcheurs du dix-neuvième siècle, auxquels le Saint-Siège a confié l'administration de la ville de Port-d'Espagne, foulent donc chaque jour un sol qu'ont arrosé de leur sang leurs Pères et leurs Frères du commencement du seizième siècle. Quelle joie, quel honneur pour nous! Et comme ce coin de terre doit être cher à notre Ordre! Aucun sacrifice, nous l'espérons, ne lui paraîtra jamais trop grand, quand il s'agira de reprendre possession de cette terre sacrée et de la conserver à la foi.

Le P. Pierre de Cordoue, Supérieur de la mission de Saint-Domingue, ne se laissa pas décourager par ce premier échec à la Trinidad. Quelques années après ces événements, il envoya une autre phalange apostolique, qui s'établit en face de Trinidad, sur le continent, comme vous l'avez déjà appris par la citation de Barthélemy de Las Casas. L'histoire de cette expédition ressemble à peu près à la première; elle se termina de même par le massacre des missionnaires, dont les noms sont restés inconnus.

Toutes ces catastrophes, loin de ralentir le zèle du P. Pierre de Cordoue, ne firent au contraire que le rendre plus ardent. Malgré tout le besoin qu'on pouvait avoir de sa présence à Saint-Domingue, il résolut de ne pas laisser à d'autres la gloire périlleuse d'une nouvelle fondation. On aborda cette fois à l'île Marguerite, non loin de la Trinidad, entre notre île et la côte ferme. L'Espagne se proposait alors de la conquérir pacifiquement, par l'envoi de colons seuls sans soldats. Dans l'espérance de lier des relations avec les naturels et de les convertir, Pierre de Cordoue et un autre Père prirent place sur un des navires qui transportaient les colons. Le débarquement effectué, ils remplirent les fonctions de leur saint ministère auprès

des Européens, mais en même temps ils eurent la joie d'instruire et de baptiser bon nombre d'Indiens.

Un jour pourtant, les Espagnols trop confiants dans l'avenir, renvoyèrent leurs navires à Saint-Domingue. Les Indiens se crurent maîtres alors des étrangers, et pour délivrer leur pays ils les massacrèrent tous sans pitié. La Providence, par une protection spéciale, veilla sur les missionnaires et les sauva. Au moment du massacre, ces deux religieux purent atteindre le rivage sans être aperçus et se jetèrent dans une barque qu'ils trouvèrent là par hasard. Mais à peine en avaient-ils pris possession que, par un prodige étonnant, semblable au coursier dont l'impétuosité n'attend que le signal du maître, elle s'élance en bondissant sur les flots et franchit en moins de vingt-quatre heures les deux cents lieues qui séparent l'île Marguerite de Saint-Domingue. Le P. Pierre de Cordoue et son compagnon, reconnaissant dès le premier moment l'intervention divine, s'empressaient de remercier Dieu. Quelle ne fut pas leur surprise de voir alors Notre-Seigneur lui-même à la proue, et saint Dominique à la poupe. Heureux ceux qui voyagent sous une telle égide et méritent d'avoir de tels pilotes! En souvenir de cet insigne miracle, la province dominicaine de Sainte-Croix adopta pour ses armes une embarcation avec un crucifix à la proue, saint Dominique à la poupe et deux religieux à genoux près du mât [1].

Depuis la mort des deux religieux dominicains, François de Cordoue et Jean Garcès, il s'écoula environ une soixantaine d'années avant l'arrivée de nouveaux missionnaires. Par contre, la Trinidad fut assaillie par un grand

1. Melendez, *Tesoros Verdaderos de las Indias*, etc., I, ch. III.

nombre de brigands espagnols, qui les uns après les autres venaient voler des Indiens pour les vendre ensuite à Saint-Domingue ou à Porto-Rico. Le récit de ces descentes d'aventuriers à Trinidad n'a pas été conservé. Un historien évalue cependant à plus de quarante mille le nombre des malheureux insulaires arrachés ainsi à leur patrie et emmenés en esclavage. Barthélemy de Las Casas a raconté l'une de ces barbares expéditions. Il n'a pas de termes assez énergiques pour flétrir la conduite de tous ces brigands, capitaines et soldats.

En l'année 1528, un fonctionnaire entreprenant de Porto-Rico, D. Antonio Sedeno, essaya de s'installer à poste fixe dans l'île, pour la coloniser et la réunir effectivement à la couronne espagnole. Mais, après toutes sortes de déboires et de nombreux combats avec les indigènes, il dut renoncer à ses projets.

Assez d'histoire ancienne pour aujourd'hui, mes très chers Frères; nous la reprendrons, s'il plaît à Dieu et si cela continue à vous intéresser. N'oubliez pas que vous m'avez promis, en payement de mes longs récits, quelques *Ave Maria*, sur lesquels je compte toujours.

Votre humble frère en saint Dominique.

VIII

Conversions éclatantes. — Le 4 août à Saint-Dominic'-Village. — Fête portugaise de Nossa Senhora do Monte.

Port-d'Espagne, 27 juillet 1885.

Mes révérends Pères, et très chers Frères,

Vous aimez à entendre parler de conversions. Je ne pourrai que vous intéresser en vous racontant l'une des plus éclatantes de ces derniers temps, celle d'une nombreuse famille de *New-Town,* près de Port-d'Espagne. L'heureux instrument de cette conversion qui a tant fait maugréer les ministres protestants, est le P. Brown, Supérieur du collège de l'Immaculée-Conception. Une dame protestante de New-Town eut, il y a quelques mois, plusieurs de ses enfants malades. Catholiques et protestants de ses amis ne manquèrent pas de lui rendre visite, et quelquefois ils amenèrent avec eux ministres et prêtres catholiques. La mère, qui était une fervente protestante, et qui n'avait jamais douté, avoua-t-elle depuis, que le protestantisme ne fût la vérité, commença alors à éprouver quelques doutes. Ce qui les provoqua fut la conduite différente des catholiques et des protestants qui visitaient ses enfants. Les protestants, froids et presque indifférents, n'avaient pour elle que des paroles banales, tandis que les catholiques, tout remplis de compassion, semblaient, dit-elle, porter la moitié de sa douleur. Ces derniers trouvaient de sublimes raisons pour la consoler. Frappée du contraste, cette dame réfléchit, étudia, pria Dieu de l'éclairer, et se mit en rapports avec le P. Brown. Il la convainquit ainsi que son mari, et, il y a quelque temps, il eut la joie de baptiser le père, la mère et huit enfants. Un neuvième

enfant vient de naître à ces nouveaux catholiques; ils ont désiré avoir un prêtre pour parrain de leur dernier enfant. Une dame de Port-d'Espagne, Mme D***, sera la marraine; c'est une fervente catholique, bien que fille d'un calviniste de Nîmes. C'est elle qui m'a tout raconté, et elle a été profondément touchée de la foi vive que montre la dame récemment entrée dans l'Église catholique.

J'ai aussi bon nombre de protestants que je prépare à leur abjuration, et bientôt, tout me le fait croire, je les recevrai dans l'Église catholique. Déjà j'ai eu le plaisir de recevoir d'autres abjurations; mais Dieu a voulu me montrer, ces jours passés, qu'une conversion est son œuvre et non le fruit des efforts des hommes. Une pauvre fille protestante, qui se meurt de la poitrine, m'avait promis, et avec grand plaisir ce me semble, de se faire catholique; elle avait même commencé sa confession. Le lendemain, elle m'envoya dire qu'elle ne voulait plus me voir, qu'elle avait rappelé le ministre et voulait mourir protestante pour ne pas déplaire à son père. Cette pauvre fille est malade dans une famille catholique qui l'a reçue par charité; son père est à San-Fernando et ne s'occupe pas du tout de son enfant; mais il y a près d'elle une tante protestante qui a dû influer sur son esprit. Il y a aussi l'insondable abîme des jugements divins; il y a encore mes péchés, hélas! qui ont bien pu arrêter la grâce prête à couler dans cette âme.

5 août 1885.

Je viens de faire une excursion à la Mission, qu'on appelle aujourd'hui plus communément *Princes'-Town*, et d'où je vous écrivis de longues pages l'année passée. Cette paroisse est de nouveau sans pasteur, parce que le

curé vient d'être envoyé à Sainte-Lucie, après neuf mois seulement de séjour ici.

Le peuple de la Mission me témoigna une incroyable sympathie, et j'éprouvai combien il est doux de se faire aimer. Je suis allé un jour jusque dans les bois de *Monkey-Town*, sur la route de l'Est, où j'avais commencé l'année dernière une modeste chapelle pour le peuple abandonné de ce quartier. La chapelle est restée dans l'état où je l'avais laissée.

Le lundi 3 août, j'allai dans un village de la paroisse de San-Fernando, dont le patron est saint Dominique. Comme on ne peut y célébrer la fête le 4 août, j'y suis venu la veille. Les gens de *Saint-Dominic'-Village*, que je n'avais pas revus depuis plus de sept mois, me reçurent avec de grandes démonstrations de joie. L'année précédente, durant mon séjour à San-Fernando, je les avais mariés presque tous, et plusieurs avaient fait leur première communion. Quoi qu'on en dise, la reconnaissance germe encore assez facilement dans l'âme des noirs qui ne sont pas gâtés par la civilisation.

A *Saint-Dominic'-Village*, presque tous les hommes font partie d'une confrérie de Saint-Dominique, moitié religieuse, moitié civile. Ils célébrèrent vraiment très bien leur fête patronale. Ils avaient des bannières, des drapeaux, des instruments de musique, des pétards, un joli meuble pour porter six pains bénits, etc. Leur procession se déploya avec beaucoup d'ordre sur le flanc de la colline Papuré; les femmes disaient le chapelet, les hommes chantaient les litanies des saints, les enfants des cantiques anglais. Je clôturai la cérémonie par un panégyrique de saint Dominique en anglais.

Après la messe eut lieu la fête civile; le *Roi* de la Société apparut avec son diadème en papier doré et ses vêtements tout chamarrés d'or.... faux. On vit aussi la *Reine* se présenter dans ses plus magnifiques atours; sa fonction est de distribuer le pain bénit; elle préside avec le roi au festin donné par la Société, auquel prend part le village tout entier. Chacun y contribue, qui pour une poule, qui pour le riz, qui pour la cassave, etc. Ce repas commun se prend dans une maison qu'on appelle le *Palais*. Pour en avoir une idée, figurez-vous une vingtaine de poteaux de trois mètres de hauteur environ, sur lesquels repose un toit en feuilles de carate; point de portes, point de fenêtres; pour plancher, la terre. Tel est le *palais* de Leurs Majestés.

Le roi et la reine sont élus chaque année. Ils ont le droit de choisir un vice-roi et une vice-reine. Il y a aussi un gouverneur dont le vêtement et les attributions sont déterminés.

Au total, pour moi, délicieuse journée.

17 août 1885.

Mes Révérends Pères, et très chers Frères, si vous aviez été à Port-d'Espagne, samedi soir, vous auriez été témoins d'un spectacle vraiment magnifique, et peut-être auriez-vous, comme un grand nombre d'habitants du Port, passé une bonne partie de votre nuit à admirer.

Vous connaissez Laventille, je vous en ai déjà parlé plusieurs fois; vous savez de plus que sa position est à peu près celle de Fourvières, par rapport à la ville de Lyon. Item, vous savez que sa tour en pierre domine admirablement Port-d'Espagne, et que du haut de cette tour on a une des plus belles vues des *West-Indies*. Je vous ai dit

tout cela vingt fois. Eh bien ! samedi soir, fête de l'Assomption, cette tour de Laventille était illuminée, au point de paraître tout en feu. Nous avions une de ces nuits que l'on ne trouve que chez nous, sous les tropiques ; un calme parfait régnait dans l'air ; au ciel pas un nuage ; seulement la lune, entourée de milliers d'étoiles, semblait présider ce spectacle grandiose. Devant la tour en feu, transformée en un phare incomparable, toute la nuit, à des intervalles assez rapprochés, on vit monter vers le ciel des traînées lumineuses qui allaient s'incliner gracieusement devant la reine des nuits, puis s'épanouissaient en gerbes de feu ou en couronnes de fleurs, avec le bruit des crépitements de la fusillade ou des grondements du tonnerre. A un moment solennel, apparut dans les airs une Vierge tenant le divin Enfant dans ses bras. Elle planait dans l'azur, tandis que du firmament les étoiles semblaient lui sourire, et que d'en bas les acclamations de plus de vingt mille spectateurs la saluaient avec transports. Après être restée quelques instants entre ciel et terre, comme pour bénir la cité, la Vierge disparut, et un long cri d'admiration s'élança de nouveau du milieu de la foule.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, cette illumination extraordinaire, pourquoi ces feux d'artifice qui empêchent toute une ville de dormir ? En voici la raison :

Port-d'Espagne, vous le savez, est habité par des gens de toute nation. Il possède en particulier un millier de Portugais, en grande partie catholiques. Ils sont presque tous marchands, et comme ils sont économes et entreprenants, ils s'enrichissent, pendant que les créoles, légers, inconstants, imprévoyants, se ruinent facilement. Parlons

d'abord des Portugais catholiques; je vous raconterai ensuite comment un certain nombre de Portugais sont devenus protestants.

Depuis une dizaine d'années, il s'est formé à Port-d'Espagne une société portugaise, à l'imitation d'une société célèbre qui existe à Madère. Là, sur une montagne, est bâtie une église chère à tout habitant de Madère. Les foules y accourent de toutes les parties de l'île, mais spécialement le jour de l'Assomption, fête patronale de ce sanctuaire, où l'on vénère une Vierge miraculeuse dont l'histoire se perd dans la nuit des temps.

L'illumination de cette église, la fête qui s'y célèbre en l'honneur de *Nossa Senhora do Monte*, le jour de l'Assomption, la procession surtout, dépassent, paraît-il, en splendeur tout ce qu'on peut imaginer. Le seul souvenir fait battre de joie le cœur de tout Portugais qui a eu le bonheur d'y assister une fois dans sa vie. Ce sont ces fêtes tant aimées de la patrie que nos Portugais de Port-d'Espagne ont eu le louable désir de faire revivre sur la terre étrangère.

Il y a une dizaine d'années, sous la direction du bon P. Marie-François et du P. Hyacinthe, quelques Portugais élaborèrent un règlement, adoptèrent le costume pittoresque de la Confrérie de Madère, et commencèrent à solenniser l'Assomption dans la petite chapelle de Dry-River, bâtie sur une colline, par le P. Marie-François, pour le service des coolies. Mais la chapelle se trouvant trop étroite, ils choisirent l'église de New-Town, où ils ont célébré leur fête depuis quatre ou cinq ans. Cette église avait un autre inconvénient. Elle est située dans la plaine; on n'y voit pas assez leur illumination, et

VUE DE L'ORPHELINAT DE BELMONTE

sa position n'est pas assez appropriée à une dévotion de *Nossa Senhora do Monte* (Notre-Dame du Mont). Comme au Port il y a une église sur une montagne, Notre-Dame de Laventille, ils demandèrent et obtinrent d'y célébrer désormais leur fête patronale. Pour commencer, ils lui ont donné une splendeur extraordinaire.

L'illumination de la veille, surpassant de beaucoup tout ce qu'on avait jamais vu au Port, attira déjà l'attention, et l'on estime à 2 500 personnes le nombre de ceux qui gravirent la colline la nuit, pour voir de plus près illumination et feux d'artifice.

Le lendemain, dimanche, la messe était à neuf heures. Le R. Père prieur officia et prêcha en français. Le Père H*** fit sous-diacre, et votre serviteur diacre. L'église, assez grande pourtant, ne pouvait contenir la foule stationnant déjà sur la sainte colline. Les confrères de *Nossa Senhora do Monte* assistèrent à la messe dans le chœur, revêtus de leur joli costume qui les faisait ressembler à des chanoines. Par-dessus leur habit séculier, ils portent une espèce de surplis blanc ouvert en avant et un camail bleu; c'est d'un remarquable effet. Le président porte de plus une croix d'argent au sommet d'un bâton doré; le trésorier, une clef d'argent de la même manière. Après la fête, ces insignes furent remis entre les mains du R. Père prieur par les dignitaires sortant de charge. Dimanche prochain, les élections auront lieu, et le nouveau président, le trésorier, le secrétaire recevront l'investiture par la croix, la clef, etc.

On chante une messe composée par Monk. (Si vous ne connaissez pas ce grand compositeur, je vous dirai que le R. Père M*** ne se dispute jamais avec lui.) Elle

fut admirablement exécutée par les chanteuses de la *Nativité*.

La chapelle, qui est en planches et assez grossièrement bâtie, avait été ornée avec beaucoup de goût par les Portugais eux-mêmes. Les murs disparaissaient sous les tentures, les autels étaient chargés de fleurs. Au-dessus de l'autel, on lisait cette inscription portugaise : *Secorro dos Christôes, o. p. n.*, et cette autre, tracée avec des fleurs artistement disposées : *O Maria concebida sem pecado, rogai por nos, que recorremos a vos.* L'autel, magnifiquement orné, était surmonté d'une petite statue de *Nossa Senhora do Monte*, faite sur le modèle de celle de Madère, et qui devait être portée le soir en procession. Cette statue ressemble assez à celle de Fourvières; la figure et les mains sont presque noires; elle tient dans ses mains l'Enfant Jésus couché. On l'avait parée d'une robe de riche étoffe.

Le soir, les vêpres commencèrent à trois heures. A ce moment il devait y avoir plus de 2 000 personnes sur la montagne. La chapelle n'en contenant pas six cents, le reste se tint sous les manguiers qui entourent l'église. A l'issue des vêpres, je prêchai en anglais. C'est la langue que les Portugais comprennent le mieux, après la leur, bien entendu. Ce jour-là, je sentis une fois de plus la nécessité d'étudier leur langue, et de m'y mettre enfin sérieusement.

Après le sermon eut lieu la fameuse procession que tout le monde attendait. Les *policemen* qu'on avait requis pour la circonstance ne parvinrent pas sans peine à ouvrir un chemin dans la foule compacte qui couvrait la colline. La grande croix d'argent des Portugais, portée par un

confrère et précédée du suisse de la cathédrale, marchait en tête. Elle était suivie de la musique : une timbale, un tambour, une espèce de flûte et un autre instrument *sui generis*. Ce dernier se compose d'une sorte d'arbre en métal, au sommet duquel sont suspendues de petites clochettes d'argent. Celui qui porte cette multiple sonnette l'agite en cadence avec la cymbale, et produit des sons assez harmonieux. Venaient ensuite les acolytes et les confrères. La statue de *Nossa Senhora do Monte*, portée sur un magnifique brancard par quatre confrères, fermait la marche, trônant ainsi au-dessus de cette multitude de toutes langues et de toutes couleurs que l'on traversait. On chantait les litanies de la sainte Vierge, et des centaines de pétards éclataient de tous côtés. Les Portugais étaient radieux; ils triomphaient. La procession s'acheva en bon ordre, et la bénédiction du Très Saint Sacrement clôtura la fête.

Les Portugais disent qu'elle leur a coûté cinq cents dollars (2 500 francs), ce qui paraît assez vraisemblable si l'on tient compte de la difficulté pour porter sur la colline le matériel nécessaire. De plus, il faut remarquer que l'illumination de la veille se composait d'au moins quatre cents lumières, et qu'ils firent partir pour soixante-huit dollars de feux d'artifice (340 francs) : près de cinq cents pièces de toute sorte. Mais ils ne regrettent pas cette dépense; ils disent que l'année prochaine ce sera bien plus splendide encore. Que la très sainte Vierge daigne tenir compte de leurs bonnes intentions, qu'Elle leur obtienne la grâce de conserver leur foi, et surtout de la mettre en pratique!

Comme je vous le disais en commençant, il y a au Port

bon nombre de Portugais protestants; ils ont une église où dans les réunions on parle portugais; ce qui crée un véritable danger pour leurs compatriotes catholiques. Voici comment il se fait que nous avons ici des Portugais protestants. Cette histoire ne manque pas d'intérêt.

Vers 1840 ou 1842, un ministre presbytérien d'Écosse se crut appelé à la noble mission d'arracher le Portugal au fanatisme et aux superstitions papistes. Il apprit le portugais et la médecine, fit emplette d'un stock de bibles protestantes et d'une pharmacie bien montée, et partit pour cette terre où il devait s'immortaliser en la faisant passer des ténèbres papistes à la lumière du pur évangile de Fox.

L'apôtre du presbytérianisme choisit l'île de Madère pour son premier point d'attaque, et s'établit chez le consul anglais, à l'ombre du pavillon britannique. Il sonda ensuite prudemment le terrain ; il le trouva mal disposé pour recevoir la semence de la foi qui sauve sans les œuvres. Il loua cependant une petite maison à proximité du consulat, et, en homme habile et prudent, s'y installa comme un docteur philanthrope venu en ces lointains pays pour l'amour du Christ et des pauvres malades, qu'il soignerait gratuitement. Le peuple fut enchanté, et bien vite l'île entière retentit de la renommée du nouveau médecin ; en peu de temps sa clientèle était immense. Jamais il ne parlait de religion; à peine si, de loin en loin, quelques mots suspects sur le culte de la Vierge et des saints avaient fait naître de légers soupçons. Les bibles étaient réservées pour des temps meilleurs ; flacons, pilules devaient leur frayer le chemin.

Pourtant le prédicant ne perdait pas de vue son but principal. Lorsque parmi ses clients il avait la chance de

trouver une âme simple et naïve, il la cultivait dans l'ombre en lui lisant sa Bible et lui insinuant habilement le virus de sa doctrine. La philanthropie de cet étrange docteur semblait grandir avec sa renommée. Déjà il avait distribué beaucoup de remèdes, et gagné de nombreux adeptes, lorsqu'il obtint de la reine de Portugal de bâtir à ses frais un hôpital sur un terrain qu'on lui concéda. Il put ainsi (toujours gratuitement) soulager le pauvre peuple sur une plus large échelle. Après plusieurs années de travail, se voyant aimé et respecté de tout le monde, il se crut maître de la position et démasqua peu à peu ses batteries. Il réunit donc chez lui tous ses adeptes, secrètement d'abord, puis au grand jour. Hélas ! il n'avait pas tout prévu. A Pâques, une année, certains catholiques n'étant pas venus se confesser, ces fanatiques de prêtres papistes n'eurent-ils pas l'audace de jeter le cri d'alarme, et de soulever le peuple de Madère contre le prédicant-pharmacien et sa naissante Église réformée ! C'était vraiment jouer de malheur.

Le peuple se porta en masse à la demeure du ministre évangélique en vociférant des cris de mort. Notre homme eut juste le temps de s'échapper par une fenêtre et de se réfugier au consulat britannique. Le peuple l'y suivit en fureur, et eut de la peine à comprendre que là ce prédicant était hors de l'atteinte de ses coups. Désappointée, la foule se vengea par le sac de la maison ; tout ce qu'on y trouva, drogues, bibles et le reste, fut porté sur la place publique et brûlé. Les adeptes furent maltraités et chassés ; on dit même que l'un d'eux mourut dans la bagarre, ou au moins des suites de ses blessures. On ne voulut pas l'enterrer en terre sainte ; la fosse fut creusée au milieu

de la rue, et le peuple y jeta la dépouille de l'apostat, avec force malédictions.

Cependant le peuple veillait jour et nuit autour du consulat anglais, espérant s'emparer du ministre, s'il venait à sortir ; mais il trompa leur vigilance ; il s'esquiva déguisé en femme, la tête couverte d'un voile épais.

C'était d'ailleurs un homme énergique ; son insuccès ne le découragea nullement, il crut au contraire que la persécution servirait sa cause. Aidé du consul, il fit embarquer ses adeptes chassés de la ville par leurs concitoyens, et s'envola avec eux vers d'autres plages moins rebelles à la pure foi évangélique. Il choisit pour séjour la colonie anglaise de Demérari, où se trouvaient déjà un bon nombre de Portugais catholiques ; mais, informés des événements arrivés à Madère, et honteux de l'apostasie de leurs frères, ceux-ci obligèrent la troupe à chercher ailleurs. C'est alors qu'elle se dirigea vers la Trinidad, où elle fut reçue, mais non sans de grandes difficultés.

Ces Portugais arrivèrent en 1845 ou 1846, pauvres comme Job, et se placèrent en qualité de serviteurs et hommes de peine pour gagner de quoi vivre ; ils firent des économies, et jouirent bientôt de leur première aisance.

Leur ministre les avait accompagnés ; il les réunit dans des maisons particulières, les exhorta à souffrir patiemment et à travailler avec persévérance. Ils priaient tous ensemble au fond de leurs catacombes pour la conversion du Portugal à la foi de l'Écosse. Au bout de quelques années, l'héroïque ministre avait reçu de tous les organes du protestantisme les plus grands éloges, comme un

champion de la foi, un martyr, etc. Grâce à ces protections, il put jeter les fondements d'une église presbytérienne portugaise, et le bâtiment s'acheva comme par enchantement avec les sommes reçues d'Angleterre et d'Écosse. Les Portugais du Port, y compris plusieurs catholiques, y contribuèrent aussi pour une bonne part.

La ferveur devenant de plus en plus grande chez les émigrés de Madère, un jeune homme partit pour l'Écosse afin d'y faire ses études presbytériennes. Quelques années après, il revint ministre, armé de pied en cap, et prêt à livrer de nouvelles batailles au papisme. De fait, il fit un certain nombre d'adeptes. Maintenant il vit à Port-d'Espagne avec sa chère épouse, qui a partagé ses travaux et les sollicitudes de sa vie évangélique; ils ont vu grandir autour d'eux une nombreuse famille d'enfants et de petits-enfants. Ils ont donc des raisons de croire que cette descendance perpétuera d'âge en âge le nom du premier ministre presbytérien sorti de Madère.

On m'a dit cependant que ce vénérable vieillard n'est point satisfait de ses travaux à la Trinidad, et que souvent il tourne des regards d'envie vers la terre natale. Héritier de l'ardeur de son père en la foi presbytérienne, il songe sérieusement, paraît-il, à l'évangélisation de sa patrie, assise encore dans les ombres mortelles du papisme. Elle a refusé jadis, il est vrai, la lumière qui lui était offerte, mais il espère qu'aujourd'hui elle sera plus favorablement disposée. Pauvres gens, va ! Et dire que toutes ces peines qu'ils se donnent sont pour la propagation de l'erreur !

Votre....

IX

Juifs. — Pèlerinage de coolies au Carénage. — Superstitions créoles. — Une messe pour Victor Hugo. — L'hôpital; baptêmes de coolies. — Une leçon de grammaire.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Quelle est donc la cité un peu importante dans le monde, qui ne possède des juifs ? Certes, une ville cosmopolite comme Port-d'Espagne ne peut se dispenser d'en avoir. Aussi elle en a son contingent. L'un d'eux dernièrement s'est fait mettre en prison *(ad vitam)* pour avoir mis le feu à sa maison.... *assurée*, bien entendu. C'était, dit-on, seulement la sixième fois. Il laisse sans secours une femme et six enfants. Je l'ai vu à la geôle assez résigné ; il lisait tranquillement sa Bible hébraïque.

Vous savez que la presse est en grande partie entre les mains des juifs dans le monde entier. A Port-d'Espagne, l'un des quatre journaux est édité par un juif qui en est aussi le propriétaire. Ce juif a une nombreuse famille, et tout récemment une de ses filles, âgée de cinq ans, tomba gravement malade. A défaut d'un docteur juif, on appela un docteur quelconque, qui se trouva catholique espagnol. Le docteur vit bien vite que l'enfant était mortellement atteinte. Ne pouvant sauver le corps, il résolut du moins de sauver l'âme. Mais il fallait ne pas éveiller la susceptibilité des parents rangés autour du lit de leur fille et pleurant. *Il prit donc un peu de glace, la posa sur le front de l'enfant, et prononça, à voix si basse qu'il croit que ce n'est qu'intérieurement, les paroles*

sacramentelles : Je te baptise au nom du Père, etc.... (Cas de conscience : le baptême est-il valide ?)

J'ai vu ce soir une juive, nommée Judith, qui m'a tout l'air de vouloir devenir catholique ; elle est pauvre, et cependant tout le monde l'appelle *la charitable juive*. Toujours prête à rendre service, elle le fait avec tant de bonne volonté et de grâce qu'on l'aime et l'estime beaucoup. Elle m'a raconté un fait intéressant « par lequel, m'a-t-elle dit, le Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob a bien voulu la récompenser de sa charité. » (Ce que je crois volontiers.)

Cette femme habitait Curaçao, il y a quelques années ; son fils unique était marin. Un jour, elle vit venir à elle un petit nègre qui lui dit : « Oh, Madame, je meurs de faim, je n'ai personne pour prendre soin de moi, et j'ai au pied une grande plaie qui me fait bien souffrir ; ayez pitié de moi, faites quelque chose pour moi. » Elle sentit son cœur s'émouvoir, m'a-t-elle dit, et pensant qu'elle aussi avait un fils qui peut-être souffrait en ce moment loin d'elle, elle appela le petit nègre, lui donna à manger, et soigna sa plaie pour attirer la protection divine sur son propre fils. Quelques voisines la raillèrent, et voulurent la détourner de son action sous prétexte que le négrillon sentait mauvais : « Laissez-moi faire, répondit-elle, le Seigneur m'en récompensera. »

Or, ce même jour, elle le sut plus tard, son fils faisait naufrage, et échappait seul avec un vieux nègre qui le porta au rivage, et ce vieux nègre se trouva justement le grand-père du petit nègre soigné et assisté par Judith. « En vérité, disait le Seigneur Jésus aux Juifs, même un verre d'eau donné à un pauvre ne restera pas sans récompense. » Le fils de

Judith, sauvé ainsi providentiellement, est aujourd'hui catholique ; puissé-je un jour baptiser sa mère ! ce serait pour moi une grande joie de recevoir dans la véritable Église cette pauvre fille d'Abraham, qui a si bon cœur. « Il n'y a plus, dit-elle, qu'une chose qui l'épouvante, c'est la confession. »

Dix heures du soir, 25 août 1885.

Good night !

6 septembre 1885.

C'est aujourd'hui ma fête ; il m'a semblé que vous avez prié pour moi, votre pauvre journaliste des Antilles, qui ai tant de peine à naviguer du côté du ciel. Soyez donc assez bons, de temps en temps, de m'envoyer le souffle de vos prières pour enfler ma voile.

Ce matin, dimanche, j'ai prêché en anglais à la grand'-messe de la cathédrale. L'archevêque nous encourage beaucoup à prêcher dans cette langue, qu'il appelle la langue de l'avenir pour la Trinidad. Conclusion pratique : vous tous qui désirez venir à la Trinidad, apprenez l'anglais.... et l'espagnol, par-dessus le marché, *pour la niape*, disent les créoles.

Je viens de passer quelques jours au Carénage, où j'ai remplacé le bon vieux curé gascon que vous connaissez. J'avais profité de l'occasion pour y convoquer nos coolies et faire en même temps un pèlerinage à Notre-Dame de la Mer, gentille petite chapelle dont je crois vous avoir parlé plusieurs fois déjà. Les coolies, même les païens, l'ont prise en affection, et beaucoup d'entre eux viennent y faire brûler un cierge et faire leurs prostrations.

Environ une cinquantaine de coolies chrétiens y vinrent avec moi, dimanche passé, du Port et de Saint-James. Quel-

ques-uns communièrent. Le chapelet fut récité en madras; je leur prêchai en anglais et en créole, et, *ad abundantiam claritatis*, un catéchiste traduisait mes paroles en madras. On chanta des cantiques, et ces pauvres gens retournèrent chez eux tout à fait contents.

Je crois vous avoir déjà parlé de la superstition des créoles, très forts pour se faire dire la bonne aventure, consulter les somnambules et les nègres qui lisent l'avenir dans des chandelles ou des miroirs, etc. Hier, un nègre, dans le jardin duquel je me trouvai, me révéla plusieurs cas de superstition que j'ignorais encore. Je le plaisantais sur les gros haricots blancs semés tout autour de son jardin, et que je savais destinés à éloigner les voleurs *(les pois mal d'iô)*. Mais mon nègre n'entendait pas plaisanterie là-dessus, il m'apportait une foule d'exemples pour défendre cet article de son *credo*. « Ainsi, me disait-il, quoi de plus certain que l'envie d'acheter un cheval lui porte malheur? Si quelqu'un vous demande à acheter votre cheval ou votre âne, s'il porte sur eux des yeux de jalousie, surtout s'il les monte, inutile de refuser de les vendre, ils mourront infailliblement : j'en connais bien des exemples.... Si vous avez un petit enfant joli, bien portant et que quelqu'un, une femme surtout, prenne cet enfant dans ses bras, en disant : « Oh, quel bel enfant! » si elle pense : « Que je voudrais en avoir un semblable! » ou bien : « Je regrette que ces parents aient un si bel enfant! » infailliblement ce poupon prendra une maladie et mourra en peu de temps. Vous n'avez qu'un moyen d'éviter ce malheur, suspendez promptement à son cou un petit sachet rempli d'indigo, d'empois, etc., etc. »

Autres superstitions créoles. Une jeune fille désire se

marier : qu'elle fasse bien attention à ne pas marcher sur la queue ou sur la patte d'un chat ; sans quoi, pas d'espoir. Vous bâtissez une maison, ne l'agrandissez pas après l'avoir achevée, ce serait vous condamner à des malheurs sans fin. Gardez-vous d'entreprendre un voyage ou un travail important le vendredi, parce que malheur vous arriverait. A plus forte raison, est-ce une souveraine imprudence de se marier ce jour-là. Pour pêcher à la baleine, si vous voulez vous emparer sûrement du géant de la mer, munissez-vous de la poudre mystérieuse dont les initiés seuls connaissent la composition. D'après ce que m'ont raconté des personnes bien renseignées, cette poudre diabolique, qui se vend un prix fabuleux, est fabriquée avec le cœur et le foie d'un petit enfant âgé de moins de sept ans, et avec diverses herbes de forêt, cueillies à minuit, etc., etc. Un fait certain, c'est que des enfants ont disparu par-ci par-là, sans qu'on ait pu jamais les retrouver, et les pêcheurs à la baleine étaient fortement soupçonnés. Il y a quelques années, un homme à l'article de la mort fit les plus sinistres révélations à ce sujet. Il indiqua un endroit où, d'après lui, on avait caché un petit enfant, après lui avoir arraché le foie et le cœur. On alla fouiller en cet endroit, et l'on découvrit le petit squelette ! A Sainte-Lucie, il y a une dizaine d'années à peine, on pendit un nègre qui s'était avoué coupable de ce crime sur cinq petits enfants.

8 septembre 1885.

Ces jours-ci, une bonne négresse apporta au Père M.-J. les honoraires d'*une messe pour... Victor Hugo!* Vous croyez peut-être qu'elle était folle. Pas du tout. Elle

avait soigné la fille de Victor Hugo, la folle, c'est vrai ; mais elle était simplement fidèle et reconnaissante. Voici l'histoire, qui ne manque pas d'un certain intérêt.

Notre négresse de Trinidad se trouvait à la Barbade, il y a déjà un bon nombre d'années. Elle y fit la rencontre d'une femme qui paraissait à moitié folle ; elle s'intéressa au sort de cette pauvre créature, la recueillit dans sa maison et la soigna. Cette femme folle rencontrée à la Barbade était la fille de Victor Hugo, qui, à Londres, contre la volonté de son père, s'était mariée à un officier anglais. Envoyé ensuite à la Barbade, cet officier se dégoûta de sa femme et l'abandonna ; celle-ci, qui, paraît-il, l'aimait beaucoup, en devint folle de douleur. Notre négresse la recueillit donc et prit sur elle d'écrire à son père, à Paris. Victor Hugo répondit tout de suite à cette femme, qu'il la suppliait de lui amener sa fille, elle-même, si elle le pouvait, sinon, de la confier à une personne sûre, lui promettant en retour une bonne récompense. En même temps, il lui envoyait deux mille francs pour le voyage. La négresse n'hésita pas et conduisit la fille de Victor Hugo à Paris, où elle demeura trois mois, choyée par le grand homme. Il la combla de faveurs et de cadeaux lorsqu'elle voulut revenir à Trinidad. Du reste, la fille de Victor Hugo allait mieux, et l'on espérait une guérison complète.

Un an après, la folie revint, et comme elle réclamait sans cesse sa négresse pour la soigner, Victor Hugo écrivit une seconde lettre autographe, que la négresse conserve précieusement, dont elle connaît la valeur, et qu'elle vendra peut-être, un jour, une somme fabuleuse, à quelque Anglais ou Américain. Victor Hugo

lui dépeignait l'état de sa fille, la suppliait de régler ses affaires et de revenir à Paris. C'était en 1882, car les Pères H.... et M...., allant en Europe en changement d'air, voyagèrent avec la Trinidadienne. Elle demeura quelque temps à Paris; mais la fille de Victor Hugo fut internée bientôt dans une maison de santé, et la négresse redemanda à partir pour sa chère Trinidad. Le poète n'y consentit qu'avec peine; il s'était attaché à cette négresse qui avait fait preuve de tant de dévouement pour sa malheureuse fille. En la congédiant, il lui dit : « Quand vous apprendrez ma mort dans votre pays, faites dire trois messes pour moi. » La négresse promit, et l'autre jour elle venait exécuter sa promesse. Elle raconta beaucoup d'anecdotes intimes sur Victor Hugo.

Un jour, en descendant le grand escalier, elle rencontre le poète. « Où allez-vous donc, lui dit-il brusquement, avec vos habits de dimanche ? — Je vais à l'église. — Ah ! fit-il ironiquement, et n'allez-vous pas aussi vous confesser ? — Oui, j'y vais, » répondit simplement la négresse; puis, blessée par le ton ironique de son maître, elle ajouta : « Et vous ? — Ah ! moi, plus ! » répliqua le pauvre Hugo. Mais la négresse assure qu'il prononça ces derniers mots avec dépit et presque en colère.

L'intérieur de l'homme offre un sombre tableau.

C'est un de ses vers. Pauvre grand homme ! Quand on a dit à sa négresse comment il avait fini, elle en a pleuré, et elle ajoutait : « Que c'est étonnant, c'était un si bon homme ! »

Puissent les messes de cette humble femme être utiles au malheureux poète qui a fait pleurer l'Église et scan-

dalisé tant de fidèles! Qui sait si Dieu, dont la miséricorde prépare souvent au repentir des voies inconnues aux hommes, n'a pas pénétré jusqu'à celle de Victor Hugo? Puisse le Seigneur, aux derniers moments de ce grand orgueilleux, s'être souvenu de ces vers qu'il avait écrits étant encore un peu chrétien :

Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

Les journaux du monde entier ont parlé de Hugo, mais que le journal d'un missionnaire en parle, voilà qui est extraordinaire.

24 septembre.

En l'absence du Père M.-J..., qui, cette semaine, est allé à Cédros, j'ai visité l'*hôpital colonial*. On y trouve réunies toutes les infirmités et toutes les misères physiques et morales. En vérité, je ne sais quelle nation du globe n'est pas représentée dans le grand hôpital colonial de Port-d'Espagne. L'Arabe d'Algérie, échappé de Cayenne, est couché à côté du coolie de l'Inde et du Chinois; plus loin, c'est un Allemand causant avec un Anglais et un Norvégien; ce sont des matelots malades, des Portugais de Madère, des Français échappés de Cayenne; un groupe d'Espagnols convalescents de la côte ferme jouent dans un coin aux dames et au trictrac. L'hôpital abonde surtout en nègres originaires de tous les points de l'Afrique, et venus de toutes les Antilles anglaises, françaises ou danoises. J'y ai vu des Canadiens, des Américains de New-York et de Cincinnati, des Espagnols de Montevideo et de Cuba, des Portugais du Brésil, un Autrichien, un Italien, un Basque, etc., etc.

J'ai trouvé deux jeunes coolies d'une vingtaine d'an-

nées. L'un d'eux avait été baptisé par les protestants, et s'efforçait de décider son compagnon, encore païen, à l'imiter ; mais celui-ci avait toujours refusé. Cependant, un jour de cette semaine, après un entretien avec moi, il consentit à devenir chrétien. Hier, comme il me paraissait assez proche de la mort, je l'ai baptisé, sous le nom de Louis, en souvenir de mon petit frère, qui vient de mourir du choléra, à Marseille. Puisse mon pauvre frère avoir rencontré, dans l'hôpital où il est mort, un prêtre pour l'absoudre et l'introduire dans l'éternité ! Puisse ce pauvre Louis de la Trinidad, né dans les Indes anglaises de l'Asie, rencontrer mon frère Louis dans le séjour des saints ! Puissent-ils se dire que Dieu a été bon pour eux, et qu'il les a sauvés ! Les distances et les obstacles ne sont rien pour Dieu quand il veut sauver une âme ; fût-elle née en Chine, à Calcutta ou au sein de l'Afrique, peu importe.

Il y a quelque temps, j'ai baptisé et marié un jeune protestant dont l'histoire et la conversion, que je crois sincère, ne sont pas moins extraordinaires que celles de ce coolie. Ce sont là les consolations que Dieu nous donne à Trinidad, pour nous faire supporter avec patience les mille déceptions et les peines qui se rencontrent chaque jour dans la vie du missionnaire.

L'autre jour, je rencontrai à la bibliothèque de la ville du Port, un gentleman qui faisait des recherches dans une dizaine de grands dictionnaires ouverts devant lui. « Oh ! que je suis heureux de vous voir, Révérend Père, me dit-il. Dites-moi donc ce que vous entendez par les mots bi-hebdomadaire, bi-mensuel, bi-annuel, etc.; pour vous, ça veut-il dire deux fois la semaine, le

mois, l'année, ou bien une fois en deux semaines, en deux mois, en deux ans ? Un *english scholar*, ajouta-t-il, m'a forcé à parier avec lui, et je crois bien que je vais gagner les cent dollars (500 francs) qu'il a voulu parier contre cinquante que j'ai déposés ce matin. » — Je répondis que j'avais toujours compris que bi-hebdomadaire, etc., voulait dire une fois en deux semaines. — « *All right!* reprit-il, vous êtes de mon avis. J'ai gagné la partie. Voyez; les dictionnaires, anglais, français, etc., sont tous aussi de mon avis. Littré dit que bi-mensuel ne veut pas plus dire deux fois en un mois que trimestriel veut dire trois fois dans un mois. »

Et voilà comment je pris ce jour-là une leçon de grammaire, à laquelle je ne m'attendais pas du tout.

Votre...

QUATRIÈME PARTIE

OCTOBRE 1885 — JANVIER 1888

I

Établissement de la Confrérie de la Sainte-Face à Port-d'Espagne. — Dévotion à la Sainte Face récompensée par plusieurs guérisons extraordinaires et de nombreuses grâces reçues.

Depuis quelque temps, la dévotion à la sainte Face est établie à Port-d'Espagne. Vous ne lirez pas sans intérêt, j'en suis convaincu, les récits tirés des *Annales* que je vous envoie. J'ai été témoin moi-même de plus d'une faveur précieuse reçue par l'invocation de la Face adorable de notre divin Rédempteur.

Voici ce qu'on écrivait de Port-d'Espagne, à la date du 25 février 1884[1] :

« L'œuvre réparatrice se développe considérablement à Trinidad, et commence à se propager dans plusieurs îles voisines, telles que la Grenade, Sainte-Lucie, la Martinique.

« Vous êtes à même d'en juger, Monsieur le Directeur, par le nombre de personnes qui ont envoyé leurs noms à Tours, pour être inscrits sur le registre de la Confrérie de la Sainte-Face; le chiffre s'élève à plus de cinq cents. Cette dévotion, qui semble avoir repris une vie nouvelle dans le monde entier, s'est fait jour ici, il y a deux ans. Insensiblement, elle a progressé; et chacun aujourd'hui, possédant en son particulier l'image de notre divin Rédempteur, se plaît à lui rendre les adorations et les hommages qui lui sont dus. Elle est également exposée dans

1. *Annales de la Sainte-Face*, mai 1884.

bon nombre d'églises, dans une des chapelles de la cathédrale et dans toutes les communautés religieuses. Mais un culte public, une réparation manifeste étaient nécessaires. Il fallait le saint sacrifice de la messe et la prière en commun : l'union fait la force. Le T. R. P. Hilaire, prieur des religieux Dominicains et curé de la cathédrale, ayant toujours à cœur de rapprocher de plus en plus les âmes de Notre-Seigneur, obtint de notre vénéré archevêque, Mgr Gonin, l'autorisation de célébrer la messe dans la chapelle du Rosaire, en l'honneur de la sainte Face et aux intentions des associés de la Confrérie, le second vendredi de chaque mois; messe suivie des prières de la réparation et du salut du Saint Sacrement. Le bon Père offrit lui-même la première messe le 8 février, et fit après l'évangile une exhortation pour montrer dans le culte de la sainte Face une dévotion parfaitement appropriée à nos temps malheureux, et pour en faire comprendre le but comme réparation, l'utilité comme moyen de salut. Il a surtout engagé son auditoire à ne point se contenter des pratiques extérieures, et à abonder dans l'union intime avec Jésus, dans le renoncement à soi-même, la mortification, l'expiation.

« Les assistants nombreux et recueillis, animés d'une foi vive, goûtaient une douce joie de consoler Notre-Seigneur, de le dédommager par leur ardent amour des outrages qu'il souffre journellement. Plusieurs reçurent la sainte communion. Le chant des cantiques avec accompagnement d'harmonium; l'autel de la Réparation, orné de fleurs et de lumières comme un jour de fête; l'adorable Face de notre divin Sauveur, ressortant admirablement dans un cadre de roses rouges entourées de délicates fou-

gères : tout cet ensemble impressionnait et donnait à la cérémonie un aspect des plus imposants.

« Allons avec confiance à la sainte Face; on ne la prie pas en vain. Jusqu'à présent, nous ne pouvons citer des faits qui dérogent à l'ordre naturel, mais on doit le dire avec vérité et reconnaissance, beaucoup ont obtenu des faveurs signalées, et bien des cœurs ont été consolés. Puisse, du haut du ciel, le zélé serviteur de la sainte Face, M. Dupont, continuer son œuvre parmi nous et nous être propice !

« Voilà en quelques mots, Monsieur le Directeur, le compte rendu de notre première fête réparatrice à Trinidad; je vous le transmets avec bonheur. Depuis longtemps les cœurs dévoués à la sainte Face désiraient cette fête; grâces soient rendues à Dieu !

« Veuillez agréer, etc.

« Une associée de la Confrérie a la Trinidad. »

Un peu plus tard, en octobre 1884, les *Annales* publiaient la lettre suivante, envoyée de Trinidad :

« .... Je n'ai plus de flacons d'huile; les quinze fioles expédiées par Mlle L. R.... ont été distribuées, et plus d'un malheureux en a reçu du soulagement; on m'en demande de tous côtés, et impossible de satisfaire les pieux désirs des âmes qui ont foi et confiance en la sainte Face. A ce propos, permettez-moi de vous dire un fait qui s'est produit parmi nous à la fin du mois de mai dernier.

« Un enfant de huit ans, arrivé aux portes du tombeau, réclamait à grands cris de l'huile de la Sainte-Face, disant que la friction de cette huile lui procurait du soulagement; en même temps il implorait l'assistance de M. Dupont, et

baisait souvent son portrait, assurant qu'il le voyait lui-même à ses côtés. Il ne se trompait peut-être pas. Il lutta trois jours contre la mort; beaucoup de prières furent adressées pour lui à la sainte Face par l'entremise de M. Dupont; on s'étonnait de le voir vivre encore. Mais, au lieu de mourir, il commença à ressentir un mieux qui se soutint et s'accentua; très graduellement il est vrai, mais bien réellement, la mort s'éloigna de cette proie convoitée avec acharnement; la vie se ranima, et avec elle l'espoir revint au cœur de tous. On se disait : « Nos prières « ont été exaucées. » Il semblait qu'une convalescence pénible et longue dût suivre une aussi terrible maladie : il n'en fut rien. A l'heure présente, le petit privilégié regagne journellement ses forces, mange de fort bon appétit, marche et court partout; à le voir si gai, si bien portant, on croirait difficilement que, le 24 mai, cet enfant recevait l'extrême-onction, tant la mort semblait inévitable. Voilà le fait dans sa plus exacte vérité. Les heureux parents me prient de vous demander une neuvaine à l'Oratoire, avec lampe allumée pendant les neuf jours. »

« Une associée de la Sainte-Face. »

Une zélatrice de la Trinidad écrivait encore, le 7 janvier 1885 :

« Monsieur le Directeur,

« Remercions la sainte Face de Notre-Seigneur et son vénéré serviteur, M. Dupont, qui toujours près d'elle intercède pour nous.

« Une grâce de guérison a été accordée le 18 octobre 1884, à l'Oratoire de la Sainte-Face de Tours, en faveur de Mme E. G.... Cette dame, demeurant à Trinidad et souffrant

beaucoup depuis quatre ans d'une maladie d'estomac, dont elle n'avait été que soulagée de temps à autre par les secours de l'art, se rendit à Tours, dans le but de demander son parfait rétablissement à la sainte Face. Après avoir entendu la messe, reçu la communion, ainsi que les onctions faites par le Père directeur avec de l'huile de la lampe qui brûle devant cette image sacrée, elle ressentit immédiatement l'effet de la grâce, et elle constate qu'elle jouit d'une santé qui se maintient bonne depuis son retour parmi nous. Entre autres hommages de reconnaissance pour ce bienfait signalé, M. et Mme G.... demandent comme ex-voto une plaque en marbre blanc, qui devra être fixée dans la chapelle avec cette inscription en lettres d'or :

« *Reconnaissance à la sainte Face pour la grâce de ma guérison obtenue à Tours le 18 octobre 1884.*

« E. G....

« Le 6 janvier 1885. Trinidad (Antilles anglaises). »

Voici maintenant une autre lettre, envoyée de Port-d'Espagne, le 29 mai 1886 :

« Monsieur le Directeur,

« L'église du Saint-Rosaire a été témoin, le 14 mai, d'une bien touchante cérémonie : la bénédiction d'une chapelle dédiée à la sainte Face[1], et l'érection de la Confrérie. Le souvenir en restera gravé à jamais dans nos cœurs, et chaque jour nous remercierons le Seigneur de la consolation qu'il nous a donnée.

« Vous le savez, nous travaillons depuis cinq ans à

1. L'érection de cette chapelle est, en grande partie, un effet de la munificence de Mlle M. Le Roy, à laquelle les œuvres de charité à la Trinidad devaient déjà tant.

répandre le culte de la sainte Face; avec l'aide de son grand serviteur, M. Dupont, qui du haut du ciel veillait sur nous, cette dévotion a rapidement progressé à Trinidad et dans plusieurs îles environnantes, et partout elle est devenue une source de grâces et de bénédictions. Notre but étant d'avoir dans ce pays une confrérie affiliée à l'Archiconfrérie de Tours, il nous fallait une chapelle spécialement destinée au culte de la sainte Face. Elle fut donc élevée avec le pieux concours de bon nombre de catholiques qui la décorèrent avec goût. On y a mis de très beaux vitraux : le principal vitrail du fond, représentant Jésus Rédempteur, à sa droite la sainte Vierge et à sa gauche sainte Madeleine, est surmonté de trois textes de l'Écriture peints sur le mur en lettres gothiques, rehaussés d'une vignette du même style. Quatre fenêtres de côté à riches dessins mosaïques, avec rosaces symboliques, flattent la vue et donnent un demi-jour qui favorise la piété. L'autel, de forme gothique, et le confessionnal ressortent très bien; l'appui de communion artistement travaillé, la lampe, les lustres légers et délicats, le tapis d'un bel effet, dons offerts par quelques dames de Trinidad, achèvent l'ensemble. Rien, en un mot, ne fut épargné pour embellir le sanctuaire appelé à recevoir l'image du très saint Sauveur. Jésus lui-même l'inaugura personnellement le jeudi saint, par son Eucharistie; et le lendemain, jour anniversaire de sa mort, l'auguste effigie prit définitivement sa place d'honneur. Le tableau est soutenu par deux anges, gracieux petit monument fixé sur le tabernacle d'un charmant autel en pierre rehaussé d'or. Bien que déjà sanctifié par la présence du Roi des rois, il convenait que ce lieu de réparation reçût une bénédiction particu-

lière. Il parut donc à propos de réunir les âmes pieuses et de les convier au banquet divin, pour faire à Jésus humilié et outragé le serment d'amour et de fidélité, et obtenir, par de ferventes supplications, miséricorde en faveur des pauvres pécheurs.

« Le second vendredi du mois, consacré d'ordinaire aux réunions réparatrices, fut le jour choisi par le T. R. Père Marie-Hilaire, prieur et curé de la cathédrale. A cet effet, il ordonna un *triduum* préparatoire qui fut annoncé dans toutes les églises et chapelles particulières pour les 11, 12 et 13 mai; les exercices consistant en messe, sermon et bénédiction du Saint Sacrement, furent suivis avec une piété qui dut toucher le Cœur de Jésus. Le 11, le R. Père Marie-Joseph, religieux dominicain attaché au clergé paroissial, ouvrit le *triduum* avec une énergie, une conviction qui intéressèrent l'assistance. Il rappela l'origine, l'objet, le but de la dévotion à la sainte Face, dirigea les regards de tous sur ce doux visage meurtri, ensanglanté, leur faisant appel en quelque sorte pour venger la cause du Christ.

« Il semblait que le cri de ralliement qui, lors des croisades, avait soulevé des millions d'hommes pour reconquérir la Terre Sainte: *Dieu le veut*, eût trouvé un nouvel écho dans les cœurs trinidadiens. Oui, Monsieur le Directeur, nous le répétons avec la même foi, Dieu veut l'œuvre réparatrice parmi nous! Il la veut : la preuve, c'est qu'elle s'est formée pour ainsi dire d'elle-même à travers mille difficultés, et qu'elle a été marquée du sceau de l'épreuve.

« Le 12, le R. P. Bertrand, sous-prieur, emprunta à l'espagnol son doux langage pour donner une seconde instruction, dont voici quelques idées.

« Dieu doit être glorifié dans toutes les langues. La dévotion à la sainte Face est la dévotion à la Passion, la dévotion sanctifiante par excellence. L'impiété ravageant aujourd'hui le monde entier, cette dévotion est admirablement appropriée pour apaiser la colère de Dieu irrité, et dédommager Notre-Seigneur des injures lancées perpétuellement contre Lui. Avantages nombreux à méditer la Passion : « Quelques minutes de cette méditation, dit le « bienheureux Albert le Grand, avancent plus une âme dans « la piété que les plus rigoureuses pénitences. » Jésus promet à ceux qui honorent sa sainte Face de les exempter au dernier jour des peines éternelles, et de rendre à leurs âmes leur beauté primitive en lavant en elles les taches du péché.

« Le 13, le R. P. William Power, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, du collège de l'Immaculée-Conception, voulut bien favoriser l'auditoire d'un sermon en anglais, dont nous ne donnons qu'un résumé : *Nunc sequimur te in toto corde et timemus te, et quærimus Faciem tuam* (Daniel, III, 4.); « Maintenant, nous « vous suivons en vérité, Seigneur; nous vous craignons, « et nous invoquons votre Face. » L'orateur fit l'histoire des temples de l'ancienne loi; puis il montra comment les chrétiens font éclater à tous les regards, par la richesse et la splendeur de leurs églises, la foi catholique à l'existence de Dieu et au Christ-Eucharistie. Ensuite, répondant à l'objection ancienne et encore nouvelle : *Ad quid perditio hæc?* « Pourquoi ce gaspillage d'argent, lorsqu'il y a tant « de pauvres? » il fit remarquer que la construction de cette nouvelle chapelle n'était pas seulement une profession de foi, mais qu'elle répondait à un besoin urgent, puisque

l'église de la paroisse était trop petite. En dernier lieu, le Révérend Père dit que le monde, c'est-à-dire la triple concupiscence, est l'ennemi juré de la religion et de l'homme. Or, quelle arme plus puissante pour le combattre que la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, dont la sainte Face exprime tout ce qu'il a d'amour pour nous et de mépris pour les biens de la terre! Il la conseilla donc fortement comme moyen de réparation et de salut, encourageant les âmes, dans quelque position de la vie qu'elles puissent se trouver, à toujours recourir au Sacré Cœur de Jésus et à sa sainte Face qui en est la divine expression, afin d'être relevées, éclairées et consolées!

« A ce *triduum* de prières et de recueillement, succéda le jour si ardemment désiré. Le 14 mai, à cinq heures, la cloche du Saint-Rosaire invitait les fidèles à la première messe, qui devait être dite par le T. R. Père curé : il distribua la communion à quelques centaines de personnes; l'église était remplie par des fidèles appartenant à toutes les classes de la société. A six heures, l'affluence se trouva plus considérable encore. La cérémonie fut présidée par Mgr Gonin, archevêque de Port-d'Espagne, en habits pontificaux, précédé de la bannière de la Sainte-Face et des prêtres qui l'accompagnaient. Le prélat se rendit au sanctuaire, merveilleusement décoré pour la circonstance, et fit la bénédiction de la nouvelle chapelle, pendant qu'on chantait des psaumes.

« Puis commença la seconde messe, à laquelle il y eut encore beaucoup de communions. Les demoiselles musiciennes, qui à chaque réunion réparatrice avaient toujours gracieusement prêté le concours de leurs chants harmonieux, se surpassèrent en cette occasion; l'organiste préluda

par un fort beau morceau ; les chanteuses, avec un accompagnement plein d'expression, entonnèrent de magnifiques cantiques appropriés au sujet, et terminèrent par un imposant *Magnificat*. Une sortie, aussi brillante que le morceau d'entrée, fut admirablement exécutée.

« Après la messe, le R. P. Marie-Hilaire, au nom de Mgr l'archevêque, établit la Confrérie de la Sainte-Face dans l'église du Saint-Rosaire; il lut avec solennité en latin, puis en français, le décret d'érection signé de la main de Sa Grandeur. Vivement émotionnés de cette insigne faveur, nous ne pûmes qu'intérieurement en rendre grâces à Dieu. Puis le bon Père nous entretint quelques instants sur l'historique du culte de la sainte Face dans le monde catholique et à la Trinidad, culte qui prit naissance dans le cœur et sous la main d'une pieuse femme du nom de Véronique, comme l'indique la sixième station du chemin de la croix. Cette dévotion n'est donc pas nouvelle, ajouta-t-il; comme toutes les autres, elle s'est développée avec le temps, selon les besoins multipliés des âmes. Grain de sénevé d'abord, elle est devenue un arbre gigantesque dont les rameaux s'étendent dans les deux mondes; elle a spécialement rayonné de Tours sur la France, et se reflète aujourd'hui dans notre chère île. La semence en avait été jetée il y a quelques années par le R. P. Martin, O. P., trop tôt frappé par la mort; la divine Providence s'est chargée de la faire croître et fructifier. Le R. Père s'étendit sur l'esprit de la dévotion et la nécessité de réparer les deux crimes de l'époque : le blasphème et la profanation du dimanche. Ce discours fut grandement apprécié par l'auditoire.

« La bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par notre digne et bien-aimé archevêque, couronna cette belle

fête qui marquera dans notre vie. Puisse-t-elle attirer sur chacun de nous le doux regard du divin Maître, et nous mériter de le voir un jour face à face dans sa gloire! Notre-Seigneur nous attend dans son sanctuaire privilégié; souvent nous irons nous fortifier, nous retremper dans son amour. Que sa vive lumière pénètre nos âmes, que la sainte Face multiplie ses grâces et que ses traits divins soient profondément imprimés en nous!

« Une zélatrice de la Sainte-Face. »

Au mois d'avril 1887, les *Annales de la Sainte-Face* racontaient le fait suivant, communiqué par une zélatrice de Trinidad :

« Une pauvre femme, obligée de gagner péniblement sa vie, fut gravement blessée au bras. Sa plaie, plus inquiétante qu'elle ne semblait d'abord, nécessita des soins intelligents qui lui furent donnés à l'hôpital de la ville. La patiente dut subir une opération douloureuse qui demeura sans résultat appréciable, car bientôt le médecin la congédia, disant qu'il n'y avait plus rien à faire, et que la malheureuse serait infirme toute sa vie et dans l'impossibilité de travailler. Informée de cette triste situation, une dame sut inspirer à cette femme une entière confiance en la sainte Face; elle lui donna une petite fiole d'huile. Quelques onctions suffirent pour la guérir complètement; maintenant, elle travaille comme par le passé et peut gagner sa vie. »

II

Cantique à saint Louis-Bertrand. — Troisième anniversaire. — La vallée de Quesa. — Chiques et tétanos.

Port-d'Espagne, le 10 octobre 1885.

MES RÉVÉRENDS PÈRES, ET BIEN CHERS FRÈRES,

Nous fêtons aujourd'hui saint Louis-Bertrand, l'apôtre de nos contrées et le patron de la Nouvelle-Grenade; permettez-moi d'insérer dans mon journal une pièce de vers en son honneur. Je la tire d'un cahier de poésies du bon P. Marie-François Ribon. Ces poésies respirent une grande piété ; plusieurs sont remarquables. Chaque saint de notre Ordre a la sienne. Voici celle de saint Louis-Bertrand :

REFRAIN

Louis-Bertrand, douce lumière
Du Nouveau Monde au berceau,
Reste toujours notre père,
Notre ami, notre flambeau, } *bis.*

I

Noble pays des Espagnes,
Grande est ta fécondité,
Car je vois dans tes campagnes
Mille fleurs de sainteté....
De ton cœur apostolique
Sort un nouveau diamant,
C'est un fils de Dominique,
L'infatigable Bertrand.

II

Aussitôt qu'un nouveau monde
Apparut sous d'autres cieux,
Plongé dans la nuit profonde
Dans le culte des faux dieux,

Notre ardent missionnaire,
Rempli d'une sainte ardeur,
Par la croix et le rosaire,
Gagne ce peuple au Seigneur.

III

Et toi, peuple des Antilles,
Sois toujours reconnaissant,
Conserve dans les familles
Le souvenir de Bertrand;
Marche toujours sur la trace
De l'apôtre de ces lieux,
Et Dieu te fera la grâce
De le retrouver aux cieux.

(Fr. M. François, 1878.)

Vous ne connaissez pas, sans doute, un drame intitulé : *Saint Louis-Bertrand à Chacachacare.* Dans la préface, l'auteur rappelle que saint Louis évangélisa pendant plusieurs années cette immense partie de l'Amérique qu'on nomme aujourd'hui la Colombie et le Vénézuéla. Il y baptisa, dit-il, les Indiens par milliers. Les miracles les plus éclatants se multipliaient sous ses pas. D'après une tradition, saint Louis aurait visité la Trinidad, si proche de la côte du Vénézuéla. Nous lisons en effet dans sa vie, qu'étant sur mer il aborda à une terre appelée *Icacos;* or, Icacos est le nom de la pointe sud-ouest de la Trinidad.

Autre particularité également remarquable : l'historien de sa vie, après avoir raconté ce fait, ajoute immédiatement qu'étant allé dans un autre endroit, il trouva une tribu d'Indiens qui souffrait beaucoup de la sécheresse. Or, à Chacachacare, il ne pleut presque jamais. Saint Louis délivra en ce temps-là une femme possédée du démon ; les Indiens, le croyant tout-puissant, lui de-

mandèrent de faire tomber la pluie. C'était la veille de la fête de sainte Catherine, martyre, 25 novembre. Le serviteur de Dieu leur dit que, s'ils promettaient de se faire chrétiens, il espérait leur obtenir la pluie par l'intercession de sainte Catherine, à laquelle il avait une grande dévotion, comme étant une protectrice de son Ordre. Ils le promirent ; saint Louis pria, et la pluie vint aussitôt.

Sainte Catherine d'Alexandrie est encore aujourd'hui la patronne de Chacachacare, et sa fête y est célébrée très solennellement. D'où lui vient un tel culte dans cet îlot ? Ne remonterait-il pas jusqu'à saint Louis-Bertrand ? L'auteur du drame a cru pouvoir lui en faire honneur, en se fondant sur des indices non certains, il est vrai, mais suffisants pour une pièce scénique.

La Vie anglaise de saint Louis-Bertrand donne comme probable que les Caraïbes auxquels prêcha saint Louis habitaient l'une des îles situées près de la Nouvelle-Grenade. Or, Chacachacare n'est séparé du continent que par le bras de mer très étroit appelé : *Bouche des Navires.* « Bien des considérations, continue le P. Wilberforce, se réunissent pour rendre la chose presque certaine [1]. »

LE TYRAN AGUIRRE

J'entendis l'autre jour une Vénézuélienne, vivant à la Trinidad, dire à son enfant : « Si tu n'es pas sage, le tyran Aguirre viendra te prendre. » Je l'interrogeai au sujet de ce tyran Aguirre ; mais la pauvre femme n'en savait pas bien long. Elle me dit qu'au Vénézuéla tout le monde

1. ... It seems probable that the Caribs to whom St. Lewis preached were inhabitants of one of the islands, not far from the coast of New Grenada. Many considerations combine to make this almost certain. (*Life of St Lewis Bertrand,* by F. Wilberforce, ch. v.)

parle du tyran Aguirre, qu'il vient quelquefois la nuit pour tourmenter les gens. J'allai à des informations plus

SAINT LOUIS-BERTRAND

sûres, et l'histoire du pays m'apprit que, il y a plus de deux siècles et demi, vivait un monstre à figure humaine nommé Lopez de Aguirre, sorte de Mandrin ou de Car

touche, répandant la terreur et la dévastation partout où il passait. Suivi d'un certain nombre d'hommes perdus de vices comme lui, il saccagea plusieurs nouvelles colonies espagnoles au Vénézuéla, et se souilla de tous les crimes possibles, y compris le meurtre de sa propre fille. Parmi ses victimes furent deux de nos Pères, missionnaires dans l'île de la Marguerite. Voici le récit du P. Zamora à leur sujet :

AGUIRRE A LA MARGARITA

« Aguirre prétendait qu'il fallait pendre tous les religieux. Un jour qu'il faisait exécuter des soldats prisonniers, il vit passer un dominicain et ordonna de le pendre ; mais tant de personnes s'interposèrent, qu'il dut le relâcher. Plus tard, un de ses séides, allant dans une maison de la campagne pour tuer un pauvre vieillard et sa femme, par ordre d'Aguirre, y trouva ce même religieux qui entendait leur confession. Avec l'aide de quelques soldats, ce monstre le fit mourir par le garrot.

« Il y avait dans l'île un autre religieux dominicain très estimé à cause de son zèle et de sa vie exemplaire. Le tyran eut la fantaisie de faire avec lui un simulacre de confession. Comme on peut le croire, il fut fortement réprimandé par le courageux dominicain, qui le menaça des peines éternelles, s'il ne se hâtait de faire une pénitence proportionnée à l'énormité de ses crimes. Le tyran en ressentit une haine si violente qu'il ne voulut plus ni le voir ni entendre prononcer son nom. Plusieurs fois il donna l'ordre de le tuer ; mais ce religieux jouissait d'une grande estime, et il échappa quelque temps à la mort.

« Un jour cependant, un certain Panyagua et Manuel

Baez, qui avaient tué l'autre dominicain, étant venus conter ce haut fait à leur maître, le tyran pensa que ces deux personnages pourraient aussi le débarrasser de son prétendu confesseur ; il leur ordonna de le faire mourir par le garrot, mais avec raffinement de cruauté, en lui passant la corde dans la bouche. Ces impies se rendirent aussitôt à l'église, où se trouvait le missionnaire. Ils l'arrachent du lieu saint, le conduisent dans une maison écartée, et lui notifient sa sentence de mort.

« Le religieux écoute en silence, et les prie seulement de lui laisser quelques instants pour se recommander à Dieu. Ils y consentent. Alors, se prosternant la face contre terre, le saint prêtre se met à prier avec ferveur. Mais bientôt, impatients de tout retard, ces ministres de Satan le relèvent pour lui donner la mort. Le disciple du Christ déclare qu'il offre sa vie pour leurs péchés, et leur demande de le faire souffrir le plus possible; puis il s'agenouille et lève les mains au ciel. Les bourreaux passent la corde de la manière qui leur a été indiquée, et serrent avec une telle brutalité que la mâchoire inférieure se rompt. Voyant que la victime ne mourait pas assez vite, au gré de leurs désirs, ils retirent la corde de la bouche, l'abaissent sur le cou, et étranglent le prêtre en un moment.

« Les habitants de la Marguerite regardèrent ce religieux comme un véritable martyr, mis à mort en haine de la foi, et victime du devoir dans l'administration du sacrement de pénitence [1]. »

1. *Histoire de la Province dominicaine de Saint-Antonin*, par le P. Zamora, p. 194 et suiv.

24 octobre.

Encore un an de passé depuis mon arrivée à Trinidad. Reconnaissance et amour à mon Sauveur Jésus! Hélas! plutôt pardon du peu de bien opéré par moi, en comparaison de tout ce que j'aurais dû accomplir pour correspondre entièrement à la grâce de la vocation apostolique! Cette date mémorable pour mon humble personne pouvait-elle passer inaperçue? Assurément non.

C'est demain la première communion, fixée ordinairement vers cette époque à Port-d'Espagne. Aujourd'hui, toute la journée, mes petits nègres et mes coolies ont absorbé mon temps pour leurs confessions. Trois cent cinquante personnes seront cette année de la fête. Et dans ce nombre, je compte seulement ceux qui communieront pour la première fois. Oh! que les anges gardiens des premiers communiants seront heureux! Pourtant, je n'aurai pas la satisfaction d'assister à la cérémonie, devant aller remplacer un curé malade. Voilà un des sacrifices que la Providence nous ménage quotidiennement dans notre vie de missionnaire.

25 octobre.

Qui d'entre vous connaît assez parfaitement sa géographie pour me dire où se trouve ici-bas la vallée de Quesa? — Dans l'île de la Trinidad, répondez-vous à l'unanimité, en devinant que j'ai à vous raconter une de mes excursions. — Très bien, mais dans quelle partie de l'île placerez-vous cette vallée?... Silence complet... Eh bien, vous êtes excusables, si savants que vous soyez en géographie; car je suis resté trois ans ici sans en soupçonner même l'existence; les cartes ne l'indiquent pas, et vous ne trouveriez pas cinquante Trinidadiens connais-

sant son vrai nom. Cependant, la vallée de Quesa est intéressante, et je la crois digne de fixer quelques instants votre attention. Regardez sur la carte de Trinidad, et, au nord-ouest de l'île, cherchez-y le câble télégraphique. Vous voyez qu'il sort de l'Océan sur la côte nord de Trinidad, en un point appelé *Maqueripe bay*. Il suit alors la direction du nord au midi, et touche la côte du golfe de Paria à *Taramboula*, pour passer de là par le Port, San-Fernando, la Mission et Moruga, où il plonge de nouveau dans l'Océan, et gagne Demerari (Guyane anglaise). La vallée de Quesa se trouve précisément entre *Maqueripe bay* et *Taramboula*, et c'est elle que traverse dans toute sa longueur le câble transatlantique.

Il y a quelque temps, j'avais rencontré le propriétaire de la vallée, M. Tucker, et il m'avait invité à visiter son immense domaine. Dimanche dernier, je me suis donc décidé à profiter de la permission, et du Carénage, où j'avais érigé un chemin de croix, je suis parti pour la vallée de Quesa, avec un bon catholique de Port-d'Espagne. Après une demi-heure de canot, nous trouvâmes à Taramboula un fils de M. Tucker, qui nous attendait et nous conduisit en voiture jusqu'à la maison de son père. Elle est située à égale distance de la mer et du golfe de Paria, séparés seulement par neuf kilomètres et demi. A sa plus grande élévation, le terrain n'a qu'une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est cette colline minuscule qui divise à cet endroit les deux versants. Il serait donc plus juste de dire qu'il n'existe aucun versant.

Quelle délicieuse excursion ! Nous avancions au milieu de bambous d'une vigueur étonnante. De chaque côté de

la route ils s'élançaient à cent ou cent vingt pieds de hauteur, formant au-dessus de nos têtes un dôme magnifique qui nous abritait des rayons brûlants du soleil. Sous cette voûte, la fraîcheur était des plus agréables. M. Tucker nous affirma que le maximum de hauteur de ses bambous est de cent trente pieds; que, la première année, a tige atteint presque cette dimension, et dès la fin de la première semaine, s'élève déjà à six pieds.

Le tiers seulement de la vallée est cultivé en cacaos, cannes à sucre, cocos, etc.; les collines qui la bordent et le reste du terrain sont occupés par de grandes forêts. Une rivière, de la grosseur de la Navisanche[1], et une vingtaine de petits ruisseaux fertilisent le sol et entretiennent la fraîcheur. La rivière principale coule sous terre pendant un mille environ, et en face de la maison de M. Tucker on peut admirer une belle cascade de cinq cent vingt-cinq pieds. Vous voyez, le pittoresque ne manque pas.

Après une courte halte chez le propriétaire, nous continuons notre excursion jusqu'à *Maqueripe bay*. Impossible de vous décrire le splendide spectacle qui se présente à nos regards. Au lieu de caresser doucement la plage, comme dans le golfe de Paria, l'Océan déferle ici avec bruit contre les rochers qu'il attaque et creuse profondément. On descend dans une crique, à une trentaine de pieds, et l'on peut à son aise méditer sur les beautés de la nature et la grandeur du Dieu qui l'a créée. Assis sur le sable fin de la plage, où des coquillages de toutes couleurs et un quartz blanc comme neige sont mélangés, j'aurais voulu considérer longuement dans le lointain les

1. Torrent de la vallée d'Annivier, dans le Valais.

montagnes bleues du Vénézuela, et plus près les coupures capricieuses pratiquées par la mer dans les rochers de la côte et des îlots; mais je n'avais que peu d'instants à ma disposition. Mon esprit repeuplait ces rivages de leurs anciens habitants, qui n'y ont laissé pour tout vestige qu'un nom indien. En me retournant, je crus apercevoir la corde de palmiste qui attachait le hamac indien; hélas! ce n'était qu'un fil de fer: le câble télégraphique arrivant de la vieille Europe, et sortant de la mer en cet endroit.

Ayant remonté la crique de Maqueripe, nous gravîmes un plateau où les Anglais avaient construit un fort après la prise de l'île sur les Espagnols. L'endroit, d'un accès facile par la vallée de Quesa, est inabordable de n'importe quel autre côté; il était donc parfaitement choisi pour un fort. Ce plateau domine la mer de 250 ou 300 pieds, et commande les bouches, c'est-à-dire les passes entre les îles, par lesquelles on entre dans le golfe de Paria. Les Anglais établirent cette redoute au commencement de ce siècle, pour défendre la belle proie ravie par eux à l'Espagne. Ils avaient, en effet, grand'peur qu'on ne la leur enlevât, car Napoléon Ier n'était pas du tout d'avis de leur en laisser la possession. Mais de ce fort il ne reste plus qu'un magnifique canon de douze pieds de long, accroupi sur des pierres. Il porte le chiffre de Georges III. Du haut de l'esplanade, on a une vue plus vaste que de la crique de Maqueripe. En regardant à ses pieds on prendrait facilement le vertige, car le rocher est à pic et la mer mugit avec fureur.

A ce moment, de gros nuages montaient derrière les collines; nous eûmes juste le temps de rentrer chez M. Tucker avant le déluge. Si je ne m'étais pas tant hâté

de vous dépeindre mon hôte, ce serait ici le lieu de vous le faire connaître. Je lui demandai tous les renseignements possibles sur sa vallée. « C'est, me dit-il, l'un des premiers endroits de la Trinidad colonisés par les Espagnols. Pendant tout le dix-huitième siècle, elle fut cultivée comme un jardin, et habitée ensuite surtout par des familles françaises, venues de la Grenade vers la fin du dernier siècle. Jusqu'à l'abolition de l'esclavage à la Trinidad (1838), la vallée de Quesa produisit une quantité incroyable de sucre et de café. On y voit encore les ruines de *onze habitations* de sucre. Étant la propriété des principales familles de la Trinidad, à cette époque, elle devenait le rendez-vous de la meilleure société du temps, qui y trouvait un excellent changement d'air, des bains délicieux d'eau douce et d'eau salée, une fraîcheur et des sites admirables. »

D'où est donc venue la décadence à cette magnifique vallée? Elle nourrissait près de deux mille personnes au commencement de ce siècle, elle n'en compte aujourd'hui que deux cent cinquante. Elle était alors cultivée comme un jardin, elle n'est plus guère maintenant qu'une forêt inculte. La cause fut l'abolition de l'esclavage, source de ruine pour les propriétaires. Les unes après les autres, les habitations tombèrent dans l'abandon et se vendirent à vil prix. La terre restant en friche, les broussailles, les lianes revinrent bien vite, et vingt ans après l'émancipation des noirs, personne n'aurait soupçonné l'ancienne fécondité de ce terrain, sans la vue de quelque cheminée démantelée s'élevant çà et là au milieu des palétuviers et des mangliers, et couverte elle-même d'herbes et de lianes sauvages jusqu'à son sommet. Peu à peu on

oublia le chemin et jusqu'au nom de cette vallée, et parmi les habitants de Port-d'Espagne, il n'en est peut-être pas dix qui connaissent ces détails.

DEUX LÉPREUX DE COCORITE

Il y a une dizaine d'années, les diverses propriétés de Quesa, jadis la richesse de vingt familles, se trouvaient réunies dans la main d'un seul homme qui ne savait qu'en faire. Cette vallée le ruinait, car elle ne produisait

plus même pour payer l'impôt dont elle était grevée. Il fut donc heureux de la vendre à M. Tucker, qui acquit ainsi ce petit royaume presque pour rien. Au lieu d'y rétablir les cannes à sucre, ce qui eût exigé des dépenses immenses, le nouveau propriétaire planta son terrain, partie en cacaoyers, partie en cocotiers. Il détruisit lui-même les plantations de café qui existaient encore, car le bas prix actuel de cette denrée rend sa culture impossible à la Trinidad[1].

Il faut le dire aussi, la canne épuise énormément la terre, et la vallée, à l'époque de l'émancipation, ne produisait plus des récoltes abondantes comme auparavant; ces raisons et peut-être d'autres encore décidèrent les planteurs à se porter de préférence vers le sud de l'île, dans les régions de Naparima, où généralement le sol est plus riche. M. Tucker m'a conté plusieurs anecdotes sur les premiers colons, anecdotes recueillies par lui-même de la bouche des anciens. Je ne vous en rapporterai qu'une; il la place vers la fin du dernier siècle ou au commencement du nôtre. Un jour, les principaux habitants de la vallée de Quesa étaient réunis dans la maison de l'un d'eux pour un grand festin. A cette époque, le sucre se vendait admirablement, et, suivant l'expression de M. Tucker, l'or coulait comme d'une source intarissable. Après le repas, les convives échauffés par le vin se mirent à jouer des sommes considérables; naturellement, les uns gagnèrent beaucoup et d'autres perdirent à proportion. Si alors les planteurs n'étaient pas tous espa-

1. Le Vénézuela lui-même, qui avait pu soutenir la concurrence jusqu'à présent, à cause de la grande quantité de ses produits, vient d'abandonner presque partout la culture du café; ce qui a occasionné des banqueroutes considérables.

gnols, la langue et les mœurs l'étaient assurément; aussi le passe-temps favori de la vallée était-il la joute des taureaux. Pour finir la journée, les convives voulurent donc se procurer le plaisir d'un si émouvant spectacle. On alla quérir un animal dans quatre ou cinq habitations différentes, et les spectateurs continuaient à gagner ou à perdre, par suite de paris insensés. Au nombre de ces effrénés joueurs s'en trouva un qui perdit tout le contenu de sa bourse. En ce moment, il ne restait que deux taureaux en vie : le sien, vainqueur déjà de plusieurs rivaux, et celui d'un autre planteur, qui venait de réaliser des gains magnifiques en pariant. Nos deux hommes se proposèrent donc de jouer leur propriété; elle devait appartenir au maître du taureau vainqueur. Les émotions malsaines des spectateurs redoublèrent, pendant que les deux animaux se ruaient de nouveau l'un sur l'autre. Enfin, l'un des deux succomba : c'était celui du planteur dépouillé déjà de tout son argent. Le lendemain, il arrivait stoïquement chez son voisin avec cent quarante-quatre esclaves chargés de leurs instruments de travail. Lui-même tenait en main ses livres de compte; il les remit au maître du taureau qui avait tué le sien, en déclarant qu'à partir de cette heure sa propriété et ses cent quarante-quatre esclaves lui appartenaient. Pour lui, il quittait la vallée de Quesa, et allait chercher fortune ailleurs. On prétend qu'il se rendit à Naparima, où il défricha des terres et fonda une habitation.

La vallée de Quesa, comme je vous l'ai dit, n'a environ que 250 habitants, établis en cet endroit seulement depuis que M. Tucker y réside. Parmi eux se trouvent un certain nombre de coolies et quelques Chinois, une trentaine

de catholiques et peut-être un peu plus de protestants. M. le curé du Carénage, de la paroisse duquel cette vallée ressort, n'a malheureusement pas assez soigné cette partie de son troupeau. Mme Tucker, étant protestante, a beaucoup contribué à protestantiser ses travailleurs. Grâce à elle, un temple modeste a été bâti au milieu de la vallée, et le Barbadien mulâtre qui remplit les fonctions de ministre à Diégo-Martin y fait une descente tous les dimanches. Mme Tucker est assez fidèle au prêche, m'a-t-on dit, mais son mari n'y met jamais les pieds. Cette bonne vieille dame Tucker est un type de protestante fervente ; elle m'a dit que Dieu lui avait donné seize enfants, mais qu'elle avait eu la grande douleur d'en perdre un bon nombre, et la douleur plus grande encore de voir deux de ses filles aînées abandonner la *vénérable* Église anglicane pour passer à l'Église romaine !

Je vous ai déjà dit quelle terrible chose sont les chiques. Heureusement mes pieds en sont libres depuis que j'ai quitté San-Fernando. Au Port, il y en a beaucoup moins. Cependant je viens d'administrer une petite fille qui a pris le tétanos à la suite de la plaie causée par une chique. Je serai bien étonné si elle en guérit. Le tétanos est une terrible maladie qui ne pardonne guère. Elle est beaucoup plus fréquente dans ces pays qu'en Europe. Quelquefois il suffit de se couper en se rasant ou de se baigner lorsqu'on a une plaie pour contracter ce mal... Que l'homme est fragile ! *Quid est homo?*

III

Une vocation extraordinaire. — Un homme mourant de la morsure d'un singe. — Une protestante convertie par une juive. — Le Rosaire à Port-d'Espagne.

26 octobre 1885.

Nous avions ici ces jours passés un prêtre vénézuélien, curé d'une île voisine. C'est un exilé dont l'histoire est aussi extraordinaire qu'il soit possible de l'imaginer. Jeune homme de bonne famille, il fit des études brillantes à l'Université de Caracas. Il devint savant, mauvais sujet, dit-on, révolutionnaire enragé, sans foi ni loi, comme tant de jeunes gens de la côte ferme. Il étudia le droit et fut admis au barreau. Là il plaida avec grand succès, et se fit de tels admirateurs par son éloquence, qu'il fut poussé à la candidature et l'emporta sur ses adversaires, n'étant âgé que de vingt-cinq ans. A la Chambre, le jeune député siégea dans les rangs de l'extrême gauche et prononça des discours non moins violents que persuasifs contre les libertés de l'Église.

On était à la veille de la révolution de 1871. Il y avait à Caracas un digne prêtre, orateur distingué dans la chaire chrétienne, autant que notre député l'était à la tribune. Un jour, ce dernier entra dans une église, par manière de passe-temps. Dieu l'attendait là. Un prêtre s'avance pour annoncer la parole divine : c'était l'éloquent Père R... Le libertin, le révolutionnaire écoute d'abord avec indifférence, peut-être avec pitié; mais bientôt subjugué par l'élévation de langage du prédicateur, il tombe à genoux, le cœur aussi complètement changé que celui de Saul sur le chemin de Damas.

Le soir même il allait trouver le Père R... et commençait une confession générale.

Quelques jours après, les membres de la Chambre législative assistaient en corps à une messe solennelle célébrée à la cathédrale. Notre député choisit cette circonstance pour révéler le changement opéré dans son âme. A la communion, on le voit quitter tranquillement les rangs de ses collègues et venir s'agenouiller à la table sainte, entre deux pauvres femmes du peuple. Après avoir reçu son Dieu, il retourne à sa place, humble et recueilli comme un premier communiant. Dire le bruit causé par cette conversion serait impossible. Tout d'abord on refusait d'y croire; on savait le jeune député assez dépravé pour jouer semblable comédie. Cependant le Père R... dit à son néophyte : « Ce que vous avez fait est bien, mais ne suffit pas; vous allez parler devant la Chambre pour réfuter le discours révolutionnaire que vous avez prononcé la semaine passée contre la liberté de l'Église. » Il s'exécuta de la meilleure grâce du monde, et de plus ne voulut pas s'arrêter en si bon chemin. Aussitôt il sollicita de l'archevêque la faveur d'entrer au grand séminaire. Après quelque temps d'épreuve, la chose fut décidée; mais le désir du prélat fut qu'il suivît les discussions de la Chambre jusqu'à la fin de la session, parce qu'on traitait une question très importante pour l'Église. Le député converti faisait donc sa retraite au grand séminaire, en même temps qu'il pérorait à la tribune où on l'injuriait d'une façon atroce. Un jour, il parut à la Chambre, revêtu de l'habit ecclésiastique. Bon nombre de ses collègues l'accueillirent par des huées et des quolibets; il n'y prit pas garde. A la fin de la session, le jeune homme rentra

définitivement au séminaire, après avoir donné sa démission de député. Il était d'une ferveur extraordinaire, et promettait de devenir un prêtre fort utile dans son propre pays; mais la révolution éclata, l'archevêque de Caracas fut banni, et notre séminariste le suivit dans son exil à la Trinidad, où il reçut l'onction sacerdotale en 1873.

27 octobre 1885.

Je viens d'administrer un malade qui se meurt d'une curieuse maladie. Si le fait ne se passait pas à la Trinidad, ce serait déjà fort étrange de trouver dans la ville un Belge, marié avec une Américaine, et ayant pour plus proches voisins un Asiatique juif et un Africain noir; mais ces contrastes qui se rencontrent ici à chaque pas n'étonnent personne. Ce malade est donc un Belge, venu jadis à Paris, où pour quelques *peccadilles* il fut *pincé* et auquel on fit faire un voyage d'agrément jusqu'à Cayenne, aux frais de l'État. Il s'évada, chose assez facile, et partant assez fréquente. Il erra quelque temps dans les Antilles, mais n'y trouvant pas aisément à faire fortune, il alla aux mines d'or de Caratal, où non plus il ne s'enrichit guère. C'est égal, il en rapporta un modeste pécule qui lui permettait de vivre en petit bourgeois à la Trinidad. Pour son malheur, il en rapporta aussi un singe, qui était devenu apprivoisé, très familier et très caressant. Le Belge aimait beaucoup son singe, il mettait ses délices à jouer avec lui. Mais, dans la même maison, se trouvait aussi un joli petit chien, que le Belge n'aimait pas moins et qu'il caressait autant que son macaque. Celui-ci devint jaloux, et un jour que le maître semblait montrer plus d'affection au chien qu'à lui, singe, il lui sauta sur la main

et le mordit avec fureur. Le pauvre Belge perdit quantité de sang : il avait reçu trois plaies profondes. Sa femme tua le coupable, le mari guérit en quelques semaines des morsures de l'animal; mais peu de mois après, il tomba dans une espèce d'imbécillité stupide qui étonna tout le monde. Cet état ne fit qu'empirer, au point que le malheureux devint à peu près fou. Cet homme mordu par un singe, dans un accès de jalousie, n'était pas enragé, mais il éprouvait quelque chose d'analogue à la rage. Tous les vices des singes paraissaient en lui. Sa jalousie surtout se manifestait à chaque instant. Il ne voyait avec plaisir que sa femme, le Père M... et moi. Si une autre personne entrait chez lui, aussitôt il prenait un bâton et la chassait sans pitié; il avait fallu détruire toutes les poules de la basse-cour, les chats, les chiens; il ne pouvait souffrir aucun être vivant et passait des heures entières à tuer les fourmis et les mouches qui entraient dans sa maison. A la fin, cependant, ce pauvre homme devint plus calme; il est mort assez paisiblement et dans de chrétiennes dispositions. Sur ses derniers jours, sa raison lui était complètement revenue et il put recevoir les sacrements de l'Église. Tous ceux qui l'ont visité, le médecin lui-même, ne doutent pas que cette étrange maladie n'ait été causée par la morsure du singe.

2 novembre 1885.

Il faut venir à la Trinidad pour voir une autre chose bien extraordinaire! une négresse convertie du protestantisme au catholicisme par une juive! C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai baptisé aujourd'hui la protestante; priez pour la conversion de la juive Judith.

LE ROSAIRE A PORT-D'ESPAGNE

La population du Port a vraiment répondu à l'appel du Souverain Pontife, et bien des prières ferventes sont montées vers le trône de Dieu pendant le mois d'octobre, en passant par les mains immaculées de la Reine du très saint Rosaire. Sans compter les autres églises du Port où le chapelet a été récité tous les jours, à la cathédrale, la cérémonie du soir a attiré un vrai concours de pieux fidèles. D'abord, cette année, la procession de la fête du Saint-Rosaire a revêtu une magnificence incomparable; l'archevêque de Port-d'Espagne, Mgr Gonin, la présidait en personne. Une belle statue de Notre-Dame du Très Saint Rosaire était portée en triomphe par les Enfants de Marie, autour de la belle promenade qui avoisine la cathédrale. Dans ce pays, dont le gouvernement est protestant, nous avons la plus complète liberté pour déployer les splendeurs du culte catholique. Quantité de bannières et d'oriflammes flottaient au vent, et les échos répercutaient les chants pieux et les prières des fidèles au-dessus de la ville attentive et recueillie.

Le mois du saint Rosaire a été clôturé hier, fête de la Toussaint, par une procession non moins splendide que celle du 4 octobre. Mgr Gonin étant fatigué, ne put malheureusement pas y assister; mais un prélat vénézuélien, Mgr Crespo, évêque de Calabozo et confesseur de la foi, arriva juste à temps pour la présider. Il était accompagné de deux prêtres de son diocèse, l'abbé Muller, un Alsacien, son secrétaire, et l'abbé Corredor, ancien député à la Chambre de Vénézuéla.

Au Port, on aime beaucoup le rosaire; les membres de

la Confrérie sont très nombreux, et généralement ils communient le premier dimanche du mois. La procession de ce dimanche est toujours bien suivie. Un créole, comme preuve péremptoire de son franc catholicisme, vous dira qu'il appartient à la Confrérie du Rosaire. Je grondais l'autre jour une femme qui se négligeait depuis quelque temps, et je lui reprochais d'être une mauvaise catholique. Elle se fâcha, j'allais dire tout rouge (mais c'était une négresse). « Moë, répliqua-t-elle, pas yon bon catholic? mi! rosair moë! Tous les jou, moë ka dit rosair, épi maman moë, moë pas ka soti deho, si moë pas ka tini rosair moë! moë pas ka dormi sans li; la nuitt c'est li ki compagnon moë, et ou ka dit moë pas yon bon catholic! » Elle triomphait d'avoir à présenter pareille défense.

Je connais au Port des âmes qui aiment passionnément le rosaire, qui le disent trois fois et plus chaque jour, qui le méditent, le propagent et se sanctifient vraiment par cette dévotion.

Louange
Honneur et gloire à la Reine du très saint
Rosaire,
Puisse-t-elle, avec son divin Enfant,
Nous bénir tous, vous et moi, maintenant,
Et à l'heure de notre mort,
Et nous conduire
Au royaume de l'éternelle béatitude,
Où
Unis aux anges et à tous les saints,
Nous La louerons et glorifierons
Avec Jésus, son Fils béni,
Auquel soit gloire, louange et honneur! Amen!

IV

Kalalou ou faits divers. — Naïveté créole. — Misère à Trinidad. — Le général Pasos. — Tentative pour protestantiser le Vénézuéla. — Tremblement de terre. — Découverte du site de la mission de San-Francisco. — Poésie à cette occasion.

Kalalou, mot créole, veut dire à peu près *pot-pourri*. C'est aussi le nom d'une soupe où l'on fait entrer une vingtaine de légumes d'espèces différentes. Je vais donc vous servir un kalalou.

1° Ce matin, je rencontrai une vieille femme qui me dit (au besoin frère Ange traduira) :

« Pè moë kaquisé, moë tini you caïe, i deiè caïe là moë té tini yon piti chapel i yon bon Dié dans chapel là. — Yon mauvais piti gaçon y vini pou chéché yon niche zoéso, y faitt chaviré chapel moë épi bon Dié moë. Moë di y : méchant piti gaçon, ou chaviré toutt bon Dié moë! bon Dié ké chaviré ou, jusqu'au fond l'enfer même! » (*Sic.*)

2° La misère est grande à Trinidad; le sucre ne se vend pas, les ouvriers manquent de travail; l'immigration amène ici quantité de personnes des îles voisines, où la misère, paraît-il, est encore plus affreuse qu'à la Trinidad, ce qui l'accroît encore chez nous. J'ai vu aujourd'hui une famille qui était vraiment *starving*, comme ils disent ici (mourant de faim).

3° L'autre jour, je me trouvai dans la jolie vallée de Maraval, à trois milles de Port-d'Espagne, et j'allai avec le curé faire visite à l'un de ses paroissiens, qui cultive une habitation de cacao. Ce planteur est un général vénézuélien qui a forgé son épée, non pas en soc de charrue, comme le guerrier de Virgile, mais en coutelas pour sar-

cler ses cacaos. Le général Pasos, que nous trouvâmes vêtu en paysan, nous reçut parfaitement bien. Seulement il commença à nous raconter ses campagnes et ses batailles, et nous faillîmes ne pas sortir de ses mains. Il nous avait conduits sous ses magnifiques cacaos, et là, à un moment donné, il nous montra sa tête, ses jambes, ses bras couverts de blessures, perforés de balles; il allait même quitter sa chemise, et peut-être quelque chose de plus, pour nous montrer d'autres cicatrices glorieuses, si nous n'avions pas demandé grâce en nous montrant satisfaits. Le général avait reçu onze balles dans le corps et plusieurs balafres de baïonnette. Il avait été ramassé trois fois par l'ennemi sur le champ de bataille.

4° Un Vénézuélien m'a rapporté qu'il y a quelques années Guzman Blanco tenta d'introduire le protestantisme à Vénézuéla, dont il était le président. Il invita l'évêque protestant de Trinidad à venir sonder le terrain. Celui-ci partit pour cette mission apostolique, accompagné de sa femme. Les enfants de Caracas lui demandaient sa bénédiction, ainsi qu'à madame l'évêchesse; d'autres lui jetaient des pierres; bref, il fut obligé de revenir bredouille.

TREMBLEMENT DE TERRE

Nous avons été réveillés cette nuit, vers onze heures et demie, par une secousse de tremblement de terre qui a ébranlé notre couvent jusque dans ses fondements. Je me suis levé vraiment effrayé. C'était horrible d'entendre craquer ainsi les bois de la toiture. Jamais je n'avais ressenti pareille secousse. Des traditions racontent qu'au siècle passé il y eut de forts tremblements de terre à la Trinidad. J'ai encore trouvé cette note dans un vieil annuaire

de Trinidad : « Le 20 septembre 1825, un fort tremblement de terre (*a severe shock of earthquake*) fut senti dans l'île et endommagea beaucoup d'édifices à Port-d'Espagne, en particulier, l'église de la Trinité (la cathédrale protestante). » Cependant la Trinidad n'est pas une terre volcanique, elle est manifestement une partie, quoique séparée actuellement par les eaux, du grand continent de l'Amérique du Sud ; mais ce continent est peut-être la partie du globe où il y a le plus de tremblements de terre. Alors ce n'est pas étonnant si la Trinidad, qui est soudée à la côte ferme par dessous les mers, en ressent quelques contrecoups.

DÉCOUVERTE DU LIEU OU FURENT TUÉS TROIS PÈRES FRANCISCAINS LE 1er DÉCEMBRE 1699, A SAN-FRANCISCO DE LOS ARENALES

La semaine passée, j'allai prêcher une retraite de première communion dans la paroisse espagnole de Tumpuna, à cinq ou six milles d'Arima. Je crois vous avoir déjà fait faire connaissance avec ce joli pays que baignent le Caroni, le Tumpuna, le Cumuto, etc. Je ne vous en dirai donc rien, car j'ai à vous entretenir d'un sujet plus intéressant.

Cette vaste plaine était peuplée de nombreuses tribus indiennes, et l'histoire nous apprend qu'elles furent évangélisées au dix-septième siècle par les Pères Capucins. Nous savons de plus qu'en un certain endroit qui s'appelait San-Francisco de los Arenales existait une mission, un village indien où deux Pères franciscains et un Frère convers avaient été cruellement mis à mort par les Indiens révoltés ; mais où se trouvait ce San-Francisco de los Arenales ? personne ne pouvait le dire. On lisait, dans l'*His-*

toire de la Trinidad, de Bordes : *Cette mission, frappée d'anathème, ne se releva jamais plus de ses ruines, et il serait impossible d'en indiquer aujourd'hui le site certain.* Cependant j'avais le désir depuis longtemps de le découvrir, et je suis moralement sûr d'y être arrivé. Toutes les fois que je voyais le curé de Tumpuna, je le pressais de s'enquérir auprès des vieillards, pour retrouver, au moyen de la tradition, ce lieu vénérable qui but le sang des martyrs. Mais que de générations insouciantes avaient passé depuis 1699? Le curé de Tumpuna ne put rencontrer qu'un vieil Espagnol, venu il y a soixante ans de la côte ferme, et qui avait entendu dire à un ancien du pays que *vers tel endroit s'élevait jadis un village indien où des prêtres avaient été tués.* Je fis venir le vieillard, je l'interrogeai de toutes manières, et j'acquis la conviction qu'il ne savait nullement le lieu précis du martyre. Je lui demandai alors s'il ne connaîtrait pas quelque vieil Indien dans les parages où on lui avait dit qu'existait la mission. Il me répondit affirmativement. Je le priai de me conduire à cette case.

C'était le 6 novembre, et nous célébrions, d'après notre rite, la fête d'une fille de saint François, sainte Angèle de Mérici; je l'invoquai avec ferveur, ainsi que les saints martyrs de la Mission indienne, que j'avais un si grand désir de retrouver. Vers huit heures et demie du matin, nous partions à cheval par le sentier qui conduit à Tamana, le curé de Tumpuna, le vieil Espagnol et moi; nous avions pris un nègre qui nous devançait, avec un grand coutelas, pour couper les branches exubérantes et nous frayer le passage. Nous marchâmes environ une heure dans ce sentier, assez mauvais, car il avait plu la

veille; puis nous le quittâmes pour nous enfoncer à droite dans la grande forêt, à la recherche de la case indienne. C'est là que notre nègre nous fut d'une souveraine utilité, en remplissant devant nous l'office de pionnier. Je ne m'arrête pas à vous décrire cette forêt, l'une des plus belles que j'aie vues à la Trinidad. Des arbres énormes, d'un bois dur et excellent pour la construction, formaient des dômes de verdure incomparables, avec des festons de lianes en fleurs qui les reliaient les uns aux autres. Bien que le soleil fût ardent, nous marchions sous une ombre perpétuelle. Nous n'avancions que lentement et difficilement, car il fallait sans cesse monter et descendre des collines. Il ne m'arriva pas d'accident, sinon que ma jambe gauche fut contusionnée contre un tronc d'arbre et que mon cheval faillit me jeter par terre, en tombant lui-même dans un trou caché par les feuilles. Enfin, nous sortîmes de cette forêt et nous trouvâmes un espace cultivé en légumes du pays, bananes, choux caraïbes, ignames, etc.... Bientôt nous aperçûmes la case de l'Indien. Je trouvai là réunis, pour le repas du milieu du jour, une douzaine de personnes, en comptant les enfants. Tous me regardaient avec des yeux démesurément ouverts. Quelques-uns de ces pauvres habitants des bois avaient peur et allaient se cacher. Cette famille est indienne pur sang. « S'ils sont mélangés d'espagnol, me disait le curé de Tumpuna, c'est d'une manière imperceptible. »

Le chef me parut un homme relativement civilisé ; il pouvait avoir une quarantaine d'années. Il vint à notre rencontre et se mit à genoux pour demander notre bénédiction, ce que toute sa famille fit ensuite. Il parlait l'espagnol, la seule langue qu'il sût. Je lui demandai d'abord

s'il était de la race des Indiens de la Trinidad, il me répondit que non. Ses grands-parents étaient venus du Vénézuéla, lors de la guerre de l'indépendance (1810-20). Continuant mes questions, je voulus savoir si néanmoins il aurait entendu parler d'un endroit, dans le voisinage, où des prêtres avaient été tués autrefois. Sans hésiter il me répondit : « Assurément, je connais cet endroit, et je vais vous y conduire tout de suite, si vous le voulez. »

Bien vite nous fûmes en marche de nouveau, à travers la grande forêt. Tout en cheminant, je me fis raconter comment il avait reçu cette tradition et tout ce qu'il en savait. Lorsque sa grand'mère vint se fixer dans la région, me dit-il, il y existait encore bon nombre d'Indiens du pays, qui maintenant sont morts, ou sont allés s'établir ailleurs. Or, c'était une chose connue de tous qu'il existait jadis près de là un village où des prêtres avaient été massacrés. Ils savaient parfaitement l'emplacement de ce village, et à maintes reprises on l'avait indiqué à sa grand'mère, laquelle lui en a parlé souvent. A diverses époques de l'année, ces Indiens allaient prier en ce lieu, et lui-même y était venu plusieurs fois avec ses parents. Nous arrivâmes de nouveau au chemin de Tamana, à peu près à l'endroit où nous l'avions laissé, deux heures auparavant; nous le redescendîmes quelque temps. Tout à coup notre guide nous dit : « C'était ici l'ancien sentier. » Nous entrâmes donc dans le bois, du côté contraire à celui où nous étions allés chercher la case de l'Indien. Nous n'avions pas fait cinquante pas, que nous trouvâmes une petite ravine, impraticable pour nos chevaux. Nous les laissâmes donc en cet endroit et nous continuâmes le chemin à pied. Après avoir remonté la

pente opposée, nous nous avançâmes encore à peu près cinquante pas, et l'Indien nous dit : « C'est ici qu'était le village, c'est ici que des prêtres furent massacrés par les indigènes. » Je lui demandai s'il ne pourrait pas me montrer quelque vestige de l'ancien village. « Mais il n'en manque pas, me dit-il, voyez donc ces arbres fruitiers ; » et il me désignait deux zavocatiers et deux pommiers du pays, l'un desquels avait été planté, paraît-il, à l'endroit où était la porte de l'église, pour en conserver le souvenir aux générations futures. « Voyez, ajouta-t-il, ces débris de bouteilles et de plats cassés. » Devant cette tradition si claire, devant ces témoins vivants de la civilisation au milieu d'une si grande forêt, j'avais des preuves suffisantes que j'étais bien sur le lieu consacré par le sang des martyrs; aussitôt, m'agenouillant, j'invoquai ces glorieux apôtres de la Trinidad, venus ici avant nous, en des temps bien autrement difficiles. Je regardai le ciel, à travers les grands arbres qui avaient poussé parmi les ruines de leur église, à cet endroit où leurs âmes étaient montées au paradis avec la palme du triomphe, et il me semblait voir ces illustres prédécesseurs dans l'apostolat me sourire et me bénir du haut de leurs trônes célestes. Ces arbres semblaient prendre une voix et me raconter la scène émouvante qui se passa, il y a cent quatre-vingt-six ans. Presque tous étaient des arbres à encens ; je détachai des troncs quelques fragments de leur résine odorante et les gardai comme reliques, pour remplacer d'une certaine manière les ossements de nos martyrs qui, je le savais, ne reposaient pas en ce lieu, et me rappeler sans cesse la bonne odeur de leurs vertus.

Sur l'emplacement de l'église indiqué par l'Indien, je

cueillis encore trois espèces d'orchidées, que j'ai plantées près de ma cellule, à Port-d'Espagne, en mémoire des martyrs de San-Francisco de los Arenales.

Nous ne remarquâmes pas autre chose, si ce n'est une pierre creusée dans laquelle les Indiens écrasaient, dit-on, leur maïs; mais je suis persuadé que si l'on fouillait, bien d'autres débris seraient mis au jour.

Au retour, je fis encore causer mon guide, et je m'aperçus qu'il hésitait pour certaines réponses. J'insistai davantage, et il me parla à peu près ainsi : « Père, vous penserez ce que vous voudrez de cet endroit; mais, pour moi, il est vraiment celui où de méchants Indiens (qui n'étaient pas de ma race, se hâta-t-il d'ajouter) tuèrent cruellement de pauvres prêtres. Je sais cela pour l'avoir appris de mes grands-parents, qui eux-mêmes l'avaient entendu dire à d'autres. Je sais cela parce que, chaque année, le jeudi et le vendredi saints, il se passe dans ce lieu désert des choses extraordinaires; moi-même j'y ai entendu plusieurs fois le chant du coq, puis des voix qui parlaient et chantaient dans le lointain. Il y a quelques années, le jeudi saint, une commère à moi, *una comadre mia,* suivait le chemin de Tamana, lorsque, arrivée en cet endroit, elle discerna comme les accents d'un prêtre disant la messe et le murmure d'un peuple priant tout haut. Elle s'avança du côté d'où venaient les sons; plus elle avançait, plus elle entendait distinctement les voix; mais quand elle eut gravi la petite pente de l'autre côté de la ravine, elle ne vit et n'entendit plus rien. »

Je recueille ces dires des Indiens comme une preuve nouvelle que ce lieu était bien l'emplacement de la Mission de San-Francisco de los Arenales.

Avec les Pères Franciscains, d'autres encore tombèrent, le 1er décembre 1699, sous les flèches des Indiens : le gouverneur, don José de Léon, un Père dominicain, Juan de Mosin Sotomayor, et dix nobles Espagnols. Que sont devenus leurs restes ? Une main pieuse leur a-t-elle donné la sépulture ? Les monuments historiques arrivés jusqu'à nous se taisent à cet égard, mais nous savons le sort fait aux dépouilles des vénérables Pères Esteban de San-Felix, Marco de Vique et du saint Frère Ramon de Figuerola ; des monuments absolument authentiques nous l'apprennent. Dieu se plut, par un miracle évident, à déclarer la sainteté de ses serviteurs, immolés pour son amour.

Après les avoir massacrés, les Indiens les jetèrent pêle-mêle dans une fosse déjà creusée pour recevoir une pièce de bois de la nouvelle église en construction. Ils les couvrirent à la hâte d'un peu de terre, et s'enfuirent vers la bande de l'est, espérant sans doute passer chez les Waraons, peuplades vivant dans le delta de l'Orénoque. Le Cabildo de Saint-Joseph parvint à les atteindre, et leur infligea le châtiment mérité. Quant aux victimes de la révolte, il s'écoula bien du temps avant qu'on pût s'en occuper. Ce ne fut qu'en avril 1701, seize mois après les événements, que des prêtres de Saint-Joseph, avec quelques membres du Cabildo, suivis de soldats et de guides, se dirigèrent vers la mission de San-Francisco, dans l'espérance de découvrir et de rapporter les ossements des victimes.

Le 12 avril, ils arrivèrent sur le site de la mission déserte, où le P. Ignace Vite les avait précédés. En route, ils s'étaient adjoint, entre autres personnes, le P. Luis,

dominicain, frère du religieux tué par les Indiens : *hermano del otro que mataron los indios*[1].

Bien grande dut être leur émotion, lorsqu'ils parvinrent aux lieux où les saints missionnaires avaient répandu leur sang! Par une permission divine, ce sang s'était conservé vermeil comme s'il venait d'être répandu; ils le virent à l'église où avait succombé le P. Estévan, au sentier du village et à la porte de la cuisine, où était tombé le frère Ramon.

On déblaya la tranchée dans laquelle les corps des martyrs avaient été jetés, et quelles ne furent pas la surprise et l'admiration des heureux spectateurs! Ces corps, laissés seize mois dans la terre et l'humidité, étaient parfaitement conservés, souples et aussi intacts que le jour de leur mort; le sang coulait des blessures liquide et vermeil.

Ils furent portés en grande pompe à Saint-Joseph, chacun dans un cercueil différent, et reçus au milieu de l'allégresse du peuple accouru de toutes les parties de l'île. Ces saintes dépouilles restèrent exposées pendant neuf jours dans l'église de Saint-Joseph, sans donner aucun signe de décomposition et n'exhalant aucune mauvaise odeur. A la fin de la neuvaine, on les ensevelit dans le chœur de l'église paroissiale, du côté de l'épître.

En m'éloignant de Tumpuna, après y avoir prêché une retraite de première communion, je laissai quelques stances commémoratives à l'aimable curé. Je vous les envoie.

1. Ce Père dominicain avait vraisemblablement succédé à son frère, tué aux côtés du gouverneur, et appelé dans les documents du temps : curé doctrinaire de *l'encomienda* d'Arouca. Dans les cérémonies de la sépulture des martyrs à Saint-Joseph, on voit figurer un autre dominicain à côté du P. Luis. Ces Frères Prêcheurs que nous trouvons à la Trinidad à cette époque, dépendaient, selon toute probabilité, des supérieurs de la côte ferme.

SOUVENIR D'UN SÉJOUR A TUMPUNA

DÉDIÉ AU P. PERDOMO

I

Quelle belle nature, ô Seigneur tout-puissant !
Qu'ils sont beaux ces parages!
Que j'aime à contempler la lumière glissant
A travers ces feuillages !
Que j'aime à voir ces arbres remplissant
Ces lieux de frais ombrages!

II

En passant sous ton dôme auguste et gracieux,
Forêt du Nouveau Monde,
Je ne puis, je ne puis rassasier mes yeux,
Et la paix qui m'inonde
Ressemble assez à tes berceaux ombreux :
Elle est grande et profonde.

III

Salut! arbres géants qui cachez le soleil,
Et depuis cent années
Formez pour les passants un dôme sans pareil!
Mais voici vos aînées,
Vieilles forêts, qui dorment leur sommeil,
Hélas! déracinées.

IV

Ils couvrirent jadis d'ombre ce frais sentier
Ces troncs couchés par terre.
Ces débris vermoulus que mon humble coursier
Fait voler en poussière,
Ont contemplé l'Indien meurtrier
Assassinant son père.

V

Qu'ils sont donc ravissants, cher abbé Perdomo,
Ces lieux où tu résides!
Qu'il est donc pur ton ciel, que ton séjour est beau,
Que tes eaux sont limpides!
Ton peuple est doux comme un docile agneau,
Et vers Dieu tu le guides.

VI

Elle est grande ta joie, il est grand ton bonheur,
En ce jour mémorable!
Pour la première fois, ces enfants, ô pasteur,
S'approchent de la Table
Où leur Jésus les presse sur son cœur,
D'un amour ineffable.

VII

Tu recueilles les fruits semés par les martyrs
Qui jadis fécondèrent
Les champs que nous foulons, où leurs derniers soupirs
Autrefois s'exhalèrent,
Et de ces lieux pleins de leurs souvenirs
Vers les cieux s'élancèrent.

VIII

Prions-les à genoux, ces martyrs glorieux
Qui donnèrent leur vie
Avec amour et foi ; ce sont là nos aïeux,
Et leur voix nous convie
A travailler, à combattre comme eux,
Pour Jésus et Marie.

IX

Un jour, ce sol a bu le sang dominicain,
L'histoire nous l'atteste.
Ce sol fut engraissé par le sang franciscain
En un jour trop funeste
Aux Indiens, à ce peuple inhumain,
Et dont plus rien ne reste.

X

Ils ont tous disparu ces peuples d'autrefois.
Les fils de Dominique,
Venus d'autres climats, font entendre leur voix
Aux enfants de l'Afrique,
Aux Espagnols, aux Hindous, aux Chinois
Inondant l'Amérique.

. . . . . .

J'aime ces lieux, ces souvenirs,
J'aime ces bois au frais ombrage,

Gardant les traces des martyrs
Et le parfum de leur passage.
J'aime ce calme et cette paix
De la belle nature;
La brise me semble plus pure
Sous ces charmants bosquets.

J'aime ces cacaos ombragés d'immortelles,
Qui rappellent la nuit
Sous leurs rameaux touffus et croisés en tonnelles,
Et dont l'ombre produit
Devant moi des beautés nouvelles,
Dont mon cœur est séduit.

Que j'aime à voir, le soir, ces mouches si brillantes
Qui voltigent autour
De la cime des bois et de toutes les plantes,
Et rendent ce séjour
Plus riche en scènes émouvantes
Qu'une royale cour.

V

Chacachacare. — La langue créole. — Pêche à la baleine. — Chant des baleiniers. — Une retraite à Chacachacare. — Excursion à l'îlot de Patos. — Baptême de coolies. — Prédications. — Notre vieux serviteur Baron. — Une parole célèbre. — Plainte d'un fils unique (poésie).

Il vous faudra faire un peu d'exercice pour arriver à prononcer bien un mot si étrange; mais, courage! vous y arriverez. Le mot n'est pas si dur qu'il le paraît; si vous le saisissiez sur les lèvres des habitants d'un certain îlot qui porte ce nom, il vous paraîtrait même très doux et fort harmonieux. Chacachacare est donc le nom de l'un des nombreux îlots disséminés entre la Trinidad et la pointe du Vénézuéla dont je vous ai parlé si souvent; et si l'on excepte un rocher appelé Patos, cet îlot est de tous le plus rapproché du continent méridional, par conséquent le plus éloigné de la Trinidad. De Port-d'Espagne on met environ quatre heures pour s'y rendre en canot. Je suis allé pour la première fois à Chacachacare la semaine dernière, avec le Père H..., apôtre de cette plage isolée. Ce cher Père a construit pour les habitants de cet îlot une jolie petite église et un presbytère assez confortable pouvant servir d'école. Nous y allions pour la première communion et la fête patronale, sainte Catherine d'Alexandrie.

La population de Chacachacare peut être de trois cents âmes. Elle se compose uniquement de noirs, pêcheurs pour la plupart, superstitieux et ignorants, comme tant d'autres du reste, moins abandonnés qu'eux; mais en général ils sont simples et assez dociles. Les visites fré-

quentes du Père H... dans leur îlot, pour bâtir sa chapelle, leur ont fait beaucoup de bien. Un bon nombre vont se marier et faire leur première communion.

Quand il pleut à Chacachacare, la terre, quoique bien pauvre, nourrit ses habitants ; mais lorsque arrive une sécheresse semblable à celle qui éprouve ces braves gens depuis deux années entières, le pays devient désolé et les habitants sont malheureux. L'îlot présente l'aspect d'un fer à cheval; toutes les cases se trouvent à l'intérieur, protégées contre les vents, au fond des petites baies que la mer a déchiquetées dans les collines. L'église, au contraire, est bâtie sur un petit promontoire d'où l'on aperçoit les habitations.

Rien de plus charmant que ce paisible golfe de Chacachacare, dans lequel se reflètent un ciel presque toujours pur et les collines assez hautes qui en dessinent le contour. Je l'ai beaucoup admiré; je m'y suis baigné avec plaisir, je m'y suis laissé bercer délicieusement en canot, tout en considérant les nuances si fines, si délicates, des deux abîmes que j'avais, l'un au-dessus de ma tête et l'autre sous mes pieds. Pour vous faire partager mes impressions, je vais transcrire de mon carnet un sonnet que j'écrivis au moment du départ, en attendant que mes canotiers fussent prêts :

Belle mer de Chacachacare,
Adieu! je reviendrai te voir,
Ailleurs m'appelle le devoir,
Car pour moi le loisir est rare.

Mais j'ai joui, je le déclare,
Du plus doux bonheur, de pouvoir,
Quelques jours sur tes bords m'asseoir,
Où jadis errait le barbare.

Je me suis baigné dans tes eaux,
A l'ombre des charmants coteaux,
Qui te forment une ceinture.
Je garderai ton souvenir,
Belle et gracieuse nature,
Où j'ai goûté tant de plaisir.

Le peuple de Chacachacare ne comprend que le créole. Autant vaudrait lui parler chinois qu'essayer de l'entretenir en anglais. Naturellement, le français se rapprochant du créole, il saisit quelques mots dans un sermon français, mais bien peu. C'était une bonne occasion pour moi; je me lançai à parler et à prêcher créole; j'expliquai le rosaire, je fis le panégyrique de sainte Catherine et l'écrivis tout en créole. Ce qui n'est pas chose facile, je vous prie de croire. Sans doute le créole vient du français ; un missionnaire arrivant de France le comprend vite d'une manière *approximative*; mais quand il tente de le parler, de reproduire lui-même ces sons mous et langoureux, alors il s'aperçoit que la tâche n'est pas aisée; d'abord parce que la langue est pauvre en mots usités par les créoles, et puis parce qu'il n'existe à peu près aucun livre contenant des règles de syntaxe; il faut saisir l'idiome lui-même sur les lèvres des gens qui le parlent. Bien que le créole soit très voisin du français, il m'est plus facile, à moi, de parler et d'écrire en anglais ou en espagnol. Cela peut vous donner une idée des difficultés que nous rencontrons ici dans les langues. Il y a des Pères venus ici depuis plus de dix ans, qui comprennent le créole, peuvent se faire comprendre, mais ne feraient pas facilement un discours dans cette langue. Comme spécimen, je vous envoie le début d'un cantique que j'essayai de composer, le jour de la fête de sainte Catherine, pour les gens de Chacachacare.

REFRAIN

Jodi nous ka chanté chère sainte patron nous,
Tout nous icite à ginoux :
Nous chanté sainte Catherine
Qui té d'yon beauté divine.
Jodi nous mandé li, pou li prié bâ nous
Bon Dié sauvé nâmes nous.

Yon nuitt li té ouè Jésis-Christ,
Qui té mété yon bague si bel,
You bel bague, là, nan doèt-li,
Y mandé si li vlé fidél
Pouend Jésis pou l'Époux-li.

7 décembre.—J'ai baptisé aujourd'hui un gentil protestant de dix-huit ans, auquel j'avais enseigné le catéchisme toute l'année; il fera sa première communion demain, jour de l'Immaculée-Conception.

Chacachacare est renommé pour la pêche à la baleine. Jadis on en prenait beaucoup, mais les nombreux *steamers* qui entrent perpétuellement dans le golfe les effrayent, dit-on. Cependant on en saisit toujours quelques-unes. Ci-joint l'extrait d'une lettre du R. Père S..., qui parle d'une émouvante pêche, malheureusement terminée par un échec.

« Le mercredi après Pâques, je suis parti pour Chacachacare. J'y ai passé les deux semaines que vous m'aviez accordées. Pendant mon séjour, les baleines se sont souvent montrées, on en voyait trois ensemble à la Tinta[1]; les trois baleinières sont sorties sept ou huit fois, mais sans aucun succès. Il y a quelques jours on attaqua un de ces cétacés dans l'intérieur du golfe, à cinq heures du matin : c'était une énorme maman baleine; elle entraîna la balei-

1. Nom d'une baie.

nière avec une rapidité effrayante jusque près de Gaspary, puis elle retourna, traversa toutes les bouches, et entra dans la baie même de Chacachacare; alors malheureusement la corde se rompit; les deux autres baleinières se trouvaient trop loin pour harponner de nouveau. On vit la baleine se débattre du côté de la case du docteur; puis elle disparut, emportant le harpon avec cinquante brasses de cordes. » — Un poète trinidadien, M. Syl. Devenish, a composé une chanson sur la pêche à la baleine, et comme cette pêche, si périlleuse et si émouvante, y est très bien décrite, je vous envoie sa poésie.

LE CHANT DES BALEINIERS DE TRINIDAD

DÉDIÉ A JEAN-BAPTISTE TARDIEU

I

Dans ma chaloupe à la course rapide
Élançons-nous.
En défiant et le courant perfide
Et les remous.
Nagez, enfants! point de profit sans peine,
Fi du danger!
Voyez là-bas, dans le nord, la baleine
Vient de plonger (*bis*).

II

La bête est grosse : au moins cent barils d'huile
Pour nous sont là!
En main, tout prêt, mon harpon fort agile
L'attend déjà.
Nagez, enfants, nagez sans perdre haleine
Et sans faiblir;
Bientôt plus loin, pour souffler, la baleine
Va revenir (*bis*).

III

Il dit : soudain, sur la crête des lames,
En bondissant,

La chaloupe a, sous ses vaillantes rames,
Pris de l'avant;
Quand tout près d'eux brille un reflet d'ébène
Aux yeux de tous.
Enfants, dit il, hourrah! c'est la baleine,
Elle est à nous (*bis*).

IV

En un élan près de la noire masse
Ils ont bondi,
Et le harpon, en sifflant dans l'espace,
Vole hardi.
Un jet de sang dans l'air s'élance à peine,
Qu'au même instant,
En plongeant, part comme un trait la baleine
En l'emportant (*bis*).

V

Tardieu s'écrie : « Enfants, gare à la corde,
Et laisse aller.
Que l'aviron sur chaque flanc déborde,
Laisse filer. »
La course alors à fond de train commence;
La bête fuit :
Tout l'équipage immobile, en silence,
Veille sans bruit (*bis*).

VI

Entre deux murs d'éblouissante écume,
Sillon profond,
Le canot glisse et la corde qui fume
Va droit au fond.
A cet instant d'une émouvante attente,
Tableau nouveau,
L'élan s'arrête et la bête sanglante
Revient sur l'eau (*bis*).

VII

Elle paraît; on l'approche, et sans trêve,
Mais prudemment,
A coups de lance on l'attaque et l'achève

Dans un moment.
Puis on s'éloigne, et, chantant pleins de joie,
Nos huit pêcheurs,
Heureux et fiers en remorquant leur proie,
Rentrent vainqueurs (*bis*).

VIII

Le pavillon fièrement à l'arrière
Flotte aussitôt.
En triomphant la noble baleinière
Vire bientôt.
A ce signal, sur elle, de la plage
Sont tous les yeux;
Mille hourras accueillent l'équipage
Rentré joyeux (*bis*).

Ici trouve naturellement sa place une lettre de date plus récente, adressée de Chacachacare même par l'auteur du *Journal* au correspondant français de sa mission.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Par le lieu d'où je vous écris, vous voyez où votre lettre est venue me chercher. Je viens de faire ma retraite ici, et je vais encore y passer quelques jours; ce qui me permettra, j'espère, de vous envoyer, sinon le journal dont vous me parlez, au moins une lettre un peu plus longue que d'habitude. Cher Père François, je vous ferais venir l'eau à la bouche si je vous racontais ma petite vie de retraite à Chacachacare. Vous connaissez la « Tinta », cette incomparable plage de l'ouest de l'îlot,

Où l'on entend la voix puissante
Du flot qui hurle et mord la falaise géante.

dit le Père H..., et d'où l'on semble toucher la côte de Paria; eh bien! le matin je me faisais conduire en canot sur cette plage, solitaire comme la Thébaïde, et je traînais une ligne derrière moi. Arrivé à la Tinta, je m'installais avec mes

livres, mon rosaire et mon hamac. Mon hamac, je le suspendais sous les grands arbres au bord de la mer, où j'avais de l'ombre jusqu'au soir. A midi, j'allumais un petit feu pour faire cuire une *jeune vieille* ou quelque autre poisson que j'avais pris en venant; et quel délicieux dîner je faisais! Combien d'étranges pensées traversaient mon esprit! En ce même lieu, jadis, l'Indien ne suspendait-il pas aussi son chinchoro et n'allumait-il pas son feu avec le caillou de la grève, pour cuire sa pêche? Où sont maintenant les Indiens? Tous ont disparu, et à leur place un descendant des Allobroges vient installer son hamac, d'où il lit saint Thomas, le P. Faber, sainte Thérèse, etc. Le soir, mon fidèle nègre venait me chercher en canot. Mais quel drôle de nom que celui de mon nègre! il s'appelle *Trafalgar;* il m'arrive quelquefois accompagné de son jeune frère Caïou, et ni l'un ni l'autre ne se séparent jamais de leurs deux chiens, qui ont nom : *Poule-garde!* et *Lacritique!*

Chacachacare est maintenant une résidence fort agréable où tous ceux qui y viennent se plaisent beaucoup. Le Père H... y a fondé une école; les petits négrillons sans culotte y affluent, et commencent à écorcher un peu d'anglais. L'école a pour sièges les anneaux de l'épine dorsale d'une baleine, ce qui permet de s'asseoir très confortablement. J'en ai apporté un à Port-d'Espagne pour mon usage. Si vous le désirez, dites-le moi, et je vous l'enverrai.

L'ILE DE PATOS

Cet îlot est situé au sud-ouest de Chacachacare; je n'y suis jamais allé, mais le R. Père S.... m'ayant envoyé le récit d'une excursion qu'il y fit, je l'ajoute à mon journal.

« Pendant mon séjour à Chacachacare, dit-il, j'ai eu le plaisir de traverser jusqu'à Patos; ce fut une partie délicieuse. J'avais à mon service la grande pirogue de Lindor; nous étions dix personnes. Papa Lindor tenait le gouvernail, son fils et trois autres forts gaillards ramaient. Ce n'était pas trop de quatre vigoureux rameurs et d'un bon capitaine, car la mer par là est terrible. Partis de Chacachacare à cinq heures du matin, nous arrivions à Patos à sept heures et demie; nous longeâmes les côtes pendant trois quarts d'heure avant d'atteindre à la jolie baie où nous débarquâmes et où je trouvai une magnifique goélette échouée en cet endroit depuis deux ans. Nous devions passer à Patos la plus grande partie de la journée : il fallait donc songer à déjeuner, d'autant que l'appétit se faisait bien sentir, à la suite d'un voyage de trois heures sur mer. Nous avions apporté à bord de notre pirogue des morceaux de graisse de jambon avec des oignons, des tomates et une provision de farine de manioc; c'était là tout notre avoir, car nos gens me promettaient sur place du poisson en abondance. Ils ne s'étaient pas trompés; nous prîmes plusieurs magnifiques congres et d'autres qualités de poisson, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour dix convives. Le poisson fut préparé; on alluma un bon feu près d'une roche; on y plaça la marmite avec de l'eau, des oignons, des tomates, du sel, du poivre. Nous eûmes une pleine chaudière de poissons au court bouillon, et avec notre farine de manioc en guise de pain, et un verre de bière pour arroser le tout, nous fîmes un repas délicieux. Patos est contigu à la côte ferme; c'est à mon avis le plus joli et le plus pittoresque de tous nos îlots. Pour revenir, nous eûmes une mer très agitée, le vent soufflait avec violence; les vagues s'élevaient

d'une façon terrible : notre pirogue était lancée à travers ces énormes lames, comme une petite coquille de noix. Quel spectacle grandiose offrait cette mer ainsi bouleversée ! Plusieurs auraient eu peur; mais vous savez combien j'aime les flots; je suis bon marin, et avec nos loups de mer de Chacachacare, on n'a pas lieu de craindre. Nous étions de retour à la chapelle à six heures du soir. »

† 21 novembre 1885, fête de la Présentation.

J'ai eu le plaisir de baptiser aujourd'hui un couple de coolies Madras, que j'ai ensuite mariés. Je les ai appelés des noms de mon père et de ma mère. J'ai prêché aujourd'hui la rénovation des vœux aux Sœurs du Calvaire et à celles de Cocorite. Demain matin, dimanche, je vais dire la messe et prêcher aux soldats irlandais. En vingt-quatre heures j'aurai donc annoncé la parole de Dieu en trois langues différentes, ce qui, du reste, m'arrive assez souvent.

BARON

Baron vieillit de plus en plus, et quand il marche, sa tête touche presque son genou droit, tant il est courbé. Baron fait toujours passer une agréable récréation au Père S.... et aux autres religieux du couvent. Le pauvre vieux est presque en enfance.... Lorsqu'on lui demande ce qu'il fera au ciel, il répond qu'il ira chercher de la glace pour les Pères, et continuera à cirer leurs souliers ! Son occupation consiste à allumer le feu à cinq heures du matin, à aller chercher le pain à la porte du presbytère, à rester assis sur le seuil pendant les offices de la cathédrale, pour empêcher les voleurs d'entrer. Il cire quelques souliers en chantant, mange bien, dort bien, se met en colère au

moins dix fois par jour, et de temps à autre donne à manger aux poules. Il y a plus de soixante ans qu'il sert les prêtres de Port-d'Espagne.

Une parole célèbre a été dite aujourd'hui et je la recueille en passant pour la transmettre à la postérité. M. de la Palisse en eût été certainement jaloux : un de nous a été appelé la nuit dernière pour administrer une petite fille mourante. Le père de l'enfant, qui était venu chercher le prêtre, est un Martiniquais (quelque chose comme un Marseillais, si nous étions de l'autre côté de l'Océan). La malade est morte immédiatement après avoir reçu les derniers sacrements. Le prêtre se retirait, lorsque le père de la défunte lui a dit : *O mon Père, pour mourir il faut avoir vécu!* Et un peu plus loin il ajoutait : « Mon Père, je suis bien fâché de vous avoir dérangé ; mais, que voulez-vous ! *c'est un accident de la vie!* »

Cette parole profonde que je livre à vos méditations m'a rappelé une phrase sentencieuse répétée souvent au noviciat pour égayer nos récréations. Elle avait pour auteur un brave ouvrier du couvent de Carpentras, parlant de son fils à notre Père-Maître. « O mon Père, voyez-vous, je veux que mon fils travaille, *car quand on ne travaille pas, on ne fait rien !* »

GRACIEUSE POÉSIE DU CHER P. M. FRANÇOIS

PLAINTE D'UN FILS UNIQUE

I

Que je suis malheureux ! jamais en mon enfance,
Dans le même berceau, tout auprès de mon cœur,
Je n'ai vu s'endormir d'un sommeil d'innocence
Une petite sœur.

II

Jamais, sur les genoux de la plus tendre mère,
Où tant de fois assis j'ai goûté le bonheur,
Je n'ai vu m'embrasser, comme on embrasse un frère,
Une petite sœur.

III

Jamais, dans mes ébats, sur l'herbette ou la mousse,
Pour suivre un papillon ou cueillir une fleur,
Je n'ai pu dans ma main presser la main si douce
D'une petite sœur.

IV

Jamais, à l'heure sainte où je fais ma prière,
Pour saluer Marie et bénir le Seigneur,
Je n'ai vu, répondant aux *Ave* du rosaire,
Une petite sœur.

V

Jamais, quand j'ai connu mes premières alarmes,
Vivant loin de ma mère en des jours de malheur,
Je n'ai vu près de moi, pour essuyer mes larmes,
Une petite sœur.

VI

Jamais, quand le chagrin, qui parfois me déchire,
S'enfuit pour faire place au rapide bonheur,
Je n'ai vu près de moi pleurer et puis sourire
Une petite sœur.

VII

Mais que Dieu soit loué, la Reine du Rosaire,
Celle qui fut toujours l'épouse de mon cœur,
Celle à qui j'ai donné le nom si doux de mère,
Veut être aussi ma sœur.

VI

Photographie de quelques journées de missionnaire. — Un Viennois parlant cinq langues et mourant de faim. — L'hôpital colonial. — L'île de Tabago.

Mars 1886.

Il se passe dans ce pays-ci des choses tellement étranges, des choses tellement différentes de celles au milieu desquelles vous vivez, qu'il ne serait pas sans intérêt pour vous, me semble-t-il, si je notais brièvement les principales occupations de mes journées. Je vais donc essayer en quelque sorte de les photographier; et après, si la photographie me paraît présentable, je vous l'enverrai.

21 mars, dimanche.

Je dis une première messe au couvent des Sœurs de Saint-Joseph, et donne la sainte communion à une trentaine de religieuses; il y a parmi elles des Françaises, des Irlandaises, des Anglaises, des Écossaises, etc.; plusieurs sont créoles. Après les Sœurs, communient également une trentaine de personnes séculières, la plupart appartenant à la meilleure société de Port-d'Espagne, et aimant à fréquenter le couvent. A côté d'une élégante demoiselle, j'ai remarqué un coolie de Madras, pieds nus, qui a reçu la sainte hostie avec une grande piété, enfin, deux nègres aveugles.

La messe finie, confessé un malade; venu dire une seconde messe à l'église du Rosaire, où j'ai prêché sur la Transfiguration. Ensuite, visité une malade portugaise qui avait, hélas! apostasié; mais j'espère que ses malheurs vont la ramener à l'Église catholique, dans laquelle elle a été

baptisée. Elle vient en effet de perdre sa fille et tout ce qu'elle possédait. Elle a été recueillie par une sœur, bonne catholique, mariée avec un Italien, né à Rome. Ce *Civis romanus* (citoyen romain) se dit mon ami, me fait de grandes civilités, mais est un pauvre catholique. Dans cette maison, je trouve une femme d'Angers qui est venue échouer à la Trinidad, où elle s'est mariée. En sortant, rencontre d'une autre apostate portugaise, qui me fait espérer son retour à l'Église catholique.

J'arrive juste pour assister à la grand'messe de la cathédrale, et y faire la quête. Il se trouve médiocrement de monde, car on est monté en foule à Laventille, où Mgr Gonin préside la cérémonie de pose de la première pierre de la future chapelle. Les parrain et marraine sont le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi, et la princesse Aldégonda Maria de Bragance, son épouse. La Trinidad possède ces illustres hôtes depuis près d'un mois. Déjà ils ont visité tous les environs, et se montrent très aimables. Aussi reçoivent-ils de véritables ovations. La Société portugaise du Port de *Nossa Senhora do Monte*, fête la princesse à Laventille; en son honneur, on avait préparé pour hier au soir une splendide illumination.

Un coolie de Calcutta, marié par moi l'année dernière, vient m'appeler pour son beau-père malade. Je vais profiter de la circonstance pour aller voir aussi un jeune Chinois poitrinaire, auquel j'ai donné l'extrême-onction. Ce pauvre garçon m'édifie beaucoup; il supporte la maladie avec une grande résignation. Il avait d'abord été baptisé au temple protestant; mais, l'année passée, il se maria avec une bonne négresse qui le fit devenir catholique. Il est content, me dit-il, d'être dans la véritable Église de Jésus-

L'HOPITAL COLONIAL

L'hôpital colonial de Port-d'Espagne contient toujours de quatre à cinq cents malades. Il y aurait là de quoi occuper fructueusement tout le temps d'un missionnaire, et cependant, vu notre petit nombre, le travail de l'hôpital a toujours été considéré comme œuvre de surérogation. Il n'en reste pas moins vrai que lorsqu'on a fait le tour des douze ou treize *wards* (salles) qui le composent, causant un peu avec celui-ci, confessant celui-là, administrant cet autre, on a les jambes rompues et l'on n'est plus bon à rien pour toute la journée.

Mais si la visite de l'hôpital est pénible, c'est le lieu où l'on peut faire le plus d'heureux et où le prêtre récolte le plus de consolations. Le Père S..., qui en est actuellement chargé, m'écrivait dernièrement : « Nos Sœurs du couvent du Saint-Nom de Jésus visitent régulièrement l'hôpital et y font du bien. Elles me sont d'un grand secours pour préparer les malades à la confession et à la communion. Cette semaine, j'ai trois femmes qui font leur première communion. Elles sont dans les dispositions les plus satisfaisantes. L'une des trois est cette femme que vous avez baptisée à Blanchisseuse. C'est une bien excellente personne ; elle me demande constamment de vos nouvelles. Après avoir été aux portes du tombeau, elle s'est fort bien remise et elle étonne les médecins, qui n'espéraient pas la voir se rétablir. Les Sœurs viendront assister à cette première communion et Monseigneur m'a promis de venir confirmer ces pauvres femmes.

Je me plais dans ce ministère de l'hôpital : on recueille là beaucoup de consolations en en donnant aux autres.

Le meilleur ami de ces pauvres malades est le prêtre. Quelquefois, leur sort est bien triste! Trop souvent ils sont oubliés et abandonnés par leurs parents et leurs amis, quand ils en avaient. Je m'attache facilement à eux et je les aime. Je tâche de gagner leurs cœurs en m'intéressant vivement à leurs souffrances et aussi en leur faisant de petites aumônes, le plus qu'il m'est possible. Je ne puis pas donner beaucoup, j'arrive cependant à faire bien des heureux, même parmi les protestants.

Il faut de temps en temps donner du sucre: j'en apporte dans de petits papiers, ou je donne quelques sous pour en acheter. Il faut aussi du tabac. Les femmes qui sont habituées à fumer, et vous savez si elles sont nombreuses, souffrent beaucoup de cette privation. L'une d'elles avait cassé sa pipe : « Ah! Pé, té toute consolation moë, ou pas sé Pé bai moë yeune? » (Ah! Père, c'était toute ma consolation! Ne pourriez-vous pas m'en donner une?)

Le jour suivant j'apportai une pipe de deux sous. C'était un trésor que cette pauvre femme recevait. « Ça c'est yeune pipe bénie, moë pas cé voudré pède li ni cassé li pou aïen; moë qué bien soin i. »

Il y a aussi le côté plaisant, qui adoucit un peu la fatigue, parfois bien grande dans ce travail. Il faut entendre ces *vieux corps* ou ces vieilles femmes vous parler de leurs maladies. C'est quelquefois à mourir de rire. Souvent même on est obligé de couper court....

Scarborough, le 29 mai 1887.

Cette fois, je vous écris de la capitale de l'île de Tabago; j'ai devant moi la magnifique baie au fond de

laquelle elle est assise avec ses treize cents âmes[1]; elle s'appela jadis Port-Louis, au temps de la monarchie française. Les Anglais la possèdent aujourd'hui et lui ont donné le nom écossais que j'ai écrit en tête de cette lettre.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la plupart des puissances européennes se disputèrent Tabago avec acharnement. Elle appartint successivement et plusieurs fois aux Français, aux Anglais, aux Espagnols, aux Hollandais et même à une Compagnie russe. Depuis la fin du siècle dernier, l'Angleterre en a eu la tranquille possession.

L'île de Tabago, à la forme elliptique, est fort gracieuse. Elle a de belles montagnes, de nombreuses rivières et de charmantes vallées. Malheureusement, la crise des sucres l'a fort éprouvée. De nombreuses plantations sont à peu près abandonnées. Les produits de la petite culture n'ont pas de débouchés faciles; en sorte que le peuple, presque tous des noirs, semble misérable. Ils émigrent en grand nombre sur la côte nord de Trinidad, qui n'est qu'à dix-huit milles (vingt-neuf kilomètres).

Quelques excursions à travers l'île m'ont beaucoup intéressé, et j'ai des raisons suffisantes pour croire que s'il y avait dans le pays un peu de sang européen nouveau, du capital et une administration intelligente, cette île, vu sa fertilité et ses ressources naturelles, reprendrait bien vite sa prospérité d'autrefois.

Au temps de la domination française, Tabago était presque tout catholique; un registre du siècle passé en fait foi, ainsi que le souvenir de la population. Mais

1. On nous dit que le recensement de 1891 ne donne plus que 800 âmes à Scarborough.

lorsque le pavillon français cessa de flotter sur ses bords, le prêtre catholique en disparut bien vite. L'Angleterre protestante l'inonda de ses ministres. Le peuple résista d'abord, mais finit par passer aux différentes sectes de l'hérésie. Les principales qu'on trouve à Tabago sont les anglicans, les wesleyens et les moraviens.

Les noirs, comme du reste les autres races d'hommes, sont naturellement religieux. Il leur faut un culte. Quand le prêtre catholique eut disparu du milieu d'eux, les ministres de l'erreur vinrent dire à ces pauvres gens que leur religion était la même que celle des prêtres, que leur service remplacerait parfaitement la messe, etc...; et, l'ignorance aidant, le tour fut joué.

Néanmoins le peuple de Tabago a conservé l'instinct catholique. Il y a une différence immense entre lui et le peuple de la Barbade, par exemple, qui a toujours été protestant. Les gens de Tabago savent que leurs pères furent catholiques; quelques-uns conservent encore des images ou de vieux crucifix des ancêtres. Aussi respectent-ils le prêtre catholique. Un bon nombre disent que si nous nous établissons chez eux ils seront bientôt catholiques.

Nous avons solennellement placé la mission de Tabago sous la protection de saint Joseph, et nous avons l'espérance qu'il prendra en main la cause de cette Église si longtemps abandonnée. Ces pauvres protestants de Tabago viennent nous voir en grand nombre et semblent vraiment contents d'assister à nos cérémonies. Elles leur paraissent d'abord étranges; mais lorsqu'on les leur a expliquées, ils avouent qu'elles sont très belles. Voilà huit jours que je fais chaque soir une instruction à un

auditoire assez vaste, composé de protestants plus que de catholiques. On m'écoute toujours avec une religieuse attention.

Ils sont nombreux ceux qui promettent de venir à nous. Ce peuple est vraiment catholique de désir et de cœur. Demain, je vais recevoir l'abjuration de neuf protestants. Oh! s'il y avait ici deux bons prêtres à poste fixe, avant dix ans l'île serait à moitié catholique.

VII

Une conversion opérée par saint Joseph. — Fête de la Divina Pastora à Port-d'Espagne. — Lettre du marquis de Téano à sa fille au sujet d'un sermon et d'une croix plantée par le P. Bertrand. — Fête des Portugais à Laventille. — Incendie de Fort-de-France. — Le Très Saint Sacrement sauvé par une religieuse (poésie).

A la veille du mois consacré au glorieux patriarche saint Joseph, laissez-moi vous raconter un trait de sa bonté. Ce trait m'a beaucoup touché et m'a fait prendre la résolution de m'adresser plus fréquemment à lui.

Je reçus, il y quelques mois, la visite d'une femme de couleur, née à la Grenade, mais demeurant à la Trinidad depuis plusieurs années. Elle me parla ainsi : « Révérend, je suis protestante. Après avoir suivi longtemps de bonne foi l'Église anglicane, j'ai eu le bonheur de comprendre que la seule véritable Église de Jésus-Christ est la vôtre; je viens donc vous demander la faveur d'être reçue dans l'Église catholique.

Dès les premières phrases échangées avec cette personne, il me sembla avoir affaire à une âme sérieuse, intelligente, instruite, et ne prenant cette grave détermination qu'après y avoir bien réfléchi. Au cours de la conversation, elle me parut fort émue et me dit : « Si je change de religion, j'en suis la première étonnée, car je ne pensais pas que cela fût jamais possible. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, j'ai été une fervente protestante, et je ne crois pas que l'on puisse trouver dans toute l'Église anglicane une personne plus convaincue que je l'ai été moi-même. Et cependant, ajouta-t-elle, une force à laquelle il ne m'est plus possible de résister me pousse vers l'Église romaine. Une lumière

qui devient tous les jours plus claire me montre d'une manière manifeste la nécessité pour moi d'être catholique. » Elle hésitait à m'en dire davantage, mais, sur mes instances, elle reprit : « Si vous tenez absolument à savoir ce qui a déterminé ce changement d'idées, je vous dirai en toute franchise ce qui m'est arrivé. A la Grenade, j'avais pour amie une fervente catholique qui m'avait souvent demandé de l'accompagner à son église; je lui avais longtemps refusé, une fois enfin je me décidai à la suivre. C'était une grande dévote à saint Joseph; elle me conduisit devant l'autel de ce saint, où elle se mit à genoux et pria longtemps. Pour moi, je ne priai pas, mais je me mis à genoux à côté de mon amie, malgré une répugnance très vive. Si je le fis, ce fut uniquement pour n'être pas remarquée des personnes présentes. Je considérai longtemps cette statue de saint Joseph, et je me disais en moi-même : « Quel enfantillage de la part de ces catholiques de prier cette statue! ils devraient bien comprendre qu'elle ne peut ni les voir ni les exaucer. »

« Voyant que la dévotion de mon amie se prolongeait outre mesure, je la tirai par sa robe pour l'amener à se relever, et nous allâmes dans une autre partie de l'église. Je rentrai chez moi aussi protestante que j'en étais sortie.

« Quelques jours après, j'eus un songe étrange. Il me sembla voir un vénérable vieillard aux traits exactement conformes à ceux de la statue de saint Joseph que j'avais fixée à l'église catholique, et dont l'image m'était restée gravée dans l'esprit; si bien que je pensai en moi-même : Serait-ce par hasard saint Joseph que je vois? Ce vieillard parut s'approcher de moi, me prendre la main, me forcer à me lever, et me conduire à l'église, où il me fit entrer. Puis

il me contraignit à m'agenouiller, et m'adressa ces paroles : « Jusqu'à présent tu as été protestante, désormais tu seras « catholique. » Et moi qui n'avais jamais cru à la possibilité d'une chose semblable, je me dis intérieurement : C'est étrange, mais il faut que je me fasse catholique; et telle fut bien mon impression en m'éveillant.

« Dès lors je cessai de fréquenter le temple, au grand scandale de ma famille et de beaucoup de personnes qui auparavant me voyaient participer à la cène, et arriver toujours l'une des premières au service religieux. Pourtant je n'eus pas la force d'embrasser le catholicisme, malgré cette voix mystérieuse que j'avais entendue et qui continuait de résonner de plus en plus fort à mon oreille, au dedans de moi-même. J'ai résisté pendant deux années : deux années de souffrances inexprimables! j'ai quitté ma famille et mon pays, dans l'espoir d'être débarrassée de cette préoccupation. Rien n'y a fait : cette voix me presse tous les jours davantage; j'ai cru que j'allais en perdre la raison. Je n'ai recouvré un peu de tranquillité que le jour où j'ai pris la résolution de venir trouver un prêtre, pour lui demander de m'admettre dans l'Église catholique. »

Je pris des informations sur cette personne, je l'examinai, l'instruisis de nos pratiques, et trouvai en elle d'admirables dispositions de docilité, de piété, qui ne me permirent plus de douter, sinon de la réalité de sa vision, du moins du changement survenu en son âme. Je la baptisai sous condition, et lui fis faire sa première communion. Depuis, je l'ai vue souvent dans l'église, priant devant l'autel de Saint-Joseph avec une ferveur angélique.

La ville de Port-d'Espagne, dans l'île de la Trinidad, est peut-être l'endroit du monde où l'on trouve le plus de

races diverses d'hommes réunis. A l'exception des peuples de l'Océanie, je ne sais vraiment quelle nation du globe n'est pas représentée dans notre ville cosmopolite : ce qui rend sa physionomie aussi extraordinaire que possible.

Parmi ces peuples venus des quatre coins de l'univers, nous avons un bon nombre de coolies hindous de Madras. Ils sont employés surtout au balayage des rues. Ils vont couper des herbes dans la campagne pour les chevaux, et font divers petits métiers que d'autres paraissent dédaigner. Ces coolies de Madras sont peut-être moins intelligents que ceux de Calcutta, occupés dans les exploitations de sucre; mais ils sont plus dociles et plus constants, une fois convertis. Et même quelques-uns deviennent des chrétiens d'une rare piété.

Leur peau est aussi noire que celle des Africains; mais on les distingue facilement de ceux-ci à leur type, qui est remarquablement beau, et à leur longue chevelure noir d'ébène.

Nos coolies Madras habitent presque tous aux environs du quartier de *Dry-River*, où le R. P. M. François Ribon, des Frères Prêcheurs, leur avait bâti une jolie petite chapelle dédiée à la Divina Pastora[1]. A côté se trouve une école pour leurs enfants.

La fête patronale a lieu le dimanche du Bon-Pasteur. Cette année, elle a été d'une splendeur incomparable. Les coolies s'y étaient préparés à l'avance : ils avaient coupé quantité de bambous, et les avaient plantés, la veille de la fête, des deux côtés du chemin qui conduit à la cha-

1. La très sainte Vierge est honorée sous ce titre en Catalogne, et les missionnaires espagnols, qui évangélisèrent la Trinidad à la fin du dix-septième siècle, introduisirent cette dévotion dans l'île. Il existe un célèbre pèlerinage de ce nom dans la paroisse d'Oropouche.

pelle. Au sommet de chaque bambou flottait un étendard aux couleurs éclatantes. Devant la chapelle s'élevait une tente spacieuse faite en bambous et en feuilles de cocotier artistement tressées. Elle était ornée à l'intérieur de fleurs et de fruits du pays. Aux quatre angles pendait un gros régime ou grappe de bananes.

Il fallait voir comme ces pauvres coolies étaient fiers de cette tente qui leur rappelait celles qu'ils construisaient dans leur pays pour les solennités religieuses ou pour les fêtes de famille. Quant à la petite chapelle, repeinte à neuf, elle avait été ornée au moyen de mousselines aux couleurs diverses, de cierges et de fleurs. Elle présentait vraiment un air de fête.

La messe commença vers huit heures, pendant laquelle on chanta en latin, en français, en anglais et en madras.

Le cantique français, composé par le regretté Père Marie-François, pour cette chapelle même et pour une fête semblable, fut très bien exécuté. En voici quelques strophes :

I

Je suis la divine Bergère,
Jésus fut mon premier Agneau
Le Dieu du ciel et de la terre
M'a confié son cher troupeau

REFRAIN

La Bergère fidèle
Vous appelle :
Venez, venez, pauvres pécheurs,
Restez sous sa tutelle,
Venez lui donner vos cœurs.
C'est par le Rosaire,
Qu'enchaînant ses brebis,
La divine Bergère
Les mène en paradis. } *bis.*

II

Pour étancher la soif ardente
De son troupeau tout languissant,
Cette mère compatissante
De son cher Fils donne le sang[1].

Quatorze personnes, adultes pour la plupart, avaient été préparées pour faire leur première communion.

Ces pauvres gens ont montré une ferveur à faire plaisir. Presque tous pleuraient à chaudes larmes avant de recevoir leur Dieu pour la première fois. L'un d'eux me disait : « O Père, quel jour que celui-ci ! jamais je ne l'oublierai. » Et un autre : « Ah ! je ne croyais pas qu'il y eût tant de douceur à faire sa première communion ! Que je me repens d'avoir attendu si longtemps ! »

L'action de grâces fut lue, en français d'abord, par une maîtresse d'instruction, puis en madras par le catéchiste Joseph Mootoo.

Le soir, à quatre heures, eut lieu la procession. C'est ce que les coolies aiment le plus. Ils étaient accourus en grand nombre de la ville et des environs. En tête marchaient la croix et les enfants de l'école, portant les stations du chemin de la croix disposées en forme de bannière, puis encore une quantité d'enfants tenant pour la plupart de petites oriflammes. Après, venaient les coolies récitant ou plutôt chantant le rosaire en langue de Madras. Ils étaient suivis de la statue de la Divina Pastora, portée triomphalement par six coolies, et entourée d'ornements

1. Ce cantique se trouve *in extenso* dans la *Lyre mystique*, grand recueil de 350 pages, comprenant cantiques et motets à trois voix égales en l'honneur du saint Rosaire, par les RR. PP. Marie-François Ribon, Pie Bernard et Jean-Dominique Seydel, des Frères Prêcheurs ; chez Poussielgue, à Paris.

de mousseline et de fleurs. Derrière la statue défilaient grand nombre de coolies chantant des cantiques en madras, puis une quantité de gens de toute couleur et de toute race, jaloux, eux aussi, de s'associer à la fête. Le R. Père H..., accompagné de chantres et d'acolytes, fermait la marche en chantant les litanies de la très sainte Vierge en latin.

La procession descendit la colline de Siparie d'un côté, et la remonta de l'autre, en faisant un parcours d'un kilomètre environ. Tout se passa dans un ordre parfait; les protestants eux-mêmes, nombreux dans ce quartier, étaient en admiration devant un si beau spectacle. J'en entendis un qui disait : *Look how pretty it is! how these catholics have the secret of making nice ceremonies!* « Regardez comme c'est beau! comme ces catholiques ont le secret de faire de magnifiques cérémonies! »

Après la procession, le Père H... fit une touchante instruction sur la fête du jour, devant un auditoire immense qui stationnait bien loin tout autour de la chapelle. La bénédiction du Très Saint Sacrement fut ensuite donnée et le peuple s'écoula, paraissant fort satisfait de cette belle fête.

Puisse la divine Bergère toucher les cœurs de tant de pauvres païens et de protestants qui habitent aux environs de son humble sanctuaire, et les amener bientôt au bercail de son divin Fils!

Un journal anglais de Trinidad a publié une lettre d'un voyageur italien à sa fille; nous la reproduisons, la croyant de nature à intéresser nos lecteurs (*Année Dominicaine*, décembre 1887, page 548) :

Port-d'Espagne (Trinidad).

MA CHÈRE ENFANT,

J'arrive d'une excursion à Tumpuna, dans l'intérieur de l'île; tu me demandes de t'écrire le plus souvent que je

le puis mes impressions de voyage; je suis heureux, par ce courrier, de trouver un moment pour satisfaire ce désir.

Tu ne connais pas le P. Bertrand, prieur du couvent des Dominicains de Trinidad : je t'enverrai sa photographie; tu y verras une bonne et franche figure; il est âgé de trente-cinq à trente-sept ans, modeste, intelligent, instruit, orateur et poète à la fois, faisant et aimant le bien, homme de cœur et des plus sympathiques.

Il y a quelques jours, j'allai visiter ces bons Dominicains. Le P. Bertrand m'invita à l'accompagner le jour suivant à l'ancien village de « San-Francisco de los Arenales ». Nous prenons en effet le train du milieu du jour pour Arima, et de là, avec de bonnes montures, nous arrivons au presbytère de Tumpuna vers le soir.

Le Père, chemin faisant, me dit : « Nous venons ici pour poser une croix en souvenir de deux missionnaires franciscains et d'un Père dominicain tombés sous les flèches des Indiens de Tumpuna. En peu de mots, voici l'histoire. Le mardi 1er décembre 1699, les Indiens, qui étaient nombreux dans l'île, tentèrent de se soulever et de massacrer à la fois les missionnaires qui les avaient évangélisés au prix de grandes souffrances, et les autorités espagnoles établies à San-José, capitale alors de l'île de Trinidad. Ne pouvant attaquer les Espagnols dans la ville, ils attirèrent le gouverneur et les dix senores à San-Francisco de los Arenales. En même temps, ils avaient décidé la mort des trois missionnaires. Le P. Estevan de Saint-Félix fut tué devant la porte de l'église; le P. Marco de Vicque, dans sa chambre, au presbytère, et le F. Ramon de Figuerola, à la cuisine. Le gouverneur et sa suite

furent attaqués au milieu de la route et massacrés tous ensemble. Les Indiens voulaient par ces exécutions donner le signal d'une révolte générale, mais le chapitre de San-José, en apprenant ce qui s'était passé, prit en main le gouvernement de l'île, et avant que les autres Indiens fussent informés de la révolte, fit poursuivre les rebelles et leur infligea une punition si sévère, que les Indiens en furent effrayés et ne bougèrent plus. »

Le but donc de ce pieux pèlerinage était de poser une croix là où jadis existait une église, et où les trois religieux trouvèrent la mort des martyrs. La journée du 23 mars se prêtait à la cérémonie : le soleil était voilé; et après la messe à la paroisse de Tumpuna, nous suivîmes à cheval la procession organisée par l'abbé Perdomo, curé de la localité. Nous marchons à travers de belles plantations de cacao, tantôt grimpant sur des coteaux, tantôt glissant jusqu'à terre, et après mille sinuosités de chemin, nous arrivons à l'emplacement désigné, où l'église de Saint-François devait s'élever il y a environ deux siècles. Pendant qu'on fouillait la terre pour planter la croix, je pensais en moi-même : « Il y a un sentiment qui résiste aux outrages du temps, c'est le souvenir. Oui, le souvenir, c'est la religion du cœur. Voilà bientôt deux siècles, un village, une église, un presbytère existaient là où aujourd'hui nous ne trouvons que des arbres touffus s'élevant de tous côtés ; et pourtant la tradition, les recherches, la persévérance du P. Bertrand ont fait découvrir qu'en ce même endroit, autrefois, un crime s'est commis : victimes généreuses, des hommes de dévouement, venus dans l'île dans le seul but d'évangéliser et de civiliser les hordes barbares, y trouvent la mort. Plus tard, cet exemple

donné aux générations qui suivent sert à raffermir la foi : d'autres missionnaires arrivent, y sont sacrifiés à leur tour ; mais la graine qu'ils ont arrosée de leur sang porte des fruits; les sentiments qu'ils ont inspirés, les doctrines de l'Évangile, le drapeau de la civilisation qu'ils ont arboré, résistent victorieusement et gagnent du terrain sur les instincts barbares et sauvages. C'est ainsi que les villes se sont formées, que les échanges entre les différents points du globe se sont produits ; c'est ainsi que nous pouvons courir dans tous les coins du monde civilisé, sans danger, nous donnant la main à travers les océans... »

Je ne sais où je serais arrivé en continuant mes réflexions, si la voix timbrée du P. Bertrand ne m'eût rappelé à la réalité. Il raconta comment ces missionnaires furent sacrifiés, ses recherches pour établir l'endroit où l'église avait existé; il ajouta que la cloche devait s'y trouver enterrée, et qu'il espérait, en creusant le sol, retrouver ce précieux souvenir de la mission de San-Francisco de los Arenales. Le Père parlait au peuple assemblé en cercle en face de la croix; un rayon de soleil, passant à travers les arbres, venait éclairer son front; il me semblait entendre des voix harmonieuses; une brise légère remuait les feuilles, on aurait dit que les anges rapportaient du ciel un écho d'assentiment à la cérémonie d'expiation que nous étions en train d'accomplir. Je fermai les yeux, j'étais ému, et je me rappelais le jour où, il y a cinq ans, à peu près à la même date, dans le jardin des Dames de la Providence, à Saintes, le jour de ta première communion, Mgr Thomas, aujourd'hui archevêque de Rouen, parlait à l'ombre des arbres, entouré de fleurs, à côté de l'image de la sainte Vierge, des souvenirs pieux de notre religion; je trouvais une

analogie entre le souvenir des premières années et la mémoire des sacrifices par lesquels notre croyance se raffermit et notre cœur devient meilleur!

Oh! gardons-les, ces souvenirs....

Il se fait tard, il faut rentrer à Tumpuna; nous reprenons le chemin de l'église, où la bénédiction termina cette journée si bien commencée. Nous passâmes le reste de la journée à visiter des plantations de cacao, à suivre sur un certain parcours la rivière de Caroni. Le paysage est splendide, la végétation luxuriante. Le lendemain, jeudi, je retournai à Port-d'Espagne, dont l'hospitalité d'un ami, M. Syl. Devenish, me rend si agréable le séjour.

Le dimanche, 27 août dernier, la colonie portugaise de Trinidad a célébré avec une pompe exceptionnelle, au sanctuaire de Notre-Dame de Laventille, sa belle fête annuelle de Nossa Senhora do Monte.

Dès la veille au soir, la tour de la chapelle, admirablement située sur une colline en face de la mer, brillait de mille feux.

La grand'messe fut chantée par le R. P. Hilaire, assisté du R. P. Laurent et de M. l'abbé Salgue, prêtre français de passage. Les membres de la confrérie de Nossa Senhora do Monte y assistaient en grand nombre, dans leur riche et pittoresque costume.

A vêpres, le T. R. P. Bertrand, prieur du couvent de Trinidad, prêcha en anglais un sermon très pieux et très pratique sur ce texte : « Venez à moi, vous tous qui me désirez, et remplissez-vous de mes fruits;... car mon esprit est doux comme le miel.... et ma mémoire demeure dans les générations sans fin. » (Eccli. XXIV, 26.)

Après la procession, accompagnée de musique et de

joyeuses détonations, la fête fut close par un salut solennel du Très Saint Sacrement.

Le consul de Portugal, M. de Montbrun, réunit les principaux membres de la société portugaise, les félicita chaleureusement de leur attachement à la véritable Église de Jésus-Christ et de leur esprit patriotique, les engageant à contribuer avec générosité à la construction de la nouvelle chapelle, dont la première pierre a été posée l'an dernier par leur illustre compatriote, la princesse de Bragance.

Marquis de Téano.

Une triste nouvelle nous arrive de notre colonie française, la Martinique : la ville de Fort-de-France a brûlé presque en entier. Le feu prit on ne sait comment, dimanche passé, vers huit heures du matin, au moment où l'on sonnait la grand'messe. On dit que plusieurs personnes ont péri dans les flammes. L'église de la ville, l'une des plus grandes et des plus belles des Antilles, n'est plus qu'un monceau de décombres. Ses belles orgues toutes neuves sont devenues la proie des flammes, ses cloches ont été fondues. Le couvent des Sœurs de Saint-Joseph, l'hôpital, la bibliothèque publique, tout est détruit : c'est un immense désastre. Au couvent, une sœur a sauvé le Très Saint Sacrement. Oyez-en le récit :

JÉSUS SAUVÉ DES FLAMMES

A Fort-de-France, au pays des Antilles,
La ville, un jour, brûla presque en entier,
En ruinant près de mille familles,
Tout s'abîma dans l'immense brasier.

Dans un couvent, au fond d'un tabernacle,
Était caché l'adorable Sauveur.

Avait-on cru qu'il ferait un miracle
Pour arrêter l'élément destructeur?

Quoi qu'il en soit, les sœurs épouvantées,
Sans s'occuper de leur Hôte divin,
Fuyaient partout, par la crainte emportées,
Luttant partout; hélas! luttant en vain.

Déjà la flamme atteignait la chapelle,
Quand une sœur, songeant au Bien-Aimé,
Se précipite en voulant avec elle
Sauver son Dieu par l'amour désarmé.

Mais elle a peur; elle hésite, tremblante;
Elle regarde, aucun prêtre ne vient...
Elle s'appuie à la porte brûlante,
Va reculer; mais sa foi la soutient.

Osera-t-elle, en ce moment terrible,
Porter la main sur le ciboire d'or?
Mais le temps presse.... une angoisse indicible
L'étreint au cœur.... Va-t-elle attendre encor?

« O mon Jésus, mon Époux adorable,
Lui dit la vierge, il faut me décider;
Que ce moment me paraît redoutable!
O mon Sauveur! Ah! vous allez m'aider.

Quoique mes mains ne soient pas consacrées
Par l'huile sainte, au moins mon cœur est pur.
Allons! mes sœurs ne seront pas navrées
D'un tel malheur; ce leur serait trop dur. »

Et ce disant, la vierge courageuse
Brise les fers du Prisonnier divin.
Elle le prend en pleurant, mais joyeuse,
En l'emportant dans sa tremblante main.

Pendant sa marche, on dit que les saints anges
L'accompagnaient, enviant son bonheur;
De leur doux Roi, célébrant les louanges.
Elle, pressait son trésor sur son cœur.

Le bon Jésus transformait sa tristesse
En un bonheur, une joie, une paix,
Une douceur, une sainte allégresse,
Qu'elle conserve et n'oublira jamais.

Heureuse sœur! grand est son privilège,
Elle a sauvé Celui qui la sauva,
Et protégé Celui qui la protège,
Sans nul effroi du feu qu'elle brava.

Ami lecteur, sans crier au miracle,
Tu peux porter, chaque jour si tu veux,
Jusqu'en ton cœur le Dieu du tabernacle,
Et tu seras également heureux.

Quand tu reçois le pain eucharistique,
Tu le sais bien, c'est le même Sauveur
Qui vient en toi, quoique simple laïque,
Le même Dieu que porta l'humble sœur.

VIII

La côte du Nord. — Village de Toco. — Sa population. — Prédications. — Superstitions. — Un homme brûlé. — Aspect de la côte du Nord. — En route pour Sans-Souci en portant la sainte communion. — Réception à Grande-Rivière. — Le catéchiste Jupiter. — Pêche de sept requins. — Village de Matelote. — Un fiancé de quatre-vingt-quinze ans! — Fièvre. — Blanchisseuse. — Conversion d'une wesleyenne à l'article de la mort.

La forme de l'île de la Trinidad est à peu près celle d'un carré dont les quatre côtés sont presque exactement orientés vers les quatre points cardinaux; d'où les expressions usuelles : « Côte du Nord ou bande du Nord, bande de l'Est, etc... »

Le 18 août dernier, je m'embarquai à Port-d'Espagne, vers les huit heures du soir, sur le *Victoria*, petit vapeur qui fait le service autour de l'île, à destination de Toco, point extrême de la côte du Nord. Il n'y avait aucun souffle dans l'air, la mer était calme comme un lac, et cependant c'était le moment précis où un ouragan d'une force inouïe passait sur la Martinique, ne laissant après lui que ruine et désolation.

J'arrivai à Toco le lendemain, vers quatre heures du soir, et le canot du steamer ne pouvant aller jusqu'à terre, un grand noir, fort comme un Hercule, m'empoigna et en un instant me débarqua sur le sable du rivage, au milieu d'une cinquantaine d'indigènes ébahis, car je n'étais pas attendu. Le presbytère étant à un mille de là, on m'oblige à accepter une monture, deux ou trois noirs s'emparent de mes bagages, et bientôt je suis installé confortablement dans le modeste presbytère de la mission de Toco. Tous les voisins viennent le soir même saluer le

Père et lui demander la bénédiction. Depuis un mois ils n'avaient pas vu de prêtre.

Si le presbytère est modeste, l'église ne l'est pas moins. Elle ressemble à une simple maison ordinaire, construite en planches et en *tapia*[1], et couverte en fer galvanisé; le tout bien endommagé par la pluie et le soleil. Elle peut contenir à peu près cent cinquante personnes, et la population catholique est au moins de douze cents âmes.

L'église est bâtie sur un terrain qui appartient au diocèse; il comprend environ cinquante acres. C'est la propriété de l'ancienne mission. Les missionnaires avaient réuni là les débris des anciennes tribus caraïbes de la côte du Nord; mais cette malheureuse race n'a pas résisté là plus qu'ailleurs. On dit que le choléra de 1854 extermina presque tous les Indiens de Toco. Sur toute la côte du Nord je n'ai plus retrouvé qu'une douzaine de familles, et encore de sang plus ou moins mêlé d'espagnol ou de nègre.

La population du district de Toco est formée en grande partie de noirs qui sont venus successivement s'y établir des différents endroits de l'île, et d'un certain nombre de gens de couleur. Je n'y ai trouvé qu'un seul blanc, le warden, qui cumule en même temps la charge de magistrat. Il a été fort aimable pour moi.

Presque toutes les familles possèdent une modeste aisance, étant propriétaires d'une petite habitation de cocotiers ou de cacaos. Il y a cependant une population flottante qui semble assez misérable. Elle se compose de quelques centaines de personnes de Tabago, qui, fuyant la misère de leur île, sont venues chercher du travail à Toco;

1. Terre rouge pétrie avec des herbes.

ce sont des pêcheurs, des journaliers; presque tous protestants. C'est la partie de la population qui donne le plus de travail aux *policemen* et aux magistrats; sans ces étrangers, disent ceux-ci, ils n'auraient presque rien à faire. Neuf cas sur dix, me disait le warden, se rapportent à des gens de Tabago, car les créoles du pays sont généralement fort tranquilles et honnêtes; mais y a-t-il des rixes dans le quartier ou des vols de cacaos, on est à peu près sûr que les gens de Tabago en sont les auteurs.

La population créole ne parle guère et ne sait que le patois. Je leur prêchai plusieurs fois dans cette langue, qui est, je vous l'ai dit, un français corrompu; mais le dimanche, plusieurs protestants ayant exprimé le désir de venir à l'église, je leur donnai un sermon en anglais. L'un d'eux parut tout étonné de mon discours : « Je vais écrire immédiatement à Tabago, dit-il, et convaincre notre ministre de fausseté (*of untruth*), car aujourd'hui j'ai vu un prêtre catholique lisant la Bible, je l'ai entendu de mes oreilles, l'expliquant comme jamais nos ministres ne l'ont expliquée. »

Une dame méthodiste établie à Toco vint aussi me remercier du sermon, me disant que depuis quelque temps elle étudiait pour devenir catholique, et qu'aujourd'hui elle avait pris la résolution de ne pas attendre davantage. Hélas! lorsque je la pressai de suivre l'inspiration de la grâce, elle recula et demanda un sursis.

Les créoles de Trinidad en général sont fort enclins à la superstition; je trouvai que ceux de Toco en avaient une dose peu commune. En voici un fait entre plusieurs. Quand j'arrivai à Toco, on m'informa qu'une chose bien extraordinaire était arrivée : un homme avait été brûlé

dans sa maison, sans trace de feu; les *zombis*[1] devaient en être les auteurs, cet homme était sans doute un mauvais sujet, etc... D'après une enquête sérieuse je pus découvrir ce qui suit : un Grenadien établi dans le pays depuis quelques mois seulement, était rentré tard dans sa case, un dimanche soir. Il avait allumé une petite lampe à pétrole qu'il me montra, s'était déshabillé, avait passé une robe de nuit, puis s'était agenouillé pour faire sa prière. Fatigué, il paraît même qu'il s'était endormi, lorsqu'il s'éveilla en voyant sa robe de chambre en feu; sa lampe à pétrole avait simplement éclaté sur lui. L'infortuné se hâta de relever la robe au-dessus de sa tête; mais elle était agrafée au cou, il ne pouvait se l'arracher, et pendant ce temps ses bras et sa figure étaient horriblement brûlés. Finalement, il put se débarrasser de cette robe de Déjanire; mais les jambes, le bras gauche surtout, la poitrine et la tête étaient fort endommagés. Les voisins accoururent et le trouvèrent, se roulant tout nu sur le plancher, hurlant comme un possédé. Ils le virent brûlé, et il n'y avait pas trace de feu autour de lui; sa hutte en bambous et couverte en chaume n'était pas atteinte. Cela leur sembla par trop mystérieux. Le malheureux brûlé eut beau protester contre leurs insinuations, en leur racontant comment la chose était arrivée, personne ne voulait le croire. Au lieu de secourir son affliction, la plupart ont fui ce pauvre homme, comme un être maudit sur lequel la vengeance du Ciel s'est abattue. Je le visitai trois semaines après l'accident; il était encore dans un état horrible, mais hors de danger.

Au point de vue du paysage, Toco, comme toute la

1. Mauvais esprits.

côte du Nord, diffère notablement du reste de la Trinidad. Le long de cette côte, la mer est presque toujours forte et souvent démontée; elle mugit avec un bruit formidable contre les rochers du rivage, presque partout à pic. De la mer au sommet de la chaîne de montagnes qui court le long de cette côte, il y a une distance de deux à trois kilomètres. Cet espace est composé de collines s'échelonnant les unes sur les autres de la manière la plus bizarre, et tellement rapprochées les unes des autres, qu'en descendant le flanc de l'une on doit immédiatement gravir la pente de l'autre. Presque nulle part un court espace de terrain plat. Aussi le chemin dans un tel pays est tout ce qu'il y a de plus pénible et souvent de plus dangereux. L'ensemble de ces collines couvertes d'une végétation luxuriante, qui a été remplacée en bien des endroits déjà par de belles cacaoyères ; cette mer qui gronde majestueusement à vos pieds, ces mille ruisseaux ou torrents qui descendent à travers le dédale de ces fraîches vallées, tout cela enchante et produit un effet merveilleux. Ce pays me rappelait la Suisse ; mais vous avez en plus l'effet de l'Océan et de la lumière des tropiques. Un soir que je me promenais seul dans un sentier perdu de ces montagnes, je retrouvai dans ma mémoire ces vers de Lamartine, qui semblaient avoir été écrits sur place :

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée;
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.
Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

Jadis, dit-on, de florissantes tribus d'Indiens vivaient le long de cette côte; ils n'ont laissé après eux que quelques noms aux lieux et aux rivières, tels que Cumana, Tampire, Toco, Tacaribé, etc... Eux-mêmes ont été remplacés par des Africains et quelques Européens qui ont de belles propriétés de cacaos dans leurs riches vallées :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons,
Sur cette mer où tout s'efface.

Le 27 août, après avoir célébré la sainte messe, je dis adieu au bon peuple de Toco, et, monté sur un cheval, je pris le chemin de « Sans-Souci », le village voisin. Je portais la sainte communion à deux malades qui se trouvaient dans cette direction.

A Sans-Souci, nous n'avons qu'une modeste maison servant à la fois d'église, d'école, et transformée la nuit en chambre à coucher. Le soir de mon arrivée et le lendemain matin, j'adressai la parole à un petit troupeau de catholiques, auxquels s'étaient réunis plusieurs protestants. Je confessai, baptisai; je pris les noms de plusieurs couples qui demandaient à se marier. A Sans-Souci, les collines sont peut-être encore plus abruptes qu'ailleurs. On y côtoie des précipices affreux; mais quelle belle vue sur la mer !

Le soir du 28, j'arrivai à Grande-Rivière, à dix kilomètres plus bas. Les quelques catholiques de cette baie me reçurent avec de grandes démonstrations de joie, exprimées par des drapeaux multicolores que portaient des femmes, et des coups de feu que tiraient les hommes.

Je fus ainsi conduit en procession jusqu'à la maison d'école, qui sert également d'église et de presbytère. Là, je trouvai comme maître d'école et catéchiste un noir de Tabago, converti du protestantisme, un type vraiment intéressant, aussi drôle que le nom qu'il porte. Il s'appelle « Jupiter » ! C'est presque le dieu du village et l'oracle du pays. On l'honore, on le respecte, on le consulte. En l'absence du prêtre, il fait la prière matin et soir ; le dimanche, il lit les prières de la messe, chante des cantiques, apprend le catéchisme aux enfants, en un mot rend mille services. Pendant les huit jours que je passai à Grande-Rivière, je prêchai chaque soir en anglais, car bon nombre de protestants de Tabago sont établis en cet endroit. La maison n'était pas assez vaste pour contenir mon auditoire. Plusieurs de ces protestants me manifestèrent le désir d'entrer dans l'Église catholique. Le matin, je prêchais en créole aux catholiques qui assistaient à la sainte messe. Presque tous se confessèrent et communièrent.

Grande-Rivière est ainsi appelée à cause d'un cours d'eau un peu plus considérable que ceux des environs. Pendant que Sans-Souci et Toco sont situés sur des collines escarpées, le village de Grande-Rivière est assis dans une magnifique baie, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres fruitiers. Il y a en cet endroit de l'espace pour bâtir une petite ville en terrain presque uni. Je remontai la rivière jusqu'à une cascade intéressante. Plusieurs petits nègres qui me suivaient firent une pêche considérable d'écrevisses.

Un soir, j'allai pêcher à la traîne sur mer, avec deux nègres qui nageaient le canot, comme on dit ici. Vous

et je demandai aux paroissiens, après la messe, de réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* avec moi, pour obtenir la conversion d'une pécheresse endurcie.

Vers six heures du soir, on vint me dire qu'enfin la femme wesleyenne s'était décidée à devenir catholique. J'y courus, et la trouvai complètement changée. Elle était résignée à son sort. Elle me dit qu'elle avait prié, et qu'après de sérieuses réflexions elle voulait être reçue membre de l'Église romaine et mourir dans son sein. Elle se confessa avec toutes les marques d'une parfaite componction, fit son abjuration, les larmes aux yeux, et reçut avec des dispositions plus qu'ordinaires les sacrements de la sainte Église.

Je quittai Blanchisseuse le lundi matin, pouvant à peine me tenir à cheval, tant la fièvre m'avait affaibli. Je parvins néanmoins à franchir les dix-sept milles qui me séparaient de Santa-Cruz, où le cher Père Victor m'attendait pour me conduire en voiture à Port-d'Espagne, distant encore de dix milles.

Entre Blanchisseuse et Santa-Cruz je visitai et confessai plusieurs malades, pris les noms de quelques couples à marier, etc.... Le sentier que je suivis serpente à travers de riches cacaoyères, longe deux ou trois anses incomparables, mais passe aussi par des montagnes, à travers des forêts, sur le bord d'affreux précipices qui ne sont pas sans inspirer de sérieuses réflexions.

J'ai vu partout, Seigneur, la nature bien belle,
Mais en ces lieux surtout, elle m'a semblé telle.
J'aimerais de nouveau parcourir ces sentiers
A l'ombre des grands arbres, le long de ces halliers,
Au bruit de cette mer, dont les vagues bruyantes
Me faisaient un concert de notes discordantes.

IX

UN MOIS DANS L'ILE SAINT-VINCENT

Dimanche, 6 janvier 1888.

Hier, je quittai la Trinidad par le *Royal-Mail*, envoyé à Saint-Vincent pour préparer les chrétiens à la confirmation que viendra donner Mgr Flood, dans une quinzaine de jours. Le steamer *Esk*, qui me porte, est arrivé ce matin, à six heures, en face de la capitale de la Grenade, Saint-Georges. Bien que le temps fût pluvieux, je suis descendu à terre pour célébrer la sainte messe. De Saint-Georges, je n'ai guère pu voir que l'église, qui est propre et bien tenue; elle possède un autel en marbre, travail d'une maison de Marseille, et de belles statues. Elle me semble un peu petite pour le nombre des catholiques, qui est de 7 ou 8 000 âmes, m'a dit le curé.

Le port de Saint-Georges est vaste, profond et bien abrité. Du steamer on a une fort belle vue sur les verdoyantes collines qui s'échelonnent en amphithéâtre au-dessus de la ville. C'est l'aspect général des Antilles, qui enchante l'Européen à son arrivée, mais auquel il finit par s'habituer.

Le steamer est reparti à dix heures, et nous longeons actuellement les Grenadines, suite de petites îles pittoresques qui s'étendent entre la Grenade et Saint-Vincent.

Elles forment une paroisse catholique dont le plus ancien prêtre du diocèse est curé; c'est le P. Pétreto, un Corse, que tout le monde vénère à cinquante lieues à la ronde. On croit qu'il fait des miracles. J'ai entendu

raconter de lui, en effet, des choses si merveilleuses, qu'elles semblent réellement approcher du prodige.

On m'a procuré une vue du port de Béquia (Grenadines); c'est l'une des plus belles scènes de la nature que j'aie vues peintes.

A quatre heures, Saint-Vincent se dessine dans le lointain; ses montagnes paraissent escarpées.

A cinq heures et demie, nous entrons dans le port de Kingstown, capitale de l'île, assise tout autour d'une baie semi-circulaire incomparable. Au temps des Indiens, elle s'appelait : Ouaseguny. Cette petite ville aux toits rouges, et qui semble baigner ses pieds dans la mer, donne un aspect riant à ce paysage de cocotiers et de verdure. La baie, qui regarde l'ouest-sud-ouest, est profonde et, dit-on, assez vaste pour contenir une flotte. Du côté nord de cette baie, et la dominant de six cents pieds presque à pic, on aperçoit un fort au sommet duquel flotte le pavillon anglais. Il est admirablement placé pour défendre la ville.

Kingstown, 9 janvier 1888.

J'arrivai hier au soir par mer, vers six heures et demie, au moment où les habitants allaient à la prière du soir. L'unique prêtre catholique de l'île, l'abbé Farrelly, un Irlandais, ne m'attendait pas. Grande fut son émotion lorsqu'on vint lui dire que l'évêque débarquait du steamer. Il accourut aussitôt, et se remit un peu en voyant que ce n'était que le Père curé de la cathédrale de Port-d'Espagne, qui venait l'aider à préparer son monde à la confirmation. Comme les vêpres allaient commencer, il m'invita à adresser la parole à son peuple en anglais. Sans m'y attendre, je m'exécutai quand même tant bien que mal.

Je trouvai l'église assez bien tenue, mais pauvre en ornements. Celui dont j'ai été obligé de me servir ce matin pour dire la sainte messe m'a fait prendre la résolution d'en chercher un à la Trinidad ou ailleurs, pour que le pauvre curé de Kingstown puisse le remplacer.

Petite promenade en voiture à deux milles de la ville. J'ai admiré le paysage, et les gens qui me voyaient m'admiraient encore davantage, si étrange leur paraissait mon habit. Cependant, bien d'autres dominicains avant moi sont venus à Saint-Vincent. Pendant que l'île appartenait aux Français, je crois que les Dominicains de la Martinique y eurent une mission.

Le curé m'a conduit chez deux de ses paroissiens : M. L...., catholique fervent, originaire de Sainte-Lucie et marié ici à une protestante qu'il convertit avant de l'épouser. Trois enfants sont déjà nés de cette union vraiment bénie du ciel. Ma seconde visite a été chez un vieux Portugais, venu dans l'île il y a quelque cinquante ans, pauvre alors... et maintenant millionnaire. L'objet de la visite était de profiter de ma présence pour opérer une réconciliation entre lui et son curé. Ils étaient brouillés depuis assez longtemps pour une bagatelle.

Je l'argumentai; il finit par me dire qu'il n'avait plus rien sur le cœur. Ils s'embrassèrent même fraternellement. Je ne sais pas si le *vieux corps* (expression créole) est sincère; mais il a été vraiment touché de ma démarche. Il m'a offert son cheval pour aller à la campagne et m'a envoyé une assiette de délicieux raisins qui ont mûri devant sa porte. Je les ai mangés avec plaisir, en me rappelant les vignes du Dauphiné, sur lesquelles on ne cueille pas de raisins le 9 janvier.

10 janvier.

Aujourd'hui, j'ai fait une excursion jusqu'à un endroit appelé *Escape,* à neuf milles à droite de Kingstown. J'ai joui du paysage, qui est très varié et d'une beauté incomparable. La route est assez bonne et serpente sur les collines et à travers les petites vallées, non loin de la mer. J'avais pour compagnon de route un bon jeune homme, moitié espagnol et moitié portugais, qui me disait les mœurs des gens et l'histoire des lieux que nous traversions. La plupart de ces noms sont indiens, dernière relique laissée par les indigènes avant de disparaître de cette île, qu'ils disputèrent si longtemps aux Européens. En voici plusieurs. C'est la charmante baie de Colliaqua, où se jette une jolie rivière qui porte le même nom ; plus loin, c'est la rivière Ribishi, puis la baie Cubaimarou, Carapan, etc.

Je trouvai l'église d'Escape en construction ; le toit n'était pas encore posé. Le dernier ouragan qui dévasta Saint-Vincent (ils ne sont pas rares dans cette île) emporta l'église avec son petit presbytère : le tout était en bois. Mais cette nouvelle chapelle est bâtie en murailles solides et semble pouvoir défier les plus violentes tempêtes. Malheureusement, le pauvre curé de Saint-Vincent m'a dit qu'il avait forcément arrêté les travaux, après avoir dépensé son dernier sou. Je l'ai encouragé en lui faisant espérer quelques ressources.

Ce matin, pendant que je disais la prière dans l'église de Kingstown, après l'instruction, une assez forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir. Tout le monde s'en est aperçu ici, mais elle n'a pas causé de dommages.

TYPES D'INDIENS DE L'ILE SAINT-VINCENT

11 janvier.

Le P. Farelly, curé de Saint-Vincent, est allé hier à Georgetown et dans les districts de *Windward*, pour annoncer l'arrivée prochaine de l'évêque et prendre les noms des confirmands. Je demeure seul à Kingstown, faisant une instruction matin et soir pour préparer à la confirmation. Je n'ai pu sortir aujourd'hui, à cause de la pluie qui n'a presque cessé de tomber, bien que les gens m'assurent que la *saison sèche* est commencée.

J'ai pu voir cependant que la ville de Kingstown est formée de trois rues parallèles au rivage, ayant un bon kilomètre de longueur. Elles sont coupées çà et là par les rues qui s'étendent jusque dans les collines, derrière la ville. La ville a quatre églises appartenant à quatre communions différentes.

D'abord, l'église presbytérienne, fermée depuis deux ans, faute de ministre, dit-on. Les membres se sont joints pour la plupart à l'église wesleyenne, qui est fort bien placée, dans la principale rue. En face se trouve l'église anglicane, de toutes la plus grande de beaucoup, avec sa tour orgueilleuse qui ne porte pas la croix, mais seulement deux bâtons croisés horizontalement pour indiquer les quatre points cardinaux. A un jet de pierre de ce massif édifice, qui a coûté, dit-on, 1 200 000 francs, se trouve l'église catholique, beaucoup plus modeste, située dans une rue transversale, reléguée comme dans un coin de la ville. Une des trois rivières qui traversent cette ville arrose le mur du sanctuaire. Cette église, toute pauvre qu'elle est, a le don de me plaire, non seulement parce qu'elle est la vérité en face de l'erreur, mais parce qu'elle est proprette et assez bien tenue. Elle a un gentil clocher en pierre, un

petit orgue, un bel autel en marbre, etc., et, quoique bien des choses laissent à désirer, on voit que le prêtre s'en est occupé et qu'il a fait son possible pour l'embellir.

Les catholiques occupent une place inférieure dans la ville et dans l'île. Ils ne sont guère qu'un dixième de la population. Ils ne possèdent que six églises ou chapelles, tandis que les anglicans en ont vingt-six et les wesleyens dix-neuf. Cela vient du manque de prêtres catholiques. Il n'y a qu'un prêtre catholique, tandis que les ministres de l'erreur sont peut-être une vingtaine. Sous la domination française, l'île, sauf les Caraïbes, était toute catholique; mais depuis 1784, époque où les Anglais l'occupèrent définitivement, elle tomba au pouvoir des hérétiques.

Je n'ai encore rien pu découvrir sur son histoire religieuse avant 1815, mais je trouve un registre de baptême qui commence à cette date. Les actes sont en français et signés du nom de Joseph-Antoine Rendon.

Actuellement, le nombre des baptêmes n'excède pas cent par an.

12 janvier.

Après mon instruction du matin, j'ai fait une excursion au fort Charlotte. A la place des soldats qui jadis défendirent l'île, je n'ai plus trouvé que des infirmes et des malades.

Le fort est devenu un hôpital, une maison de santé, un asile de vieillards et une léproserie. J'ai causé avec tous ces malheureux qui paraissent résignés à leur sort. Un pauvre scrofuleux de la Dominique s'est mis à me parler français, en exprimant sa joie de trouver une occasion de parler la seule langue qu'il sût. Deux policemen suffisent en ce temps de paix à garder le fort. Leur occupation est

de faire les signaux à l'entrée des navires, de tirer le canon du couvre-feu à huit heures et de répondre au salut des vaisseaux qui visitent Saint-Vincent.

Du fort Charlotte on a une vue incomparable. Le regard embrasse d'un côté la baie et la ville de Kingstown, qui apparaît au milieu de la plus luxuriante végétation. Au-dessus de la ville et lui formant une ceinture de verdure, les collines s'échelonnent à une hauteur prodigieuse, jusqu'au morne Saint-André, où se trouvait un fort qui servit aux Anglais à défendre l'île contre les Indiens. On avait hissé quantité de canons jusque-là. Du fort Charlotte on aperçoit très bien les Grenadines fermant l'horizon au sud-ouest. Du côté Leeward, une magnifique vallée s'incline doucement vers la mer. On l'appelle encore aujourd'hui d'un nom français que les gens prononcent d'un seul mot, sans le comprendre, : *l'anseperdue*.

13 janvier.

Hier et aujourd'hui, des torrents de pluie avec un vent qui me rappelle le mistral et me fait craindre ces terribles *hurricanes* qui ont si souvent dévasté Saint-Vincent et les îles des alentours. A la Trinidad, on a souvent une petite brise, mais jamais un vent semblable; je n'y étais plus habitué, aussi m'éveille-t-il à chaque instant la nuit.

On m'appelle au fort pour enterrer un des pauvres de l'hospice, mort hier, quelques instants après que je l'eus quitté. Hier, j'y allai à pied, mais aujourd'hui je me sers d'un cheval que m'a gracieusement offert le seigneur Joachim Coréa. Nous sommes devenus grands amis. Il me comble de prévenances.

14 janvier.

Saint-Vincent possède un volcan dont la dernière érup-

tion date de 1812. Des vieillards s'en souviennent encore et n'en parlent qu'avec terreur. Toutes ces îles de l'archipel des Antilles, qui semblent n'être que les sommets d'un continent affaissé, ont entre elles des rapports manifestes, et, à leur base, à quelques kilomètres au-dessous des mers, doit bouillir un feu qui de temps en temps les fait toutes trembler à la fois. Ainsi, lorsqu'il y a un tremblement de terre dans ces parages, il est généralement ressenti dans toutes ces îles, à peu près au même instant.

15 janvier. Dimanche.

J'ai prêché ce matin à une assemblée assez nombreuse. Demain, je vais en canot visiter le côté Leeward de l'île. C'est dans cette direction que se trouve le volcan, éteint depuis soixante-seize ans.

Chose curieuse! dans le cratère habite une espèce d'oiseau qu'on ne trouve nulle part ailleurs. On l'appelle l'*invisible*, car personne ne l'a jamais vu, dit-on, quoique tous ceux qui passent dans un sentier qui longe le volcan l'aient entendu. Voilà ce que m'ont affirmé quantité de personnes.

Une publication américaine qui vient de me tomber sous la main me donne plus de détails sur ce mystérieux oiseau. L'auteur anonyme, un ornithologiste, qui visita les Antilles il y a quelques années, entendit comme moi le conte de l'*oiseau invisible*. Voulant en avoir le cœur net, il alla s'établir avec son fusil et quelques provisions dans une grotte formée par la lave au flanc du volcan, décidé à rester là jusqu'à l'éclaircissement du mystère.

En arrivant, il entendit en effet le cri d'un oiseau inconnu à lui, ornithologiste. Il plongea son regard dans

toutes les directions et ne put rien voir. Le lendemain, le même cri l'intrigua toute la journée, mais il ne put encore rien découvrir. Ce n'est que le troisième jour, après des prodiges de patience, qu'il put en apercevoir un, dans une direction tout opposée à celle d'où venait le cri, ce qui lui fit soupçonner que l'oiseau était ventriloque, supposition qui plus tard se transforma, dit-il, en certitude. Enfin, après cinq jours de patiente attente à guetter cet oiseau, il finit par lui loger dans les chairs un grain de plomb. En s'emparant de lui il ressentit un bonheur que bien peu d'hommes, pense-t-il, ont éprouvé au même degré.

« Triomphant, lorsque ce doux plumage toucha ma main, j'avais déjà oublié les privations et le dur labeur au prix desquels je l'avais acheté. J'avais vaincu tous les obstacles, et maintenant je pouvais fixer les yeux sur cet oiseau mystérieux, le premier sans doute qui eût été tué de mémoire d'homme. »

En faisant ces réflexions, mon Yankee raconte que, pour avoir trop admiré son oiseau, il ne vit pas un affreux précipice au fond duquel il roula avec sa proie. S'il avait été superstitieux, il aurait cru ce que disent les créoles, qu'il ne faut pas même chercher à voir cet oiseau : sa vue porterait malheur. Les Caraïbes, au contraire, prétendaient que sa voix était celle du dieu tutélaire du volcan.

En traversant l'île de Saint-Vincent, j'ai admiré son extraordinaire fertilité. Plusieurs habitations ont été abandonnées ou plus ou moins négligées, à cause du bas prix du sucre. Mais partout j'ai vu abondance de ce qu'on appelle ici *provisions*, c'est-à-dire des fruits et légumes qui servent à la nourriture des habitants, et leur variété,

à peu près la même qu'à la Trinidad, du reste, est vraiment admirable. Je ne sais si je me fais illusion, mais je les trouve généralement supérieurs. En particulier, l'arbre à pain vient manifestement mieux à Saint-Vincent ; il est aussi plus abondant. Presque pas de maison qui n'ait un ou plusieurs de ces arbres. Le presbytère en possède trois.

Je l'ai trouvé jusque dans les ravins les plus abandonnés, où sans doute autrefois il y avait quelques maisons ; la hutte en paille ou en bois a disparu et l'arbre demeure, élevant noblement sa tête et ses branches chargées de fruits au-dessus des plantes sauvages qui l'environnent.

Cet arbre est vraiment un présent admirable de la divine Providence. Outre que son bois est excellent pour la construction, outre qu'il donne une ombre épaisse toujours précieuse ici, il est, huit mois de l'année, chargé de gros fruits ronds et verts. On n'a qu'à enlever la peau, et l'on trouve presque un kilogramme d'une substance un peu spongieuse, d'un goût un peu fade, il est vrai, mais ressemblant tellement au pain de ménage, qu'on lui a donné ce nom. Ce fruit, assaisonné et préparé comme savent le faire les créoles, est bon et fortifiant. Beaucoup de pauvres gens ne se nourrissent guère que de ce fruit. L'arbre qui ombrage leur case est le grenier qui leur donne la nourriture de chaque jour.

Cet arbre n'est pas originaire des Antilles. Il est venu d'Otaïti. L'histoire de son introduction est vraiment romanesque. En 1787, sur la demande des habitants des Antilles, un transport de guerre, *le Bounty*, commandé par le lieutenant Bligh, qui avait fait le tour du monde avec Cook, fut organisé pour importer des plantes étrangères,

et dirigé sur Otaïti. On y avait établi un faux plancher partout percé de trous, et pouvant contenir un millier de pots à fleurs. Le vaisseau renfermait des vivres pour quinze mois et transportait quantité de verroterie comme objets d'échange. Après bien des difficultés, le lieutenant Bligh finit par arriver à Otaïti. Une tente fut dressée sur le rivage pour abriter les arbres. On en mettait environ une trentaine en pots chaque jour.

Le 4 avril 1789, le *Bounty* mit à la voile avec un millier de racines de jeunes plantes dans des pots, dans des tubes ou des caisses. Le 27, eut lieu à bord une révolte qui est un fait d'histoire. Le lieutenant Bligh, avec dix-huit compagnons, fut placé par les révoltés dans un canot qu'on abandonna à la merci des vagues. Les mutins eurent cependant pitié de ces malheureux; ils consentirent à leur donner cent cinquante livres de pain, vingt-huit gallons d'eau, un peu de rhum et de vin, un cadran et un compas, quelques morceaux de porc salé, quelques cocos, quatre coutelas.

La plus proche terre civilisée était la colonie hollandaise de Timor, distante de 3 500 milles. Ils l'atteignirent après vingt et un jours de lutte contre les flots, tourmentés par la soif et la faim et ayant perdu un homme. La colonie de Timor les reçut avec compassion et bienveillance, et peu après ils purent retourner en Angleterre. On découvrit plus tard dix des mutins, qui furent condamnés à mort et exécutés. Un certain nombre d'autres avec Adams firent voile pour l'île de Pitcairn, où ils s'enfuirent après avoir brûlé le *Bounty*. Ils établirent là le commencement d'une colonie que l'Angleterre adopta.

Le lieutenant Bligh fut plus heureux dans un second

voyage qu'il fit un peu plus tard à Otaïti, avec un autre vaisseau. Il atteignit sa destination, et l'arbre à pain fut introduit à Saint-Vincent en 1793.

19 janvier.

Parti, il y a deux jours, pour la côte Leeward, je la longeai en canot durant vingt-cinq milles, jusqu'un peu au-dessus de Richmond Estate, à un endroit appelé Freasure. Mon intention était de voir cette côte, de visiter quelques rares familles catholiques qui ne se sont pas encore laissé absorber par le protestantisme, et d'avoir une idée du nombre de ses habitants, etc. J'étais conduit par un vénérable descendant des Caraïbes et ses trois fils, qui heureusement connaissent le chemin par cœur et sont des loups de mer à toute épreuve. La mer était grosse et déferlait contre le rivage avec un fracas effrayant; quelquefois, il fallait passer entre des rochers où il y avait juste la place du canot. Un faux mouvement nous aurait broyés inévitablement. Deux fois, au milieu de l'écume qui blanchissait les rocs, notre canot toucha l'écueil, et, je l'avoue, j'étais tout juste rassuré. Ce canot, du reste, n'était pas autre chose qu'un tronc d'arbre creusé par les Caraïbes, et l'on m'avait recommandé de me tenir bien d'aplomb pour ne pas le faire chavirer. Enfin, après cinq heures, nous arrivâmes au but, chez le pauvre vieux Charles Maquey, avec lequel je vous ferai faire connaissance tout à l'heure. La difficulté de la route ne m'empêcha pas d'admirer beaucoup le paysage qui se déroulait devant moi, et variait à chaque instant. Il me rappelait les montagnes de la Suisse, sauf que celles de Saint-Vincent sont moins hautes et n'ont pas à leur front une couronne de neige. Toute cette partie de l'île est très accidentée; souvent la

montagne descend à pic jusqu'au bord de la mer; quelquefois, entre deux collines se trouve une étroite vallée où se voient quelques misérables huttes; mais, parfois aussi, on découvre quelques petites plaines et des vallées plus larges où sont assis de jolis villages tels que ceux de Layou, Baroualie, Château-Bel-Air, etc... Un certain nombre d'habitations de sucre dressent aussi çà et là leurs hautes cheminées rouges. C'est un peu partout la civilisation s'attaquant à cette grande nature sauvage. Tout en ramant, mes Caraïbes me dirent les noms des villages, des habitations, et ce que la tradition leur avait appris sur l'histoire de ces lieux.

« Père, là-bas, au milieu d'une rivière s'élève un roc couvert d'une écriture que jamais personne n'a pu lire; — ce qui n'est pas sans m'intriguer. Ici, un homme s'ouvrit une artère, de désespoir de ne pouvoir payer ses dettes. En cet endroit, à pic sur la mer, un Indien voulut précipiter sa femme; mais celle-ci s'accrocha aux jambes de son barbare mari, et tous deux roulèrent dans l'abîme, etc. »

La maison du vieux Ch. Maquey est justement au pied de la soufrière, non loin de ce volcan dont la dernière éruption date de 1812. La tentation me vint de l'escalader et de ne pas manquer cette occasion de voir un cratère, fût-il éteint. Je trouvai une mule qui consentit à me porter à moitié chemin; mais, parvenu à un certain endroit plus raide que les autres, impossible de faire avancer cette bête têtue. Je dus achever à pied le reste de la route, par un chemin à peine tracé à travers la lave durcie.

J'arrivai, après trois heures et demie de marche, au bord du cratère. Je ne regrettai pas ma peine; outre le spectacle imposant que j'avais du côté des montagnes et de la

mer, la vue de ce cratère me dédommageait amplement. Figurez-vous, au sommet d'une montagne, une coupe à peu près ronde enfoncée dans la terre, ayant un kilomètre de diamètre et cinq cents pieds de profondeur, et au fond un lac sulfureux; vous vous ferez ainsi une idée du cratère de Saint-Vincent. Les bords de ce gigantesque chaudron sont de roche vive où la trace de la flamme est encore empreinte. De tous côtés, c'est presque à pic; cependant le lac est accessible par un bord. On m'a raconté que des Américains y amenèrent, il y a quelques années, un petit canot, à dos de mulet, avec une quantité prodigieuse de corde pour sonder la profondeur du lac; mais ils ne purent pas toucher le fond. Autour du chaudron sont plusieurs lèvres béantes par lesquelles la lave s'écoulait jusqu'à la mer.

Lors de la dernière éruption, elle se traça plusieurs nouvelles issues, même à travers les champs cultivés. Dans un endroit elle remplit un ravin où se trouvait une habitation de sucre dont on voit encore le bout de la cheminée; tout le reste est sous la lave. C'est le Pompeï de Saint-Vincent. Tout autour de ce cratère règne encore la plus entière désolation; à peine si çà et là se rencontrent quelques arbustes rabougris et quelques plantes sauvages. En contemplant ce spectacle, il est difficile de se défendre d'une certaine terreur. Je m'assis sur le bord du cratère, et naturellement mes pensées se reportèrent à ces trois terribles journées d'avril 1812 pendant lesquelles Caracas, au Vénézuéla, fut détruit et dix milles âmes y périrent, lorsque tous les cratères des Antilles fumaient à la fois et répandaient partout la consternation et la terreur.

Avant la nuit, j'étais de retour à la case de mon pauvre

vieux Caraïbe noir. Charles Maquey est un bon vieillard de soixante-dix ans, à l'air un peu mélancolique. Il est plein de respect pour la religion. Il y a trente ans qu'il demeure à vingt-cinq milles de l'église, et, pendant que tant de catholiques autour de lui sont devenus protestants à cause du manque de prêtres, lui, est demeuré ferme comme les rocs de ses montagnes. Toutes les fois qu'il peut se transporter à Kingstown, il va à l'église, se confesse, communie et s'en retourne content. Il n'est pas pur Caraïbe, il peut avoir la moitié de sang noir, mais sa femme paraît être une vraie Caraïbe. Il a de grands garçons âgés de trente à quarante ans, beaux types de Caraïbes, quoique de sang mêlé.

Je vous envoie ci-joint un croquis grossier de la maison de ce vénérable patriarche, où il fut si heureux de me recevoir. Tout autour, il y a un bon nombre d'habitations semblables où vivent ses enfants. Cette case, couverte en herbes de la montagne, est divisée en deux compartiments, la salle à manger et la chambre à coucher, qu'il m'avait réservée et avait arrangée de son mieux. Après une journée de fatigues, je vous assure que j'y dormis parfaitement bien.

Comme j'avais apporté ma chapelle, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice dans la salle à manger, décorée pour la circonstance.

Quatre personnes y communièrent : le bon patriarche, sa femme, sa nièce et un vieux Portugais. En élevant la sainte hostie, je m'aperçus qu'elle touchait presque le toit de la cabane. J'ai rarement éprouvé une plus grande consolation en disant la sainte messe. La ressemblance avec l'étable de Bethléem n'était pas loin. Je prêchai à ma

petite assistance, exhortant ces pauvres chrétiens à être fermes dans la foi... Je me remis en route à onze heures, et, le soir, j'étais de nouveau à Kingstown après avoir visité plusieurs points de la côte. La mer était encore plus mauvaise qu'en allant.

22 janvier.

Aujourd'hui j'ai chanté la messe, prêché en anglais et appris à nos braves gens de Saint-Vincent que c'était le trois cent quatre-vingt-quinzième anniversaire de la découverte de leur île par Christophe Colomb, et qu'il lui donna le nom du saint martyr espagnol dont on célèbre la fête le 22 janvier. Autre coïncidence, ai-je ajouté, le nouvel évêque que vous attendez et que vous recevrez ce soir, porte, lui aussi, le nom de Vincent.

Depuis quinze jours que je suis ici, tous ne cessent de me combler de prévenances et de marques d'attention, jusqu'aux plus pauvres qui m'apportent des œufs, des fruits, des curiosités du pays. Ayant exprimé le désir d'avoir une carte et quelques vues de l'île, on m'en a offert une quantité. Les peintres se sont mis à ma disposition pour me copier des tableaux ou pour m'en peindre de nouveaux. J'ai reçu la visite de plusieurs protestants; ils m'ont manifesté leur satisfaction de me voir parmi eux. Un jeune homme, en particulier, est venu me remercier de l'intérêt que j'ai pris pour l'une de ses sœurs, placée par moi à l'orphelinat de Belmont, à la Trinidad. Ce jeune homme est wesleyen, et l'histoire de sa sœur est assez extraordinaire.

La voici en quelques mots. La famille B..., de Saint-Vincent, s'établit à la Trinidad il y a deux ans à peu près. Bientôt la jeune fille, âgée d'une quinzaine d'années, solli-

cita de sa mère, qui était wesleyenne, la permission de devenir catholique afin de pouvoir ensuite être religieuse. La mère avait éveillé la vocation de son enfant en disant

CARTE DE L'ILE SAINT-VINCENT

un jour : « Les Sœurs catholiques sont de braves personnes, *good people*, et vivent très heureuses. »

Edith — c'est son nom — obtint non sans peine la permission désirée. Une fois catholique, elle se prépara avec

encore plus d'ardeur à faire sa première communion, qu'elle reçut avec une grande ferveur. Cela ne lui suffit pas. Pendant six mois elle ne cessa de m'importuner et de me demander de la placer dans un couvent. Vaincu par son insistance, je parlai d'elle à la supérieure de Belmont, qui consentit à l'admettre. Depuis près d'un an elle est avec les Sœurs; celles-ci sont fort contentes d'Edith, qui est une enfant docile, intelligente, pieuse et remplie de plus en plus du désir d'être un jour religieuse. Une seule chose l'étonne, c'est qu'on la trouve encore trop jeune pour le devenir.

Si le sol protestant de cette île de Saint-Vincent peut produire de tels fruits, que n'aurait-on pas droit d'attendre si elle était cultivée par un nombre suffisant de prêtres zélés? J'espère que Mgr Flood, qui vient la visiter, comprenant ses besoins, pourra trouver les moyens de la secourir, car elle a été bien délaissée jusqu'ici. Elle contient peut-être cinq ou six mille chrétiens ayant reçu le baptême dans le sein de l'Église catholique; mais un bon nombre d'entre eux vont aux églises protestantes, et parmi les autres la foi semble bien s'alanguir.

Bellevue, 24 janvier, soir.

Jetez un coup d'œil sur la carte de Saint-Vincent que je vous envoie, et vous verrez de quel endroit je vous écris.

Je suis maintenant à Windward, c'est-à-dire au vent de l'île, et je puis vous assurer que je l'entends, ce vent terrible qui soulève la mer à mes pieds et la fait écumer contre le rivage. A la Trinidad, nous sommes abrités de tous côtés et notre mer est un lac paisible; mais à Saint-Vincent, surtout de ce côté de l'île, il semble presque

toujours que c'est une tempête. J'ai dormi hier soir à Escape, dans une petite cabane en planches située au sommet d'une colline qui peut avoir une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Je croyais parfois que le vent allait emporter la cage et l'oiseau. La colline est presque à pic du côté de la mer; toute la nuit, j'ai entendu ce grondement du vent et des flots qui n'est pas sans causer une certaine impression. Ce qu'il produisait chez moi, c'était une absence regrettable de sommeil et une abondance non moins regrettable de rimes qui dansaient devant mon esprit, me sollicitant de les écrire les unes au-dessous des autres.

J'écrivais donc, au lieu de dormir :

A ta voix je prête l'oreille,
O mer, qui mugis devant moi;
En mon âme ton bruit éveille
L'admiration et l'effroi.

Je ne me lasse pas d'entendre
Ton langage majestueux!
Mais que je voudrais donc comprendre
La voix des flots tumultueux!

Que viennent-ils dire à la plage,
En se heurtant contre ses bords?
Vont-ils envahir le rivage?
Non; vains seraient tous leurs efforts.

Lorsque le Créateur du monde
Leur ordonna de s'agiter :
« Ici votre onde furibonde,
Leur dit-il, devra s'arrêter. »

Je m'arrête également ici et vous fais grâce du reste.

Hier, à midi, je quittai Kingstown, la capitale de l'île, et je vins en un lieu qui s'appelle Gomié. Je visitai d'abord

la chapelle en bois, bâtie au sommet d'un coteau très escarpé. Je trouvai là un certain nombre de catholiques fort abandonnés.

L'un d'eux me dit :

« Père, comment voulez-vous que ce peuple demeure catholique ? Vous voyez des églises protestantes tout autour, les ministres y font régulièrement le service tous les dimanches, et nous n'avons pas eu de messe depuis dix mois! »

Je rencontrai en effet, dans cette localité, bien peu de candidats pour la confirmation. Une pauvre femme assez malade, encore une descendante des Caraïbes, fut cependant bien aise de profiter de mon passage pour se confesser.

A une petite distance de Gomié, je visitai une source curieuse qui sort de la terre en bouillonnant. Le trou d'où elle s'échappe en jet d'eau peut avoir un pied de circonférence. C'est une eau très claire, fortement gazeuse, fraîche, légèrement sulfureuse. En Europe elle serait probablement une fortune. Les docteurs de l'endroit disent qu'elle a de très précieuses qualités.

En quittant Gomié, je descendis vers une charmante vallée où coulent parallèlement deux rivières limpides. Je trouvai encore là plusieurs églises et des écoles wesleyennes et anglicanes. L'Église catholique possède dans cette vallée une pauvre petite école tenue par une Portugaise, où je trouvai une quarantaine d'enfants. A propos, cette vallée se nomme Mésopotamie! Que j'étais heureux d'y découvrir, au milieu d'une quantité de Chaldéens, plusieurs véritables enfants d'Abraham, ravis de voir enfin un prêtre catholique!

J'arrivai à Escape à la tombée de la nuit. La nouvelle église, qui remplace celle que l'ouragan renversa, il y a deux ans, n'étant pas encore couverte, j'ai dû dire la sainte messe, ce matin, dans la petite cabane où j'avais passé la nuit. Elle était pleine de braves noirs et de quelques Portugais qui depuis longtemps n'avaient pu assister au saint sacrifice.

Me voici ce soir à Bellevue; j'y trouve une petite église, une école, un presbytère dont je vous dirai l'histoire demain. Le presbytère est un peu plus éloigné de la mer que celui d'Escape, deux cents pas environ; néanmoins on entend mugir la mer comme si elle était à la porte.

25 janvier 1888.

J'ai confessé et catéchisé toute la matinée les candidats de Bellevue pour la confirmation. Ils sont une cinquantaine. Hélas! quelle ignorance chez ces pauvres enfants! ce n'est pas leur faute; presque tous se sont confessés pour la première fois! Bon nombre d'entre eux sont Portugais.

Si ce quartier est encore catholique, c'est grâce à la générosité d'un noble chrétien à la foi vive et agissante, un Écossais converti du protestantisme, et qui était le possesseur de cette habitation de Bellevue sur laquelle il bâtit lui-même, à ses frais, église, école, presbytère. Il est malheureusement mort depuis cinq ou six ans. Pendant sa vie, il donnait à ses laboureurs l'exemple de l'assiduité aux offices de l'église, de la piété et de toutes les bonnes œuvres, et son exemple avait un résultat immense. Sa mémoire est toujours en bénédiction parmi ce bon peuple. Ce vénérable chrétien se nommait M. Gérold. Dieu récom-

pensa sa foi en donnant à l'un de ses trois fils la vocation religieuse dans la Compagnie de Jésus. Les deux autres sont, l'un officier dans l'armée des Indes, et l'autre avocat; ce dernier vient de temps en temps à Saint-Vincent voir ses propriétés.

Sur cette côte Windward existe une espèce de petit lézard vert qui a attiré mon attention par sa familiarité excessive; il la pousse jusqu'à vous grimper sur les épaules et à manger dans votre assiette. Curieuse petite bête! au lieu de fuir la société de l'homme, comme tant d'autres de ses congénères, il semble la rechercher. Il se dresse à deux pieds de lui et le regarde de bons moments sans bouger. Je viens d'en apercevoir un qui m'a beaucoup amusé. Cramponné à une vitre (tellement fins sont ses ongles), il faisait des efforts inouïs pour mordre une petite sauterelle qui se trouvait de l'autre côté. La pauvre bête n'y comprenait rien. Dans sa petite cervelle ne pouvait entrer qu'il y avait le verre entre sa bouche et la sauterelle. Cette lutte impossible a cessé par un autre désappointement : un de ses frères était de l'autre côté de la vitre, et a saisi la sauterelle sans difficulté.

Quel affreux patois anglais parlent la plupart de ces pauvres habitants de Saint-Vincent! Il y a plus de différence entre la langue de la reine Victoria et leur baragouin, qu'entre l'auvergnat et le français.

Georgetown, 27 janvier.

Je suis à Georgetown depuis avant-hier. En quittant Bellevue, j'avais chaud, ayant confessé longtemps dans l'église, où dardait le soleil. Quand je montai à cheval, je sentis que le vent me saisissait ; je piquai des deux,

pensant que je m'échaufferais, mais j'étais pris par ce terrible vent, comme je l'avais été l'année dernière à Tabago, à pareille époque.

J'ai passé les journées d'hier et d'aujourd'hui à me médeciner suivant les règles. Faute d'autres, voilà les grandes nouvelles que j'ai à écrire pour continuer mon journal. J'ai cependant pu faire ici un mariage et trois baptêmes, et un peu de catéchisme dans le salon du presbytère où je suis confiné. Je n'ai pu me défendre d'un certain trouble en me voyant avec la fièvre et un terrible mal de tête, tout seul à ce bout du monde. Ce soir, je me sens mieux, et ma distraction est de regarder les énormes vagues qui se heurtent à deux cents pieds du presbytère en faisant un bruit horrible.

Georgetown peut avoir deux ou trois mille habitants, parmi lesquels quatre ou cinq cents catholiques qui sont sans prêtre depuis près d'un an. L'église est en pierre et a été bâtie presque entièrement aux frais du généreux M. Gérold, dont je vous ai déjà parlé.

En arrivant dans ce quartier, j'ai été étonné d'y voir les plus belles plaines de l'île, et fort bien cultivées. Georgetown est à peu près en face de Charles-Maquey, où j'étais la semaine passée, au pied aussi de la Soufrière. La lave du volcan semble s'être déversée plus abondante encore de ce côté-ci que sur la côte Leeward, et la mer, qui la reçut avec tant d'abondance, la rend partout au rivage après l'avoir roulée en cailloux de toutes grosseurs. Sur cette côte, le rivage de la mer est formé par une quantité prodigieuse de cette lave roulée, dont toutes les maisons sont bâties. Le sable de la mer est noir comme de l'encre. De Bellevue à Georgetown le

paysage est magnifique ; c'est pittoresque, grandiose, imposant. Je m'étais promis de continuer ma route au-delà de Georgetown, jusque dans l'intérieur de ce qu'on appelait jadis *the Caribe Country*, la contrée réservée aux Caraïbes ; mais je crains bien de ne pas le pouvoir.

Georgetown, 29 janvier. Dimanche, midi.

Ce matin, j'ai pu dire la messe et prêcher au bon peuple de Georgetown. Mgr Flood est attendu ce soir ici, où il donnera la confirmation. Il a dû la donner ce matin à Bellevue.

J'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui une famille de Caraïbes catholiques ; la mère s'est confessée et a communié. Ils sont venus de Sandy-Bay, localité située à dix milles d'ici, où se trouvent seulement trois ou quatre familles de Caraïbes catholiques, m'ont-ils dit. Il en existe quelques autres, paraît-il, disséminées sur la côte, à Ouria et à Fancy. Mais la majorité est devenue protestante. Du reste, peu sont de pur sang caraïbe ; ils se sont plus ou moins mêlés avec les nègres.

L'histoire des Caraïbes à Saint-Vincent est pleine d'intérêt. L'île n'ayant été colonisée que vers le milieu du dix-huitième siècle, bien après, par conséquent, les îles environnantes, la Barbade, la Grenade, etc., les Caraïbes, fuyant devant les Européens, s'étaient réfugiés en foule à Saint-Vincent. Plusieurs fois, au commencement du dix-huitième siècle, des colons des îles voisines tentèrent de s'établir à Saint-Vincent ; mais ils furent massacrés et mangés, dit-on, par les naturels. Ces derniers ne se retirèrent dans les montagnes que devant les armes à feu des Français et des Anglais, et encore, que n'en coûta-

t-il pas aux Anglais, même jusqu'au commencement de ce siècle, pour avoir raison d'eux ?

En 1773, après plusieurs combats où les Anglais avaient perdu beaucoup de monde, un traité de paix fut conclu entre Anglais et Caraïbes.

Les Anglais poussèrent la clémence jusqu'à concéder aux Caraïbes toute la pointe montagneuse de l'île, depuis Georgetown, Sandy-Bay, Bura, et les Caraïbes promirent de ne plus faire d'incursions sur les terres des blancs. La bonne foi ne se trouvant probablement ni d'un côté ni de l'autre, le traité ne fut qu'une lettre morte et les hostilités continuèrent. Les Anglais furent obligés de bâtir des forts et d'avoir des troupes nombreuses dans l'île, pour empêcher le massacre général des colons. Les Indiens, retirés dans leurs montagnes presque inaccessibles, en descendaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et faisaient des ravages extraordinaires, sans qu'il fût possible de les poursuivre.

Cependant les Anglais résolurent d'en finir avec ces désagréables voisins. De nouvelles troupes furent amenées dans l'île, et les Indiens pourchassés et cernés jusque dans leurs derniers retranchements. La plupart d'entre eux furent faits prisonniers, quelques-uns mis à mort, et les autres, avec les femmes et les enfants, internés dans une île des Grenadines appelée Balisseau, à quelques lieues de Saint-Vincent. Beaucoup de ces malheureux moururent dans cette prison, de misère et de faim. Pour en finir par un moyen radical, le gouvernement embarqua les survivants sur un vaisseau qui les déposa dans une baie du Honduras, où les descendants forment encore aujourd'hui une race distincte.

Après cette exécution sommaire, à peine restait-il quelques Caraïbes épars et cachés dans les montagnes. Ce sont leurs descendants qu'on trouve encore ici. J'ai pu me procurer une gravure, faite d'après une photographie par un voyageur américain ; elle représente une famille presque pur sang indien. Vous aurez ainsi une idée du type.

J'ai vu dans une maison de Kingstown un grand tableau représentant la victoire des Anglais et la défaite définitive des naturels de Saint-Vincent. D'un côté, les guerriers d'Albion, à la veste rouge, gravissent un pic de montagne au sommet duquel ils plantent le drapeau britannique, et culbutent devant eux, dans un précipice, les malheureux Indiens[1]. Au pied de la montagne, un amas de cadavres et de blessés. Du côté opposé du tableau est une grande colonne sur laquelle sont inscrits les noms des soldats qui périrent dans cette guerre.

Au pied de la colonne, sont deux guerriers indiens enchaînés, l'un rouge et l'autre noir, représentant les deux races de Caraïbes de Saint-Vincent. Les Caraïbes noirs tiennent du nègre ; mais leurs cheveux sont longs et peu crépus. On croit qu'un vaisseau négrier ayant fait naufrage au seizième siècle sur les côtes de Saint-Vincent, les naturels tuèrent les blancs et mirent en liberté les nègres qui se mêlèrent ainsi plus ou moins à eux. De là, dit-on, l'origine des Caraïbes noirs que les Européens trouvèrent dans cette île.

Pauvres Indiens ! S'ils appartiennent à la race maudite, la malédiction les poursuit toujours. Ils ont presque disparu de partout devant les Européens.

1. *Hostis habet muros ; ruit alto a culmine Troja.* (Æneid., II, 290

MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA GUERRE DES ANGLAIS

CONTRE LES INDIENS DE L'ILE SAINT-VINCENT

Diamond Estate, 3 février.

Je vous écris de l'habitation dont vous venez de lire le nom, à mon retour de Georgetown. Elle est située à un mille environ de la mer, au milieu des plus charmantes collines, moitié encore boisées et moitié cultivées en cannes ou en arrow-root. Sur l'invitation réitérée du *manager* (intendant), M. Da Silva, je suis venu y passer une journée. C'est un Portugais déjà avancé en âge et fort pieux ; il a voulu me servir lui-même la messe que j'ai dite dans sa demeure. Chrétien de vieille souche, il a une famille fort intéressante et digne de lui.

Au bord de la mer j'ai joui avec délices, pendant une bonne heure, de l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné de contempler, même dans les Indes occidentales. Derrière moi, une suite de collines incomparables s'échelonnant, en immense amphithéâtre, jusqu'aux hautes montagnes de l'intérieur de l'île, et devant moi la mer, la grande mer de l'est, déferlant contre des rocs gigantesques dans une baie d'une lieue d'étendue. La mer, étant très forte en cet endroit, a démoli les collines, accumulé les rocs les uns sur les autres, et formé de gigantesques falaises. Cependant elle n'a pas fini de ronger une petite île de quelques kilomètres de superficie, située à peu près à un mille du rivage. Plus loin, bornant l'horizon, apparaissent les Grenadines que le soleil fait resplendir des plus riches couleurs. Je m'éloignai avec peine de cette rive enchanteresse ; ce spectacle grandiose me captivait, et ce vers anglais que je venais de lire me paraissait très beau :

Look through nature up to nature's God.

Regardez, et à travers la nature saisissez quelque chose de la nature de Dieu.

6 février 1888.

Hier, eut lieu la confirmation à Kingstown. Mgr Flood prêcha deux fois, de façon à ravir ce bon peuple. L'église ne contenait pas la moitié de ceux qui étaient accourus à une cérémonie si rare dans l'île. Les protestants paraissaient au moins aussi désireux d'entendre l'évêque que les catholiques. Ils étaient venus en très grand nombre ; le gouverneur lui-même et tous les principaux personnages étaient présents et se tinrent d'une manière fort édifiante. Dans cette île de Saint-Vincent les protestants ont presque l'esprit catholique. Je suis persuadé que, s'il y avait ici un certain nombre de bons prêtres, les catholiques, au lieu d'être un dixième de la population, formeraient avant longtemps la majorité.

J'entendais une dame protestante s'écrier, en sortant de l'église : *How nice are these catholic ceremonies ! how impressive and different from ours !* « Comme elles sont belles ces cérémonies catholiques ! comme elles font impression ! qu'elles sont différentes des nôtres ! »

Une autre me disait à moi-même : *I prefer indeed the catholic Church, in which everything speaks to the soul and raises it up to God ;* « En vérité, je préfère l'Église catholique, dans laquelle tout parle à l'âme et l'élève vers Dieu ! »

J'ai pu me convaincre, pendant mon séjour dans cette île, que ce ne sont pas seulement là les pensées de quelques personnes en particulier ; c'est presque l'esprit général, si bien que ces paroles du divin Maître viennent naturellement sur les lèvres : *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem. — Mitte operarios, Domine !*

ÉPILOGUE

Comme épilogue, nous mettrons une statistique approximative de l'archidiocèse de Port-d'Espagne et un passage d'une lettre écrite par notre missionnaire à une date assez récente. Il écrivait : « Je viens de parcourir une partie de l'île de la Trinidad; j'ai admiré de nouveau ses belles forêts vierges qui occupent encore la cinquième partie de son sol si fertile, et je me disais : Si l'on connaissait, en France et dans nos colonies françaises des Antilles, la richesse de la terre de la Trinidad, il est impossible qu'on ne vînt pas en grand nombre prendre possession d'un pays semblable. La Trinidad pourrait facilement nourrir un million d'habitants. Elle n'en a que 200 000. Il y a donc encore une place considérable, et l'Église catholique, la première établie dans l'île, désirerait que cette place fût occupée par ses enfants, au lieu d'être prise par les païens de l'Orient ou les hérétiques de toutes les sectes, qui y affluent de plus en plus. Les destinées de l'Église dans notre île dépendent beaucoup des immigrants qui nous arriveront. Puisse le Seigneur, qui appela Abraham de la Chaldée pour peupler sa terre choisie, faire signe à un grand nombre de vrais croyants et les incliner à venir s'asseoir à notre beau soleil, à prendre leur part de cette terre, l'une des plus fertiles du globe, qui jusqu'à présent est à peu près au premier occupant, puisque le gouvernement la donne pour 25 francs l'acre.

Si le sol est intéressant, le peuple qui l'habite déjà ne l'est pas moins. Voyez donc ces chiffres : pour la Trinidad seule, 199 785 âmes, d'après le recensement de 1891, et

pour tout l'archidiocèse, plus de 350 000 âmes! Plus de la moitié sont encore païens ou hérétiques. Savez-vous combien il y a de prêtres pour cet immense peuple? A peine soixante! Il en faudrait au moins le double. Hélas! on est réduit à gémir en disant avec le divin Maître : « La moisson est abondante, les ouvriers sont rares; » *Messis quidem multa operarii autem pauci*. Pourquoi tant d'ouvriers évangéliques qui ont si peu à faire en Europe, ne viennent-ils pas travailler dans ce vaste champ des Antilles? Hélas! j'ai cru en découvrir la raison dans une lettre qu'adressait à son Ordre un de nos maîtres généraux, le bienheureux Humbert de Romans : le labeur d'apprendre des langues étrangères et l'amour du sol natal. Je ne résiste pas au plaisir de vous traduire le passage auquel je fais allusion. Le voici : « Parmi les nombreux désirs que mon entrée en charge a fait éclore en mon cœur, celui que je veux communiquer à votre charité n'est certes pas le moins véhément. Je voudrais voir les chrétiens schismatiques ramenés par le ministère de notre Ordre à l'unité de l'Église, et le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur porté par nous chez les perfides Juifs, chez les malheureux Sarrasins, si longtemps déçus par leur prophète, chez les païens idolâtres, chez les barbares, dans toutes les nations, afin que nous soyons ses témoins et le salut des hommes jusqu'au bout du monde. Mais deux obstacles empêchent surtout mes projets. On néglige la connaissance des langues. A peine est-il un Frère qui consente à les apprendre; la plupart, dans leurs études, obéissant plus à la curiosité qu'à l'utilité. L'autre obstacle est l'amour du sol natal; sa douceur captive les âmes où la grâce n'a pas encore triom-

phé de la nature. On n'ose sortir de son pays et du milieu de ses proches, il faut vivre et mourir près des parents et des amis. Oubliez-vous donc que même la propre Mère du Sauveur ne put rencontrer son Fils parmi ses proches? Réveillez-vous, Frères, à l'appel de Dieu, voyez si dans les exemples des apôtres vous trouverez rien de pareil. Ne sont-ils pas tous Galiléens? Quel est celui qui reste en Galilée? L'un s'en va dans l'Inde, l'autre en Éthiopie, celui-ci parcourt l'Asie, celui-là l'Achaïe ; et tous, ainsi répandus au sein des nations, ils ont jeté la semence de cette magnifique moisson que nous contemplons aujourd'hui. Exemples extraordinaires, dira-t-on, nous ne saurions les imiter. Malheur à nous, si nous voulons être prêcheurs et ne pas suivre les traces de tels prédicateurs! Jamais nos premiers Frères n'ont ainsi répondu, eux que notre saint Père, le bienheureux Dominique, dispersa, même novices, à travers le monde : ah! chers élus de Dieu, qu'une telle pensée ne monte pas à votre cœur, mais songeant plutôt à la perfection de notre état et à la promptitude de l'obéissance, exposons-nous à tout souffrir pour le salut des âmes et la dilatation de la gloire du Sauveur. Si quelqu'un, pressé par la grâce, désire apprendre les langues arabe, hébraïque, grecque ou autre, au gré du Supérieur, afin de recueillir en temps opportun la récompense de ses travaux; s'il est prêt à sortir du camp de sa nation pour aller en Terre Sainte, en Grèce ou dans quelque autre province voisine des pays infidèles, provinces qui réclament de généreuses recrues ; s'il est prêt à souffrir beaucoup pour l'Ordre, la foi, le salut des âmes et le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je le prie et le supplie de me révéler par écrit l'état de son âme. » (Édit. Berthier, t. II.)

ARCHIDIOCÈSE DE PORT-D'ESPAGNE

NOMS DES MISSIONS OU PAROISSES

DONT SE COMPOSE L'ILE DE LA TRINIDAD EN 1892, AVEC LE CHIFFRE APPROXIMATIF DES CATHOLIQUES, DES PROTESTANTS ET DES PAÏENS, BASÉ SUR LE RECENSEMENT DE 1891.

	Catholiques.	Protestants.	Païens.	Total.
Port-d'Espagne	20 000	20 000	2 500	42 500
New-Town	3 500	4 500	3 500	11 500
Maraval	1 500	50	100	1 650
Sainte-Anne	1 090	90	10	1 190
Diego-Martin	1 800	1 500	150	3 450
Carénage	2 000	500	100	2 600
Santa-Cruz	1 500	20	30	1 550
San-Juan	1 800	400	2 500	4 700
Saint-Joseph-Maracas	3 000	300	2 500	5 800
Tunapuna-Coura	2 000	8 500	2 000	12 500
Arouca	2 000	2 622	3 000	7 622
Arima	4 500	2 000	2 000	8 500
Sangre Grande-Manzanille	2 500	2 000	1 000	5 500
Toco-Blanchisseuse	2 043	600	20	2 663
Mayaro-Guayaguayare	1 500	300	100	1 900
Princes'-Town-Moruga	2 500	6 300	12 000	20 800
Montserrat	4 500	300	3 000	7 800
Tumpuna	3 000	100	500	3 600
Cedros	1 800	500	3 000	5 300
Labrea-Erin	1 800	800	403	3 003
Oropouche-Siparie	1 200	300	1 000	2 500
San-Fernando	3 500	3 600	12 000	19 100
Pointe-à-Pierre	1 200	600	3 000	4 800
Couva	2 000	3 000	5 000	10 000
Chaguanas	1 500	2 757	5 000	9 257
Totaux officiels	73 733	61 639	64 413	199 785

	Catholiques.	Autres.		
Trinidad	73 733	126 052	Chiffre officiel	Population totale approximative des 5 îles formant l'archidiocèse : 354 553. Environ 60 prêtres.
Grenade	29 314	23 154		
Sainte-Lucie	40 000	2 000	Chiffre approximatif	
Saint-Vincent	5 000	40 000		
Tabago	300	15 000		
Totaux	148 347	206 206		

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

(OCTOBRE 1882 — JANVIER 1884.)

PRÉFACE 1

I. — Adieu, beau pays de France! — La sainte messe sur l'Océan. — Effroyable tempête. — Débarquement. 11

II. — Les moustiques, curieuse histoire. — Premières confessions et premier mariage. — Notre-Dame de Laventille. 19

III. — Saint-Joseph d'Oruña. — Baptême d'un coolie mourant. — Première communion d'un pauvre lépreux. 27

IV. — Les églises de la Trinidad. — Révolte des noirs à Saint-Joseph, en 1837. — Un manicou pris en flagrant délit de vol. 34

V. — Conversion et baptême d'un prêtre de Bouddha, atteint de la lèpre. — Intervention de la sainte Vierge dans la guérison d'un enfant, etc. . 43

VI. — Un pique-nique dans la vallée de Maracas. — Jardin du presbytère à Port-d'Espagne. 49

VII. — La chapelle de Notre-Dame de la Mer, au Carénage. — Les noirs, et leur fête de l'émancipation. — Cérémonie encore inconnue au rituel romain. — Le golfe de Paria. 59

VIII. — Mort du Fr. Jacques Falquet. — Portrait de Baron, serviteur noir du presbytère. — Léproserie de Cocorite. — Causerie sur les coolies hindous : leurs chapelles de la Divina Pastora à Dry-River, de Saint-James; l'abolition de leur Timeditel, leur vénération pour les missionnaires. . 69

IX. — Excursion à Cedros et Icaque. — Souvenirs de Christophe Colomb. — Culture du cocotier, ses usages, la cueillette des fruits. — Indigènes de la Trinidad 92

X. — Conversion, baptême et première communion de Maria-Anna Waugh. Protestant faisant le chemin de croix. — Pèlerinage de Laventille. — L'îlet de Gasparie. — Départ pour San-Fernando, et adieux des Hindous au missionnaire. 100

DEUXIÈME PARTIE

(JANVIER 1884 — JANVIER 1885.)

I. — San-Fernando et Naparima Hill. — Good morning, master Grant. — Rencontre de quelques Waraons ou sauvages de l'Orénoque. — Un noir écrivain. — Deux albinos. — Pauvres coolies païens. 111

II. — Excursions au lac de bitume de la Brea et à Cedros. — Remarquables parasites végétaux des tropiques. — Portrait d'un groupe de négresses. 129

III. — Sanglant carnaval de Port-d'Espagne. — Les chiques. — Mariage coolie. — Les enfants du Céleste-Empire à Trinidad. — Le rosaire à San-Fernando. — Saint Antoine de Padoue et son culte parmi les coolies. 138

IV. — Treize heures à cheval sur le sentier de Moruga. — En canot, pour porter le saint viatique. — Procession au cimetière et sermon, la nuit, en pleine forêt. — Retour périlleux par un temps d'orage épouvantable. — Les nègres baptistes de Moruga 147

V. — Encore les chiques. — Bananes et bananier. — Yoyo, le maître d'école. — Mariages coolies. — Baptême d'une Indienne mourante. — Causerie sur l'*oiseau-bon-dieu*, le *quest-ce-quil-dit* et le *colibri* 160

VI. — La fête des morts à San-Fernando. — Jour de carnage, cent victimes. — Second anniversaire de l'arrivée du missionnaire à Trinidad. — Plaisante aventure d'un nègre. — Autre rencontre, à San-Fernando, des Waraons de l'Orénoque. 171

VII. — Température de Trinidad. — Un quêteur d'Afrique. — Touchante conversion d'un Marseillais échappé de Cayenne. — Christmas! happy Christmas! — Protestants missionnaires et parieurs américains. — Bonne et sainte année! 183

VIII. — Minie Philip, une fleur de Trinidad 198

TROISIÈME PARTIE.

(JANVIER 1885 — OCTOBRE 1885).

I. — L'œuvre des coolies. — Laventille. — Protestante convertie. — Délices du missionnaire portant au loin le saint viatique 225

II. — Les sauterelles au Vénézuéla. — Je vous payerai le jour du jugement, à trois heures du soir. — L'Hossé des coolies mahométans de Trinidad. — La fête de l'Hossé dans l'Inde. 235

III. — Tumpuna et paroisse de Caroni. — La fête de la Sainte-Enfance. — Nouveau remède contre la morsure des serpents. — Les sauvages de l'Orénoque. 241

IV. — Histoire religieuse de la Trinidad : découverte de l'île: anciens habitants; leur religion; première prédication de l'Évangile. 251

V. — Visite à la Thébaïde du P. Poujade. — Guérison miraculeuse. — Les *Crusaders*. — Trait touchant de la Providence, pour le salut d'une âme, selon ce qu'enseigne saint Thomas. — Mariages et baptêmes. — Retraite d'hommes 263

VI. — Boutade. — Étrange religion d'une protestante. — Les diablotins. — Retraite espagnole. — Saison sèche à Trinidad. — Un explorateur de l'Orénoque. — Un prince nègre d'Angola. — Nouvelles d'Europe. — Retraite à Arouca. 282

VII. — Histoire religieuse de la Trinidad (suite) : martyre des PP. François de Cordoue et Jean Garcès, à Port-d'Espagne; autres martyrs sur la côte ferme; exactions des *Conquistadores*, à Trinidad. 294

VIII. — Conversions éclatantes. — Le 4 août à Saint-Dominic-Village. — Fête portugaise de Nossa Senhora do Monte. 301

IX. — Juifs. — Pèlerinages de coolies au Carénage. — Superstitions créoles. — Une messe pour Victor Hugo. — L'hôpital, baptêmes de coolies. — Une leçon de grammaire. 315

QUATRIÈME PARTIE.

(OCTOBRE 1885 — JANVIER 1885).

I. — Établissement de la Confrérie de la Sainte-Face à Port-d'Espagne.— Dévotion à la Sainte-Face récompensée par plusieurs guérisons extraordinaires et bien des grâces reçues. 325

II. — Saint Louis-Bertrand. — Le tyran Aguirre.— Troisième anniversaire. — La vallée de Quésa. — Chiques et tétanos. 336

III. — Une vocation extraordinaire. — Un homme mourant de la morsure d'un singe. — Une protestante convertie par une juive. — Le Rosaire à Port-d'Espagne. 351

IV.— Kalalou, ou faits divers. — Naïveté créole. — Misère à Trinidad. — Le général Pasos. — Tentative pour protestantiser le Vénézuéla. — Tremblement de terre. — Découverte du site de la mission de San-Francisco. — Poésie à cette occasion. 357

V. — Chacachacare.—La langue créole. — Pêche à la baleine.—Chant des baleiniers. — Une retraite à Chacachacare. — Excursion à l'îlot de Patos.— Baptêmes de coolies. — Prédications. — Notre vieux serviteur Baron. — Une parole célèbre. — Plainte d'un fils unique (poésie). 370

VI. — Photographie de quelques journées de missionnaire. — Un Viennois parlant cinq langues et mourant de faim. — L'Hôpital colonial. — L'île de Tabago. 382

VII. — Une conversion opérée par saint Joseph. — Fête de la Divina Pastora à Port-d'Espagne. — Lettre du marquis de Téano à sa fille au sujet d'un sermon et d'une croix plantée par le P. Bertrand. — Fête des Portugais à Laventille. — Incendie de Fort-de-France.—Le Très Saint Sacrement sauvé par une religieuse. 391

VIII. — La côte du Nord. — Village de Toco. — Sa population. — Prédications. — Superstitions. — Un homme brûlé. — Aspect de la côte du Nord. — En route pour Sans-Souci en portant la sainte communion. — Réception à Grande-Rivière. — Le catéchiste Jupiter.—Pêche de sept requins.—Village de Matelote. — Un fiancé de quatre-vingt-quinze ans. — Fièvre. — Blanchisseuse.— Conversion d'une wesleyenne à l'article de la mort. . . . 405

IX. — Un mois dans l'île de Saint-Vincent. 417

Épilogue. 445

FIN

PARIS

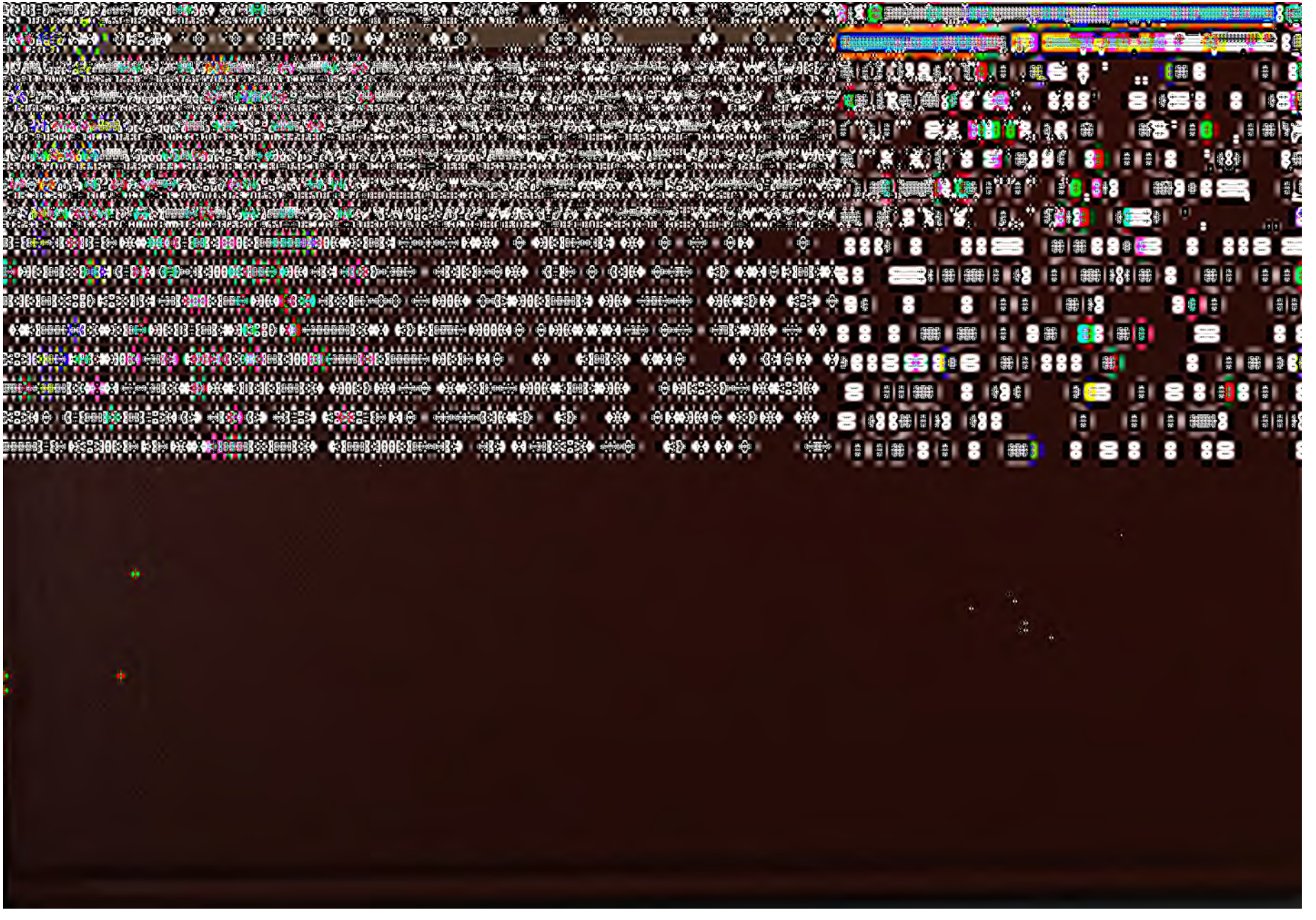
IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, rue des Grands-Augustins, 5.

GENERAL BOOKBINDING CO
QUALITY CONTROL MARK

F 2121
C84

F 2121 .C84 C.1
Trinidad: journal d'un mission
Stanford University Libraries
3 6105 038 729 302

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305